This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

SCARRON

THÉATRE COMPLET

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cent exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Paris. — *Imp.* E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cent exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

Louis Fournier

Ed. Follet

SCARRON.

Né en 1610. — Mort en 1660.

Imp. F.

SCARRON

THÉATRE COMPLET

NOUVELLE ÉDITION

[illegible] D'UNE NOTICE [illegible]

PAR M. ÉDOUARD FOURNIER

[illegible] STRÉE DE QUATRE GRA[illegible]

[illegible] PAR

M. [illegible] PAYARD, M. SAND [illegible]

PARIS

[illegible] SANCHEZ ET C[illegible] LIBRAIRES-ÉDITEURS

[illegible]

[illegible]

SCARRON

THÉATRE COMPLET

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. ÉDOUARD FOURNIER

ET ILLUSTRÉE DE QUATRE GRAVURES COLORIÉES

DESSINÉES PAR

MM. BAYARD, M. SAND ET LOUIS FOURNIER

PARIS

LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

3, RUE SÉGUIER, 3

1879

PQ1919
A1
1879

SCARRON

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX OU INÉDITS

Il n'est pas, je crois, de physionomie plus singulière que celle de Scarron, ni d'existence qui puisse se comparer à la sienne pour la philosophie infatigable et folle dans la pauvreté et la douleur, et pour les souffrances prises en gaîté : « C'est, disait son contemporain Des Réaux [1], c'est peut-être une des merveilles de notre siècle, qu'un homme en cest estat là, et pauvre, puisse rire, comme il fait. »

Depuis l'âge de vingt-huit ans, après avoir été plus que personne fringant et leste, il passa ses longues journées et ses interminables nuits à se moquer du mal qui lui tordait les membres, et qu'il ne pouvait vaincre ; et, par un autre effort de cette même gaîté, à prendre sa revanche contre ce qui est beau, en le ramenant parodié et moqué au moule de sa propre difformité, en le déformant à son image.

Son mariage même avec Françoise d'Aubigné, qui, veuve de ce « cul-de-jatte, » comme lui-même s'appelait [2], devint la seconde femme du grand Roi, et reine anonyme de France, ajoute encore, par le contraste, je ne sais quelle singularité posthume à l'histoire du burlesque parodiste.

Il naquit à Paris, sans qu'on ait su longtemps dans quel quartier, quelle année et quel jour. M. Jules Ravenel [3] le découvrit le premier dans les registres de Saint-Sulpice. Scarron y avait été baptisé le 4 juillet 1610. Sa mère, dont je ne vois pas qu'il ait jamais parlé dans ses œuvres, s'appelait Anne Goguet [4]. Son père, Paul Scarron, qui voulut lui donner son prénom, était d'une très bonne famille, originaire du Piémont, d'où elle était venue à

1. *Historiettes*, édit. P. Paris, t. VII, p. 37.
2. *Requête au Roi*, Œuvres, 1786, in-8, t. VII, p. 45.
3. *Annuaire de l'histoire de France*, année 1839, p. 34.
4. Jal, *Dict. critique*, p. 1106.

39042

Paris, après un premier établissement à Lyon. Elle se partageait en plusieurs branches, celle entre autres des Scarron de Vaujours, de laquelle descendait la maréchale d'Aumont, morte en 1691[1]; et celle de nos Scarron, qui avait son importance dans la robe et dans le clergé. Pierre Scarron, très proche parent du poète, fut, par exemple, évêque de Grenoble, après avoir été conseiller au Parlement.

Paul acheta une charge du même genre. En 1598, peu de temps après son mariage avec Anne Goguet, dont la dot n'y fut sans doute pas inutile, nous le voyons conseiller à la grand'-Chambre. Sa femme, qui ne lui avait pas donné moins de huit enfants, dont trois seulement survécurent : Paul, notre poète, et ses deux sœurs Anne et Françoise, mourut le 10 septembre 1613.

Il se remaria, sans beaucoup attendre, à Françoise de Plaix, fille de Claude de Plaix, sieur de Rosny, qui ne tarda pas à le rendre père, au grand détriment, comme on le verra, des enfants du premier lit.

Ce fut une belle-mère dans toute l'âpreté du mot, une mégère d'avidité et de ladrerie, que le pauvre conseiller laissa faire contre les aînés de ses enfants et contre lui-même. Elle s'empara si complètement de tout le bien, qu'il arriva à ne plus savoir ce qu'il possédait. Un jour qu'elle était assez gravement malade pour qu'on pût croire qu'elle n'en reviendrait pas, il la supplia de lui laisser au moins après sa mort une pension de six cents livres[2]; or, lorsqu'il mourut lui-même, il n'y avait pas dans ce ménage moins de vingt mille livres de rente[3], dont la plus grande partie était de son chef!

Quand Tallemant Des Réaux[4] a dit de lui : « c'étoit un original que ce bonhomme, » on voit qu'il ne se trompait pas. Son fils, auquel il fit grand tort par sa faiblesse, le traitait tout aussi franchement, quitte ensuite à tout oublier et à lui faire obtenir au besoin, comme on le verra, l'aide de ses protecteurs :

« Tout le monde, fait-il dire à son avocat dans un *Factum* contre sa belle-mère avec laquelle il eut si longtemps à plaider, tout le monde sait que le bonhomme Scarron a vécu toute sa vie en philosophe, et, si l'on veut, en philosophe cynique. Il fut le meilleur homme du monde, et non pas le meilleur père envers ses enfants du premier lit. »

La philosophie de ce cynique se tempérait de religion. Il ne jurait que par son patron saint Paul, et ne parlait qu'ayant aux

1. *Journal* de Dangeau, t. III, p. 432.
2. *Factum* ou *Requeste*, ou *tout ce qu'il vous plaira*, dans les *Œuvres* de Scarron, 1719, in-12, t. I, p. 64.
3. *Id.*
4. *Historiettes*, édit. P. Paris, t. VII, p. 36.

lèvres quelque verset de ses épîtres [1]. On l'appelait pour cela Scarron l'Apôtre, ce qui explique ce vers que notre cul-de-jatte fit sur lui-même :

Pauvre martyr, fils d'un apôtre [2].

Une autre manie de cet original était de n'aimer que les vieux poètes et les vieilles modes. Ronsardiser à tout propos, et n'aller par la ville qu'avec un pourpoint du temps du roi Henri, attaché au haut-de-chausse avec des aiguillettes, était son plaisir.

Comme son fils, dont l'esprit s'éveilla de bonne heure, était d'humeur et de goût tout contraires, ils avaient souvent de vives querelles qui se terminaient de la part du père par de véritables anathèmes : « Il a, dit le *Factum* déjà cité, il a menacé cent fois son fils aîné de le déshériter, parce qu'il lui osoit soutenir que Malherbe faisoit mieux les vers que Ronsard, et lui a prédit qu'il ne feroit jamais fortune parce qu'il ne lisoit pas la Bible, et n'étoit jamais aiguilleté. »

C'est avec la belle-mère qu'éclatèrent les premières batailles. D'une gaminerie trop alerte pour ne pas l'épier dans ses ridicules et ses travers, le petit Scarron se faisait, par exemple, une maligne joie de la surprendre jouant trop gros jeu, et, pour réparer ses pertes, tâchant de prendre sa revanche par l'usure, qui le plus souvent ne lui rapportait pas des gains plus assurés. La plupart de ses débiteurs, qu'elle grevait de trop lourds intérêts, lui faisaient banqueroute, et elle en était pour son argent prêté et sa lésinerie. Tout en souffrait chez les Scarron. « J'en pourrois, dit encore l'avocat du *Factum*, sous la dictée du poète, j'en pourrois conter cent stratagèmes de ménage aussi plaisants que rares; » puis il ajoute — et l'on sent bien ici une rancune de gamin gourmand — : « elle étoit assez avare, pour avoir un jour fait apetisser les trous de son sucrier. »

Fatiguée de ne pouvoir en quoi que ce soit échapper à cette inquisition curieuse et narquoise, la belle-mère décida que l'enfant terrible partirait de la maison. L'Apôtre, que ses tapages impatientaient, et qui le trouvait déjà beaucoup trop prompt à lui tenir tête, ne dit pas non, et le pauvre enfant dut s'en aller, comme en exil, chez un parent, tout au fond des Ardennes, à Charleville. « J'y passai, a-t-il dit [3], ma treizième et ma quatorzième année. »

Rappelé à Paris, il y termina ses études, qui n'avaient pas dû

1. Son fils dit quelque part, *Œuvres*, t. VII, p. 44 :

Un seul saint Paul étoit son équipage.

2. *Œuvres*, édit. 1786, t. VII, p. 97.
3. V. une de ses *Lettres*, *Œuvres*, t. I, p. 194.

faire de grands progrès chez le parent des Ardennes. Son père, pour ne pas démentir son surnom d'Apôtre, le destinait à entrer dans les ordres; mais « le petit Scarron » — on continuait de l'appeler ainsi, car il n'avait guère grandi — ne se pressa pas de le satisfaire, et de « s'ensoutaner, » comme il dit. Avant de se faire abbé, il voulait une abbaye, un canonicat, ou tout autre bénéfice.

En attendant qu'il l'eût obtenu, il se mit à courir le monde des ruelles, à fréquenter les poètes, et à faire le galant. C'est alors qu'il se lia avec Gondi, futur cardinal de Retz, qu'il ne revit que trop, plus tard, pendant la Fronde, et dont il a dit dans une de ses lettres[1] : « Je fus connu et aimé de lui dès ma jeunesse. »

Dans le même temps, très curieux déjà des choses du théâtre, il se fauffla près de Scudéry, qui venait d'y débuter par une tragi-comédie imitée de l'*Astrée*, et qui avait pour titre *Lygdamon et Lydias*. Une des petites pièces « liminaires » qui s'y trouvent, et dont il était d'usage alors de faire précéder tout ouvrage nouveau, est de lui. Scarron, comme on voit, s'était mis à rimer de bonne heure. Ce *Lygdamon*, en effet, fut joué en 1629, lorsqu'il n'avait que dix-neuf ans.

Il faut, je crois, placer aussi à cette époque certaine aventure, de laquelle ce grand moqueur — nous dirions mystificateur si le mot était du temps — revint singulièrement moqué. Il reçut un jour une lettre de femme, où il était dit que ravi des louanges qui couraient partout sur son esprit, on aurait le plus vif plaisir à le connaître. Suivaient toutes sortes de regrets sur l'impossibilité de l'aller voir chez lui, puis l'indication d'un rendez-vous. Il y courut, quoi que ce fût loin : il logeait au Marais, et le rendez-vous était au fond du faubourg Saint-Germain. Il n'y trouva personne. Un billet tout rempli de tendres excuses l'attendait au retour : on avait été empêchée par des obstacles insurmontables, mais qui n'existeraient pas le lendemain; on l'attendrait donc au même endroit, à la même heure. Il s'y rendit avec un empressement pareil, pour en revenir avec une déconvenue pareille aussi. Deux fois encore ce jeu se renouvela, et je ne sais quand il eût cessé pour ce pauvre Scarron, dont la folie était de le prendre au sérieux, si quelqu'un ne lui eût appris enfin qu'il n'y avait là qu'un mauvais tour de M. de Madaillan, l'un de ses amis. Scarron lui en garda pour toujours rancune.

« Il ne parlait jamais de lui, dit Segrais, de qui nous vient l'anecdote[2], qu'avec de grosses injures. »

Ni l'Apôtre, ni la belle-mère n'avaient dû voir avec plaisir cette

1. *Œuvres*, t. I, p. 268.
2. V. *Mémoires* et *Anecdotes*, ou *Segraisiana* dans ses *Œuvres*, 1755, in-12, t. II, p. 103-104.

vie de frivolité et de dissipation : l'un, parce qu'elle faisait scandale; l'autre, parce que beaucoup trop d'argent s'y dépensait en folies. Bon gré mal gré, ils voulurent en finir. En 1633, lors qu'il avait vingt-trois ans, le petit Scarron dut prendre la soutane, et n'être plus que l'abbé Scarron; ensuite on l'expédia au Mans, pour être de la maison de l'évêque monseigneur Charles de Beaumanoir, de qui l'on avait la promesse formelle d'un canonicat, à la première vacance.

Comme porter soutane n'était qu'un premier degré dans les ordres, un simple lien, dont on pouvait toujours s'affranchir, un abbé, tel que Scarron, ne s'en faisait pas une gêne. Il y fut aussi leste que sous l'habit cavalier. Les premiers hivers qu'il passa au Mans furent tout de plaisirs : aubades, ballets, festins, où, comme lui-même l'a dit, il buvait « à l'allemande[1]. »

On n'y parlait déjà que de lui, pour sa belle humeur, ses amourettes, et ses poulets galants dont tâta des premières mademoiselle Coquille; pour ses escapades nocturnes avec Rosseleau, qui resta son ami[2]; pour ses beaux « compérages » avec les demoiselles des meilleures maisons, et ses hantises familières chez les Tessé, les Hautefort, les Lavardin, où son esprit et ses jolis vers payaient son écot[3]; lorsque tout à coup, au printemps de 1635, monseigneur de Beaumanoir, ayant un voyage à faire à Rome, le mit de la partie, et l'emmena.

A peine y était-il que Maynard, un de nos poètes alors les plus en renom, y arriva. Ils s'y lièrent d'une intimité que Scarron devait plus tard un peu trop oublier, ce que Maynard, qui s'en souvenait mieux, lui reprocha dans une de ses lettres : « Notre amitié contractée dans Rome, lui dit-il, vous donne-t-elle de la peine[4]? »

Scarron y fit aussi la connaissance de Poussin, et la cultiva avec moins d'indifférence. Pris d'un goût très vif pour le dessin et la peinture, s'y étant même un peu exercé, comme le prouvaient deux cartes d'un travail très fin et de la plus délicate enluminure qui se voyaient encore, il y a cinquante ans, dans une maison de Fontenay-aux-Roses, qu'il avait habitée[5], il n'eut répit ni cesse qu'il n'eût obtenu un tableau du grand peintre.

Publiait-il un livre soit *Typhon*, soit le *Roman comique*, soit le *Virgile travesti*, aussitôt Poussin, qui pourtant ne s'en souciait guère, la sévérité de son esprit et son respect de l'antiquité le faisant répugner à ces sortes d'ouvrages, surtout au der-

1. *Œuvres*, t. I, p. 202. V. aussi le *Ballet des Romans*, s.l.n.d. in-4°, p. 42.
2. *Œuvres*, t. VII, p. 181.
3. Henri Chardon, *La Troupe du Roman comique*, 1876, in-8, p. 19.
4. Maynard, *Lettres*, 1653, in-4, p. 869.
5. Delort, *Promenade aux environs de Paris*, t. 1, p. 190.

nier[1], en recevait en belle reliure un des premiers exemplaires.

Pour n'être pas en reste avec notre burlesque, sollicité d'ailleurs par M. de Chantelou, leur ami commun, il lui voulut — or c'est là que notre matois l'attendait — rendre politesse pour politesse. Après avoir un instant songé, afin de se mettre un peu d'accord avec sa gaîté folle, à peindre pour lui un « sujet bachique plaisant[2], » Poussin se décida pour un sujet de sainteté, où Paul Scarron retrouverait le saint son patron.

Vers le milieu de l'année 1650, il lui arriva donc de Rome cet admirable *Ravissement de saint Paul*, qui est aujourd'hui l'une des perles de l'œuvre de Poussin, au musée du Louvre. Scarron ne le garda pas longtemps. Dans un de ces moments de gêne, qui ne lui furent que trop habituels, il le vendit au grand amateur Jabach, qui le guettait, mais qui lui-même ne tarda pas à le céder au duc de Richelieu, des mains duquel il passa presque aussitôt, — car c'était le seul lieu qu'il en croyait digne, — dans le Cabinet du Roi[3].

Nous ignorons ce qu'avait duré le voyage de Scarron à Rome, mais il est certain qu'il était revenu au Mans un an après en être parti. Le canonicat, qu'on lui faisait attendre depuis si longtemps, ne tarda plus guère. Il en prit possession le 18 mars 1636, et n'en courut pas moins, comme par le passé, d'assez folles aventures. Il paraîtrait que ce fût alors que vint camper au Mans, pour y donner des représentations dans un des jeux de paume, cette troupe de comédiens et de comédiennes de campagne, dont il a fait le personnel de son *Roman comique*[4], où, soit dit en passant, il les mit en action avec trop de réalité et sous de trop vives couleurs pour qu'on ne sente pas qu'il dut se mêler à eux assidûment et de fort près.

Ce sont ces fréquentations, alors les plus périlleuses à tous égards, qui firent croire que la maladie qui le prit en 1638, et dont il ne se releva plus, était la suite de quelque débauche malsaine.

Tallemant l'appelle « une maladie de garçon[5], » plus discret en cela que Gille Boileau qui, dans la guerre d'épigrammes qu'il eût avec Scarron, la nomme crûment de son nom véritable[6].

1. *Lettres* de Poussin, p. 256, 274, 282.
2. *Lettre* du 7 janvier 1650.
3. Florent-Lecomte, *Cabinet des singularités d'architecture, peinture*, etc., 1702, in-12, t. III, p. 30.
4. H. Chardon, *La Troupe du Roman comique*, p. 18, 20.
5. T. VII, p. 36.
6. Le manuscrit de la lettre de Scarron où se trouvent tous les détails de cette bataille de rimes existe aux autographes de la Bibliothèque nationale. Elle fut publiée pour la première fois dans le *Recueil de quelques pièces*, etc., Cologne, 1684, in-12, t. I, *ad fin.*

On sait aujourd'hui ce qu'il en fut réellement par quelqu'un qui le tenait de Scarron lui-même, un brave prêtre, qui l'avait connu au Mans, et auquel on doit une curieuse *Vie de Costar*, où il nous a transmis incidemment cette confidence du malheureux perclus[1].

La seule chose qu'il ne nous dise pas, c'est le lieu où le mal, sorte de « fièvre continue, qui fut suivie d'un violent rhumatisme, » le saisit d'abord. Est-ce au Mans? est-ce à Paris? En tout cas, c'est dans cette dernière ville que la maladie, dont il commençait à se remettre, fut tout à coup aggravée, comme on va le voir, d'une façon irrémédiable.

Scarron habitait au Marais, dans le voisinage de Saint-Gervais et de Saint-Jean-en-Grève, au coin de la rue de la Tixéranderie[2] et de la rue du Coq, deux chambres, au second étage, d'une maison que nous avons vu démolir pour faire passage à la rue de Rivoli.

Un jour qu'il en était descendu cahin-caha, « s'appuyant sur un bâton, » pour aller entendre la messe à Saint-Jean, il fit dans le « marché qui en est proche, » rencontre d'un jeune médecin qu'il avait connu chez la marquise de Sablé, cette éternelle malade d'imagination à laquelle il fallait toujours quelque empirique autour de ses jupes.

« Après qu'ils se furent salués, dit l'anonyme à qui nous allons maintenant laisser la parole, et que cet empoisonneur de volonté ou, comme il est plus croyable, d'ignorance... eut appris de ce pauvre convalescent ce qui l'avoit mis dans l'estat de foiblesse où il le voyoit, il luy promit qu'il luy envoyeroit, le lendemain matin, une médecine tout prette à prendre, et il l'assura qu'elle l'acheveroit de guérir si promptement et si entièrement que deux jours après il se trouveroit dans une parfaite santé. Il fut véritable en ce qui estoit de l'envoy du breuvage qu'il appeloit médecine; mais il fut très faux en ce qui estoit de l'effect heureux, dont il l'avoit asseuré; car dans le temps qu'il luy avoit marqué pour la guérison qu'elle devoit opérer, elle lui brusla les nerfs, et il s'en fist une si terrible contraction que jamais homme n'a esté plus estropié et contrefait que M. Scarron... Il passa le reste de ses jours, qui fut encore long, dans une chaise... d'où il luy estoit impossible de sortir que sur les bras d'un valet qui l'y mettoit le matin et l'en ostoit le soir pour le porter dans son lit. »

Ce récit, dont le bon prêtre du Mans assure que Scarron lui avait maintes fois répété les détails, « avec toute l'ingénuité, dit-il, et la franchise dont son esprit et son cœur sincère étoient

1. V. *Histor.* de Tallemant, édit. de Paris, t. IX, p. 31-33.
2. Saint Foix, *Essais sur Paris*, t. I, p. 249.

capables, » met, ce nous semble, pour jamais à néant les contes qui ont trop couru sur sa maladie, notamment celui qu'en avait fait La Beaumelle[1], en y mêlant je ne sais quelle aventure de carnaval.

Le malheureux perclus ne prit pas d'abord son mal en gaîté; il s'en désespéra. Se voir cloué, rivé sur une chaise, lui qui avait été si leste! ne pouvoir plus qu'à grand'peine se servir de ses mains pour écrire[2], et le plus souvent être obligé de recourir à celle d'un valet[3], lui qui avait « su peindre et jouer du luth[4]! » arriver peu à peu, tant son mal le tordit, à ne pouvoir plus regarder les gens que lorsqu'ils se baissaient presque jusqu'à terre pour le voir — c'est ainsi, par exemple, suivant Tallemant, que la pauvre petite Françoise d'Aubigné, sa future femme, fut obligée de se placer pour qu'il la vît; — n'obtenir qu'à force d'opium[5] un peu de sommeil, dont le réveillait en sursaut la cloche de Saint-Gervais sonnant minuit[6]; enfin ne trouver, quelle que fût l'heure, soit de nuit soit de jour, le moindre répit contre ses tortures : tout cela, dans les premiers temps surtout, le jetait en des humeurs sombres, en des désespoirs, qui touchaient de près à l'idée du suicide. La religion, quoi qu'il n'en eut guère, le préserva : « Je vous jure, mon cher ami, écrivait-il à Marigny[7], que s'il m'étoit permis de me supprimer moi-même, il y a longtemps que je me serois empoisonné. »

Sa gaîté naturelle prit le dessus; puis, s'il ne se fit pas un soulagement des remèdes, qu'il essaya tous, il se fit de chacun, à tour de rôle, une espérance qui le soutint.

C'est aux eaux de Bourbon qu'il tâcha d'abord de se guérir. Il y passa deux saisons, celle de 1641 et celle de l'année suivante, dont, sous le titre de *Légendes de Bourbon*[8], il envoya à madame de Hautefort des relations on ne peut plus intéressantes, tant sur lui-même et ses efforts pour revenir plus valide, que sur les personnes de grand air qui l'y allaient voir comme curiosité, et qui, pour la plupart, restèrent ses amis, ou ses protecteurs.

Il n'en avait jamais eu plus besoin.

De retour à Paris, il n'y retrouva pas son père, que ses souffrances avaient un peu rapproché de lui, et qui, malgré les laideries de la belle-mère, lui était venu en aide pour les dépenses de ses premiers essais de guérison. L'Apôtre s'était mis au plus mal

1. *Mémoires* de madame de Maintenon, t. I, p. 118-119.
2. *Segraisiana*, p. 65.
3. *Œuvres*, t. VII, p. 87, 99.
4. *Id.*, t. I, p. 202.
5. *Id.*, t. I, p. 161 et t. VII, p. 158.
6. *Id.*, t. VII, p 342.
7. *Id.*, t. I, p. 202.
8. *Id.*, t. VII, p. 4, 12, 41.

avec Richelieu. En organisant contre lui dans le Parlement je ne sais quelle cabale de conseillers, à propos des enquêtes, il n'avait abouti qu'à perdre sa charge[1] et à se faire exiler en Touraine dans un petit bien qu'il possédait près de Loches.

Scarron, par bonheur, grâce aux nouveaux amis qu'il s'était fait à Bourbon put, sitôt à Paris, faire parler au ministre, « le grand porte-écarlate, » comme il l'appelle, et obtenir qu'il lirait une longue requête en vers dans laquelle, après l'avoir supplié de rappeler son père, il lui demandait, « mais ceci, dit-il, seulement en passant, » un petit bénéfice pour lui-même. Richelieu lut en effet la requête, et s'en montra content[2]. C'était une espérance. Le mois suivant, avant qu'elle se fut réalisée par quelque grâce, le ministre était mort[3]. Le pauvret n'en fut pas surpris, persuadé qu'il était qu'il portait malheur à quiconque lui voulait du bien, comme il l'écrivait un jour à Villarceaux, qui lui offrait ses services : « Vous ne savez ce que vous faites, lui dit-il[4]... Il en a autrefois coûté la vie à feu Armentière et au pauvre d'Hautcour, sans vous parler de beaucoup d'autres... que la mort n'a pris de trop bonne heure qu'à cause qu'ils s'étoient trop hâtés de m'aimer. Vous faut-il encore d'autres exemples pour vous faire voir que mon malheur est contagieux ? en voici : Le cardinal de Richelieu est mort un mois après que j'en ai été connu, et que je fus assez heureux pour lui plaire. Le prince d'Orange n'eut pas plutôt envie de me régaler, qu'il en eut la petite vérole, dont il est mort. Le président de Mesme ne la fit pas longue, depuis qu'il m'eut visité, etc. »

La mort du Cardinal, que le pauvre Scarron attribue, moitié riant, moitié se désolant, à la fatalité, à la *jettatura*, pourrait-on dire, de ses propres malheurs, fut des plus funestes pour l'Apôtre. Il ne fut plus question de son rappel à Paris, Scarron n'étant pas encore assez avant dans les bonnes grâces du nouveau ministre pour se risquer à le lui demander.

L'ex-conseiller proscrit dut rester à Loches, où peu de temps après, le chagrin de cet exil hâta sa fin.

Il laissa du bien, nous l'avons déjà dit en commençant, mais fort embarrassé, et que les rapacités de sa veuve, qui voulut tout en prendre, pour elle et les siens, au détriment des enfants du premier mariage, n'aidèrent pas, il s'en faut, à dégager. Il y eut procès, et des plus longs, quoique Scarron pour en finir eut d'abord, moyennant une rente, consenti à faire de ce qui pouvait lui revenir une donation entre vifs. Il s'en repentit bien fort plus tard.

1. *Balet des Romans*, p. 45.
2. *Œuvres*, t. VII, p. 136.
3. *Id.*, t. I, p. 176.
4. *Id.*, p 175.

Les débats duraient encore lorsque la belle-mère mourut. L'arrangement semblait devoir être, dès lors, moins impossible. Il n'en fut rien. L'avidité processive des maris de ses deux filles, qui plaidaient au nom de leurs femmes et du mineur Nicolas Scarron, frères de celles-ci, coupa court au contraire à toute conciliation.

Quoique seul pour lutter contre si fortes et si tenaces parties, notre malade sut leur tenir tête, autant dans l'intérêt de ses deux sœurs, Anne et Françoise, dont il était l'unique défenseur, que dans son intérêt à lui-même. Il déploya en cette longue affaire, tout perclus qu'il était, et par conséquent dans l'impossibilité de voir ses juges autrement qu'en se faisant porter chez eux[1], une activité prodigieuse, et le plus admirable dévouement fraternel.

Ses sœurs se trouvaient dans une plus grande nécessité que lui-même. Anne était restée veuve après un assez court mariage, et pendant la Fronde — le procès dura jusque-là — elle avait été pillée deux fois[2]. Françoise, qui était jolie, avait pour galant en titre le vieux duc de Tresme[3], mais n'en tirait pas grand profit. Bien qu'elle eût eu de lui un fils, dont madame de Maintenon fit pendant quelque temps son écuyer, et que Scarron appelait son « neveu à la mode du Marais[4], » à cause de la mauvaise réputation qu'avait alors ce quartier; le vieux duc ne lui venait que fort médiocrement en aide. C'est ce qui faisait dire à Scarron, dont la verve toujours un peu cynique s'amusait de tout, qu'elle était « mal payée de son locataire. »

S'il riait ainsi de sa sœur Françoise, s'il médisait aussi quelque peu d'Anne, qui, disait-il, aimait le vin[5], et si, poussant encore plus loin ses malices d'impitoyable mauvaise langue, il prétendait, lorsqu'ils logèrent ensemble rue Saint-Louis, au coin de la rue des Douze-Portes, qu'il y avait dans cette dernière rue, douze coureuses, à ne compter ses deux sœurs que pour une[6], il ne les aimait pas moins l'une et l'autre, et ne leur était que plus secourable. Il le prouva bien, en consentant à ce qu'elles vinssent vivre chez lui jusqu'à la fin du procès, et même après. Lorsqu'il fut terminé, dans les premiers mois de 1652[7], ils ne se trouvèrent pas, en effet, tous trois beaucoup plus riches. C'est à la partie adverse que le Parlement avait donné gain de cause. La donation

1. V. son *factum* déjà cité plus haut.
2. *Id.*
3. Tallemant, t. VI, p. 62.
4. *Segraisiana*, p. 58-59.
5. *Id.*
6. *Id.*
7. Loret, *Muse historique*, 9 juin 1652.

entre vifs fut maintenue[1]. Il fallut que Scarron se contentât de la rente que durent lui faire, en maugréant quoi qu'ils eussent gagné, ses deux beaux-frères et son neveu. Que revint-il aux deux sœurs? Nous l'ignorons, mais ce dut être assez peu de chose. Nous les trouvons, en effet, je le répète, toujours chez Scarron, après comme avant le procès, et toujours aussi nécessiteuses. Il est probable que leurs intérêts étant confondus avec ceux de leur frère, elles avaient une part dans la rente.

Scarron ne semble pas avoir regimbé contre l'arrêt de ses juges. Il se soumit, espérant qu'il aurait quelque jour sa revanche — or, c'est ce qui arriva, comme on le verra bientôt — et ne manquant aussi aucune occasion de maudire sa malheureuse donation.

Il en parle jusque dans l'*Enéide travestie*, où l'une des grandes preuves qu'il donne de la sagesse d'Énée, c'est qu'il ne fit jamais sottise pareille. Dans une de ses *Épitres*[2], il s'en explique encore plus amèrement : *Et*, dit-il à un ami,

Et surtout le Seigneur vous garde
D'être donateur entre vifs;
Car les donataires sont Juifs;
Sitôt que la sottise est faite,
Le trépas du sot on souhaite,
Et s'il ne meurt c'est un larron,
Exemplum ut Paulus Scarron.

Afin de pouvoir vivre pendant l'interminable procès qui tenait en suspens ses meilleurs ressources, il avait, comme on dit, fait flèche de tout bois. Le revenu de son canonicat lui restait, mais pour comble de disgrâce il le perdit et ne put qu'à grand'peine avoir un bénéfice équivalent. M. de Lavardin, qui venait d'être fait évêque du Mans, le sachant fort malade, s'imagina un beau jour qu'il devait être mort, et comme il avait alors à sa disposition plusieurs prébendes vacantes, du même coup il disposa de la sienne[3]. Scarron, par une réclamation des plus vives, lui prouva haut et clair qu'il était bel et bien vivant. Il eut la compensation qu'il demanda, mais, nous le répétons, à grand'peine. Un autre bénéfice lui eut été d'un grand secours. Après l'avoir trop tard sollicité de Richelieu, il le sollicita de Mazarin, mais quoiqu'il ne le voulut que des plus modestes, « si simple, disait-il, qu'il n'y faudrait que croire en Dieu, » il n'obtint rien. Il fut plus heureux du côté de la Reine, grâce à madame de Hautefort. Anne d'Autriche désira le voir. Il se fit porter au Louvre, y reçut le meilleur accueil, et n'en revint qu'avec la promesse d'une pen-

1. Philib. de Lamare, *Mélanges*, aux Mss. de la Bibliothèque nationale, Fonds Bouhier, n° 36, p. 454.
2. *Œuvres*, t. VII, p. 107.
3. *Id.*, t. I, p. 185.

sion de cinq cents écus, et le titre singulier de « Malade de la Reine en titre d'office. » Il ne le méritait que trop, le pauvre homme, et personne, que je sache, n'aurait pu le lui disputer.

Il eut bien désiré, comme conséquence naturelle de sa charge bizarre, obtenir, ce qui l'eût rendu plus sérieuse, un logement au Louvre ; il n'y parvint pas. Une nouvelle tentative qu'il fit près de Mazarin ne réussit pas mieux. Il venait de terminer son poème burlesque de *Typhon* ou la *Gigantomachie*. Il l'envoya au ministre, magnifiquement relié, « avec chiffres et armoiries, » et précédé d'un sonnet des plus flatteurs. Le ministre ne lut pas le sonnet, et n'eut qu'un coup d'œil de dédain pour le livre. Scarron en fut pour ses frais et pour ses vers. De rage, il les déchira, et son *Typhon* parut sans dédicace. Ce n'est pas qu'il n'en eût une toute prête, un nouveau sonnet, contre-partie violente du premier, dans lequel il disait sa déconvenue, et traitait Mazarin « de mauvais riche, » mais on conçoit que s'il osa le lire à ses amis, et le laisser courir, il ne se risqua pas à le publier[1].

Il avait espéré, en échange de son sonnet, le premier, quelque joli présent pour le moins. C'était alors l'usage. Les auteurs se faisaient ainsi de petits bénéfices préliminaires, où leurs libraires n'avaient rien à voir. Scarron, qui n'ignorait pas cette industrie, dont le résultat ne fut nul, pour lui, que chez le ministre, en sut tirer avantage chez de moins avares : le premier président de Bellièvre, par exemple, qui le fit remercier, argent comptant, par Ménage[2], de la dédicace qu'il lui avait faite en 1645, du premier recueil de ses *Œuvres*[3] ; la fille de Gaston, aussi, de laquelle il reçut, par les mains de Segrais, pareil remercîment en belles et bonnes espèces, pour la pièce de *l'Écolier de Salamanque*, qu'il lui avait adressée avec une belle épître[4].

On a su de Segrais lui-même ce que gagna exactement Scarron pour ces deux dédicaces : « Monsieur de Bellièvre, dit-il, lui envoya cent pistoles pour celle qu'il lui avait adressée, et je lui en portai cinquante de la part de Mademoiselle, pour une petite comédie qu'il lui avoit aussi dédiée[5]. »

Ses ouvrages, poèmes ou pièces, se vendaient bien. Lui-même nous dit que son libraire Toussaint Quinet ne perdit pas son temps à crier aux passants, dans la galerie du Palais où il avait son étalage, les louanges « du *Typhon* et du *Jodelet*, qui m'ont, ajoute-t-il, fait fameux écrivain[6]. » Les sept premiers livres du

1. Il se trouve dans ses *Œuvres*, t. VII, p. 334, mais on y chercherait vainement l'autre.
2. *Œuvres*, t. I, p. 231.
3. *Id*, p. 149.
4. *Id.*, t. VIII.
5. *Segraisiana*, p. 65.
6. *Œuvres*, t. I, p. 155.

Virgile travesti n'eurent pas, en 1648, une moins heureuse fortune. La singularité de ce burlesque, encore nouveau chez nous, et ce qu'on savait du poëte perclus, si prompt aux éclats de rire les plus bouffons, lorsque tant d'autres n'auraient eu que cris et larmes, aiguillonnaient son succès.

On se disait, comme Balzac le grand épistolier, dans une de ses lettres à Costar : « Voilà sans mentir un admirable malade !... Il ne s'étoit point encore trouvé d'esprit qui sût danser la sarabande et les matassins dans un corps paralytique. »

Ce que Quinet lui payait pour ses livres était le plus clair de ce qui le faisait vivre. C'est ce qu'il appelait « son marquisat de Quinet. » Ses pièces aussi, pour lesquelles il recevait des comédiens un prix fait, une somme une fois donnée, comme c'était alors l'usage, semblent lui avoir été d'un assez beau profit.

Il avait toujours aimé les comédiens, lui-même nous l'a dit[1] ; il en avait connu au Mans qui, s'il faut en juger par son *Roman comique*, n'avaient pu que lui donner l'envie de rentrer en connaissance avec ceux de Paris, qu'il avait déjà fréquentés, on l'a vu, du temps de la première pièce de Scudéry. Il les revit donc, et comme il s'était fait poëte, la pensée de travailler pour eux lui vint tout naturellement.

Quoiqu'il habitât le Marais, assez près du théâtre de la Vieille rue du Temple, c'est pour celui de la Troupe Royale, c'est-à-dire de l'Hôtel de Bourgogne, qu'il se mit à cette besogne comique, avec toute la verve et toute l'originalité qui lui étaient particulières, et qui devaient le faire tourner bien moins à la comédie qu'à la farce.

Un acteur, Julien Lespy, qui venait de passer du théâtre du Marais à l'Hôtel[2], et dont le jeu « d'enfariné naïf, » et le nasillement plaisant[3], avaient depuis quelque temps déjà fait le succès, fut le bouffon auquel il s'attacha. Il écrivit pour lui son premier *Jodelet*, et tous deux y réussirent si bien que le nom du type resta à l'acteur. Cette première pièce de Scarron, qu'on lira plus loin, est *Jodelet* ou *le Maître valet*. Elle fut jouée en 1645. La même année, profitant de la veine, il donna *Les trois Dorothées* ou *Jodelet souffleté*, que, plus tard, en 1651, pour mieux mettre le principal personnage en relief, il étiqueta de ce titre nouveau sur la pièce imprimée : *Jodelet duelliste* ou *Les trois Dorothées*.

Nous ne parlerons pas de l'espèce de salmigondis comique, *Boutades du capitan Matamore*, qu'il donna en 1646. Le vrai théâtre n'a rien à voir, comme l'a fort bien remarqué M. Victor

1. *Œuvres*, t. VII, p. 5.
2. Tallemant. t. VII, p. 174.
3. *Id.*, p. 177.

Fournel[1], dans ce ramas hybride de Stances, Élégies, Odes, dites en monologue par le Capitan ; ni dans les scènes détachées qui suivent entre lui et Boniface le pédant, ni enfin dans la farce monotone, *le Mariage du Matamore*, qui vient après, écrite en vers de quatre pieds, sur la rime unique, *ment*. Ce n'est qu'une débauche de difficultés burlesques. Dans les stances toutefois quelques-unes sont plaisantes. On en jugera par celle-ci :

Aujourd'hui des laquais me trouvant à l'écart
M'ont donné quantité de bonnes bastonnades,
Mais cet affront m'a mis en de telles boutades
Que j'en ai dévoré les murs d'un boulevard.
Enfin, tout boursoufflé de dépit, de rancune,
De rage et de fureur,
J'ai roué la fortune,
Écorché le hasard, et brûlé le malheur.

L'*Héritier ridicule*, que Scarron fit représenter deux ans après, en 1648, était une pièce mieux faite pour le théâtre. Elle y réussit. Le petit roi Louis XIV, devant qui on la joua au Palais-Royal, s'en amusa même si bien qu'on lui en donna deux représentations dans la même journée. C'est la première comédie où le fameux type de « l'oncle d'Amérique, » dont on attend l'héritage, ait, ce nous semble, fait son apparition. Vous savez combien l'on en a depuis abusé.

La Fronde commençait alors, Scarron la laissa passer pour revenir au théâtre. En 1653 seulement, il fit jouer *Don Japhet d'Arménie*, qui ne se ressent en rien des temps sinistres qu'on venait de traverser. Il n'a pas écrit de pièce plus folle. Le succès en fut très grand, et, comme celui de l'*Héritier ridicule*, chez le jeune roi plus que partout[2]. Dans sa vieillesse, Louis XIV en avait encore mémoire. Nous voyons *Don Japhet* reparaître deux fois parmi les pièces jouées à Versailles[3] et à Fontainebleau[4], ce qui, soit dit en passant, contredit un peu la légende sur Racine disgracié pour avoir prononcé devant Louis XIV le nom de Scarron[5]. Sous la Régence, *Don Japhet* n'avait rien perdu de sa vogue. On le joua, par exemple, aux Tuileries, en 1721, pour Louis XV enfant, comme on l'avait joué au Palais-Royal pour le jeune Louis XIV. Il fut à cette représentation des Tuileries réduit en trois actes avec intermèdes et danses.

De nos jours, il fut question de le modifier de même pour en rendre la reprise possible. Gérard de Nerval s'en chargea, mais il mourut avant d'avoir pu ressusciter *Don Japhet*.

1. *Les Contemporains de Molière*, t. III, p. 405.
2. *Œuvres*, t. VII, p. 61.
3. *Journal* de Dangeau, 14 février 1688.
4. *Id.*, 10 octobre 1703, et *Mercure*, novembre 1703, p. 203.
5. Saint-Simon, édit. Hachette, in-12, t. II, p. 272.

En 1654, tout chaud de son succès, et ne voulant pas le laisser s'attiédir, Scarron avait fait jouer l'*Écolier de Salamanque* ou les *Généreux ennemis;* mais, malgré sa hâte, il était arrivé trop tard. Sa pièce — une tragi-comédie, cette fois — était destinée au théâtre du Marais, celui des « petits comédiens. » Défiant de lui-même, à cause du genre plus sérieux de ces cinq actes, il en avait fait lecture à ses amis; c'était sa façon, disait-il, d'essayer ses ouvrages. Il essaya trop celui-là, et devant des gens qui avaient trop de mémoire, entre autres Boisrobert qui, trouvant le sujet à son gré, le prit au vol pour le bâcler en prose dans une comédie en cinq actes, accueillie aussitôt par les comédiens de l'Hôtel, et mise en scène si promptement qu'elle devança de quelques mois celle de Scarron, dont, pour comble d'impudence, Boisrobert dit le plus grand mal lorsqu'elle fut jouée.

C'est le voleur qui se disait volé. Il le fut lui-même à son tour. Thomas Corneille reprit le sujet, le mit en vers, et, sous ce titre : les *Illustres ennemis*, le fit représenter en cinq actes aussi sur le même théâtre que la pièce de Boisrobert, qui à ce jeu, où il ne pouvait plus tricher, ne gagna pas la partie. En alternant avec celle de Thomas Corneille, elle eut le dessous, et Scarron fut un peu vengé. Il l'a, depuis, été mieux encore. Qu'est-il resté des deux comédies, rivales de sa tragi-comédie? Rien, tandis que de son *Écolier de Salamanque* un type a survécu, celui de Crispin.

L'année suivante, il y eut entre Scarron et Thomas Corneille une nouvelle rencontre sur un même sujet. L'un et l'autre, en 1655, tirèrent parti, pour un théâtre différent, de l'intrigue qui se noue et se dénoue presque sous le même titre : dans le *Gardien de soi-même*, — c'est la pièce de Scarron, — et dans le *Geôlier de soi-même*, c'est la pièce de Thomas.

Scarron n'eut pas l'avantage. Les cinq actes de son concurrent parurent d'un agencement plus ingénieux et les vers d'un meilleur tour. Scarron en eut lui-même conscience, aussi donna-t-il plus de soin au style des cinq actes qu'il fit jouer l'année d'après. C'est la comédie du *Marquis ridicule*, sa pièce la mieux écrite suivant lui, et il a raison. Elle est la dernière qu'on ait représentée. Les *Fausses apparences* et le *Prince corsaire* ne le furent pas. On ne les connut que par la publication posthume qui en fut faite en 1662, et dont l'effet de lecture ne fut pas très vif. Rien n'est resté des *Fausses apparences*, et l'on ne se souviendrait plus du *Prince corsaire* si Voltaire n'y avait pris, pour sa *Zaïre*, le beau nom d'Orosmane.

Quand Scarron, dans la rencontre de sujet dont il vient d'être parlé, se plaignait des plagiaires, il l'était un peu lui-même, et — sauf le cas du vol flagrant de Boisrobert — c'est ce qui justifiait

plus ou moins le plagiat des autres. Pour ses pièces, notamment pour son premier *Jodelet*, qui est une imitation de *Don Juan Alvaredo*, et pour l'*Écolier de Salamanque*, il avait pris presque tout au théâtre espagnol. Les autres en y recourant après lui, sur ses propres traces, se croyaient les mêmes droits à prendre, et n'avaient pas tort. Est-on voleur parce qu'on s'en va boire à une source où quelqu'un a bu le premier ? Scarron ne se cachait pas de ses emprunts aux pièces qui lui venaient d'Espagne, et au besoin même il demandait qu'on lui en cherchât de nouvelles qu'il pût dépecer de même et détrousser à son aise : « Je vous suis bien obligé, écrit-il par exemple à Marigny, de la peine que vous prenez de me faire trouver des comédies espagnoles [1]. »

Un autre de ses amis, dont on ne connaît pas le nom, mais qui nous a révélé son étroite intimité avec lui par une note manuscrite mise sur les gardes d'un in-quarto du fonds Falconet, à la Bibliothèque nationale [2], semble avoir été de même un de ses plus complaisants pourvoyeurs pour ce qu'il prit ainsi sur terre castillane. L'idée du *Roman comique*, imitation excellente du *Viaje entretenido* de Rojas, lui vint d'une inspiration de cet ami, à qui il dut aussi la matière des Nouvelles qu'il y entremêla, et des autres dont il composa un recueil séparé : « Il fit, dit-il, à ma persuasion le premier volume de son *Roman comique* qu'il dédia au cardinal de Retz, pour lors (1651) coadjuteur de Paris... Je luy fournis les quatre nouvelles en espagnol qui sont si agréablement traduites dans ses deux volumes, aussy bien que les quatre autres qu'il a traduites et qu'il a données à part. » Ajoutons que deux de ces quatres dernières furent très utiles : l'une, les *Hypocrites*, à Molière, pour plusieurs traits du *Tartuffe;* l'autre, la *Précaution inutile*, à Sedaine, pour la *Gageure imprévue*.

L'anonyme nous apprend encore dans sa *note* qu'il tâcha de persuader à Scarron de traduire *Don Quichotte*, et que Scarron « n'en voulut point tâter accause de la précédente traduction par Oudin et un autre, quoyque pitoyable. »

Le plus singulier, c'est que son ami ne lui conseillait ce travail que pour le détourner d'un autre auquel il était attaché, et beaucoup trop sérieux pour lui, dit-il avec raison : ce n'était pas moins, en effet, qu'une traduction de la morale de Gassendi. Scarron et Gassendi accouplés ! N'est-ce pas bien étrange ? Ce ne l'est pas plus toutefois que la passion dont notre burlesque s'éprit un moment pour les œuvres de Raymond Lulle, le grand alchimiste : « Vous m'enverrez, écrit-il à un ami dont sa lettre ne dit pas le nom, et qui se trouve être justement le même, à qui l'on doit

1. *Œuvres*, t. I, p. 202.
2. Ce volume sans lieu ni date a pour titre : *Apologie pour M. Duncan, contre le Traité de la mélancolie.*

la note citée tout à l'heure, vous m'enverrez tout ce que vous trouverez de Raymond Lulle... Je suis aujourd'hui plus mal que je ne l'ai jamais été, et n'ai plus d'espérance qu'en l'or potable[1]. » Ces derniers mots expliquent tout. Le pauvre Scarron ne cherchait pas, ainsi qu'on l'a pu penser d'après un autre document[2], à faire de l'or pour être plus riche. Il ne voulait que guérir, et, comme l'or potable passait pour être la grande panacée, coûte que coûte, dût-il le faire lui-même, il lui fallait de l'or potable.

Cette préoccupation de guérir, que son mal n'aiguillonnait que trop, ne lui laissait ni répit ni cesse. C'est ce qui lui fit quitter le Marais pour le faubourg Saint-Germain, où il n'était bruit que d'un empirique, dont on avait autorisé les essais à l'hôpital de la Charité, et qui passait notamment pour préparer des bains de tripes d'une efficacité souveraine contre des paralysies comme la sienne. Il loua un logement rue des Saints-Pères, à cent pas de l'hôpital[3], et il s'y fit porter, déjà tout gaillard de la guérison espérée, et rimant sur le chemin, qui était long, ses *Adieux* à ses amis de la place Royale et du Marais[4], l'une de ses pièces les plus amusantes, qu'il compléta : par une autre, le *Chemin du Marais au faubourg Saint-Germain*, et enfin par une description de la célèbre *Foire*, dont son émigration le faisait le voisin.

Le remède assez dégoûtant de l'empirique de la Charité fut, on s'en doute bien, d'un effet absolument nul contre son mal. Scarron, désenchanté, quitta la rue des Saints-Pères, mais ne retourna pas encore au Marais. Il s'en alla rue d'Enfer, assez près du Luxembourg, dans un grand hôtel, l'*Hôtel de Troyes*, où il était de bon ton d'aller loger. La comtesse de Maur y prit un appartement pendant quelque temps[5], et nous allons y voir tout à l'heure la marquise de Neuillan et son frère M. Tiraqueau.

Scarron s'y était fait une installation de grand seigneur, quoiqu'il ne le fût guère que par « son marquisat de Quinet, » c'est-à-dire, on l'a vu, par le produit de ses livres. Mais on était alors en pleine Fronde : les ennemis de Mazarin, contre lequel il avait lui-même la vieille rancune que vous savez, se donnaient volontiers rendez-vous chez lui[6] ; son vieil ami, le cardinal de Retz, en sortant de chez Gaston d'Orléans, au Luxembourg, aimait à y venir[7], et à se reposer sur son « petit lit jaune[8], »

1. *Œuvres*, t. I, p. 194.
2. *Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 2e série, t. III, p. 316.
3. *Œuvres*, t. VII, p. 79.
4. *Id.*, p. 26.
5. V. Cousin, *La Société française au dix-septième siècle*, t. II, p. 384.
6. *Segraisiana*, p. 110.
7. *Note* de l'anonyme.
8. *Œuvres*, t. I, p. 231.

tout en causant avec ce merveilleux bavard, qui se rattrapait, par l'infatigable jeu de sa langue, de l'immobilité du reste, et trouvait moyen, selon Segrais, d'avoir en parlant plus d'esprit encore qu'en écrivant.

Pour recevoir de tels hôtes, Scarron n'avait pu se permettre moins que l'installation qu'il s'était faite, et qui d'ailleurs était dans ses goûts : « Quoi qu'il ne fût pas riche, dit encore Segrais [1], il était toujours néanmoins logé fort proprement, et il avoit un appartement de damas jaune, qui pouvoit bien valoir cinq à six mille livres avec ce qui l'accompagnoit. »

Lorsque Mazarin l'emporta, et que la Fronde se fut dispersée, la solitude se fit chez Scarron, que sa *Mazarinade*, une des pièces les plus cruelles contre le ministre, avait très imprudemment compromis. Son appartement de l'hôtel de Troyes, longtemps trop petit pour la cabale frondeuse qui en avait encombré les chambres, se trouva beaucoup trop grand. Il en loua une partie à l'ami anonyme que nous connaissons déjà par sa note manuscrite : « Il me prit même en pension, dit-il, avec Lafleur qui me servoit, et à qui il fesoit faire souvent des tourtes de frangipane devant lui. » Ce dernier détail ne nous surprend pas. Scarron, toujours comme revanche de sa paralysie, fut un de nos poètes les plus friands [2].

Son pensionnaire avait été longtemps en Amérique [3], et il en parlait sans cesse, comme tous ceux qui reviennent de si loin. A Saint-Christophe, il avait été l'hôte du marquis de Poincy, dont la guérison s'y était faite comme par miracle. Parti presque perclus de la goutte, à peine avait-il été là-bas « qu'il s'y était guéri en moins de rien. Il jouait à la paume, montait à cheval et allait tous les jours à la chasse, comme s'il n'eût jamais été incommodé [4]. » Quelle espérance pour Scarron ! Il ne rêva plus que de l'Amérique, où se faisaient ces cures merveilleuses. A quoi bon, d'ailleurs, rester en France, Mazarin, son ennemi le plus maudit, y étant redevenu le maître, et pouvant quelque jour lui faire payer cher ses audaces frondeuses ? Son parti fut bientôt si résolûment pris qu'il ne songea pas moins, lui, pauvre perclus, qu'à fonder une compagnie qui coloniserait ces contrées lointaines. Il s'en ouvrit à Segrais, qui l'aurait aidé pour la direction de cette affaire [5], et à madame de Sévigné, dont l'influence pouvait lui rendre favorable le gouverneur du Havre, où d'avance il espérait que se ferait l'embarquement [6].

1. *Segraisiana*, p. 125.
2. *Œuvres*, t. I, p. 213 ; t. VII, p. 310, 329, 355, 341, 342, 350.
3. *Note* de l'anonyme.
4. *Segraisiana*, p. 84.
5. *Id.*
6. *Œuvres*, t. I, p. 174-175.

Une autre entreprise de même sorte, qu'avait prise en main l'abbé de Marivau, le fit renoncer à la sienne. C'était sage; ce qui le fut moins, c'est que, malgré sa gêne, il s'engagea pour mille écus dans la nouvelle compagnie[1], et sembla persister ainsi plus obstinément que jamais dans l'intention de faire le voyage. Ses amis s'en moquaient; Furetière, entre autres, lui dit nettement dans une épigramme que ce serait là assurément « la plus burlesque de ses œuvres[2]. »

Comme il ne pouvait partir seul, il chercha qui l'accompagnerait. Il songea d'abord à mademoiselle Céleste de Harville-Palaiseau, qu'en souvenir d'un ancien amour, et par pitié pour le malheur où l'avait jetée une autre séduction trop tôt suivie du plus cruel abandon[3], il avait recueillie chez lui avec la plus cordiale hospitalité, en attendant qu'il pût lui faire obtenir soit la direction de quelque hôpital, tel que celui de Montargis, dont elle faillit être pourvue[4], soit quelque prieuré.

Céleste, qui semble avoir eu de l'autorité sur lui, comme on le voit par une lettre où il la remercie de l'ordre plus décent qu'elle avait mis dans sa maison, en la délivrant « des mauvaises compagnies[5], » l'encouragea dans ses projets de voyage bien plus qu'elle ne l'en détourna. Lorsqu'elle avait été abandonnée, comme nous l'avons dit, elle était passée, avant d'entrer chez Scarron, par la vie des cloîtres, et elle aimait mieux courir le monde, même le plus lointain, que de la recommencer.

Tout s'apprêta donc pour le départ. Scarron, qui avait encore son bénéfice du Mans, le vendit, suivant le conseil de Céleste, à Giraud qui faisait chez Ménage les fonctions de domestique et de secrétaire[6]. Il en tira mille écus, c'est-à-dire l'équivalent de la somme qu'il avait mise dans l'entreprise de l'abbé de Marivau.

A la fin de décembre 1651, Loret, dans sa *Muse historique*[7], pouvait annoncer l'embarquement très prochain de Scarron, et ajouter que « l'aimable sœur Céleste » en serait certainement.

C'est alors que tout changea.

La marquise de Neuillan était venue loger à l'hôtel de Troyes, que Scarron habitait encore. Elle avait avec elle une jeune personne d'à peu près seize ans, Françoise d'Aubigné, petite-fille de l'historien poète, ami d'Henri IV, qu'elle avait accueillie à son retour d'Amérique, où s'était passée son enfance, et dont elle

1. *Œuvres*, t. I, p. 170.
2. Furetière, *Poésies*, épigramme XXXI.
3. Tallemant des Réaux, t. VII, p. 37, note.
4. *Œuvres*, t. I, p. 165.
5. *Id.*, p. 175, 177.
6. *Segraisiana*, p. 100.
7. *Muse historique*, 31 décembre 1651.

était alors embarrassée. Le mieux aurait été de la mettre dans un couvent, mais il eut fallu une dot, or, la mère, veuve depuis 1647, était très pauvre, et madame de Neuillan, quoique riche, était fort avare.

L'ami, avec lequel Scarron avait partagé ses chambres, et qu'il avait pris en pension, connaissait la petite Francine — on l'appelait ainsi, — il l'avait vue, avec madame d'Aubigné sa mère, à la Martinique, puis à Saint-Christophe, chez ce monsieur de Poincy, dont le climat des Antilles avait si miraculeusement guéri la goutte[1]. Il parla d'elle à Scarron pour qu'il aidât, en bon voisin, à lui faire la dot que refusait l'avare marquise. L'idée ne lui déplut pas. Ne suffisait-il pas du long séjour de Francine en Amérique pour qu'il s'intéressât à elle? Il voulut la voir au plus vite, la trouva charmante avec son air timide et sa robe trop courte, prêta l'attention la plus émerveillée à tout ce qu'elle lui dit sur l'étonnant pays d'où elle arrivait, et promit de faire ce qui dépendrait de lui pour qu'elle fût honorablement dotée.

Quelques jours après, quand elle revint le voir, il avait réfléchi et pris une résolution plus grave : cette fillette, s'était-il dit, qui connaissait si bien le pays où il voulait aller, lui serait un guide charmant, et, qui plus est, une compagnie moins austère que sœur Céleste. Pourquoi ne l'emmènerait-il pas avec lui, et, cela décidé, afin de couper court aux médisances, pourquoi ne l'épouserait-il pas? Il lui en parla en toute franchise, dès cette seconde visite. Elle ne dit pas non, tant le cloître, après la vie libre et de grand air que les voyages lui avaient faite, prenait pour elle de répugnantes perspectives[2].

Madame de Neuillan, que ce projet en se réalisant débarrassait d'une charge gênante, ne le désapprouva pas. L'ami y souscrivit de même, et se chargea du consentement de la mère, restée dans le Poitou. Elle ne le fit pas attendre, et l'ami, muni de sa procuration[3], prit soin de tout ce qu'il fallut pour la validité du mariage, ce qui fut assez long, et rendit nécessaire que dans l'intérêt de la décence la petite Francine fût, en attendant, mise dans un couvent[4]. Le sort de sœur Céleste fut réglé. Elle eut, grâce à Scarron, un prieuré d'environ deux mille livres à Argenteuil, elle s'y retira[5] et l'on ne parla plus d'elle.

Le mariage se fit enfin dans les derniers jours de mai, ou dans les premiers de juin 1652[6], mais le voyage en Amérique qui en

1. *Note* de l'anonyme.
2. Tallemant, t. VII, p. 38, note.
3. *Note* de l'anonyme.
4. *Id.*
5. *Segraisiana*, p. 103.
6. Loret, *Muse historique*, 9 juin 1652.

avait été le prétexte, ne se fit pas. L'abbé de Marivau s'étant noyé, au Cours-la-Reine en voulant passer dans le bateau qui devait le conduire au Havre, l'affaire tourna mal, et Scarron s'en retira.

D'autres intérêts, d'ailleurs, avaient surgi, qui le retenaient en France. Si le voyage outre-mer avait été le but avoué de son mariage, certain tour d'assez bonne guerre qu'il espérait par là jouer à ses parents en avait été le but caché : « Il croyoit en se mariant, dit Tallemant des Réaux[1], faire révoquer la donation qu'il avait faite de son bien. » Comment? en vertu sans doute d'une clause d'autant plus aisément consentie que l'état du pauvre homme semblait la rendre dérisoire, mais qui, par le fait si peu attendu de son union avec Francine, se trouva très sérieuse. Ce qui est certain, c'est que « le tout ou partie du bien, » comme dit encore Tallemant[2], fut restitué, entre autres une assez grasse métairie près d'Amboise que peu de mois après son mariage Scarron alla visiter avec Francine[3].

Les parents, surtout le beau-frère Robin de Sigoigne, mari de Madeleine Scarron, l'aînée des deux sœurs du second lit, y tenaient fort. Ils offrirent pour la ravoir trois mille écus. Scarron, qui l'estimait quatre mille, en parla à son ami le très honnête avocat, M. Nublé, qui fit le voyage pour voir s'il ne pourrait pas s'en accommoder. Au pays, on lui dit que ce n'était pas quatre, mais cinq mille écus que ce bien valait, il les donna, ce qui fut une grande joie pour Scarron, et un vif dépit pour les beaux-frères. En fin de compte, ils furent amenés ainsi à payer le prix réel[4]. En vertu de ce qu'on appelait « le retrait lignager, » qui permettait toujours aux membres d'une famille de racheter un bien que cette famille avait possédé, Robin de Sigoigne remboursa M. Nublé de ses cinq mille écus et la métairie lui revint[5]. Elle s'appelait métairie des Fougerets, et se trouvait près d'Amboise, comme on l'a vu, dans la paroisse de Limeray, à la Varenne. Nous avons appris ce détail par une note d'une *Clé* manuscrite des *Caractères*, qui existe à l'Arsenal, et dans laquelle il est parlé du douaire constitué par Scarron à sa femme, et dont ce bien était resté l'hypothèque, douaire bien misérable, car après avoir été d'abord de trois cents livres, il n'était plus à la mort du poëte que de cent cinquante, « faute de fonds[6]. »

1. T. VII, p. 38.
2. *Id.*
3. Loret, 5 octobre 1652.
4. Tallemant, p. 38.
5. Feuillet de Conches, *Causeries d'un curieux*, t. II, p. 576, *Lettre* de Françoise Scarron.
6. Note de la *Clé*, manuscrit des *Caractères* de La Bruyère, bibliothèque de l'Arsenal.

La naissance d'un enfant aurait pu rendre moins précaire le sort de Françoise d'Aubigné devenue veuve[1]. Mais comment l'espérer, Scarron se trouvant dans l'état que vous savez, et sa femme, quoi qu'on en ait dit en s'autorisant surtout d'une médisance de Ninon[2], étant la sagesse même? On fit courir quelques mois après qu'ils furent mariés, le bruit qu'elle serait bientôt mère[3]. Ce n'était qu'une plaisanterie qui se renouvela souvent avec toutes sortes de variantes auxquelles Scarron lui-même eut part, et même assez peu décemment[4].

Francine devait bien l'en gronder lorsqu'ils se retrouvaient seuls. Ramener la décence dans cette maison au trop libre parler fut, en effet, son rôle bien plus encore que ce n'avait été celui de sœur Céleste. Elle s'en acquitta de la plus merveilleuse manière, avec une distinction et une maturité précoce qui laissaient déjà pressentir la haute raison de celle qui devenue reine *in petto*, majesté anonyme, était respectueusement mais bien bas appelée par tous « Votre Solidité. »

Pendant les huit années qu'elle vécut avec Scarron, à l'hôtel de Troyes d'abord, puis au Marais, rue Saint-Louis, au coin de la rue des Douze-Portes, où leur installation fut définitive, on peut dire qu'il n'y eut que par elle dans ce logis du burlesque, dont l'esprit était le seul apport, charme et bon sens, savoir-vivre et ressource, en prenant ce dernier mot dans l'acception la plus honnête. Sa beauté attira chez Scarron toute une cour, que sa tenue parfaite sut laisser à distance, mais sans la décourager assez pour qu'elle ne revînt pas.

Les plus beaux carrosses, tels que celui du maréchal d'Albret, assiégeaient la porte de Scarron, et la rendaient, comme il dit[5]: « vénérable à tous les habitants de la rue Saint-Louis. »

A certaines heures il y avait encombrement de visiteurs dans ses chambres. Autrefois on venait chez lui par curiosité, comme on va voir un ours, ou l'éléphant de la foire[6]; maintenant on accourait pour admirer la beauté de madame, et s'émerveiller de son bon sens, qui en ce temps-là s'égayait d'esprit. Il ne brillait jamais si bien qu'à ces dîners en *pique-nique*, « repas de pièces rapportées, » comme Scarron les appelle[7] où chacun apportait soit son plat, soit sa bouteille, et dans lesquels, faute d'un entremets, Scarron, pour remplir le vide, avait quelque gaillardise toute prête, et sa femme quelque joli conte de ses voyages.

1. *Segraisiana*, p. 85.
2. *Causeries d'un Curieux*, t. II, p. 588.
3. Loret, 9 novembre 1652.
4. *Segraisiana*.
5. *Œuvres*, t. I, p. 207.
6. *Id.*, 151, 231.
7. *Id.*, p. 199, 262.

Dans les causeries de ces visites ou de ces dîners, Scarron apprenait tout ce qui se passait à la ville et à la cour, et certaine *Gazette burlesque*, à la façon de celle de Loret, dont il s'était chargé pour le libraire Lancelin, trouvait ainsi, sans effort, son aliment hebdomadaire. Ne pouvant courir après les nouvelles, les nouvelles venaient à lui. Ce journal rimé ne dura guère qu'un an. Commencé avec l'année 1655, il finit avec elle, sans même que Scarron, chez qui la maladie excusait les intermittences de travail, eût pris part aux numéros de toutes les semaines. D'autres l'avaient souvent suppléé, avec autorisation du libraire et de la censure, le cas ayant été prévu dans le privilège.

C'est à cause de ce mélange de rédactions que cette *Gazette*, d'ailleurs curieuse, n'a jamais été comprise dans ses œuvres.

De ce qu'il avait été gazetier, Scarron s'imagina qu'il pouvait être historien. A la mort de Costar, il demanda sa charge d'historiographe[1], mais sans succès, comme il était aisé de le prévoir. Heureusement une assez grasse pension lui était venue, non de la cour, où la Reine-Mère et Mazarin lui tenaient rigueur depuis la Fronde, mais de chez le surintendant Fouquet, dont la femme avait pris Françoise d'Aubigné en assez vive amitié pour ne lui refuser rien. Cette pension, qui était de 1,600 livres, lui échut ainsi, et de plus, grâce encore au surintendant, il put obtenir, après bien des peines il est vrai, le privilège d'une entreprise de déchargeurs et charretiers qui ne lui rapporta pas moins de 6,000 livres par an[2].

Il était donc dans une sorte d'aisance lorsqu'il mourut le 7 octobre 1660, pleuré de tous ceux qu'il avait fait rire, c'est-à-dire de tout le monde; et regretté de sa veuve plus que de personne. Lui-même avait fait son épitaphe qui est d'une vérité navrante :

Celuy qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.

Passants, ne faites pas de bruit,
Et gardez-vous qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

1. *Œuvres*, t. I, p. 523.
2. *Id.*, p. 225, 227, 229, 244.

ÉDOUARD FOURNIER.

17 Avril 1879.

LE MARQUIS RIDICULE.

D. BLAISE

Mais à bon chat bon rat, j'en tiens pareillement.

Acte II Scène V.

Imp Fa

LE

MARQUIS RIDICULE

OU

LA COMTESSE A LA HAYE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES

DON BLAIZE POL, marquis ridicule.
DON SANCHE, frère de D. Blaize.
DON COSME, père de Blanche.
OLIVARÈS, valet de Stéphanie.
ORDUGNO, valet de D. Blaize.
MERLIN, valet de D. Sanche.
STÉPHANIE, femme d'intrigue.
BLANCHE, fille de D. Cosme.
LOUISE, suivante de Stéphanie.
LISETTE, suivante de Blanche.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

STÉPHANIE, LOUISE.

LOUISE.

Madame, excusez-moi, si je vous interromp;
Mais le soleil ici donne sur nous à plomb.
Sans parasol, sans mante, au soleil, à telle heure,
Etre au Cours, c'est jouer à se perdre, ou je meure.
Voulez-vous faire ici de l'astre radieux,
Et de votre bel œil morgner celui des cieux?
Sauf l'honneur que je dois à votre noble essence,
Ce dessein romanesque a de l'extravagance.

MARQUIS RIDICULE

OU

LA COMTESSE A LA HATE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES

DON BLAIZE POL, marquis ridicule.
DON SANCHE, frère de D. Blaize.
DON COSME, père de Blanche.
OLIVARÈS, valet de Stéphanie.
ORDUGNO, valet de D. Blaize.
MERLIN, valet de D. Sanche.
STÉPHANIE, femme d'intrigue.
BLANCHE, fille de D. Cosme.
LOUISE, suivante de Stéphanie.
LISETTE, suivante de Blanche.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

STÉPHANIE, LOUISE.

LOUISE.

Madame, excusez-moi, si je vous interromp;
Mais le soleil ici donne sur nous à plomb.
Sans parasol, sans mante, au soleil, à telle heure,
Etre au Cours, c'est jouer à se perdre, ou je meure.
Voulez-vous faire ici de l'astre radieux,
Et de votre bel œil morguer celui des cieux?
Sauf l'honneur que je dois à votre noble essence,
Ce dessein romanesque a de l'extravagance.

STÉPHANIE.

Tu me parles toujours avecque liberté.

LOUISE.

Mais, madame, après tout, je dis la vérité ;
Car au Cours, à midi, que voulez-vous donc faire ?

STÉPHANIE.

Ignorant mon dessein, tu n'as rien qu'à te taire.

LOUISE.

Au moins m'avoûrez-vous que l'on n'y vient que tard,
Et qu'on n'y laisse point son carrosse à l'écart.

STÉPHANIE.

Tais-toi. Je te disais tout à l'heure, Louise,
Qu'à moins que d'un seigneur, je ne puis être éprise.
Je hais le petit noble à l'égal du bourgeois ;
L'écu seul à couronne est l'objet de mon choix :
Enfin, nul, quel qu'il soit, n'aura sur moi d'empire,
Si dans ses qualités il n'entre du messire.

LOUISE.

Et don Sanche, madame, est-il un grand seigneur,
A qui si franchement vous donnez votre cœur ?
Ma foi ! d'un grand seigneur il n'a pas l'équipage,
Et son train jusqu'ici ne pèche pas en page.

STÉPHANIE.

Si tu voyais bien clair, tu connaîtrais qu'il est,
Quoiqu'avec peu de train, autre qu'il ne paraît.

LOUISE.

Et sur quoi fondez-vous pareille conjecture ?

STÉPHANIE.

Sur ce qu'il a l'air grand, et de fort bon augure ;
Sur ce qu'en l'approchant mon âme m'avertit
Qu'il est né grand seigneur, mais qu'il se travestit.
Je ne me suis jamais d'un seigneur approchée,
Que d'un instinct secret je n'aie été touchée :
Mais je me pique aussi d'être de mon côté,
Le véritable aimant des gens de qualité,
Titre, que je préfère au beau titre de reine.

LOUISE.

Vous êtes Portugaise ?

STÉPHANIE.

Il est vrai, je suis vaine.

LOUISE.

Mais par l'ordre du ciel à qui tout est sujet,
Si don Sanche n'est pas un seigneur contrefait,
Lui ferez-vous encore, de l'humeur dont vous êtes,
La mine, et les doux yeux, que partout vous lui faites ?

STÉPHANIE.

Il est vrai que je dis ce que je ne fais pas :
Il est vrai qu'à le voir je trouve trop d'appas :
Et bien qu'il ne m'ait pas par mon faible attaquée,
Il m'a pourtant vaincue.

LOUISE.

Ou du moins détraquée.
Pour moi, si je brûlais, je cacherais mon feu,
Ou je n'en ferais voir que quelquefois un peu :
Car s'il voit, fin qu'il est, en pareille matière,
Que vous en ayez tant, il n'en recevra guère.
Il est doux, complaisant, fort civil, grand flatteur :
Avec ces qualités, on peut être imposteur,
Avec ces qualités, on trompe dans le monde ;
Et si c'est là-dessus que votre esprit se fonde,
Pour croire que le sien vous est assujetti,
J'ai peur que votre amour n'en ait le démenti.
Ou je sais peu de chose en l'amoureux martyre,
Ou c'est modérément que pour vous il soupire,
Et je n'ai pas grand'peur que sa famille un jour
Vous plaide à son sujet pour un meurtre d'amour.
Fût-il comte ou marquis, étant ce que vous êtes,
Il ferait pour le moins le chemin que vous faites.
Votre rare beauté fait tout pour l'acquérir :
Voit-on sur votre amour, son amour enchérir !

STÉPHANIE.

Oui, même avec excès.

LOUISE.

Chacun en croit de même,
Chacun croit aisément qu'on l'aime autant qu'il aime,
Vous autres déités, vous avez l'esprit vain.
Ah ! sortez vîtement de ce doute incertain ;
Qu'il décline son nom, son pays, sa naissance ;
Il est temps qu'à son tour il fasse quelque avance,
S'il a ce qu'il vous faut, un notaire, un curé ;
S'il n'est pas ce qu'on croit, fît-il bien l'éploré,
Fermez-lui votre porte, et m'en cherchez un autre,
Dont vous serez le fait, comme il sera le vôtre.

STÉPHANIE.

Je sais que bien souvent, il se promène ici.
Et c'est pour ce sujet que je m'y trouve aussi,
Afin que m'y voyant, seule, à pied, sans livrée,
Il s'aille figurer ma conquête assurée,
Et que pour me connaître, il vienne m'approcher.

LOUISE.

Qu'espérez-vous par-là ?

STÉPHANIE.

Je lui veux reprocher
Qu'il donne à tout.

LOUISE.

Ma foi, ce n'est pas gain de cause :
Pour vos nobles desseins, il faut bien autre chose.

STÉPHANIE.

Cela me peut servir à le faire expliquer ;
A connaître s'il m'aime, ou s'il se veut moquer.
Car puisque tout mon bien est ma seule industrie,
Je redoute surtout la contre-fourberie.

LOUISE.

Par ma foi, je le tiens aussi fourbe que nous.

STÉPHANIE.

Mais il n'est pas aussi le seul but de mes coups.

LOUISE.

Ce financier coquet, que vous couchiez en joue,
Et qui ne vous hait pas, le valait bien.

STÉPHANIE.

Il joue :
Son humeur m'est suspecte ; on croit qu'il doit au roi,
Et n'est pas dans Madrid cru pour homme de foi.

LOUISE.

Et ce beau courtisan qui vous suit à la piste ?

STÉPHANIE.

Le madré veut savoir en quoi mon bien consiste.
Ne t'imagine pas, à voir ma vanité,
Que je m'attache tant aux gens de qualité :
Si je trouve ou bourgeois, ou vieillard qui soit riche,
Par d'honnêtes faveurs, dont je ne suis pas chiche,
Je saurai le gagner ; lors ma condition
Se pourra bien passer de mon invention,
Et lors avec honneur, sans faire de bassesse,
Je pourrai soutenir l'éclat de ma noblesse :
Pour cet effet, je vole aux oiseaux passagers,
Et notre politique en veut aux étrangers.
J'ai de bons espions dans les hôtelleries,
Dans les postes, bureaux, coches, messageries,
Tu m'es un bon second, et notre Olivarès
Pour nos nobles desseins est comme fait exprès,
Aux yeux de cent jaloux, il sait faire un message.

LOUISE.

Bref, votre Olivarès est un grand personnage.

STÉPHANIE.

Il a su découvrir qu'un certain vrai marquis
Arrive dans Madrid, et sait bien son logis.
Ce seigneur étranger, si j'ai bonne mémoire,
A nom don Blaize Pol, marquis de la Victoire.

LOUISE.

La peste, que de noms!

STÉPHANIE.

Cela sent son seigneur.

LOUISE.

Madame, j'aperçois votre écuyer d'honneur.

STÉPHANIE.

Il nous apportera quelques bonnes nouvelles.

LOUISE.

C'est le phénix, l'extrait des écuyers fidèles.

STÉPHANIE.

Dis-moi la vérité que tu ne le hais pas.

LOUISE.

Je pense aussi pour lui ne manquer pas d'appas.
Eh bien! surintendant des dépêches secrètes,
Qu'as-tu de bon?

SCÈNE II

OLIVARÈS, STÉPHANIE, LOUISE.

OLIVARÈS.

Tais-toi, sultane des coquettes.
Je me suis informé, comme vous m'aviez dit,
Du logis de don Sanche, et je sais comme il vit,
Et que pour le servir, il n'a qu'une personne :
Mais on m'a dit de plus, et c'est ce qui m'étonne,
Que son appartement, dont je me suis enquis,
Etait l'appartement de ce même marquis,
De ce don Blaize Pol qu'on attend de Castille.

STÉPHANIE.

Eh bien! c'est un matois, un petit noble, un drille,
Vois-tu! je me connais en gens de qualité.

OLIVARÈS.

En sortant de chez lui, je l'ai trouvé botté.

LOUISE.

Et moi je l'aperçois.

STÉPHANIE.

Mon bonheur me l'amène.

LOUISE.

D'où vient-il si matin?

STÉPHANIE.

Il faut que je l'apprenne.
Cachons-nous.

SCÈNE III

DON SANCHE, MERLIN.

DON SANCHE.

Tu dis donc que mon frère est venu ?

MERLIN.

Oui, monsieur, craignant fort d'être animal cornu,
Et que cette beauté qu'ici l'on lui destine,
Ne soit pour son repos trop aimable et trop fine.

D. SANCHE.

Comment se porte-t-il ?

MERLIN.

Ma foi, trop bien pour vous.
Au reste, avant l'hymen le seigneur est jaloux.
Sa lettre qu'il m'a lue, et que je vous apporte,
Vous fera voir comment son marquisat se porte.
Il prétend se cacher quelque temps dans Madrid,
Faisant la guerre à l'œil, s'éclaircissant l'esprit
Du renom et des mœurs de l'épouse promise,
Qui paiera bien cher le titre de marquise.

D. SANCHE.

La femme qu'il prendra, doit bien se préparer
A mal passer son temps et beaucoup endurer.
J'avais, comme tu vois aujourd'hui, pris la botte,
Pour aller au-devant de ce franc don Quichotte.

MERLIN.

Vous l'avez mieux nommé que vous n'avez pensé,
Il n'est pas dans le monde un homme moins sensé.
Vous ne croiriez jamais le chagrin et la peine
Que je souffre à servir une tête malsaine.

D. SANCHE.

Que les pères ont tort de tenir leurs enfants
Eloignés de la cour, à se rouiller aux champs !

MERLIN.

Et vos lettres, monsieur ?

D. SANCHE.

Garde-les ; qu'ai-je à faire
De lire les fatras d'un impertinent frère,
Puisqu'il est dans Madrid, et que je le vais voir?
Mais dis-tu vrai, Merlin, que tu n'as pu savoir
Le nom ni le logis de sa femme future ?

MERLIN.

Vous savez comme il est défiant de nature,
Qu'il fait secret de tout, et de rien bien souvent,
Et qu'il n'a pour conseil que son chef plein de vent :
Mais vous, mon cher seigneur, qu'il ne vous en déplaise,
Comment vont vos amours avec la Portugaise?

D. SANCHE.

Stéphanie!

MERLIN.

Elle-même.

D. SANCHE.

Elles vont assez bien;
Car elle me caresse, et ne demande rien.

MERLIN.

Tant mieux.

D. SANCHE.

Je la vais voir, parce que sa demeure
Est proche de la mienne, et qu'on m'ouvre à toute heure,
Et l'on m'y voit souvent n'ayant que faire ailleurs,
Et manque aussi d'avoir des passe-temps meilleurs.
J'y demeure par fois pour changer moins de place.
J'en sors pour en changer, quand la mienne me lasse;
J'y rêve par coutume, et jamais par amour;
Ma paresse souvent m'y retient tout un jour;
Quand j'y rêve, elle croit, comme elle est vaine et belle,
Que je ne puis rêver pour autre que pour elle;
Et lorsque je me tais pas taciturnité,
Que c'est par le respect que j'ai pour sa beauté.
Je lui dis des douceurs, qui ne me coûtent guère,
Et souvent je me plais de lui rompre en visière,
Pour diversifier la conversation.
Ou faisant le jaloux par ostentation,
J'ai le plaisir de voir comment elle s'efforce
D'apaiser un amant qui parle de divorce.
Je paie ses faveurs de vers bien ou mal faits;
Et nous aimons ainsi tous deux à peu de frais.
Juge si mon amour me rend fort misérable.

MERLIN.

Votre relation me la rend toute aimable.
N'avez-vous point appris à sa rare beauté
Votre nom?

D. SANCHE.

Oui, Merlin, non pas ma qualité,
Non plus que mon pays : mais elle s'imagine
Que je suis pour le moins de royale origine,

Un infant d'Aragon, ou bien de Portugal ;
Car cette Portugaise, un franc original,
Ne reçoit dans ses fers que des gens de la sorte,
A tous autres galants elle ferme la porte.
Elle en souffre par fois par maxime d'Etat,
Ou pour rendre jaloux quelque gros potentat,
Ou bien pour faire voir qu'à ses yeux rien n'échappe,
Et qu'indifféremment tout le monde elle attrappe.

MERLIN.

La dame, ou je me trompe, est faible de cerveau.

D. SANCHE.

A cela près, elle est aimable, a l'esprit beau ;
Et mille en cette cour avecque moins de charmes,
Se font rendre tribut de soupirs et de larmes.

MERLIN.

Elle est fort mal en meubles, et je gagerais bien
Qu'elle est franche friponne et qu'elle ne vaut rien.
L'autre jour sa suivante, en colère contre elle,
Disait tout haut qu'à peine elle était demoiselle.

STÉPHANIE, cachée.

Nous ne pouvons ouïr ce qu'ils disent d'ici.

D. SANCHE.

Mais nous avons manqué, dont j'ai bien du souci,
Cette jeune beauté que nous avions suivie.
Pour la revoir encor, si tu chéris ma vie,
Avançons jusqu'au pont.

MERLIN.

C'est autant de perdu.

D. SANCHE.

Viens. Qu'importe ?

LOUISE.

Il s'en va, le marquis prétendu.

STÉPHANIE.

Appelle son valet, si tu m'aimes, Louise.

LOUISE.

Cavalier !

MERLIN.

Que me veut l'écueil de ma franchise ?

LOUISE.

Converser un moment.

MERLIN.

Beau magasin d'attraits,
Mon maître est déjà loin, il faut que j'aille après,
Sans cela, croyez-moi, ma chère impératrice,
Qu'il n'est rien ici-bas que pour vous je ne fisse.

LOUISE.

Demeure ici, Merlin.

MERLIN.

Je n'en ai pas le temps,
Adieu, moule adorable à faire des enfants.

STÉPHANIE.

Je l'arrêterai bien. Dis-moi, mon cher, de grâce,
Le pays de don Sanche, et son bien, et sa race,
Et quelle est la beauté qu'il adore à la cour.

MERLIN.

On vous a donc appris l'objet de son amour?

A part.

Je viens de lui donner du martel.

STÉPHANIE, à part.

Ah le traître!

MERLIN.

Mon maître n'est pas tel qu'il tâche de paraître.

STÉPHANIE.

Dis-moi donc son pays, sa qualité, son bien.
Tiens.

MERLIN.

Vous m'avez charmé par ce doux mot de tiens.
Le diamant est bon?

STÉPHANIE.

Fort bon.

MERLIN.

Un peu jaunâtre,
Bas de bizeau?

LOUISE.

Vois-tu, l'on te bat comme plâtre,
Si tu ne parles vite.

MERLIN.

Encore faut-il bien
Savoir si ce qu'on donne est quelque chose ou rien.

STÉPHANIE.

Dis-moi donc son pays, son bien et sa naissance.

MERLIN.

Vous me demandez là des choses d'importance.
Et dont jusques ici mon maître, homme discret,
Et sage au dernier point, m'a toujours fait secret;
Mais comme les valets ont l'âme curieuse,
Et que je vous connais dame très généreuse,
Je veux vous avouer avec sincérité
Que quant à son pays, son bien, sa qualité,

Quoique votre présent j'aie bien voulu prendre,
Il s'enfuit.
Je n'en sais rien du tout, et n'en puis rien apprendre.

STÉPHANIE.

Le coquin m'a joué, il faut aller après.

OLIVARÈS.

Mon bras est impuissant, ou le sont vos attraits.

STÉPHANIE.

Il a laissé tomber, en fuyant, quelque chose,
Va-t-en le ramasser.

OLIVARÈS.

C'est une lettre close.

STÉPHANIE.

Apporte.

OLIVARÈS.

Ou c'en sont deux en un même paquet.

STÉPHANIE.

Il faut voir ce que c'est, romps vite le cachet.
La date est d'aujourd'hui, la lettre est fraîche faite,
Nous allons découvrir quelque affaire secrète.

« MON FRÈRE,

« Je suis dans Madrid, et qui pis est, j'y suis pour me « marier. J'ai grand'peur qu'un bourreau de beau-père « ne m'aille tromper, et ne m'ait promis plus de beurre « que de pain. Je ne me mouche pas sur ma manche, « comme vous savez, et il en faudrait venir au coupe- « gorge. Je vais donc faire la guerre à l'œil ; car de deux « accidents il faut éviter le pire. Informez-vous de ses vie « et mœurs de votre côté, comme je ferai du mien, et « me sachez bon gré de la confidence. Je vous adresse « une lettre que j'écris à ma future épouse, afin qu'elle « ne me soupçonne pas d'être à Madrid. Le dessus de la « lettre vous apprendra sa demeure. »

LOUISE.

A-t-on jamais écrit plus extravagamment,
En des termes plus bas, avec moins d'agrément?
Le style répond mal à l'esprit de don Sanche.
Avez-vous remarqué ce *mouche sur la manche?*

STÉPHANIE.

On écrit mal par fois, quoique l'on parle bien.

LOUISE.

Et tous ces quolibets qui ne servent de rien?

STÉPHANIE.

Qu'importe ? Mais, hélas ! il importe qu'un traître
M'ait donné de l'amour sans se faire connaître ;
Il est marquis, le fourbe, et d'une qualité
Qui peut à mon souhait borner ma vanité.
Il traite cependant d'un autre mariage,
Et me fait le jouet de son esprit volage.

LOUISE.

Je n'eusse jamais cru qu'il eût écrit si mal :
Il nous déguisait bien son esprit de cheval.

STÉPHANIE.

Personne n'est exempt d'avoir quelque faiblesse,
Quelque tendre, où, d'abord qu'on le touche, on le blesse.
Il est jaloux sans doute, et quand son mal le prend,
D'agréable qu'il est, ridicule il se rend.
Il verra si je suis de mon côté jalouse.
Voyons comment il parle à sa divine épouse :
L'adresse est à Madrid *pour* BLANCHE DE VARGAS.
Dont la maison contient un appartement bas,
Peint de neuf, et grillé, qui donne en la grand'rue.

LOUISE.

Vraiment l'adresse est rare et de grande étendue.

OLIVARÈS.

J'irais les yeux bandés. Je connais la maison.

STÉPHANIE.

Tant mieux. Vérifions sa noire trahison.

« MA CHÈRE ÉPOUSE,

« Quelques affaires m'empêchent de vous appeler de plus « près de ce doux nom. Recevez-le d'où vous êtes, je « vous le donne d'où je puis, et cependant je consens, « et ma volonté est que cette lettre ait la force d'une pro- « messe de mariage, en attendant que nous le consom- « mions dans Madrid après la bénédiction du prêtre. »

« DON BLAIZE POL,
« Marquis de la Victoire. »

LOUISE.

Il entre, ce me semble, ici quelque mystère ;
Car, madame, il écrit de Madrid à son frère,
Son frère apparemment est aussi dans Madrid.

STÉPHANIE.

Il n'est pas question de se lasser l'esprit
A deviner le sens dont la lettre est écrite ;
Mais il est question *que mon* âme s'irrite ;

Qu'on se moque de moi, qu'on me fait enrager,
Et que je veux tout faire, afin de me venger.
Oui perfide, oui méchant, j'irai chez ta maîtresse,
Lui faire le récit de ta fausse finesse.
Louise, Olivarès, il faut me seconder
A rompre cet hymen, ou bien le retarder ;
Mais ce n'est pas assez de rompre un hyménée,
Il faut bien davantage à ma rage obstinée :
Je veux après avoir fait manquer cet hymen,
Qu'il en meure le traître.

LOUISE.

Oui, qu'il en meure.

OLIVARÈS.

Amen.

STÉPHANIE.

Perdons le scélérat qui s'attaque à ma gloire.

OLIVARÈS.

Soyons victorieux de la même victoire.

STÉPHANIE.

L'allusion me plaît, elle est pleine d'esprit.
Tantôt, pour cela seul, je te donne un habit.

LOUISE.

A moi, madame?

STÉPHANIE.

A toi, je te donne une jupe.

LOUISE.

Malheur sur le marquis qui nous a pris pour dupe.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

BLANCHE, LISETTE.

LISETTE.

Pour moi, quand vos chevaux s'emportèrent si fort,
Je dis mon *in manus*, et j'attendis la mort.
Si je ne l'avais vu, je croirais impossible
Que la peur fît en nous un effet si terrible ;
Car vous chûtes sur moi, sans pouls, sans sentiment,
Et j'en suis pâle encore d'y songer seulement.

BLANCHE.

Notre libérateur me vit-il de la sorte?

LISETTE.

Et craignit, comme moi, que vous ne fussiez morte.
Pourquoi garder aussi des chevaux si fringants
Et des chiens de cochers tous les jours s'enivrant?

BLANCHE.

Comment se trouva-t-il en ce lieu solitaire,
Ce jeune cavalier, cet ange tutélaire?

LISETTE.

Je ne sais pas comment, mais je bénirai Dieu
Qui nous le fit trouver à telle heure, en tel lieu.

BLANCHE.

Qu'il me parut civil! qu'il est bien fait, Lisette!

LISETTE.

Je croirais bien aussi qu'il vous trouva bien faite.

BLANCHE.

Comme j'étais, Lisette?

LISETTE.

Oui, comme vous étiez,
Toute pâle, à ses yeux autant vous éclatiez,
Qu'il éclatait alors aux vôtres par sa mine.

BLANCHE.

Mais de cet accident, qui fut donc l'origine?

LISETTE.

Votre malheur, le mien, un bourreau de cocher
Toujours saoûl, des laquais qu'il faudrait écorcher.
Ecoutez comme quoi nous l'échappâmes belle,
Dont, ma foi, nous devons une belle chandelle.
Nous passions sur le pont, sans beaucoup nous hâter,
Et sans avoir dessein de nous précipiter.
Votre cocher était, comme vous savez, ivre,
Et vos laquais s'étaient dispensés de vous suivre.
Nous regardions les eaux du clair Mançanarès,
Quand un chien, l'on eût dit qu'il l'eût fait tout exprès,
Fit peur à vos chevaux, dont l'ivrogne de guide
Accablé de sommeil ne tenait plus la bride:
Du chien effarouchés, ils galopaient fougueux,
Vers où le bord du fleuve à voir même est affreux,
Lorsque ce cavalier, ou plutôt ce bon ange,
Vola vers vos chevaux d'une vitesse étrange,
Et coupa leurs harnais de son acier tranchant,
Sur le point qu'ils s'allaient jeter dans le penchant.
Nous étions cependant, vous, dans mes bras pâmée,
Moi, de vous voir ainsi tout à fait alarmée.

Vous revîntes après de votre pâmoison,
Et lors vos yeux ingrats par grande trahison,
Firent au cavalier une amoureuse plaie.
Voilà de l'accident la relation vraie.

BLANCHE.

Folle, plains-moi plutôt, et ne me raille point.
Le plaisir qu'on m'a fait, m'inquiète à tel point,
Par la crainte que j'ai de ne le pouvoir rendre,
Que de m'en attrister je ne me puis défendre.

LISETTE.

Je crois cette tristesse une naissante amour,
Qui paraît dans vos yeux claire comme le jour.

BLANCHE.

Amour? moi?

LISETTE.

Vous? amour? êtes-vous une souche?

BLANCHE.

Non : mais j'ai de l'honneur.

LISETTE.

Qui vous rend bien farouche.

BLANCHE.

Quand j'aurais répugnance à vivre sous ses loix,
Une fille prend-elle un époux à son choix?
N'attends-je pas le mien aujourd'hui?

LISETTE.

Mais, madame,
S'il est mal fait de corps aussi bien que de l'âme!

BLANCHE.

Si mon père me donne un époux odieux,
Pour de mieux faits que lui je fermerai les yeux.

LISETTE.

Si quelqu'amour secret l'oblige à la dépense?

BLANCHE.

Je réglerai la mienne, et prendrai patience.

LISETTE.

S'il est jaloux, avare, impertinent, railleur?
S'il est fâcheux, malpropre, ivrogne, ou grand parleur?
S'il est joueur, s'il perd ses terres et les vôtres?
Si, cagot, jour et nuit il dit ses patenôtres?
S'il est chauve, gaucher, rousseau, louche, ou cagneux?

BLANCHE.

Le ciel ne sera pas pour moi si rigoureux;
Mais quand il serait tel que le fait ta peinture,
L'ennemi du bon sens, l'horreur de la nature,
Un injuste tyran, de son ombre jaloux,

Pour l'aimer, il suffit qu'il serait mon époux.

LISETTE.

Madame, si l'époux que le ciel vous destine,
A de ce cavalier le visage et la mine,
S'il est d'esprit, de biens et de vertus pourvu,
On peut tout espérer avant de l'avoir vu.
Que sait-on?

BLANCHE.

Ah, Lisette! il faudrait être heureuse.

LISETTE.

Ah! madame, ma foi, vous êtes amoureuse.

BLANCHE.

Tais-toi, je vois mon père.

SCÈNE II

DON COSME, BLANCHE, LISETTE.

D. COSME.

Eh bien! votre accident,
De la faveur du ciel est un signe évident.

BLANCHE.

Si vous saviez, monsieur, par quel bonheur étrange,
Sans le secours d'un homme, ou plutôt d'un bon ange...

D. COSME.

On m'a de point en point conté ce grand malheur,
Dont je vous vois sauvée, et quitte pour la peur.
Comment vous portez-vous?

BLANCHE.

De ma peur étourdie,
Je me sens faible encor, mais c'est sans maladie.

SCÈNE III

MERLIN, DON COSME, BLANCHE, LISETTE.

MERLIN, surpris de voir don Cosme.

Madame, de la part. Mais.....

D. COSME.

Que demandez-vous?

MERLIN, à part.

Je suis pris. Un laquais était venu chez nous
Demander un julep pour votre fille morte;
Je suis apothicaire, et c'est ce que j'apporte.

D. COSME.

On n'en a pas besoin.

LISETTE, à part.

Peste de l'étourdi!

BLANCHE.

Mon ami, je vous trouve à mentir bien hardi!
Vous feriez soupçonner, surpris comme vous êtes,
Qu'il se passe entre nous des affaires secrètes,
Monsieur, c'est le valet, ou je me trompe fort,
Du cavalier sans qui vous pleureriez ma mort?

MERLIN.

Je ne suis pas à lui, mais je suis à son frère.

D. COSME.

Comment s'appelle-t-il?

MERLIN, à part.

O le curieux père!
Puisqu'il vous faut parler sans feintise et sans dol,
Mon maître est un seigneur nommé don Blaise Pol.

D. COSME.

Marquis de la Victoire?

MERLIN.

Oui, monsieur.

D. COSME.

C'est mon gendre,
Est-il ici?

MERLIN.

Lui-même.

D. COSME.

Et me veut-il surprendre?
Que ne m'écrivait-il qu'il venait? Et pourquoi
A-t-il voulu descendre autre part que chez moi?

MERLIN.

Il est d'un naturel surprenant.

LISETTE.

Ah, madame!
Vous allez donc bientôt être marquise et femme?

D. COSME.

Tu sais où le trouver?

MERLIN.

Oui, monsieur.

D. COSME.

C'est assez,
Ajustez-vous, ma fille, et vous réjouissez;
Je prétends dès ce soir achever votre noce.
Qu'on mette vîtement les chevaux au carrosse.

Lisette, et vous, ma fille, obtenez dessus vous
De paraître plus gaie aux yeux de votre époux.

Il sort.

BLANCHE.

Notre aventure, hélas! m'a bien moins étonnée,
Que ne fait le penser de mon proche hyménée.

LISETTE.

Passer de fille à femme est sans doute un grand saut.
Mais quelque grand qu'il soit, on le franchit bientôt.

BLANCHE.

O dieu! que vois-je encor?

SCÈNE IV

DON SANCHE, BLANCHE, LISETTE.

D. SANCHE.

Après vous avoir vue
De tant de dons du ciel si richement pourvue,
Je ne puis m'empêcher de revoir vos beaux yeux,
Pour leur offrir encor mon cœur comme à mes dieux.
Déjà de leurs regards la menace sévère
Fait craindre à mon amour leur injuste colère;
Leur dédain redoutable est prêt de châtier
Un crime que ma mort seule peut expier :
Mais que leur cruauté contre moi tout emploie,
Tout supplice m'est doux, pourvu que je les voie.

BLANCHE.

Quand mon père m'amène un époux que j'attends,
Me venir voir encor, c'est mal prendre son temps.

D. SANCHE.

Je venais m'informer de l'état où vous êtes.

BLANCHE.

Si vous saviez, monsieur, la peur que vous me faites,
Ou plutôt à quel mal vous m'exposez ici,
Vous ne me viendriez pas rendre visite ainsi.
Il est vrai, je vous dois la vie, et je confesse
Que mon cœur généreux me le redit sans cesse;
Mais dans le même temps qu'il m'apprend mon devoir,
Il m'avertit aussi que j'ai tort de vous voir.

D. SANCHE.

Vous ne m'avez rien dû, dont vous ne soyez quitte;
Mais j'ai cru vous devoir au moins une visite,
Ou plutôt je l'ai cru devoir à mon repos,
Puisque éloigné de vous j'endure mille maux.

BLANCHE.

Bien que j'aie pour vous toute sorte d'estime,
Je ne puis plus longtemps vous écouter sans crime ;
Vous revoir, c'est manquer à ce que je me dois,
Et peu faire pour vous, mais beaucoup contre moi.
Emmène-le, Lisette.

LISETTE.

Allons, allons, mon brave !
Et si vous devenez notre amoureux esclave,
Comme vous en avez tout à fait la façon,
Sachez qu'un jeune cœur n'est pas toujours glaçon,
Que Lisette vous peut servir, et que Lisette
A pour vous dans son âme une estime parfaite.

D. SANCHE.

Si c'était l'offenser que l'aimer ardemment,
Elle m'aurait traité trop peu cruellement ;
Mais si c'est de l'amour que les dieux nous demandent,
Si c'est par nos respects qu'à nos vœux ils se rendent,
Doit-elle recevoir d'un œil si rigoureux,
Et mes respects soumis, et mes soins amoureux?

BLANCHE.

Lisette! hâte-toi, veux-tu donc que mon père
Le trouve?

LISETTE.

Allons, monsieur.

D. SANCHE.

O dieu, qu'elle est sévère !

LISETTE.

J'entends monsieur qui vient; vite, cachez-vous là.

BLANCHE.

Lisette! quel malheur!

LISETTE.

Ne craignez rien.

SCÈNE V

DON BLAIZE ET SES GENS, DON COSME, ORDUGNO, BLANCHE, LISETTE.

D. BLAIZE.

Oh là?
Ne vous dispensez pas, ma sotte valetaille,
En un jour important comme un jour de bataille ;
En un temps où l'amour mon ennemi cruel
Contre un fier basilic me suscite un duel ;

Car ma belle en est un dont la mortelle vue
Fait d'un homme vivant un mort à l'imprévue :
Ne vous dispensez pas, dis-je, mes sottes gens,
D'être au moindre clin-d'œil, à ma voix diligents,
Afin que la déesse à qui mon cœur encense
Juge de mon esprit par votre obéissance,
M'entendez-vous ?

D. COSME.

Monsieur, vous commandez ici
Comme maître absolu.

D. BLAIZE.

Je l'entends bien ainsi.
Mon beau-père, notez que vous avez la droite,
Notez de la façon qu'avecque vous je traite,
Je ne la donne pas à tous, en bonne foi,
Et ce rencontre ici ne fait pas une loi.
Mais allons de plus près déployer la faconde,
Devant cette merveille à nulle autre seconde.
Mieux vaut un oisillon qu'on tient dessus le poing,
Qu'un grand oiseau de prix volant dans l'air bien loin.
Vous méritiez un roi, merveille sans égale,
Vous n'aurez qu'un marquis sous la loi conjugale.
Ordugno, que dis-tu de l'application ?

ORDUGNO.

Qu'elle est digne de vous.

LISETTE.

Elle est d'invention,
Et sans doute elle aura la donzelle attendrie.

ORDUGNO.

Il n'en faut point douter.

LISETTE.

Quelle pédanterie,
Madame !

BLANCHE.

Ah, tais-toi donc, Lisette !

D. COSME.

Avec le temps
La cour pourra changer le style et l'air des champs.

D. BLAIZE.

Vous êtes un long temps, me semble, à me répondre,
Devrait-on là-dessus avoir à vous semondre ?

BLANCHE.

Quand bien on m'offrirait, ce qui ne se peut pas,
Un époux plus que vous à mes yeux plein d'appas,
Et dont la qualité fût plus considérable,

Ce qui n'est pas possible, encore moins croyable ;
Quand au lieu de marquis, vous seriez un grand roi;
Le pouvoir que mon père a toujours eu sur moi,
Qui n'ai jamais songé qu'à l'aimer, à lui plaire,
M'aurait fait consentir au bon choix de mon père.
Ainsi pour deux raisons j'aime un si digne époux,
Et parce qu'il le veut, et parce que c'est vous.

D. BLAIZE.

Ordugno, qu'en dis-tu ? la Sibylle Cumée
M'eût moins par son discours l'âme enthousiasmée.
Ordugno ! l'artisan qui peignit son portrait
N'a pu, le fat qu'il est, la rendre trait pour trait.
Ordugno ! j'ai grand peur qu'une femme si belle
De moi son papillon deviendra la chandelle,
Ordugno !

ORDUGNO.

Quoi, monsieur ?

D. BLAIZE.

Elle en tient.

ORDUGNO.

Sûrement.

D. BLAIZE.

Mais à bon chat bon rat, j'en tiens pareillement.
Ordugno ! la maison me choque en sa structure,
Il en faudrait changer toute l'architecture.
La chambre est en bicoin, tout au moins il faudroit
Abattre l'angle aigu, pour en refaire un droit.
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur !

D. BLAIZE.

Quelle façon maudite
De répondre ! Est-ce point que le faquin s'irrite
D'entendre si souvent Ordugno répéter ?
Sais-tu que c'est ainsi qu'on se fait maltraiter ?
Sais-tu que qui t'a fait, te pourra bien défaire ?

ORDUGNO.

Je crois n'avoir rien fait qui puisse vous déplaire.

D. BLAIZE.

Je l'ai fait favori, de page fort galeux,
Dont un meilleur que lui se tiendrait fort heureux.
Et le gredin qu'il est, se fait tirer l'oreille,
A cause que par fois à lui je me conseille.
Tous valets sont valets.

ORDUGNO.

Mais, seigneur...

D. BLAIZE.

Il suffit,
Ne me va point chercher dans ton mauvais esprit
De mauvaises raisons, ou nous aurons querelle.
Viens à moi sans gronder alors que je t'appelle.
Ne me parle jamais qu'étant interrogé,
Et jamais sans respect, ou bien prends ton congé.

D. COSME.

Ne trouvez-vous pas bon, monsieur, que j'aille faire
Préparer une chambre à monsieur votre frère?
Car je ne prétends pas qu'il loge hors de chez moi.

D. BLAIZE.

C'est fort mal prétendu, mon beau-père.

D. COSME.

Et pourquoi?

D. BLAIZE.

Parce qu'en un logis où dormira ma femme,
De mon consentement ne dormira corps d'âme;
Par corps d'âme j'entends tous parents, tous amis,
Tous valets : même aussi, s'il m'est ainsi permis,
Tous chiens, chats et chevaux mâles, toute peinture
Qui représente au vif masculine figure.
Sans doute vous direz, et vous direz bien vrai,
Que je suis fort jaloux; mais je m'en sais bon gré.

D. COSME.

On ne saurait faillir par trop de prévoyance.

D. BLAIZE.

Vous me parlez ainsi par pure complaisance.
Vous êtes un adroit, don Cosme, et je vois bien
Que vous accordez tout et ne contestez rien.
Ces maudits esprits doux sont personnes à craindre;
Mais jusqu'ici de vous je n'ai pas à me plaindre.
Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Dis-moi quelle heure il est?

ORDUGNO.

Il est déjà bien tard.

D. BLAIZE.

Le souper est-il prêt?

ORDUGNO.

Il le sera bientôt.

D. BLAIZE.

Qu'on me mène à ma chambre ;
Qu'on ne m'y brûle point de pastilles à l'ambre ;
Que le repas aussi soit sobre et limité ;
Car je ne puis souffrir la superfluité.
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur !

D. BLAIZE.

Fais bien la sentinelle.
Furette bien partout.

ORDUGNO.

Je vous serai fidèle.

D. BLAIZE.

Allons, don Cosme, allons, montrez-moi le chemin.
Adieu jusqu'au souper, belle au teint de jasmin !

Il sort.

BLANCHE.

Ah, Lisette !

LISETTE.

Ah, madame ! à quelle destinée
Vous réduit votre père avec son hyménée !
Avait-il de bons yeux quand il vous a choisi
Ce marquis campagnard, fantasque en cramoisi ?

BLANCHE.

Ah ! ne m'en parle point qu'avec respect, Lisette.
Je te l'ai déjà dit, encor qu'il me maltraite,
Quelques cruels tourments qu'il me fasse endurer,
Il ne m'est pas permis même d'en murmurer.
Fais vîtement sortir ce cavalier. Je tremble
Que quelqu'un du logis ne vous rencontre ensemble ;
Dis-lui que je l'estime autant que je le doi,
Et que de l'action qu'il a faite pour moi,
La mémoire en mon cœur par le devoir tracée,
Par la longueur du temps ne peut être effacée ;
Et que je n'aurais pas refusé de le voir,
Si je l'avais pu faire et suivre mon devoir.

LISETTE.

On va bientôt souper. Tous nos gens vont et viennent,
Et ceux de ce marquis tous les passages tiennent,
Je crois qu'ils sont payés pour en user ainsi ;
Mais je prendrai mon temps ; et pour vous, hors d'ici,
Allez dans votre chambre, et ce pendant Lisette
Tirera le captif de sa noire cachette.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LISETTE, DON SANCHE.

LISETTE.

Les valets du marquis à leur maître fidèles,
Avaient si bien partout placé leurs sentinelles,
Que durant le souper même, je n'ai pas pu
Tirer hors de son trou notre amant morfondu.
Il me fait grand'pitié, car il est fort aimable ;
Mais, ma foi, le marquis ne sera pas traitable,
Et je me trompe fort, s'il est moins diligent
A garder sa moitié qu'à garder son argent.

A don Sanche.

Sortez, mon cavalier, sortez en diligence,
Vous m'avez aujourd'hui coûté plus d'une transe.
Nous avons un mari jaloux comme un damné.

D. SANCHE.

Hélas ! il est mon frère, et de plus mon aîné.

LISETTE.

Dites-vous ?

D. SANCHE.

Et de plus, c'est le dernier des hommes.

LISETTE.

Nous sommes bien à plaindre en l'état où nous sommes ;
Moi d'avoir un tel maître, et vous un frère tel.
J'en fais dès aujourd'hui mon ennemi mortel ;
Il ne méritait pas une femme si belle.

D. SANCHE.

Ni moi de l'éprouver si fière et si cruelle.

LISETTE.

Vous l'avez obligée et vous êtes bien fait,
Espérez : son esprit est sensible au bienfait :
Et quoique par vertu sa peine il dissimule,
Je sais qu'il est choqué d'un mari ridicule.
Si peu qu'un sot époux à nos yeux fasse mal,
Le temps change en mépris le respect conjugal :
Et si peu qu'un mari se rende méprisable,
Il ne manque au galant qu'une heure favorable.

SCÈNE II

DON BLAIZE, LISETTE, DON SANCHE, ORDUGNO.

D. BLAIZE.

Ordugno !

LISETTE.

Le voici, mon dieu, que ferons-nous?

D. BLAIZE.

Eh ! viens donc, Ordugno?

LISETTE.

Vite, recachez-vous,
Maudit soit l'Ordugno. Je tremble en chaque membre

D. BLAIZE.

Ordugno !

ORDUGNO.

Pourquoi donc sortir de votre chambre?

D. BLAIZE.

Mes amoureux soupirs en ont échauffé l'air,
Et pourraient à la fin moi-même m'y brûler.

ORDUGNO.

Que ne reposez-vous votre personne lasse?

D. BLAIZE.

Je ne puis demeurer longtemps en une place,
Triste comme je suis.

ORDUGNO.

Pourquoi triste?

D. BLAIZE.

Pourquoi?
Quel mortel ici-bas doit l'être plus que moi?
Je veux absolument me cacher d'un beau-père,
Qui me trouve d'abord, grâce à mon sot de frère :
Qui contre l'ordre exprès à lui par moi donné,
A lui frère cadet par moi son frère aîné,
Qui contre l'ordre donc, porté dans ma missive,
De ne révéler pas à personne qui vive
Que je suis dans Madrid, a d'abord découvert
L'infaillible moyen de me prendre sans vert.

ORDUGNO.

Et qu'ordonniez-vous donc à don Sanche?

D. BLAIZE.

De faire
Investigation de Blanche et de son père ;
Savoir ce qu'on en dit dans la cour de Madrid ;
Car si quelqu'un de Blanche avait surpris l'esprit,

Par conséquent le corps, je n'aurais que son reste,
Et ma honte bientôt deviendrait manifeste ;
Ainsi don Blaize Pol encorné plus qu'un bœuf,
Aurait à souhaiter de se voir bientôt veuf :
Au lieu que si mon frère eût caché ma venue,
Cette maison bientôt m'aurait été connue ;
Et cela fait, suivant mon information,
Ou bien j'aurais agi par consommation,
Ou bien j'aurais d'abord rompu mon mariage ;
Mais il n'en est plus temps, Ordugno, dont j'enrage.
Qui pis est, le beau-père est de ces esprits doux,
Qui sur tout, en tout temps sont d'accord avec vous ;
Qui ne quittent jamais leur douce procédure,
Et qui rient au nez quand on leur fait injure.

D. SANCHE, à part d'où il est caché.

Le fantasque qu'il est, m'aurait pris en défaut,
S'il n'eût ainsi parlé de sa lettre tout haut ;
Mais je puis maintenant dire que je l'ai lue,
Quoiqu'à dire le vrai, son valet l'ait perdue.

D. BLAIZE.

Mais épluchons un peu la future moitié.
Qu'en dis-tu?

ORDUGNO.

Qu'elle est belle.

D. BLAIZE.

Et trop de la moitié.
Et de cette suivante un peu trop familière?

ORDUGNO.

Qu'elle me plaît beaucoup.

D. BLAIZE.

Elle ne me plaît guère.
Comment! à sa maîtresse, à la barbe des gens,
Elle parle à l'oreille, à toute heure, en tout temps.
Loin de moi, loin de moi soubrette qui conseille :
On dispose du cœur de qui l'on a l'oreille ;
On dispose du corps de qui l'on a le cœur,
Cela fait, un mari se trouve sans honneur.
Va, va-t-en dans ma chambre, apporte une lumière,
Je ne veux pas laisser le moindre coin derrière
Où je n'aie porté mes regards et mes mains.
Si j'allais y trouver le malheur que je crains,
Quelque galant caché, je ferais rumeur telle,
Que mon maudit hymen se romprait par querelle.

D. SANCHE, dans sa cachette.

Si cet extravagant cherche partout ainsi,

Il ne faut point douter qu'il ne me trouve ici ;
Mais je me puis sauver tandis qu'il ne voit goutte.

D. BLAIZE.

J'entends marcher quelqu'un auprès de moi, sans doute.
Qui va là?

D. SANCHE.

Qui va là toi-même?

D. BLAIZE.

Es-tu mortel,
Ou fantôme?

D. SANCHE.

Je suis homme vivant, et tel,
Que pour avoir osé profaner la demeure
Et l'honneur d'un marquis, je t'étrangle sur l'heure.

D. BLAIZE.

Tu me serres la gorge, homme trop ponctuel!
Mais je t'étranglerai d'un effort mutuel.
Démon! car tu ne peux être un homme ordinaire,
Après le mal cruel que tu me viens de faire.
Que cherches-tu céans?

D. SANCHE.

J'y cherche à te punir.

D. BLAIZE.

Et d'où prends-tu l'audace et le droit d'y venir?

Ordugno en entrant éteint sa chandelle contre le visage de son maître

Ordugno? l'étourdi m'a brûlé le visage.

ORDUGNO.

Qui diable vous croyait aussi dans mon passage?

D. SANCHE.

Ah, mon frère! est-ce vous? à la voix d'Ordugno
Je vous ai reconnu.

D. BLAIZE.

Frère, ou plutôt bourreau,
A quoi bon m'étrangler?

D. SANCHE.

A dessein de vous plaire.

D. BLAIZE.

La belle invention pour hériter d'un frère!

D. SANCHE.

Vous me l'aviez écrit.

D. BLAIZE.

Oui, de vous informer
De Blanche et de ses mœurs, non de vous enfermer
Dans son logis de nuit, mon cadet! c'est trop faire,
C'est transgresser mon ordre, enfin c'est me déplaire.

D. SANCHE.

Je n'ai point eu dessein que de vous obéir.

D. BLAIZE.

Mais n'avez-vous point eu celui de me trahir?

D. SANCHE.

Votre lettre en mes mains ne fut pas plus tôt mise,
Qu'afin d'exécuter vos ordres sans remise,
J'entrai dans ce logis.

D. BLAIZE.

Où je vous vois caché.
Qui vous y fit entrer?

D. SANCHE, à part.

Je suis bien empêché.

D. BLAIZE.

Parlez donc : qu'avez-vous à vous gratter la tête?
Eûtes-vous pour cela quelque prétexte honnête?
Car on n'introduit pas pour rien et sans sujet,
Dans un logis d'honneur, un cavalier suspect.

D. SANCHE.

Je priai, je promis, je gagnai la suivante,
Feignant pour sa maîtresse une amour violente.

D. BLAIZE.

N'avais-je pas bien dit? la friponne qu'elle est,
A la fidélité préfère l'intérêt.
Je m'en veux éclaircir, puisqu'il y va du nôtre.
Prenez cette casaque, et me donnez la vôtre,
Et ce pendant allez dans ma chambre. Ordugno,
Vous tiendrez compagnie à ce godelureau.
Je vais bien attraper la maudite soubrette,
Elle croira venir tirer de sa cachette
Mon frère, et me prendra pour ce larron d'honneur;
Et je découvre ainsi ce qu'elle a sur le cœur.

D. SANCHE, à part.

Il va tout découvrir, ô la sotte défaite
Dont je me suis servi!

D. BLAIZE.

La maudite soubrette
Sur la foi des manteaux troqués si prudemment,
Pour don Sanche aura pris don Blaize assurément
Elle viendra bientôt le tirer de sa geôle.
Et lors je ne dis pas que sur sa tendre épaule
Coups orbes et pesans par moi ne soient donnés;
Mais je lui veux avant tirer les vers du nez.

LISETTE, croyant parler à don Sanche.

Le sot homme est sorti.

D. BLAIZE, à part.

Peste! comme on me nomme.

LISETTE.

Ah! que n'est-il déjà doublement un sot homme!

D. BLAIZE, contrefaisant sa voix.

Bon. Du plaisir reçu je me revancherai.

LISETTE.

Je n'ai rien fait au prix de ce que je ferai.
Sortez donc. Ce marquis nous fera de la peine,
Fantasque comme il est.

D. BLAIZE, à part.

Ah! la double vilaine!

LISETTE entend venir don Sanche qu'elle croit don Blaize.

Dieu me veuille assister! ne le voilà-t-il pas?

Elle s'enfuit.

Songez à vous; pour moi, je me sauve à grands pas.

D. BLAIZE.

Ah! c'est vous, pourquoi donc venir si tôt, mon frère?

D. SANCHE.

Le désir de savoir le secret d'une affaire,
Où notre honneur commun peut être intéressé,
En est cause.

D. BLAIZE.

Ma foi, vous étiez bien pressé.

D. SANCHE.

Qu'avez-vous donc appris?

D. BLAIZE.

Trop. D'abord la traîtresse
M'a promis sa faveur auprès de sa maîtresse,
Puis m'a donné du sot et du fantasque aussi :
Mais je lui veux apprendre à me traiter ainsi.
Chaque chose a son temps; et quant à vous, don Sanche,
Je veux que vous feigniez d'être amoureux de Blanche.
Je veux par votre amour adroitement joué,
Découvrir si son cœur vous peut être voué:
Et je pourrai, peut-être avec la même feinte,
Découvrir si ce cœur n'a point eu d'autre atteinte.
Vous pouvez bien penser que je serais gâté,
S'il fallait que la belle en eût déjà tâté.
L'adresse à ce dessein n'est pas peu nécessaire :
N'y faites pourtant pas tout ce qui s'y peut faire,
Que votre feint amour n'ait rien d'incontinent.

D. SANCHE.

Ce mari curieux, qu'on nomme impertinent,
N'en a jamais tant fait.

D. BLAIZE.

Vous me voulez instruire,
Vous malheureux cadet qu'un aîné peut détruire,
Vous m'osez conseiller ; vous me traitez de sot,
Moi, tout sens, tout esprit, moi don Blaize, en un mot ?

D. SANCHE.

Mais que peut-on penser d'un homme qui s'ingère
D'aimer une beauté destinée à son frère ?
Et quelle opinion aurait-elle de moi,
Qui ferais un tel crime?

D. BLAIZE.

Et n'est-ce pas de quoi
Donner une couleur à pareille entreprise,
Que feindre que votre âme est dès longtemps éprise ?

D. SANCHE.

Je ne l'ai jamais vue.

D. BLAIZE.

Et suis-je donc un fou?
Et n'avez-vous pas vu son portrait à mon cou?
N'est-il pas digne assez de votre idolâtrie?
Mais, foin, je l'ai laissé dans notre hôtellerie.
Je m'en vais le quérir.

D. SANCHE.

J'irai bien.

D. BLAIZE.

Volontiers
Vous iriez fureter ma malle et mes papiers.
Rengaînez, rengaînez votre offre officieuse!
Que ces frères cadets ont l'âme curieuse!
Je suis des curieux l'ennemi capital.

D. SANCHE, à part.

La belle occasion que m'offre ce brutal!

D. BLAIZE.

Que dites-vous tout bas?

D. SANCHE.

Que je suis prêt de faire
Tout ce qu'il vous plaira.

D. BLAIZE.

M'obéir, c'est me plaire.
Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Faut-il pour mes péchés qu'un valet soit dormeur?
Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Dieu te puisse confondre,
Monseigneur, monseigneur, ce n'est là que répondre;
Mais ce n'est pas venir.

ORDUGNO.

Hé bien! que voulez-vous?

D. BLAIZE.

Sortir.

ORDUGNO.

Sortir si tard, c'est à faire à des fous.

D. BLAIZE.

Parle pour toi, croquant. Sais-tu bien ce qu'engendre
L'indulgence d'un maître au valet bon à prendre
Certaines libertés, qui lassent à la fin,
Et qui font tôt ou tard qu'on le traite en faquin?
Va quérir mon épée, et prends aussi la tienne,
Et lanterne et poignard.

ORDUGNO.

Faut-il que Merlin vienne?

D. BLAIZE.

Non. Qu'on m'ouvre, aussitôt qu'on m'entendra siffler.
Je reviens à l'instant.

Ils sortent tous deux.

MERLIN.

Où veut-il donc aller
Si tard?

D. SANCHE.

Tu le sauras avant que la nuit passe,
D'où viens-tu toi?

MERLIN.

Je viens de perdre à tope et masse
Un petit diamant dont m'avait fait régal
La belle Stéphanie, honneur du Portugal.
Il n'en est pas au monde une plus folle qu'elle,
Je viens de la trouver avecque sa sequelle,
C'est-à-dire Louise et son Olivarès,
Assiégeant ce logis; et de loin et de près,
Elle, ou quelqu'un des siens, n'en quitte pas la porte,

Guignant les gens au nez, soit qu'on entre ou qu'on sorte.
Dans ses mains par malheur je suis tantôt tombé,
Et sous ses questions j'ai quasi succombé.
Elle m'a fait sur vous mille et mille demandes,
Quand elle m'aurait fait autant de réprimandes,
Je crois sur mon honneur, qu'elle m'eût moins pesé.
Quelqu'un dans son esprit vous a démarquisé;
Je l'en trouve pour vous un peu moins échauffée,
Et même je la tiens de don Blaise coëffée,
Et que c'est pour lui seul qu'elle bat le pavé.

D. SANCHE.

Je voudrais de bon cœur qu'elle l'eût enlevé.

MERLIN.

Le marquisat sans doute a donné dans son tendre,
Un marquisat aussi n'est pas mauvais à prendre.

D. SANCHE.

Plût à Dieu que ses yeux fissent un même effet
Sur ce cher frère aîné, qui serait bien son fait,
Et que d'elle amoureux, il me cédât mon ange!

MERLIN.

Qui ne pleurerait pas peut-être d'un tel change :
Mais songez-vous encor à la prise d'un cœur
Si régulièrement retranché dans l'honneur,
Un cœur qu'on peut nommer la plus dure des roches,
Qui ne veut pas souffrir seulement des approches?
Vous allez m'alléguer ses yeux, astres jumeaux.
D'accord : mais c'est tirer votre poudre aux moineaux.

D. SANCHE.

A peine croiras-tu, Merlin, par quelle voie
Un espoir surprenant ressuscite ma joie.

MERLIN.

Dites-la, vous verrez si je la crois ou non.

D. SANCHE.

Aussi jaloux que fou, mon frère tout de bon,
Veut que.... mais quelqu'un vient ; je te dirai le reste
Tantôt.

SCÈNE III

LISETTE, DON SANCHE, MERLIN.

LISETTE.

Mon cher monsieur, notre maîtresse peste
D'une étrange façon contre vous.

D. SANCHE.

Et pourquoi?

LISETTE.

Que sait-elle? elle peste encor plus contre moi.
Mais si près du marquis vous êtes bien tranquille,
Que fait-il donc? dort-il?

D. SANCHE.

Le marquis est en ville
A l'heure que je parle.

LISETTE.

Et qu'y fait-il si tard,
Cet ennemi commun?

D. SANCHE.

C'est une affaire à part.
Vous saurez seulement, que don Blaise et don Sanche
Sont fort bien. Que ne suis-je aussi bien avec Blanche!

LISETTE.

Si vous étiez sorti, vous y seriez fort bien.
Jamais esprit ne fut moins ferme que le sien.
O le sot animal qu'une fille timide!
A force de pleurer, elle a la tête vide :
Mais lorsque la pauvrette a su qui vous étiez,
D'aise elle m'a baisée et fait cent amitiés.

D. SANCHE.

Sait-elle que je suis le déplorable frère
Du trop heureux marquis?

LISETTE.

Elle se désespère
De n'avoir pas le choix de don Blaise et de vous,
Et de se voir réduite à prendre un tel époux.

On siffle.

D. SANCHE.

Merlin! on a sifflé. C'est mon frère; va vite
Ouvrir la porte.

LISETTE.

Et moi, je regagne mon gîte.

D. SANCHE.

Ne m'abandonnez pas au besoin.

LISETTE.

Je ferai
Des merveilles pour vous, ou bien j'y périrai,
Parce que je crois faire une œuvre charitable,
En faisant réussir une amitié sortable,
Outre que j'ai pour vous autant d'affection,
Que j'ai pour le marquis de juste aversion.

Elle sort.

SCÈNE IV

DON BLAISE, DON SANCHE, MERLIN, ORDUGNO.

D. BLAIZE.

Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Que je périsse infâme,
Si je prends dans Madrid belle ni laide femme.
Comment! un étranger y paraît-il soudain?
Les femmes du pays le courent comme un daim.
Mon frère, justement au sortir de la porte,
Deux dames de qui l'une à l'autre sert d'escorte,
Et certain quinola qui sert à la mener,
Comme un lièvre gîté me sont venus tourner,
Et celle qui des deux m'a paru la maîtresse,
D'une démarche fière et d'un air de princesse,
M'est venu sottement, soit pour mal, soit pour bien,
Regarder sous le nez, et m'a caché le sien.
J'ai cru cette action d'abord une passade
Et l'inutile effet d'une folle boutade :
Mais maîtresse, suivante et le vieil écuyer,
N'ont point abandonné leur prétendu gibier.
Ils m'ont depuis céans jusqu'à l'hôtellerie
Toujours envisagé de la même furie :
La dame cheminant tantôt à mon côté,
Tantôt me devançant d'un pas précipité,
Et tantôt se faisant par moi laisser derrière,
Le retour s'est passé de la même manière :
Là-dessus j'ai sifflé, vous m'avez fait ouvrir.
La dame que mes yeux font sans doute mourir
(Et ce n'est pas ici le premier de leurs crimes,
Ils ont bien fait tomber ailleurs d'autres victimes)
M'a fait, comme j'entrais, entendre un grand soupir,
Très infaillible effet d'un amoureux désir.
Et de là je conclus que je serais peu sage,
Si j'allais dans Madrid me joindre en mariage,
Où d'abord que j'arrive, on me court nuit et jour,
Où l'homme est le cruel, la femme y fait l'amour;
Où l'on obsède un homme au milieu d'une rue;
Où l'on peut être pris par une malotrue.
Et que serait-ce donc, si, séjournant ici,
Quelqu'autre chaque jour m'entreprenait ainsi?

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

BLANCHE, LISETTE.

BLANCHE.

Il ne savait donc pas mon futur hyménée,
Et qu'à son frère aîné l'on m'avait destinée ?

LISETTE.

Il ne le savait pas : vous n'auriez jamais cru
Quelle fut sa douleur aussitôt qu'il l'a su.
Si vous eussiez ouï ses malheureuses plaintes,
Votre cœur en eût eu de sensibles atteintes.
Jamais un malheureux au fort de son tourment,
N'a maudit son destin plus pitoyablement.
Je n'ai pas pour autrui le cœur autrement tendre ;
Mais quand je songe à lui, je sens le mien se fendre.
Son frère est bien heureux.

BLANCHE.

Son frère est ce qu'il est,
Puisqu'il est approuvé de mon père, il me plaît ;
Mais j'entends un carrosse.

LISETTE, regardant par la fenêtre de la salle.

Il est vrai qu'il s'arrête
Chez nous.

BLANCHE.

Est-ce pour moi ?

LISETTE.

Feignez un mal de tête,
Si ce sont des fâcheux : je vais les recevoir,
Et vous irai quérir, si ce sont gens à voir.

A part. Blanche sort.

Cette madame ici viendrait-elle à la noce?

SCÈNE II

STÉPHANIE, OLIVARÈS, LOUISE, LISETTE.

STÉPHANIE.

Olivarès !

OLIVARÈS.

Madame !

STÉPHANIE.

Envoyez le carrosse.
Pourrais-je dire un mot à Blanche de Vargas?

LISETTE.

Je m'en vais l'avertir de descendre ici-bas.

Elle sort.

STÉPHANIE.

Il était de mon train et de ma bonne mine
De ne pas faire ici ma visite en gredine:
Quelque mauvais que soit un carrosse emprunté,
Il nous donne toujours beaucoup d'autorité.

OLIVARÈS.

Mais quel noble dessein allez-vous entreprendre?

STÉPHANIE.

Digne de mon esprit.

OLIVARÈS.

J'ai peine à le comprendre.

STÉPHANIE.

Tu me verras marquise, ou bien je périrai.

OLIVARÈS.

Ma foi, vous le serez comme je volerai.

STÉPHANIE.

N'ai-je pas plaisamment attrappé la peinture,
L'aimable marmouset de l'épouse future?

OLIVARÈS.

Quel bien vous viendra-t-il d'avoir pris un portrait?

STÉPHANIE.

J'en aurai du plaisir.

OLIVARÈS.

J'en aurai du cotret.

STÉPHANIE.

Homme de peu de foi!

OLIVARÈS.

Sans beaucoup d'apparence,
Je ne me flatte point d'une vaine espérance.

STÉPHANIE.

Et je m'en flatte, moi. Mais n'as-tu pu savoir
Où le marquis allait si vite hier au soir?

OLIVARÈS.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le pouvoir apprendre.

STÉPHANIE.

Il fut couru des mieux.

OLIVARÈS.

Courir, ce n'est pas prendre.

SCÈNE III

LISETTE, STÉPHANIE, BLANCHE, OLIVARÈS, LOUISE.

LISETTE.

Madame va venir dans un petit moment.

STÉPHANIE.

N'aurais-je point troublé son divertissement?
Ne lui ferais-je point de visite importune?
Mais je la vois venir: sa beauté non commune
Est encore au-dessus du grand bruit qu'on en fait,
Et pour tout dire enfin, efface son portrait.
Madame, trouvez bon, avant de vous rien dire,
Que je vous considère et que je vous admire.
Je n'ai jamais rien vu de si charmant que vous.

BLANCHE.

Je n'attendais pas moins d'un visage si doux,
Que des civilités et des cajoleries.

STÉPHANIE.

Qui ne vous en ferait?

BLANCHE.

Trève de railleries.

STÉPHANIE.

Je rends ce que je dois à ce que vous valez.

BLANCHE.

Apprenez-moi plutôt ce que vous me voulez.
De vous pouvoir servir je me tiendrais heureuse.

STÉPHANIE, à sa suivante.

Louise, qu'en dis-tu?

LOUISE.

J'en serais amoureuse.

STÉPHANIE.

Et déjà je la suis, et j'en hais doublement
Le méchant qui la veut tromper si lâchement.

LOUISE.

Comment peut-il tromper cette belle personne?

STÉPHANIE.

Comment me trompe-t-il?

BLANCHE.

Ce langage m'étonne.
Savez-vous qui je suis?

STÉPHANIE.

Non, je ne le sais pas!
Ce n'est pas votre nom que Blanche de Vargas?

BLANCHE.

Je l'avoue.

STÉPHANIE.

Et j'ignore aussi qu'on vous marie ?
Mais vous, savez-vous bien la noire perfidie
Qu'un traître, qu'un marquis don Blaize...

BLANCHE.

Ah ! taisez-vous,
Ne venez point ici décrier mon époux.

STÉPHANIE.

Il est donc votre époux ?

BLANCHE.

Au moins il le doit être.

STÉPHANIE.

Elle me fait pitié, Louise !

LOUISE.

O le grand traître !

BLANCHE.

Ces discours surprenants et pleins d'obscurités,
M'empêchent de répondre à vos civilités.

STÉPHANIE.

Je m'expliquerai mieux, quelque mal qui m'arrive ;
Mais qu'on ne dise point à personne qui vive,
Et surtout au marquis, que l'on m'ait vue ici :
Ce n'est pas sans raison que je vous parle ainsi,
Je veux bien l'avouer : il y va de ma vie.
Mais pour avoir le bien de vous avoir servie,
Je hasarderais tout, excepté mon honneur ;
Vous gagnez à tel point mon estime et mon cœur,
Que je serais pour vous de même ardeur zélée,
Quand dans vos intérêts je serais moins mêlée.

BLANCHE.

Mon estime et mon cœur ne sont pas moins à vous :
Mais si vos intérêts sont communs entre nous,
Contentez le désir que j'ai de les apprendre.

STÉPHANIE.

J'ai toujours dans l'esprit que l'on nous peut surprendre,
Madame, encore un coup, suis-je ici sûrement ?

BLANCHE.

Ne craignez rien, madame, et parlez seulement.

STÉPHANIE.

Faites donc, s'il vous plaît, sortir votre suivante.

BLANCHE.

Je ne lui cache rien.

STÉPHANIE.

Elle est pourtant servante.

BLANCHE.

Oui : mais elle a le don de garder un secret.

STÉPHANIE.

Vous reconnaissez bien cet aimable portrait?

BLANCHE.

Et qui vous l'a donné?

STÉPHANIE.

C'est la personne même
A qui vous avez fait cette faveur extrême.

BLANCHE.

Mais pourquoi le marquis l'a-t-il mis dans vos mains?

STÉPHANIE.

Don Blaize est, en un mot, le dernier des humains.
Quand vous mariez-vous?

BLANCHE.

Aujourd'hui.

OLIVARÈS, à part.

L'infidèle!

LOUISE, à Olivarès.

Il n'est pas dans le monde une plus fourbe qu'elle.

OLIVARÈS.

Fourbissime.

STÉPHANIE.

Et don Blaize a signé le contrat?

BLANCHE.

Dès longtemps.

STÉPHANIE.

O bon Dieu! pardonne au scélérat.
Il n'en peut accomplir la principale clause,
Ni vous donner la main.

BLANCHE.

Puisque tout s'y dispose,
Que mon père le veut, que j'en suis convenu,
Et que c'est pour cela que don Blaize est venu.
Qui l'en peut empêcher?

STÉPHANIE.

Hélas! c'est moi, madame!
Moi qui l'ai fait régner dès longtemps dans mon âme.
Sa qualité, son bien, ses serments et ses pleurs,
Son langage flatteur et ses feintes douleurs,
Ma jeunesse crédule et mon âme trop tendre,
Ma folle vanité trop aisée à surprendre,

Enfin tout ce que peut d'ennemis assembler
La rigueur d'un destin qui voulait m'accabler,
Favorisa si bien les desseins de ce traître,
Que je ne puis l'haïr, quelque ingrat qu'il puisse être;
Qu'il obtint.... Mais, hélas! ma rougeur et mes pleurs
Vous déclarent assez jusqu'où vont mes malheurs.
Mais aussi je vous suis encore si peu connue,
Que vous pourriez douter si je suis ingénue,
Et, sans me faire tort, mettre en doute ma foi,
Si j'étais sans témoins qui parlassent pour moi.
Deux enfants malheureux d'un infidèle père
Joindront leur faible voix à celle de leur mère,
Et ces deux innocents auront bien le crédit
De vous persuader tout ce qu'elle vous dit.

BLANCHE.

Si mon cœur vous pouvait, aussi bien que ma bouche,
Témoigner à quel point votre malheur me touche,
Vous ne douteriez point de la juste douleur
Que me fait ressentir votre cruel malheur.

LISETTE entre toute effrayée.

Tout est perdu!

BLANCHE.

Quoi donc?

LISETTE.

Ils vont venir, madame.

BLANCHE.

Qui?

LISETTE.

Don Blaize et don Cosme.

STÉPHANIE.

Oh! malheureuse femme!
Et que ferai-je donc en cet accablement?

LISETTE.

Vous pouvez vous cacher en son appartement :
La clef tient à la porte.

BLANCHE.

Ouvre vite, Lisette.

LISETTE.

Sauvez-vous vîtement, dame, écuyer, soubrette!
Et vous défendez bien, si l'on veut vous forcer.

SCÈNE IV

DON BLAIZE, DON COSME, DON SANCHE, BLANCHE, LISETTE, MERLIN, ORDUGNO.

D. BLAIZE.

Et je soutiens encor qu'il ne faut rien presser.

D. SANCHE.

Et je soutiens aussi qu'une semblable affaire
Se hasarde beaucoup alors qu'on la diffère.

D. BLAIZE.

Et moi je ressoutiens qu'on ne hasarde rien
Quand on diffère un peu ce qu'on retrouve bien.
Si les grands de la cour n'étaient pas à ma noce,
Si j'allais emprunter ou louer un carrosse
Pour aller à l'église, au lieu d'en avoir un
En propre, et d'un ouvrage au delà du commun;
Si Blanche en pareil jour était si mal en ordre,
Que le moindre bourgeois y pût trouver à mordre;
Enfin si j'épousais votre fille en gredin,
Ne me croirait-on pas un fou, vous un badin?
Ne passerais-je pas, ô trop hâté don Cosme!
Pour le plus grand vilain qui soit dans le royaume?
Ne serais-je pas fat, et même plus que vous
(Ceci soit dit pourtant sans vous mettre en couroux),
Si je ne rendais pas célèbre la journée
Qui se pourra vanter de mon noble hyménée?
Je veux que bals, festins, musiques et taureaux,
Carrousels et combats de barrière aux flambeaux,
Fassent parler en cour de ma magnificence:
Je différerai donc, avec votre licence.

D. COSME.

Il faut donc différer, je ne conteste plus;
Mais bals, festins, tournois sont des frais superflus:
A la cour aujourd'hui l'on ne s'en pique guère.
Il n'est donc pas besoin pour cela qu'on diffère.

D. BLAIZE.

Cet homme me fera bientôt désespérer.
Il ne conteste plus, il veut bien différer,
Et dans le même temps qu'il accorde la chose,
Le drôle la refuse, et même en dit la cause.

D. COSME.

Je ne refuse rien.

D. BLAIZE.

Nous différerons donc?

D. COSME.

Ah! non.

D. BLAIZE.

O mal plaisant vieillard, s'il en fut onc,
Voulez-vous différer, ou non?

D. COSME.

Je ne veux faire
Que ce que vous voudrez.

D. BLAIZE.

Eh! bien donc, qu'on diffère.

D. COSME.

Mais si nous différons, qu'est-ce que l'on dira?

D. BLAIZE.

Rien, sauf, hormis, sinon que l'on différera.
Je veux absolument différer l'hyménée,
Dussiez-vous enrager en votre âme obstinée.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Et, pour moi, je le puis.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Étant ce que je suis,
Il faut que je diffère, et j'en ai dit la cause.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Ah! parlons d'autre chose,
Ou nous nous brouillerons.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Messieurs! sur mon honneur, il le faut séparer:
Ne voyez-vous pas bien qu'il n'est déjà pas sage?
Et que sera-ce donc, si jamais il enrage?

BLANCHE, tout bas à son père.

On peut bien différer les noces pour un temps:
J'ai reçu là-dessus des avis importants.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Quel détestable flegme!

Ah! dites-moi plutôt quelque vieil apophtegme,
De ceux dont vous m'avez tantôt assassiné.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Maudit soit l'obstiné!

D. SANCHE.

Puisqu'il vous presse tant, c'est un fort mauvais signe.

D. BLAIZE.

C'en est un très certain qu'il est un fourbe insigne.
Mais allons faire un tour, pour rafraîchir un peu
Mes esprits échauffés et mon visage en feu.

Il sort.

BLANCHE.

Ce n'est pas sans raison que je vous dis, mon père,
Que vous devez aussi souhaiter qu'on diffère.
Je sais que le marquis aime depuis deux ans
Une dame, et, de plus, qu'il en a deux enfants.

D. COSME.

Tous les gens comme lui n'en font-ils pas de même?
Étant en Portugal, par un bonheur extrême
Je pus gagner le cœur d'une jeune beauté,
Aimable pour l'esprit, riche et de qualité;
Je déguisais mon nom, à cause qu'en Castille
J'avais l'inimitié de toute une famille,
Pour avoir fait périr à mes pieds un rival,
Dont la mort me retint deux ans en Portugal.
Cette belle avait nom Elvire de Pachèque;
Moi, j'avais pris celui de don Juan Palomèque.
Nous nous aimions tous deux avecque passion;
Mais ayant obtenu mon abolition,
Je sortis de Lisbonne et revins en Castille,
Laissant Elvire en pleurs et grosse d'une fille.
Je devais retourner l'épouser; mais la cour
Bannit de mon esprit Elvire et mon amour.
A quelque temps de là j'épousai votre mère.

STÉPHANIE, cachée.

Dans la relation que je viens d'ouïr faire,
Je trouve assurément l'infaillible moyen
D'obtenir, si je veux, et don Blaize et son bien.

D. COSME.

Le voici qui revient.

SCÈNE V

DON BLAIZE, DON SANCHE, ORDUGNO, DON COSME, BLANCHE.

D. BLAIZE.

Je vous croirai, don Sanche;
Mais allez de ce pas parler d'amour à Blanche.
J'entretiens, ce pendant cet ennuyeux vieillard.
Don Cosme, pourrait-on vous parler à l'écart?

D. COSME.

Je suis à vous.

D. BLAIZE.

Eh bien, notre aimable beau-père,
Consentez-vous enfin que l'hymen se diffère,
Ou m'entendrai-je encor l'oreille pénétrer
Par cet impertinent « je ne puis différer » ?

D. COSME.

Je n'eusse pas usé de paroles pareilles,
Pour peu que j'eusse cru vous blesser les oreilles.
Je ne ferai jamais que ce que vous voudrez.

D. BLAIZE.

Oh! que les hommes doux sont souples et madrés!

D. COSME.

Mais, monsieur, vous disiez tantôt, ou je me trompe,
Que vous haïssiez fort le vain luxe et la pompe,
Et ce qui peut passer pour superfluité :
A quelque bourgeois riche et né sans qualité,
On pourrait pardonner une folle dépense;
Mais elle est condamnée en l'homme de naissance.

D. BLAIZE, à part.

Ce qu'il me vient de dire a quelque fondement.

D. SANCHE, à l'autre bout du théâtre.

Je ne puis plus tenir contre tant de tourment.
Ou vous serez bientôt de mes larmes fléchie,
Ou bientôt votre orgueil verra finir ma vie.

BLANCHE.

Êtes-vous furieux, don Sanche, et croyez-vous
Que je puisse longtemps retenir mon courroux?

D. SANCHE.

Ne la retenez point, cette juste colère;
Perdez un misérable, aimez son heureux frère.
Avancez mon trépas par vos dédains cruels:
J'en sortirai plus tôt de mes maux éternels.

D. BLAIZE.

Mon frère, à mon secours! il me tourne, il me vire;
Il me fait enrager, et ne fait que sourire.

STÉPHANIE, cachée.

Le frère aîné m'échappe, et le cadet trompeur
De mon esprit jaloux augmente la fureur.
Louise! Olivarès! écoutez...

D. BLAIZE.

O don Cosme!
Dans Madrid, ou plutôt dans tout ce grand royaume,
Trouvez-vous quelquefois quelqu'un fait comme vous?
Croyez-vous que la paix soit longtemps entre nous?
Moi chaud comme le feu, vous froid comme la glace,
Et quoi que l'on vous dise, et quoi que l'on vous fasse,
Vous allez toujours droit où vous voulez aller.
Vous me déplaisez fort, je vous veux quereller,
Et vous m'assassinez à force de me plaire.
Il n'est pas dans le monde un plus parfait beau-père...
Mais que vois-je?

STÉPHANIE sort avec Louise, toutes deux voilées, et Olivarès la mène la tête cachée dans son manteau, et elles se détournent pour choquer don Blaize.

Mes yeux ont vu sa trahison;
Mais je sais le moyen d'en avoir la raison.
Éloignons ce méchant.

D. COSME.

Et quelles gens peut-ce être,
Qui se cachent chez moi sans se faire connaître?

D. BLAIZE.

Quel escadron en deuil vient me choquer ici?
Pourquoi diable! à moi seul, s'adresse-t-il ainsi?
Connaissez-vous quelqu'un de cette noire bande,
Dites-le moi, don Cosme?

D. COSME.

Et je vous le demande,
Qui le sait mieux que vous?

D. BLAIZE.

Je n'en sais rien, ma foi:
Je les ai d'abord pris pour les gens d'un convoi.

BLANCHE, tout bas à son père.

Monsieur, c'est cette dame, épouse de don Blaize,
Dont il a des enfants.

D. BLAIZE.

Il en use à son aise.

Je n'ai jamais été choqué si rudement :
J'en suis quasi tombé par terre lourdement.

D. COSME, tout bas à sa fille.

Mais le savez-vous bien?

BLANCHE.

Oui, monsieur, c'est la même.

D. COSME.

Ah! c'est nous mépriser d'une insolence extrême!
Je me plains justement de votre procédé,
Don Blaize.

D. BLAIZE.

Eh parbleu! bon, je suis réprimandé!
Je n'eusse jamais cru qu'un doux à triple étage,
De se mettre en colère eût jamais le courage.

D. COSME.

Il n'entre point chez moi de semblable gibier :
C'est me faire une offense et c'est vous décrier.

D. BLAIZE.

Mais que je sache donc, don Cosme, je vous prie,
Et ce qui vous offense, et ce qui me décrie.

D. COSME.

Vous manquez de respect à ma fille.

D. BLAIZE.

Êtes-vous
Parfois capricieux, vous autres esprits doux?

BLANCHE.

Mon père a grand sujet de trouver fort étrange...

D. BLAIZE.

Quant est du temps présent, vous vous tairez, bel ange!
Et quant est du futur, bel ange, vous saurez
Que vous me plairez fort lorsque vous vous tairez.
Mais enfin sachons donc ce que vous voulez dire.

D. COSME.

Que lorsque vous aurez un légitime empire
Sur Blanche, qu'elle aura bien souvent à souffrir
De pareils déplaisirs.

D. BLAIZE.

Que je puisse mourir,
Si don Cosme ne croit que j'ai fait en cachette
Entrer dans sa maison quelque amitié secrète.
Mon frère, allez après.

D. SANCHE.

J'y cours.

D. BLAIZE.

Mais à grands pas.

D. SANCHE, à part.

O amour! si l'hymen par là ne se fait pas...

D. BLAIZE.

Allez donc! qu'avez-vous à regarder les nues?...
Quand des cornes seraient à mes tempes venues,
Je n'aurais pas été davantage étonné.
C'est quelque dame à qui j'ai de l'amour donné...
Ordugno!

Don Sanche sort.

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

En sais-tu quelque chose?

ORDUGNO.

Rien du tout.

D. BLAIZE.

Avais-tu tenu ma chambre close?

ORDUGNO.

A double tour.

D. BLAIZE.

Ma foi, je n'y connais donc rien.
Vous vous coulez, don Cosme; allez, vous faites bien.

Don Cosme et Blanche sortent.

Et vous, astre d'amour qui suivez votre père,
Empêchez l'esprit doux de se mettre en colère...
Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Il faut assurément
Que le ciel m'ait donné de ses biens largement.
Oh! les rares talents que je laisse détruire!
Je n'ai pas plutôt fait mon mérite reluire
Dans Madrid, et j'y suis à grand'peine arrivé,
Qu'on m'y court, que j'y suis, peu s'en faut, enlevé.
Il n'est, ma foi, rien tel que d'être né bel homme.
J'eusse voulu donner une notable somme,
Afin que mon hymen pour un temps fût remis;
Mais sans ces gens masqués, sans doute mes amis,
Je n'eusse jamais pu différer l'hyménée
Avec un tel vieillard, de qui l'âme obstinée
N'eût jamais démordu de son premier projet,
Et quoi que j'eusse dit et quoi que j'eusse fait:
Allons voir là-dessus ce qu'aura fait mon frère:
Encor un coup, beauté, que tu m'es salutaire!

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

DON SANCHE, MERLIN.

D. SANCHE.

Tout est perdu pour moi, puisque Blanche est perdue :
Ne m'en parle donc plus, ma mort est résolue.

MERLIN.

Quand vous parlez de mort, parlez-vous tout de bon ?
Si j'étais, comme vous, beau comme Cupidon ;
Si j'avais, comme vous, un satyre pour frère ;
Si j'avais, comme vous, des qualités à plaire ;
Si Blanche, comme à vous, me faisait les doux yeux ;
Si l'amour, comme vous, me rendait furieux,
Je pousserais ma pointe, il n'est frère qui tienne,
Tant que je verrais Blanche en espoir d'être mienne :
Et lorsque je verrais la belle en d'autres bras,
J'en serais bien fâché, mais je n'en mourrais pas.

D. SANCHE.

Je suis ce que tu dis, mon frère est méprisable ;
Mais mon frère est heureux et je suis misérable ;
Et pour faire fortune en l'empire amoureux,
Il faut être à la fois aimable et bien heureux.
Blanche m'a foudroyé des traits de sa colère ;
Blanche sera bientôt dans les bras de mon frère.
Quand d'un bien d'où dépend notre félicité,
Par haine ou par mépris l'espoir nous est ôté,
Les timides conseils ne sont plus bons à suivre.
Qui n'a pu plaire à Blanche est indigne de vivre.
Contentons sa rigueur et délivrons ses yeux
D'un esclave inutile aussi bien qu'odieux.

MERLIN.

Mais, Monsieur, sauf l'honneur de votre noble envie,
Savez-vous ce que c'est que de perdre la vie ?
Il n'est rien tel que vivre.

D. SANCHE.

Il n'est rien tel pour toi.
Mais la vie est à charge aux amants comme moi,
Que l'amour n'a flatté d'une vaine espérance,
N'a trompé par l'éclat d'une belle apparence,

Qu'afin que le penser d'avoir pu vivre heureux,
Accrût le désespoir de son cœur amoureux.

Don Blaize paraît au bout du théâtre.

Mais ce frère odieux, à mon repos funeste,
Ne vient-il pas m'ôter le seul bien qui me reste?
Ne vient-il pas encor mon trépas empêcher,
Après m'avoir ravi ce qui me fut plus cher?
Hélas, si je lui dis que Blanche est vertueuse,
N'est-ce pas augmenter son ardeur amoureuse?
Si je lui dis aussi que Blanche ne l'est pas,
N'est-ce pas offenser un ange plein d'appas?
Et ne sera-ce point par une action lâche,
A l'honnêteté même avoir fait une tache?
Ah ! n'offensons jamais cette divinité,
Et jusqu'au dernier jour disons la vérité.

SCÈNE II

DON BLAIZE, DON SANCHE, ORDUGNO, MERLIN.

D. BLAIZE.

Que disiez-vous tout seul, mon frère?

D. SANCHE.

Que vous êtes
Le plus heureux du monde en tout ce que vous faites,
Et que le ciel vous donne une chère moitié,
Digne de votre choix et de votre amitié.
Mes plaintes, mes serments, mes prières, mes larmes,
Chez elle n'ont été que d'inutiles armes,
N'ont fait que m'attirer les traits de son courroux,
Et je n'espère pas de l'apaiser sans vous.
Va-t-en, m'a-t-elle dit, de colère embrasée,
Va-t-en chercher ailleurs une conquête aisée,
Va-t-en corrompre ailleurs les innocents esprits,
Et n'attends plus de moi que haine et que mépris.

D. BLAIZE.

Ne me trompez-vous point, mon dissimulé frère?

D. SANCHE.

Envoyez-la quérir de la part de son père,
Et vous tenez caché quand elle passera;
Vous verrez de quel air elle me parlera.

D. BLAIZE.

L'invention me plaît, çà, çà, que je me gîte.
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur !

D. BLAIZE.

Va la quérir, va vite.

ORDUGNO s'en va.

J'y vais.

D. SANCHE.

Mortel eut-il jamais pire destin ?

D. BLAIZE.

A qui parlez-vous là ?

D. SANCHE.

Je parlais à Merlin.

D. BLAIZE.

Mais s'il arrive aussi que la donzelle tarde,
Si Lisette hardie autant que babillarde,
De discours superflus me la va retenir,
Je pourrai m'ennuyer.

D. SANCHE.

Je l'aperçois venir ;
Retire-toi, Merlin.

SCÈNE III

BLANCHE, DON SANCHE.

BLANCHE.

O Dieu ! je vois don Sanche.

D. SANCHE.

Je vous obéirai, trop inhumaine Blanche !
Vous n'aurez pas plus tôt rendu mon frère heureux,
Que j'exécuterai votre arrêt rigoureux :
Oui, je contenterai votre cruelle envie,
J'irai loin de vos yeux, les astres de ma vie,
Mes véritables dieux, mais des dieux ennemis,
Qui me vont tout ôter et m'avaient tout promis.

D. BLAIZE, caché.

Il la presse un peu trop, le fripon, et je gage
Qu'après un autre assaut la dame n'est plus sage.

BLANCHE.

Don Sanche ! ô ma vertu que vais-je dire ici !
Qui vous oblige donc à nous quitter ainsi ?

D. SANCHE.

Qui le sait mieux que vous, trop cruelle personne ?
Qui le peut mieux savoir que celle qui l'ordonne ?

BLANCHE.

Celle dont la rigueur vous afflige si fort

N'a guère moins que vous à se plaindre du sort.
Elle n'empêche point que don Sanche n'espère :
Elle le saura bien distinguer de son frère,
Quand par un juste choix, d'où dépend son bonheur,
Sa bouche publira ce que cache son cœur.
Elle veut bien encor qu'il sache qu'une absence
Peut nuire à ses desseins beaucoup plus qu'il ne pense.
Nous nous verrons, don Sanche.

Blanche sort.

D. SANCHE.

O dieu ! tout est perdu.
Blanche m'aime, et don Blaize aura tout entendu.

D. BLAIZE, sortant de sa cachette.

Ha! ha! petit cadet, vous l'avez débauchée
Cette jeune beauté, de vertu non tachée,
Ce riche don du ciel, cette chère moitié,
Et digne de mon choix et de mon amitié ;
Contre qui vos serments, vos prières, vos larmes,
N'ont été, disiez-vous, que d'inutiles armes ;
Qui vous a fait sentir les traits de son courroux ;
Que vous n'espérez pas de r'apaiser sans nous.
Vous courez donc ainsi sur le marché d'un frère ?

D. SANCHE.

Eh ! ne m'avez-vous pas commandé de le faire?
De lui porter dans l'âme un sentiment d'amour?

D. BLAIZE.

Et c'est dont je me plains, godelureau de cour !
Je vous avais bien dit de lui parler de flamme,
Afin de découvrir ce qu'elle avait dans l'âme ;
Mais de la coqueter, comme vous l'avez fait,
Ah ! c'est une action d'infidèle cadet.
Ma foi, de la façon qu'il me l'a muguetée,
De la place où j'étais, j'avais l'âme tentée.
Le fripon lui tirait ses coups à bout portant.
La plus laide guenon qui m'en dirait autant
Triompherait bientôt de notre continence.
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur !

D. BLAIZE.

Va-t-en, en diligence,
Arrêter des chevaux et les tiens prêts sans bruit,
Je ne veux pas coucher à Madrid cette nuit :
Tâche de me trouver aussi ce vieux don Cosme,
L'homme le plus fâcheux qui soit dans le royaume,

Je lui rends sa parole, et je reprends aussi
La mienne ; et cela fait, éloignons-nous d'ici.

D. SANCHE.

Je suis bien malheureux d'avoir fait, pour vous plaire,
Ce qu'un autre que vous ne m'eût jamais fait faire,
Et d'avoir réussi dans mon dessein si mal
Que vous me soupçonnez d'être votre rival.

D. BLAIZE.

Si vous me dites vrai, la chose est pardonnable ;
Mais vous l'avez rendue un peu trop vraisemblable,
Car vous la cajoliez de si bonne façon,
Que la dame a d'abord mordu à l'hameçon :
Puisqu'elle est si facile en pareille matière,
Et qu'elle est, en un mot, de coquette manière,
Nous n'avons qu'à songer à des partis meilleurs,
Et don Cosme n'aura qu'à se pourvoir ailleurs.
Je lui donne, s'il veut, signé devant notaire,
Que je lui remets Blanche en faveur de mon frère :
Car quant à l'épouser je n'ai pas le loisir.
Il s'en fâchera, mais tel est notre plaisir.
Tout le regret que j'ai n'est que de mes livrées ;
Un faquin de tailleur me les a chamarrées
Comme si le galon ne m'avait rien coûté :
Tu me l'as conseillé, confident éventé,
Et de charger mon train de laquais et de pages ;
Mais je m'en vengerai sur l'argent de tes gages.
Allons chercher don Cosme, et cependant, cadet,
Puisque je le permets, poussez votre bidet.

A part.

J'ai d'étranges soupçons de ce cher petit frère.

Il sort.

D. SANCHE.

Blanche approuve ma flamme, et veut bien que j'espère.
Quel plaisir est pareil à celui d'un amant
Qui reçoit de son ange un tel consentement ?
O mon cœur ! modérez vos transports d'alégresse,
Réservez-les, mon cœur, aux yeux de ma déesse.
Mais je la vois venir avec tous ses appas.

Blanche paraît.

Vous voulez donc encor différer mon trépas ?
Et satisfaite enfin d'une injuste souffrance,
Vous me permettez donc d'avoir de l'espérance ?

SCÈNE IV

BLANCHE, DON SANCHE, DON BLAIZE.

BLANCHE.

Oses-tu bien tenir de semblables discours
A qui te voudrait voir à la fin de tes jours?
Oses-tu m'éprouver par de lâches atteintes,
Et me choisir encor pour l'objet de tes feintes?
J'avais d'abord puni, comme toute autre eût fait,
D'une juste colère un amour indiscret;
Mais depuis, soupçonnant que tu feignais ta flamme
Pour tenter ma vertu, pour éprouver mon âme :
Car qui jamais eût cru qu'un amour criminel
Eût banni de ton cœur le respect fraternel?
J'ai feint de compatir à ta peine insensée;
J'ai feint que ton amour m'avait l'âme blessée;
Tes yeux m'ont vu rougir et m'ont vu soupirer,
Et ma feinte bonté t'a permis d'espérer;
Mais maintenant je sais que ton cœur est capable
Du crime le plus noir et le plus détestable :
Sache aussi que le mien est aussi vertueux
Que le tien est ingrat, lâche et présomptueux;
Et quand il deviendrait d'un crime susceptible,
Qu'il ne serait jamais à ton amour sensible;
Sache qu'il chérira ton frère tendrement,
Et qu'il te haïra toujours mortellement.

Elle s'en va.

D. BLAIZE paraît.

Qu'en dites-vous, cadet? Blanche et vous, ce me semble,
Quoiqu'aimables tous deux, n'êtes pas bien ensemble.
Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Et c'est parler, cela?
C'est comme il faut traiter un coquet Quinola.
O la maîtresse fille! Et Porcie et Lucrèce
Ne l'ont jamais value avecque leur prouesse :
Lucrèce avec Tarquin se donna du bon temps,
Et l'autre se brûla la gorge à contre-temps.
Dieu! qu'elle est raisonnable et qu'elle est forte en bouche,
Celle que je croyais une sainte N'y touche!
Ma foi, je me marie au son de maint rebec,

Et don Sanche n'aura qu'à s'en torcher le bec.
Je veux, dès cette nuit, avec grande énergie,
Ébaucher en draps blancs ma généalogie ;
Et ce pendant, cadet, vous ferez là-dessus
Des stances, ou du moins des regrets superflus.

Il sort.

MERLIN, par ironie.

Que don Sanche est heureux ! sa maîtresse l'adore.

D. SANCHE.

Ce froid bouffon vient-il m'importuner encore ?
O Blanche ! vous aimer, est-ce un juste sujet
De me désespérer comme vous avez fait ?
Et que puis-je penser d'une fille inconstante,
Qui tantôt rigoureuse et tantôt obligeante,
Prend en moins d'un moment deux sentiments divers,
M'élève sur le trône et me met dans les fers !
Ah, Lisette !.....

SCÈNE V

LISETTE, DON SANCHE.

LISETTE.

Je sais ce que vous m'allez dire :
Mais quand bien on aurait d'un plus cruel martyre
Puni votre malice et votre trahison,
Vous auriez toujours tort, et Blanche aurait raison.

D. SANCHE.

Vous m'abandonnez donc, ô fille trop cruelle ?

LISETTE.

J'abandonne un amant que je crois infidèle.

D. SANCHE.

Moi, Lisette ?

LISETTE.

Oui vous, car, mon beau cavalier,
Puisqu'il faut vous convaincre, oserez-vous nier
Que par un feint amour, une lâche finesse,
Vous n'ayez attenté d'éprouver ma maîtresse ?
Elle s'en douta bien, et pour s'en assurer,
Elle feignit aussi, vous permit d'espérer.
Don Sanche y fut trompé ; car l'amour de soi-même,
Persuade aisément un jeune homme qu'on l'aime :
Mais il ne savait pas que Blanche l'écoutait,
Lorsqu'au marquis jaloux jurant il protestait
Que c'était seulement à dessein de lui plaire,

Qu'il s'était déclaré de Blanche tributaire.

Elle le contrefait.

Vous m'avez commandé de feindre, je feignois ;
Mais mon cœur n'était pas d'accord avec ma voix.
Ce sont vos mêmes mots, on me les vient d'apprendre.

D. SANCHE.

Il est vrai, ce les sont : mais voulez-vous m'entendre?

LISETTE.

De bon cœur.

D. SANCHE.

Si je crois les avoir offensés,
Ces yeux injustement contre moi courroucés,
Que puissé-je à jamais leur être détestable,
Si je ne vous fais pas un récit véritable ;
Et si vous n'avouez que je n'ai point de tort,
Que puissé-je tomber à vos pieds roide mort!

LISETTE.

Il faut que Dieu m'ait fait le naturel bien tendre.
Quand je vois quelque amant qui parle de se pendre,
Ou bien de se donner un grand coup de poignard,
C'est comme s'il perçait mon cœur de part en part.
J'ai brûlé comme une autre et sais combien vaut l'aune
De cette passion qui fait devenir jaune.
Pour revenir à vous, si vous me faites voir
Que vous n'avez rien fait contre votre devoir,
J'espère d'être utile au bien de vos affaires.
Mais, monsieur, si l'amour aime les téméraires,
Allons tous droit à Blanche, embrassez ses genoux,
Pleurez et soupirez, et laissez faire à nous :
Aussi bien il nous faut déguerpir de la place,
Voici notre vieillard.

Ils sortent.

SCÈNE VI

DON COSME, STÉPHANIE, LOUISE, OLIVARÈS.

D. COSME.

J'ai de votre disgrâce
Beaucoup de déplaisir, et suis fort étonné
De l'important avis que vous m'avez donné.

STÉPHANIE.

Je vous apporte ici sa trompeuse promesse :
Dans l'oubli de moi-même, où me met ma tristesse,
Je ne m'avisais pas de vous la faire voir.

D. COSME.

Donnez.

LOUISE, à Olivarès tout bas.

C'est ce papier que Merlin laissa choir,
Le valet de don Sanche.

STÉPHANIE, qui l'entend, lui dit aussi tout bas.

Et c'est par là, Louise,
Que tu verras bientôt ta maîtresse marquise.

LOUISE, don Cosme lit.

Mais si l'on va savoir que vous ne soyez pas
La fille du vieillard, la machine est à bas :
C'est à vous d'y penser.

STÉPHANIE.

Mon Dieu, laisse-moi faire.

OLIVARÈS.

Elle va s'attirer quelque méchante affaire,
Et nous faire donner quelques mauvais présents.

D. COSME.

C'est une lettre écrite en termes fort plaisants.
Il veut qu'elle ait, dit-il, force d'une promesse.
J'y reconnais sa main partout, hors dans l'adresse.
Vous vous appelez donc comtesse d'Alcalca ?

STÉPHANIE.

C'est le nom d'une ville auprès de Malaca.
Quand le Mars Portugais, Albuquerque, en fut maître,
De cette récompense il daigna reconnaître
Les services rendus par défunt mon mari.
Hélas ! son souvenir m'a le cœur attendri,
Je ne puis retenir mes pleurs, quand je le nomme.

D. COSME.

Il faut que le marquis soit un très méchant homme,
Ou bien que vous soyez plus méchante que lui.
Quant à sa lettre, elle est pour vous de peu d'appui,
J'y vois des nullités qui sont peu recevables,
Vous avez deux enfants?

STÉPHANIE.

Deux petits misérables,
Tous deux des plus jolis, et les vivants portraits
Du père.

D. COSME.

Vous aurez à faire de grands frais
Contre un homme puissant.

STÉPHANIE.

Quoique pauvre étrangère,
Mon père fait ici sa demeure ordinaire ;

Et de plus, deux enfants; de plus, elle est comtesse.

D. BLAIZE.

Vous êtes fou, don Cosme, et de plus, fou fâcheux,
Et de plus, incurable ; et nous en serions deux,
Si j'allais me fâcher de vos folles boutades,
Que je veux désormais recevoir en gambades.

Il saute.

D. COSME.

Reconnaissez-vous bien cette écriture ?

D. BLAIZE.

Oui-da :
Mais je ne connais point la dame d'Alcalca.
J'écrivis cette lettre à votre fille Blanche,
Je l'avais adressée à mon frère don Sanche.
C'est toi qui la portas, Merlin.

MERLIN.

Je n'en sais rien,
Je n'ai point de mémoire, et vous le savez bien.

D. BLAIZE.

Ah, voici ma maîtresse et mon cadet, mon frère!
Et vous Blanche, venez songer à votre père.

D. COSME, à la porte de la chambre où Stéphanie est cachée.

Sortez, sortez, madame : il n'est plus de saison
De ménager l'esprit d'un homme sans raison.

D. BLAIZE.

La dame est assez belle.

D. SANCHE.

Et c'est la Portugaise,
Merlin!

MERLIN.

Sur mon honneur, on en veut à don Blaize.

D. SANCHE.

Tant mieux, ami Merlin.

D. COSME.

Don Blaize, vous voyez
Que je ne suis pas fou, comme vous le croyez.
Pouvez-vous bien trahir cet objet plein de charmes?

STÉPHANIE, pleurant.

Je ne puis retenir mes sanglots et mes larmes.

OLIVARÈS, pleurant.

Madame, voulez-vous incessamment pleurer?

LOUISE, pleurant.

Quel plaisir prenez-vous à vous désespérer?

STÉPHANIE, pleurant.

Ah, mes amis, pleurons un malheur sans remède;

Ayons recours aux pleurs, quand la constance cède.

D. BLAIZE.

Et qu'est-ce qu'elle a donc à s'affliger ainsi?
Et celui qui la mène, et la suivante aussi?

D. COSME, pleurant.

Ils me font grand'pitié.

D. BLAIZE, pleurant.

S'ils pleurent davantage,
Il faudra bien aussi humecter son visage.
Peste soit des pleureurs!

D. COSME.

Ah, ma fille! vos pleurs,
Au lieu de vous servir, aigrissent vos douleurs.

STÉPHANIE.

Adorable ennemi! que je hais, que j'adore,
Tes injustes rigueurs durent-elles encore?

D. BLAIZE.

Belle qui pleurez tant, inconnue à mes yeux,
Voudriez-vous pleurer moins, ou vous expliquer mieux?

STÉPHANIE, lui sautant aux yeux.

Tu ne me connais pas, ingrat! Ah! tout à l'heure,
Il faut que je t'étrangle, ou qu'un de nous deux meure.

D. BLAIZE.

Haye, haye, haye, Ordugno! mon cher frère! Merlin!
Venez me délivrer de cet esprit malin.

STÉPHANIE.

Perfide! scélérat!

D. BLAIZE.

Seigneur, en qui j'espère,
N'était-ce pas assez de ce maudit beau-père?
Sans lâcher contre moi la dame d'Angola?

STÉPHANIE.

Dis d'Alcalca, méchant! auprès de Malaca.

D. BLAIZE.

D'Angola, d'Alcalca, Malaca : que m'importe
De bien dire son nom? que le diable m'emporte
Si je t'ai jamais vue, et si je crois jamais
Te voir!

D. COSME.

Vous ne pouvez refuser désormais
D'épouser en public ma fille.

D. BLAIZE.

Ah, cher beau-père!

En s'adressant à Blanche.

De bon cœur. Venez donc, ma belle.

D. SANCHE.

Non, mon frère,
Blanche n'est plus à vous, Blanche n'est plus qu'à moi;
En matière d'amour nul ne me fait la loi.

D. BLAIZE, à Blanche.

Et vous y consentez?

BLANCHE.

Que mon père y consente,
Et je m'estime heureuse, honorée et contente.

D. BLAIZE.

Et vous, don Cosme?

D. COSME.

Et moi, je vous dirai qu'il faut
Que vous donniez la main à ma fille au plus tôt.

D. BLAIZE.

Je le veux.

D. COSME.

Mais ma fille est cette belle dame,
Comtesse d'Alcalca.

D. BLAIZE.

Grand Dieu que je réclame!
Est-ce pour mes péchés que je suis à Madrid?

D. COSME.

Mais peut-on contester contre son propre écrit,
Ma fille étant bien faite?

D. BLAIZE.

Hé diantre! elle est trop belle,
Et c'est pour cela seul que je ne veux point d'elle.
Mon front serait gâté s'il devenait cornu,
Et je n'épouse point de visage inconnu.
Don Blaize, il faut quitter cette maudite terre,
Où tout le genre humain me déclare la guerre;
Où l'on voit tant de fous, où l'on force les gens
Au fâcheux joug d'hymen, même malgré leurs dents.
Don Cosme, pour n'avoir ma maudite promesse,
Et pour n'épouser pas ta fille, ou ta comtesse,
Un dangereux dragon qui m'a pris au gosier,
Et qui me dérobant certain portrait hier,
M'égratigna les mains, je reconnais sa taille,
Et je gagerais bien que ce n'est rien qui vaille :
Pour m'en délivrer donc et partir à l'instant,
Je veux bien qu'il m'en coûte un peu d'argent comptant.

D. COSME, à Stéphanie.

Il faut le prendre au mot, vous ne sauriez mieux faire.

D. BLAIZE.

Et pour me délivrer de mon faquin de frère,
Je veux le partager, même grossir son fait,
Ainsi je me verrai sans femme et sans cadet.

D. COSME.

Je veux savoir quel bien vous donnez à don Sanche.

D. BLAIZE.

Plus que vous n'en donnez à votre fille Blanche!...
Et pour ne plus vous voir, comtesse d'Alcalca,
Apprenez que j'irais plus loin que Malaca.

FIN DU MARQUIS RIDICULE.

L'ÉCOLIER DE SALAMANQUE

OU

LES ENNEMIS GÉNÉREUX

TRAGI-COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

A SON ALTESSE ROYALE MADEMOISELLE

MADEMOISELLE,

L'*Écolier de Salamanque* est un des plus beaux sujets espagnols qui ait paru sur le Théâtre français depuis la belle comédie du *Cid*. Il donna dans la vue à deux écrivains de réputation en même temps qu'à moi. Ces redoutables concurrents ne m'empêchèrent point de le traiter. Le dessein que j'avais il y a longtemps de dédier une comédie à VOTRE ALTESSE ROYALE, me rendit hardi comme un lion, et je crus que travaillant pour son divertissement, je pouvais mesurer ma plume même avec celle de quelque poète héroïque, fût-il du premier ordre, et de ceux qui chaussent le cothurne à tous les jours. Je doute si Apollon bien invoqué, et ma Muse bien sollicitée, m'eussent été des Divinités plus favorables que ne l'a été VOTRE ALTESSE, et si plusieurs prises à pleine tasse d'eau du sacré vallon m'eussent fait monter plus de vapeurs poétiques à la tête que n'a fait l'ambition de vous plaire. Elle a eu des obstacles à surmonter, comme les grands desseins en ont toujours. On a haï ma comédie avant de la connaître. De belles dames qui sont en possession de faire la destinée des pauvres humains, ont voulu rendre malheureuse celle de ma pauvre comédie. Elles ont tenu ruelle pour l'étouffer dès sa naissance. Quelques-unes des plus partiales ont porté contre elle des factums par les maisons, comme on fait en sollicitant un procès, et l'ont comparée, d'une grâce sans seconde, à de la moutarde mêlée avec de la crème; mais les comparaisons nobles et riches ne sont point défendues; et quand par plusieurs autres de même force on aurait perdu de réputation ma comédie, l'applaudissement qu'elle a eu à la cour et à la ville lui en aurait plus rendu que ne lui en aurait pu ôter une conjuration de précieuses. Que si je suis assez heureux pour avoir aussi l'approbation de VOTRE ALTESSE, je me croirai glorieusement vengé des dames sans pitié, qui ont tant voulu faire de mal à qui ne leur avait jamais rien fait. VOTRE ALTESSE, clairvoyante comme elle est, aura remarqué sans doute que mon épître, qui ne doit être pleine que de ses louanges, ne l'est jusqu'ici que des aventures de ma comédie; que j'en parle trop avantageusement; et enfin, qu'il semble que la plume à la main je ne connais plus personne, et ne me connais pas moi-même. Il est vrai que les épîtres préliminaires doivent être des panégyriques en petit. Mais VOTRE ALTESSE est trop juste pour ne considérer pas qu'il est impossible de la louer autant qu'elle mérite d'être louée, et que c'est tout ce que pourraient faire les donneurs de louanges éternelles. Les façons de parler sont défectueuses où la matière est trop abondante; et tout ce qu'on peut imaginer à la louange

d'une princesse d'un mérite extraordinaire, ne peut quasi être que des redites. Dirai-je que VOTRE ALTESSE est du plus illustre sang du monde? Il n'y a que quelques Indiens des plus éloignés du commerce des hommes qui puissent l'ignorer. Parlerai-je de son courage, qui est, si je l'ose dire, encore plus grand que sa condition? Parlerai-je de son esprit, que les hyperboles même ne peuvent assez exagérer? De sa beauté, de sa taille et de sa mine, qui peuvent servir d'un riche modèle aux meilleurs poètes pour représenter non-seulement une héroïne bien vérifiée, mais aussi une Divinité telle que la mère d'Énée est admirablement bien décrite dans l'inimitable Virgile? Ou je ne dirais pas tout ce qu'il faut dire, ou je le dirais mal. Je ferai donc mieux de finir en protestant que je suis, plus que personne au monde,

De VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADEMOISELLE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

SCARRON.

PERSONNAGES

LE COMTE.
DON LOUIS.
CASSANDRE, sœur du comte.
DON PÈDRE DE CESPÈDE, écolier.
LÉONORE, sœur de don Pèdre.
DON FÉLIX DE CESPÈDE, père de don Pèdre.
CRISPIN, valet de don Pèdre.
BÉATRIX, suivante de Léonore.
LISETTE, suivante de Cassandre.
ZAMORIN, brave.
LA TAILLADE, brave.
QUATRE BRAVES.
UN PRÉVOT.
ARCHERS.

La scène est à Tolède.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LE COMTE, LÉONORE, BÉATRIX.

LE COMTE.

Vous ne voulez donc pas, madame, que je sorte?

LÉONORE.

Non, je ne le veux pas. Ferme, ferme la porte.

LE COMTE.

Ouvre-moi, Béatrix.

BÉATRIX.

Je ne puis ni ne dois.
Maudit soit le verrou qui m'a pincé les doigts?

LE COMTE.

Béatrix.

LÉONORE.

Ferme-la, quoi qu'il te puisse dire.

BÉATRIX.

Elle l'est, autant vaut.

LE COMTE.

Madame, est-ce pour rire
Que vous voulez ainsi m'enfermer malgré moi?

LÉONORE.

Non, c'est pour t'éprouver.

LE COMTE.

M'éprouver! et pourquoi?

LÉONORE.

Tu ne t'en iras pas sans m'avoir écoutée.

LE COMTE.

S'il ne tient qu'à cela, vous serez contentée.

LÉONORE.

Mais je veux qu'on m'écoute avec attention.

BÉATRIX.

Mais vous, parlez plus bas, de peur d'invasion.
Notre vieillard qui dort, est d'un sommeil fort tendre;
Si vous parlez trop haut, il pourra vous entendre.

LE COMTE.

Eh bien, madame.

LÉONORE.

Eh bien, pour me faire écouter,
Devrais-je être réduite à te faire arrêter?
Est-ce là l'action d'un amant si fidèle?

LE COMTE.

Madame, je me tais; mais vous cherchez querelle.

LÉONORE.

Je ne la cherche point : mais toi m'en accuser,
C'est m'en vouloir faire une, et c'est en mal user.
Depuis que tes respects, tes soupirs et tes plaintes
Ont su gagner mon cœur et dissiper mes craintes,
Enfin depuis le temps que la première fois,
Tu me juras de vivre et mourir sous mes lois;
Deux hivers à la terre ont ses beautés volées,
Et deux étés deux fois les ont renouvelées.

Mon esprit, cependant par le tien enchanté,
N'a jamais eu soupçon de ta sincérité,
Et sur moins de serments, de lettres, de promesses,
Ne t'en aurait pas moins témoigné de tendresses.
Pendant cet heureux temps que Tolède et l'amour
Te faisaient oublier et Madrid et la Cour,
Tu sais bien que mes yeux des galants de Tolède,
Etaient en même temps le mal et le remède :
T'ayant donné mon cœur, les autres vainement
Cherchaient dans mes faveurs le moindre allégement.
Quoique de ton amour trop tôt persuadée,
Ma vertu toutefois m'avait toujours guidée,
Je réglais mes faveurs aux lois de mon honneur;
Alors que trop sensible aux soupirs de ton cœur,
Ou, pour dire vrai, trop inconsidérée,
Dans mon appartement je te donne une entrée.
Là sans prêter l'oreille à ma faible raison,
Et sans m'assurer mieux contre une trahison,
Sur un simple papier tu vois que je m'expose
Aux transports indiscrets d'un amant qui tout ose.
Peut-être que ton feu devient déjà plus lent,
Parce qu'il a trouvé le mien trop violent.
La crainte d'un mépris m'a déjà l'âme atteinte,
Déjà le repentir accompagne ma crainte :
Mais à ce repentir, cher comte, si tu veux,
Tu feras succéder la joie, et tu le peux.
Tu sais que notre race est égale à la tienne,
Et que pour être pauvre, elle est fort ancienne;
Ta promesse t'oblige à me donner la main;
Ta foi, de l'accomplir sans attendre à demain.
Tu dépends de toi-même, et contre ta parole
Tu ne peux m'alléguer qu'une excuse frivole;
Et puisque mon amour fait un excès pour toi,
Il faut que ton amour fasse un excès pour moi.
Mais que dis-je, un excès! Tout ce que tu peux faire,
Et même cet hymen ne peut me satisfaire,
S'il faut que cet hymen que ta main m'a promis,
Par ton cœur refroidi soit tant soit peu remis.
L'honneur que j'en reçois, qui d'autant plus me touche,
Qu'il n'aura rien d'indigne exigé de ma bouche,
Ne se verra jamais hors de mon souvenir,
Et jamais...

LE COMTE.

Je vois bien où vous voulez venir,
Madame : je vois bien où tend votre harangue.

Sans tant vous fatiguer et l'esprit et la langue,
Sachez en peu de mots ce que j'ai sur le cœur.
Il n'est rien de plus vrai, que votre œil, mon vainqueur,
Est et sera toujours ma déité visible :
Mais, madame, il est vrai, qu'il m'est autant possible
De ne vous aimer plus, moi qui vous aime tant,
Que d'être votre époux, et demeurer constant.
J'adore une maîtresse, et j'abhorre une femme,
Je n'ai plus rien à dire après cela, madame.

LÉONORE.

Tu n'as plus rien à dire, à moi, cruel, à moi!
Tu n'as plus rien à dire à qui fait tout pour toi!
Perfide! il n'est plus temps de déguiser ton crime.
A mon amour au moins tu devrais de l'estime;
Et loin de m'estimer, esprit méconnaissant,
Tu payes mon amour d'un mépris offensant.
J'adore une maîtresse et j'abhorre une femme!
Sont-ce là les discours d'un honnête homme? infâme!
Et j'abhorre une femme! à moi, de tels discours!
Moi, reine de ton cœur, l'arbitre de tes jours :
Moi, ta félicité, ta déesse adorable,
Sans qui tout autre objet t'était insupportable!
Ce sont là les discours si souvent répétés,
Et crus trop aisément comme trop écoutés.
Tu ne les faisais donc d'une voix languissante,
Que pour te jouer mieux d'une fille innocente?
Tu me trahissais donc, et de cette action
Ta vanité se rit à ma confusion?
Mais tu n'es pas encor, scélérat! où tu penses,
Un cœur noble offensé sait venger ses offenses;
Je vengerai la mienne, et si je ne le puis,
Je ne veux plus survivre à l'état où je suis.
La réputation n'est plus considérée,
Quand on est trop éprise, ou trop désespérée.
Tu me verras partout sans cesse sur tes pas,
Tant que sous ma douleur je ne périrai pas :
Et quand de ma douleur je serai la victime,
Mon ombre, jour et nuit, le bourreau de ton crime,
Te poursuivant partout, méchant! tu serviras
D'épouvantable exemple aux traîtres, aux ingrats.
Mais pourquoi différer mon trépas davantage?
Il faut que ton fer même achève ton ouvrage.

LE COMTE.

Ah! madame.

LÉONORE.

Ah! cruel.

LE COMTE.

Et que me voulez-vous?

LÉONORE.

Je veux perdre la vie.

BÉATRIX.

Ah! mon Dieu, filez doux.
Le vieillard réveillé tousse depuis une heure,
Et crache son poumon depuis deux, ou je meure.

LÉONORE. On frappe à la porte.

Dieux! on frappe à la porte?

BÉATRIX.

Et même rudement.

D. FÉLIX, derrière le théâtre.

Ouvrez.

LÉONORE.

Cache-toi donc de grâce, et promptement.
Oh! quel malheur!

LE COMTE.

Qui moi? me cacher? Dieu m'en garde.

LÉONORE.

Ah! songe à mon honneur, qui pour toi se hasarde.

LE COMTE.

Je pourrai bien sauter de la fenêtre en bas.

LÉONORE.

Elle est grillée.

D. FÉLIX, toujours derrière le théâtre.

Ouvrez.

BÉATRIX.

La clef ne tourne pas,
La serrure est mêlée.

D. FÉLIX.

A la fin je me fâche,
Ouvrez, dis-je.

LE COMTE.

Madame, où faut-il qu'on se cache?

LÉONORE.

Saute sur la fenêtre et la ferme après toi.

BÉATRIX.

Ouvrirai-je?

LÉONORE.

Attends : ouvre.

D. FÉLIX.

Et l'on se rit de moi,

Chienne de Béatrix, si tantôt...

BÉATRIX.

Patience,
Je me brisais les doigts.

SCÈNE II

DON FÉLIX, BÉATRIX, LÉONORE, LE COMTE.

D. FÉLIX, en entrant.

La belle diligence
A tourner une clef?

BÉATRIX.

On ne s'en peut aider,
Il faut un serrurier pour la raccommoder.

D. FÉLIX.

Toujours des serruriers et de l'argent dépendre.
Les bourreaux de valets ne valent pas le pendre.
Quoi, ma fille vêtue au lieu d'être en son lit!

LÉONORE.

J'avais pris mes habits, parce qu'elle m'a dit
Que vous étiez malade.

D. FÉLIX.

Il est vrai que mon rhume
M'a tourmenté la nuit et plus que de coutume :
Mais mon rhume n'est pas ce qui m'amène ici ;
Quand on a des enfants on n'est pas sans souci.

LÉONORE.

Hélas ! il sait ma faute.

D. FÉLIX.

Et par trop d'indulgence
On se rend malheureux.

LÉONORE.

Mon père, cette offense
Pourra se réparer.

D. FELIX.

Oui, j'en aurai raison ;
Car enfin c'est jouer à perdre ma maison.

LÉONORE.

Il m'a cent fois promis...

D. FÉLIX.

Eh ! folle, à la promesse
D'une inconsidérée et peu sage jeunesse
Veux-tu bien te fier?

LÉONORE.

Mon père, à vos genoux
Je vous promets pour lui qu'il fera...

D. FÉLIX.

Mon courroux
L'emporte sur mon sang. Quand on est trop bon père,
On gâte ses enfants : votre fripon de frère
A perdu son argent.

LÉONORE.

Je reprends mes esprits.

D. FÉLIX.

Je crois qu'à Salamanque il emporte le prix
Des fripons signalés : venez ouïr sa lettre.
Je ne m'y fierai plus, il aura beau promettre.

« La paix du Seigneur vous soit donnée, etc. »

Le beau commencement de lettre que voici !
Croit-il me tromper mieux en m'écrivant ainsi ?

« La paix du Seigneur vous soit donnée. Vous appren-
« drez par la présente, que j'ai joué et perdu à la prime
« l'argent de ma pension : mais au moins j'ai la satisfac-
« tion d'avoir perdu mon argent à cinquante-cinq, et
« qu'il n'a pas moins fallu qu'un flux pour me faire
« perdre. Je vous prie de ne vous en alarmer point ; car
« j'ai fait serment de ne renvier jamais sans les avoir
« en la main. Vous savez mieux que moi que qui n'a pas
« de quoi manger court risque de mourir de faim, et
« que vous êtes tenu de m'en fournir, ne vous ayant
« point prié de me mettre au monde. Au reste, je suis
« d'une humeur si pacifique, que je ne puis dormir, quand
« j'ai une querelle, si je ne la vide aussitôt. L'autre jour,
« un écolier aragonais m'importuna tant pour se battre
« avec moi, qu'il lui en coûta un œil. Vous voyez par
« là que je ne suis pas si perdu que vous pensez. Je vous
« envoie Crispin, que vous me renverrez, s'il vous plaît,
« avec de l'argent. Je me recommande à vos bonnes
« grâces, cher père de mon âme, lumière de mes yeux.
« Je prie Dieu qu'il vous conserve, et ma petite sœur
« aussi, de qui, quoique indigne, je me souviens tou-
« jours dans mes oraisons.

« Votre humble fils,

« DON PÈDRE DE CESPÈDE.

« De Salamanque, ce dernier octobre. »

LÉONORE.

La lettre est fort dévote.

D. FÉLIX.

Et voyez, je vous prie,
Et son hypocrisie et sa veillaquerie ;
Un Maure grenadin est plus que lui dévot,
Encor que d'origine il soit chevalier goth.
Je meure, s'il songea jamais à ses prières.
Je lui veux retrancher ses vertus écolières,
Et vous veux faire voir son député badin.
Un très rare animal, moitié cuistre et gredin.
Holà, Crispin !

SCÈNE III

CRISPIN, DON FÉLIX, LÉONORE, BÉATRIX.

CRISPIN.

Adsum.

D. FÉLIX.

Parle chrétien, sot homme.

CRISPIN.

Non possum.

D. FÉLIX.

Si je prends un bâton, je t'assomme.
Pour trois mots de latin que le maroufle sait,
Il est un importun. Hé bien donc ! comment fait
Mon bon vaurien de fils ?

CRISPIN.

Male facit.

D. FÉLIX.

Encore ?
Ah ! je t'étranglerai, pédantesque pécore.

CRISPIN.

Tout beau, Monsieur, tout beau, je n'en cracherai plus.

D. FÉLIX.

Ton maître, donc ?

CRISPIN.

Il loge avecque sept goulus,
Débauchés comme lui, dans une chambre seule,
Où toujours quelqu'un jure, ou dit des mots de gueule.
L'hiver, le vent y donne autant que dans les champs,
Ils couchent quatre à quatre en deux lits fort méchants.
Les murs y sont parés de rondelles, d'épées,
De portraits de charbon, de toiles d'araignées.
Ces huit bons écoliers, ou plutôt huit bandits,

Chôment les samedis comme les vendredis,
Haïssent les leçons comme les patenôtres,
Et ne font, chaque jour, que débaucher les autres.
La nuit venue, ils vont enlever des manteaux,
Plier quelque toilette et jouer des couteaux.
Ils se couchent fort tard et se lèvent de même.
Une servante maigre, acariâtre, blême,
Sèche, ferrant la mule, et qui compte trente ans,
Depuis qu'elle renonce à l'usage des dents,
Leur apprête à manger. Chacun y mange en diable,
Ou, si l'on veut, en chien. Un coffre y sert de table,
Du vin en quantité, peu de mets délicats;
Des livres pleins de graisse y tiennent lieu de plats.
Quand l'un mange trop fort, les sept autres enlèvent
Ce qu'il a devant lui, le pillent et s'en crèvent :
S'entend, alors qu'ils ont bien de quoi se crever,
Car souvent ce n'est pas coup sûr que d'en trouver.
En peu de mots, voilà de votre fils la vie.

LÉONORE.

De sa relation, pour moi, je suis ravie.

D. FÉLIX.

Pour un sot de collège, il parle plaisamment.
Mais n'a-t-il rien de bon, ce mauvais garnement?

CRISPIN.

De bon! il a tout bon, quoi que j'aie pu dire.
Il est de bonne humeur, il a le mot pour rire ;
Quand il est question d'un discours sérieux,
Un Caton le censeur ne le ferait pas mieux.
Il est officieux, ne refuse personne,
Il prête sans regret, sans faire attendre donne,
Il est fort ponctuel alors qu'il a promis,
Civil, quoique vaillant, et fait beaucoup d'amis,
Au reste libéral autant qu'un Alexandre.
Enfin, c'est grand malheur qu'il n'a de quoi dépendre,
Ayant bon appétit et de meilleures dents.

D. FÉLIX.

Voilà comme j'étais durant mes jeunes ans.
Il faut que de mon fils la jeunesse se passe.
Tiens, voilà de l'argent : mais dis-lui bien qu'il fasse
Beaucoup mieux qu'il n'a fait, et qu'il soit ménager.
Quoi! des bottes, faquin! comme un chevau-léger.
Comment es-tu venu?

CRISPIN.

Par la poste, en charrette.

D. FÉLIX.

L'invention m'en plaît : va, ta dépêche est faite.

CRISPIN.

Vous n'écrivez donc point ?

D. FÉLIX.

Non, de l'argent suffit.

CRISPIN.

C'est agir, à mon sens, comme un homme d'esprit.
Que Dieu garde de mal tout père de la sorte.
Là-dessus je prendrai le chemin de la porte.

Il s'en va.

D. FÉLIX.

Je ne saurais dormir alors qu'on m'a fâché,
Et ma toux me reprend quand je veille couché.
Vous autres, couchez-vous, il est tantôt une heure :
Mais appelez Crispin. J'oubliais, ou je meure,
De lui dire une chose importante à mon fils,
Il faut le rappeler ; va vite, Béatrix.

BÉATRIX.

Vraiment il est bien loin d'ici, le vilain homme,
Il a tiré de longue, ayant touché la somme ;
J'aurais beau l'appeler, il ne m'entendrait pas.

D. FÉLIX.

La double paresseuse ! à peine est-il en bas,
Il peut être en la rue, appelle à la fenêtre.

BÉATRIX.

De la façon qu'il court, Monsieur, il n'y peut être.

D. FÉLIX.

Peut-être est-il encore auprès de la maison.

LÉONORE.

Et que lui voulez-vous ?

D. FÉLIX.

Oui, je rendrai raison
De ce que je commande.

LÉONORE.

Ah ! Béatrix, je tremble,
Notre comte est trouvé : bons dieux !

BÉATRIX.

Il me le semble.

D. FÉLIX.

Venez voir comme il faut appeler un valet ;
On a collé, sans doute, ou cloué ce volet,
De la façon qu'il tient.

LÉONORE.

Ma frayeur est extrême.

D. FÉLIX.

Comment, diable ! je crois qu'il s'ouvre de lui-même.
Dieux ! qu'est-ce que je vois ?

SCÈNE IV

LE COMTE, DON FÉLIX, LÉONORE, BÉATRIX.

LE COMTE.

C'est un homme enfermé,
Qui n'est pas sans courage et n'est pas mal armé.

D. FÉLIX.

O toi, qui que tu sois, de qui je prends ombrage,
Tant pour l'heure, le lieu, que pour ton équipage,
Et de qui la surprise est la conviction,
Qui t'a mis en ces lieux ?

LE COMTE.

A telle question,
Je ne te répondrais qu'avec un coup d'épée,
Si tu pouvais venger ta vieillesse frappée :
Mais ta main est sans arme, et pour des cheveux gris
Je n'ai point de colère et n'ai que du mépris.

D. FÉLIX.

Permets-moi de sortir, promets-moi de m'attendre,
Et tu seras bientôt réduit à te défendre.

LE COMTE.

Je t'attends, va t'armer, et puis reviens mourir.

LÉONORE.

Ah, mon père !

D. FÉLIX.

Ah, ma fille !

LÉONORE.

Où voulez-vous courir ?

D. FÉLIX.

Aide à mon ennemi, sers à ton propre outrage,
Je vois mon déshonneur écrit sur ton visage.

LÉONORE.

Mon père, où vous conduit une aveugle fureur ?
Vous ne la pouvez suivre et sauver mon honneur.
Puisqu'on veut m'épouser, puisqu'on m'aime et que j'aime,
Perdrez-vous mon époux, vous perdrez-vous vous-même ?

LE COMTE.

Otez ce nom d'époux de votre souvenir.
J'ai promis, il est vrai ; mais sans vouloir tenir,

D. FÉLIX.

Puisque tu l'as promis, il faut que tu le tiennes,
Et l'inégalité de mes forces aux tiennes
Ne diminuera rien de mon ressentiment.
Satisfais Léonore, et sans retardement,
Ou ravis à la fois mon honneur et ma vie :
Ta rage ainsi sera pleinement assouvie.
Tu prétends, moi vivant, refuser, inhumain...

LE COMTE.

A toi, de te combattre : à la fille, ma main.
On joint malaisément sous les lois conjugales
Ceux dont les qualités se trouvent inégales.
Tes injures, tes cris ne peuvent m'irriter.
Je veux un ennemi qui puisse résister.
Je ne veux point de femme, et quand j'en voudrais une,
J'en choisirais une autre et d'une autre fortune.
Pour me la faire prendre, il fallait me prier,
Non pas me quereller, non pas m'injurier.
Je ne fais rien par force, et fais tout par prière ;
Aux humbles, je suis doux ; aux fiers, j'ai l'âme fière.
Et puis vos déplaisirs me seront imputés ?
Prenez, prenez-vous-en à vos témérités.
J'ai dit sur le sujet tout ce que je veux dire ;
Pensez-y mûrement, et que je me retire.

D. FÉLIX.

Tu ne t'en iras pas sans me faire raison.

LE COMTE.

La bravoure sied mal à tout homme grison.

D. FÉLIX.

D'autres bras que les miens vengeront mon offense.

LE COMTE.

Je m'en vais, de ce pas, songer à ma défense.

LÉONORE.

Ah ! perfide, sans foi.

LE COMTE.

Ne vous fâchez pas tant,
Pour remède à vos maux j'ai de l'argent comptant.
Adieu, bel ange en pleurs. Et vous, vieillard colère,
Ne vous pressez pas tant de devenir beau-père.

Il s'en va.

D. FÉLIX.

Ah ! si ton bras m'épargne, insolent ravisseur,
Je préfère ses coups à ta fausse douceur.
M'ayant ôté l'honneur en ma fille ravie,
Pour allonger mes maux me laisses-tu la vie ?

Viens, viens finir mes jours, ils n'ont que trop duré,
Si j'avais moins vécu j'aurais moins enduré.
Mais différons encor cet extrême remède,
Rappelons cependant don Pèdre dans Tolède.
Ce fils que Dieu me laisse est jeune et courageux,
Il saura bien venger un mépris outrageux.
Et si, dans ce dessein, sa vaillance succombe,
Nous chercherons alors le repos dans la tombe.
Et toi, fâcheux objet de mes yeux désolés,
Va-t-en verser plus loin tes pleurs dissimulés,
Évite ma fureur, crains ton généreux frère,
Et plus que tout cela, crains le ciel en colère;
Il n'est point favorable aux amants aveuglés,
Et fait payer bien cher les plaisirs déréglés.
Béatrix, donne-moi l'épée et la lanterne
Qui sont près de mon lit.

BÉATRIX.

Je veux que l'on me berne,
S'il ne fera le fou.

D. FÉLIX.

Vas-y donc promptement.
D'ici près, chaque jour, partent journellement
La plupart des cochers qui vont à Salamanque :
Ils n'y séjournent point, n'y font pas longue banque :
Bien commode moyen de faire revenir
Don Pèdre; je vais donc sa place retenir.
Son coquin de valet s'est amusé peut-être,
Et n'aura pas encor retourné vers son maître.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

D. LOUIS, ZAMORIN, brave, QUATRE BRAVES.

D. LOUIS.

Vous savez mon dessein.

ZAMORIN.

Reposez-vous sur nous :
En matière d'honneur nous nous connaissons tous.
L'écolier est-il brave?

D. LOUIS.

Autant qu'on le peut être.

ZAMORIN.

Tant mieux.

D. LOUIS.

On dit qu'il fait des armes comme un maître.

ZAMORIN.

Tant mieux.

D. LOUIS.

Faisons main basse.

ZAMORIN.

Il est expédié,
Je le garantis tel, s'il n'appelle à son pied.
Or çà, mes compagnons, choisissons un bon poste,
Et va d'estramaçon, de pointe et de riposte.

D. LOUIS.

Chaque nuit, sans manquer, il passe par ici.
Je vois de la lumière, et crois que le voici.
Attendons-le au passage.

SCÈNE II

DON PÈDRE, CRISPIN.

D. PÈDRE.

Et tu dis que mon père
T'a donné seulement?

CRISPIN.

Deux cents francs.

D. PÈDRE.

La misère!
Et ma très chère sœur?

CRISPIN.

Non pas même un salut.

D. PÈDRE.

La pèque! Que dit-il lorsque ma lettre il lut?

CRISPIN.

Je ne le vis pas lire.

D. PÈDRE.

Il ne faut pas qu'il sache
Que je suis à Tolède.

CRISPIN.

Il faut donc qu'on se cache
Ou n'aller que la nuit.

D. PÈDRE.

Et ne le fais-je pas?

CRISPIN.

Vous faites justement l'amour comme les chats,
Il ne vous manque plus que courir les gouttières,
Vous seriez chat complet.

D. PÈDRE.

Mille coups d'étrivières
Aux railleurs comme toi.

CRISPIN.

Mille bosses et trous,
A tous coureurs de nuit, chats-huants comme vous.
Si vous vouliez au moins par fois tirer la laine,
On s'y pourrait sauver.

D. PÈDRE.

Tais-toi, tête malsaine.

CRISPIN.

Malsaine ou non, l'esprit en est pourtant bien sain.
Je ne vois pas bien clair en votre noir dessein.
Où me conduisez-vous?

D. PÈDRE.

Où mon amour me mène.

CRISPIN.

Nous sommes mal conduits.

D. PÈDRE.

J'adore une Chimène,
Sœur d'un comte étranger, éloigné de la cour,
Pour un soufflet donné.

CRISPIN.

J'ai peur que votre amour
N'attire dessus nous quelques coups d'époussette.
Ce comte souffrira que sa sœur la coquette
Vous épouse? Il fera le diable. Encore bon,
Si vous étiez un comte, ou du moins un baron :
Mais on n'en trouve plus, à ce que j'entends dire,
Cela sent le vieux temps. Pour ces comtes pour rire,
Ou bien faits à plaisir, des marquis, ducs et pairs,
L'année en est fertile et les chemins couverts.
De maréchaux-de-camp l'année est aussi bonne.

D. PÈDRE.

Moralise, faquin, sans offenser personne.

CRISPIN.

La race des Crispins eut du ciel ce talent,
Comme vous possédez celui d'être galant.
Tantôt parlant de vous, notre avare bonhomme

Disait ce que l'on dit de qui revient de Rome,
Vous savez le proverbe, et lorsque l'on va là,
Que cheval on revient, si cheval on alla.

D. PÈDRE.

Crispin, encore un coup, trève de raillerie.

CRISPIN.

Puisque que je ne dors point, trouvez bon que je rie.

D. PÈDRE.

Comment se porte donc mon père?

CRISPIN.

Ah, le pénart!
Il dit que.....

D. PÈDRE.

Tu lui perds le respect; franc pendart,
Si je prends un bâton!

CRISPIN.

Monsieur, je vois des hommes.

D. PÈDRE.

Et nous mangeront-ils?

CRISPIN.

Ils sont six; nous ne sommes
Que deux.

D. PÈDRE.

Et pour combien me comptes-tu, faquin?

CRISPIN.

Pour dix. Mais avec vous ayant le cher Crispin,
Qui n'est pas autrement homme propre à combattre.
Il faut que de vos dix vous en rabattiez quatre;
Qui de dix ôte quatre, il en restera six.
Vous voilà tant à tant, faites bien l'Amadis!

D. PÈDRE.

Marche avant.

CRISPIN.

Ils sont tous de taille gigantine,
Vilains hommes à voir et de mauvaise mine.
Hélas!... si j'avais fait un mot de testament.

SCÈNE III

DON LOUIS, DON PÈDRE, ZAMORIN, brave, QUATRE BRAVES, CRISPIN, LE COMTE.

D. LOUIS.

Cavalier, cédez-moi la rue, et promptement,
Je le veux.

D. PÈDRE.

Et combien êtes-vous, notre maître,
' commander ainsi?

D. LOUIS.

Nous sommes six.

D. PÈDRE.

Pour être
ıombre si petit, vous parlez un peu haut;
'chez-en autres six, je crois qu'il vous les faut:
uand vous les aurez, il n'est rien que ne fasse
e humble serviteur, jusqu'à quitter la place;
ndant je la garde.

D. LOUIS.

Ah! c'est trop discourir,
ıourras, fanfaron!

D. PÈDRE, ils se battent.

Je ne sais pas mourir.

CRISPIN, dans un coin du théâtre.

ı, maître Crispin, ménageons la bravoure.
ɜ témérité. Peste, comme il les bourre!
mon maître est vaillant!

D. LOUIS.

Donne à lui, Zamorin.

ZAMORIN.

ıt perdre la vie, ou perdre le terrain.

D. PÈDRE.

un ni l'autre. A toi, jeune cadet.

D. LOUIS.

J'enrage!
:aître m'a blessé. Je n'en puis plus.

ZAMORIN.

Courage.

D. PÈDRE.

ı en avez besoin. Ce jeune homme blessé
attait en César, et j'en étais pressé.

Il tombe.

x! le pied m'a manqué, mais le bras me demeure.

ZAMORIN.

t pris pour le coup, point de quartier, qu'il meure.

D. PÈDRE.

ı reculiez tantôt, poltrons!

ZAMORIN.

Pour mieux sauter.

D. PÈDRE.

traîtres!

LE COMTE arrive.

Cinq contre un, qui pourrait résister?
Levez-vous, cavalier.

D. PÈDRE.

Puisque votre bras m'aide,
Je ferais tête à tous les braves de Tolède.
Allons après, Crispin.

CRISPIN.

Allons, quoique bien las;
Car je n'avais jamais tant remué les bras.

SCÈNE IV

CASSANDRE, LISETTE, CRISPIN.

CASSANDRE.

Si tu m'aimes, Lisette, avance dans la rue,
Et vois ce qui s'y fait.

LISETTE.

Je crois que l'on s'y tue.

CASSANDRE.

Sans doute don Louis, avec son point d'honneur,
Aura trouvé don Pèdre, et causé la rumeur.

LISETTE.

Il tranche avecque vous de l'époux et du père,
Et vous avez, madame, un fâcheux petit frère :
Mais après tout, madame, il faudrait oublier
Don Pèdre, car enfin ce n'est qu'un écolier.

CASSANDRE.

Ce n'est qu'un écolier, il est bien vrai, Lisette,
Mais il a de l'esprit, sa personne est bien faite;
Et pourvu que son feu ne cède point au mien,
Je lui rendrai commun et mon rang et mon bien;
Mais quelqu'un vient à nous.

CRISPIN.

Madame, une cohorte
De sergents affamés me suit d'étrange sorte.
Il y va de la mort, si j'étais attrapé;
Car un homme est, dit-on, mortellement frappé.
Mon maître en étourdi s'est mêlé dans l'affaire,
Et j'ai fait comme lui, seulement pour lui plaire,
Je vous laisse à juger si j'ai bien ou mal fait :
Si vous saviez un trou, ce serait bien mon fait,
Il n'est trou, quel qu'il soit, et fût-il même immonde,
Où je ne veuille entrer le plus content du monde,

Pourvu qu'inaccessible à tous vilains sergents,
On n'y viole point le sacré droit des gens.
Là-dessus je me tais, chère dame, et pour cause;
Car de n'être pas vu s'il importe à la chose,
Il n'importe pas moins de n'être pas ouï.
Eh bien! voulez-vous donc me recevoir?

CASSANDRE.

Oui,
Lisette, va le mettre au-dessus de ma chambre:
Où tu sais.

CRISPIN.

La frayeur m'attaque en chaque membre:
Que puissiez-vous jamais n'avoir besoin de trous,
Et que jamais sergents ne courent après vous!

CASSANDRE.

Mon frère, qu'avez-vous? quelque chose vous presse.

SCÈNE V

LE COMTE, DON PÈDRE, CASSANDRE.

LE COMTE.

Retirez-vous, ma sœur, et que seul on me laisse.
Cavalier, approchez, on ne vous fera rien
Tant que j'aurai de vie.

D. PÈDRE.

Ah! je le sais fort bien,
Et que par votre bras la mienne défendue,
Quand pour vous mille fois elle serait perdue,
Je ne me verrais pas encor bien acquitté
De tout ce que de moi vous avez mérité.

LE COMTE.

Ne me louez pas tant de ce que j'ai dû faire,
Songeons à vous sauver comme au plus nécessaire.
Entrez dedans ma chambre, et vous fiez à moi,
Que je vous garderai ma parole et ma foi.

D. PÈDRE.

Vous me promettez donc?

LE COMTE.

De vous servir d'asile.

SCÈNE VI

LE PRÉVOT, LE COMTE, DES ARCHERS, DON PÈDRE.

LE PRÉVOT.

Monsieur, vous trouverez ma visite incivile;

Mais le triste accident qui m'amène si tard,
Veut que sans différer l'on vous en fasse part.
On vient d'assassiner don Louis votre frère
Devant votre logis.

LE COMTE.

Et l'assassin?

LE PRÉVOT.

J'espère
Que nous l'aurons bientôt; car j'ai su d'un voisin
Que l'on a vu céans entrer cet assassin.

LE COMTE.

L'avis est téméraire, et même peu croyable.
Après la mort d'un homme, il n'est pas vraisemblable
Que celui qui le tue, aille se perdre au port,
Et chercher un asile en la maison du mort.
Au fort de la rumeur j'ai fait fermer ma porte,
Et je n'ai pas permis qu'aucun de mes gens sorte;
Je ne suis pas sorti moi-même, et l'on n'a pu
Cacher quelqu'un chez moi, que je ne l'aie su.

LE PRÉVOT.

Vous avez l'intérêt tout entier dans l'affaire.
Le nôtre est seulement le dessein de vous plaire.

LE COMTE.

Faites ce qu'il faut faire en un pareil malheur,
Et pardonnez, messieurs, à ma juste douleur,
Si je ne me tiens pas avec vous davantage.

LE PRÉVOT.

Nous ferons notre charge.

Il s'en va.

LE COMTE.

O désespoir! ô rage?
Quel parti dois-je prendre en l'état où je suis?
Je ne me puis venger, lorsque plus je le puis;
Je dois à ma parole, et je dois à mon frère;
Je dois venger sa mort, si j'en crois ma colère;
Je dois la pardonner, si je garde ma foi.
Hélas! qui fut jamais plus empêché que moi!
Cavalier, savez-vous qui je suis?

D. PÈDRE.

Oui, ma vie,
Sans votre prompt secours, m'aurait été ravie.

LE COMTE.

Ne vous étais-je pas connu?

D. PÈDRE.

Non.

LE COMTE.

Saviez-vous
Le nom du malheureux accablé sous vos coups ;

D. PÈDRE.

Autant que je l'ai pu par une nuit obscure,
J'ai connu par sa voix plus que par sa figure,
Qu'il était étranger, le frère ou le parent
D'un comte, et quel qu'il soit, il m'est indifférent.

LE COMTE.

Vous ne vous trompez pas, le mort était mon frère.
Et moi, le comte.

D. PÈDRE.

O dieux! et que pensez-vous faire?

LE COMTE.

Vous tuer.

D. PÈDRE.

Me tuer! ce n'est pas un coup seur.
Et peut-être auriez-vous la moitié de la peur.
Puisque nous sommes seuls, faisons l'expérience
De celui qui de nous se trompe en sa croyance,
Battons-nous.

LE COMTE.

Je saurais choisir un autre temps
Pour me venger de vous comme je le prétends.

D. PÈDRE.

Vous avez, ce me semble, et le temps et la place.

LE COMTE.

Oui, mais il faut avant que je vous satisfasse,
Et vous ayant promis de vous sauver chez moi,
Contre moi-même il faut que je garde ma foi.
Je saurai bien ailleurs venger la mort d'un frère,
Et vous sacrifier à ma juste colère.

D. PÈDRE.

Vous avez deux desseins qui ne sont pas d'accord,
Vous me sauvez la vie, et conspirez ma mort.

LE COMTE.

Comme un homme d'honneur, je vous sauve la vie;
Mais puisque vous l'avez à mon frère ravie,
Je vous ferai périr comme un homme offensé.

D. PÈDRE.

Je suis au désespoir de ce qui s'est passé;
Mais puisque le passé n'est plus en ma puissance,
Que votre bienfait même augmente mon offense;
Que cruel ou forcé mon bras vient d'abréger
Des jours qui vous sont chers, que vous devez venger;

Contre mon naturel de ne fuir personne,
Et suivant mon humeur de rendre à qui me donne,
Je veux vous éviter partout où vous serez,
Avec le même soin que vous me chercherez.
Vous savez par vos yeux jusqu'où va ma vaillance,
Et jugerez par là de ma reconnaissance.
Je veux être poltron, pour n'être pas ingrat,
Et pour rendre un bienfait, refuser un combat.

LE COMTE.

Je vous y forcerai.

D. PÈDRE.

Je fuirai vos approches.

LE COMTE.

Avez-vous peur de moi?

D. PÈDRE.

J'ai peur de vos reproches.

LE COMTE.

On n'en saurait trop faire à qui manque de cœur.

D. PÈDRE.

Quand pour vous je renonce à ma propre valeur,
Et lorsque contre moi vous irritez la vôtre,
Nous suivons du devoir les lois et l'un et l'autre.

LE COMTE.

Si bien que...

D. PÈDRE.

Si les cieux ne me sont ennemis,
Nous ne nous battrons point, et deviendrons amis.

LE COMTE.

C'est trop s'entre-parler, n'étant pas bien ensemble:
Le jardin est ouvert, sortez, si bon vous semble.
Mais qui frappe à ma porte à la pointe du jour?
Ah! c'est toi, Béatrix!

SCÈNE VII

LE COMTE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

De la part de l'amour
Qui, comme vous savez, sur la raison l'emporte,
Je viens, au point du jour, heurter à votre porte.
Nous changeons de logis, madame vous veut voir,
Et ce billet, monsieur, vous fera tout savoir.
Faites ce qu'il contient, et donnez-moi licence
D'aller mettre ordre au mal que ferait mon absence,

Si mon voyage ici du vieillard soupçonné,
Irritait son esprit de démon incarné.

LE COMTE.

Béatrix, je ferai ce que veut ta maîtresse.

BÉATRIX.

Et moi, je gagne au pied.

LE COMTE.

Si tôt?

BÉATRIX.

L'heure me presse.

Elle s'en va.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas encore au lit, ma chère sœur?

SCÈNE VIII

LE COMTE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Le moyen de dormir après un tel malheur?

LE COMTE.

Non plus que vous, ma sœur, je n'en ai point envie,
Je dois venger un frère au péril de ma vie.
Un ami, depuis peu, m'a de la cour écrit
Que celui que j'avais offensé dans Madrid,
Afin de se venger est parti pour Tolède.
Une dame que j'aime et de qui je possède
Les inclinations, et dont pour un mépris,
Le cœur peut contre moi de colère être épris,
M'écrit, qu'accompagné de quelqu'ami fidèle,
J'aille, sans y manquer, passer la nuit chez elle.
Ma passion m'y porte, et d'un autre côté,
J'ai depuis quelques jours son esprit irrité.

CASSANDRE.

Est-ce par un oubli?

LE COMTE.

Non c'est par une offense.

CASSANDRE.

Prenez vos sûretés et craignez sa vengeance.
Si la femme oubliée est capable de tout,
Alors que l'on l'offense et qu'on la pousse à bout,
Elle fait succéder la fureur aux tendresses,
On en doit craindre tout, et même ses caresses :
L'homme le plus méchant ne la peut égaler
Tant à faire le mal qu'à le dissimuler ;
Enfin, c'est une femme, et de plus offensée,

Je ne vous saurais mieux expliquer ma pensée.

LE COMTE.

Je ne vous saurais mieux expliquer mon erreur,
Qu'en vous disant que j'aime, et même avec fureur.
Sur vos conseils, ma sœur, ma passion l'emporte.
Mais, encor une fois, on refrappe à la porte.
Holà! qu'on ouvre! O dieux! je vois mon ennemi!
Je vous croyais bien loin.

SCÈNE IX

DON PÈDRE, LE COMTE, CASSANDRE.

D. PÈDRE.

Et moi, vous endormi.

LE COMTE.

De vous revoir encor mon âme est étonnée,
Et vous tenez fort mal la parole donnée,
De me venir braver, au lieu de me fuir.

D. PÈDRE.

Ne me condamnez pas avant que de m'ouïr.
Alors que je promets il n'est rien de plus ferme.
Soyons seuls.

LE COMTE.

Otez-vous, Cassandre.

Cassandre sort.

D. PÈDRE.

Et que je ferme
La porte dessus nous.

LE COMTE.

Fermez, si vous voulez.
Que voulez-vous encor?

D. PÈDRE.

Que je parle.

LE COMTE.

Parlez,
Mais parlez vite.

D. PÈDRE.

Il faut, que devant toute chose.
Vous lisiez en ces mots de mon retour la cause.

Le Comte lit.

« Don Pèdre, on m'offense en l'honneur,
« L'ennemi puissant qui m'outrage,
« Se fie en sa puissance, et méprise mon âge,
« Viens lui montrer que mon fils a du cœur. »

D. PÈDRE.

Vous voyez bien pour quoi je manque à ma promesse ;
Mais puisqu'à la tenir mon honneur s'intéresse,
Un homme à qui je dois et la vie et l'honneur,
Ne me traitera pas dans toute la rigueur.
Un père qu'on outrage, à qui la force manque,
Et qui croit que je suis encore à Salamanque,
Lui qui peut tout sur moi, me conjure instamment
De le venir trouver et sans retardement.
Logeant au même lieu que la poste demeure,
Mon hôte m'a rendu sa lettre tout-à-l'heure :
Je vous conjure donc, ennemi généreux,
Puisqu'aussi bien me vaincre est un exploit honteux,
Que je n'ai point d'honneur, puisqu'on l'ôte à mon père,
Qu'un homme sans honneur ne peut vous satisfaire ;
De me donner le temps de me mettre en état,
Ou de tenir parole en fuyant le combat,
Ou bien d'y succomber plein d'honneur et de gloire,
Sans que vous rougissiez d'une telle victoire.

LE COMTE.

Oui je ne serai pas généreux à demi,
Je veux vous obliger ennemi comme ami.
Allez, allez venger un père qu'on offense.

D. PÈDRE.

Vous verrez des effets de ma reconnaissance.

LE COMTE.

Si je les acceptais, ce serait vous trahir :
Constant à vous servir, constant à vous haïr,
Vous n'aurez pas plus tôt vengé l'affront d'un père,
Que je prétends sur vous venger la mort d'un frère ;
Mais parce qu'étant pris vous êtes en danger,
Et qu'ainsi contre vous je ne me puis venger,
Remettez à mon bras ce qu'on demande au vôtre,
Vous savez que le mien vaut bien celui d'un autre.
Où loge votre père ? apprenez-moi son nom,
Et je vais de ce pas rétablir son renom ;
Et quand j'aurai pour vous satisfait votre père,
Je reviendrai sur vous assouvir ma colère.

D. PÈDRE.

Ces deux desseins sont beaux et très dignes de vous,
Mais le second dépend aucunement de nous ;
Ma valeur vous en rend l'issue assez douteuse,
La proposition du premier m'est honteuse.
Le nom d'un offensé ne se révèle point,
L'honneur me le défend, et le même m'enjoint

De ne remettre pas à la valeur d'un autre
Ce que peut achever un bras comme le nôtre.

LE COMTE.

Que voulez-vous donc faire ?

D. PÈDRE.

Éviter le danger
D'être pris, sans laisser pourtant de me venger.

LE COMTE.

C'est bien fait : jusqu'à tant que j'en puisse autant faire,
Ma maison vous tient lieu d'asile salutaire.
Entrez donc dans ma chambre, et je vais ce pendant
M'assurer d'un ami fidèle et confident :
Une assignation qu'à la nuit on me donne,
Et que non sans sujet de fraude je soupçonne,
M'oblige à me servir de ces précautions.

D. PÈDRE.

Je veux rompre avec vous toutes conventions;
Je reprends ma parole.

LE COMTE.

Et pourquoi ?

D. PÈDRE.

Je vous fie
Mon secret, mon honneur, et je vous dois la vie.
Vous ne me croyez pas assez homme d'honneur,
Assez reconnaissant, assez homme de cœur,
Pour vous pouvoir servir d'une fidèle escorte.
Avec moi vous deviez agir d'une autre sorte;
Et je ne comprends pas pour qui vous m'avez pris,
Et comment au bienfait vous joignez le mépris.

LE COMTE.

Je vous crois plein d'honneur et de peur incapable,
Et c'est par un motif purement pitoyable
Que je viens vous offrir de vous tenir caché
Dans ma chambre, où jamais vous ne seriez cherché.
Ainsi je tiens par là votre vie assurée,
Et ma vengeance ainsi n'est qu'un peu différée.

D. PÈDRE.

Ou bien vous vous battrez tout-à-l'heure avec moi,
Ou vous vous y fierez, assuré de ma foi
Que je vous garderais contre mon père même.

LE COMTE.

Votre valeur me charme; oui, venez, je vous aime,
Quoique ennemi mortel, et nous serions amis,
Si par les lois d'honneur il nous était permis.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

BÉATRIX, LÉONORE.

BÉATRIX.

Votre âme vainement se vantait d'être forte :
Votre colère cède à l'amour qui l'emporte.
Vous rappelez le comte, et je gagerais bien
Que la paix entre vous ne tient plus presqu'à rien.

LÉONORE.

C'est pour me mieux venger de lui.

BÉATRIX.

Madame, à d'autres!
Je sais comment sont faits les cœurs comme les vôtres.
Comme vous je suis femme, et je sais ce que c'est
Que le désir de voir un amant qui déplaît.
Le comte est un ingrat, si vous voulez, un traître;
Son mépris est sensible autant qu'il le peut être.
Son oubli, toutefois, plutôt que son mépris,
Est tout ce qui vous rend le cœur de rage épris,
Et vous aimez bien mieux qu'il vous ait offensée
Que son oubli vous eût de son âme effacée.

LÉONORE.

Hélas! que tu vois clair dans le fond de mon cœur,
Et que de son oubli mon amour a de peur!

BÉATRIX.

Madame, croyez-vous, les hommes sont des drôles,
Et le temps est passé des Amadis des Gaules.
Quand j'ai tantôt rendu votre obligeant billet,
Qu'en langage d'amour on appelle poulet,
J'ai bien vu que le comte, avec sa fausse mine,
A pour vous plein son cœur de l'amour la plus fine,
Et qu'il nous fait semblant, cet artificieux,
Que son cœur en a moins que n'en prennent ses yeux.
Madame, tenez bon; quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Quand vous serez tantôt avec lui face à face,
Quoique votre billet l'ait chez vous amené,
Faites bien la méchante, et qu'il soit malmené.

LÉONORE.

S'il s'en va, Béatrix?

BÉATRIX.

Il faudra qu'il revienne.

LÉONORE.

Bien loin que ma rigueur le charme et le retienne,
Elle doit le chasser.

BÉATRIX.

Il faudra courre après.
Mais sur lui vos beaux yeux ont fait trop de progrès :
Il reviendra cent fois, puisqu'il en revient une.
Que s'il fait le cruel, faites lors l'importune.
J'irai, je reviendrai lui parler : il faudra
Qu'il revienne, ou qu'il crève.

LÉONORE.

Et qui l'y forcera?
Dis-moi, grand'folle?

BÉATRIX.

Moi, son amour, vous, madame,
Qu'il aime, quoi qu'il fasse, et du meilleur de l'âme.

LÉONORE.

Il le témoigne mal.

BÉATRIX.

S'il revient aujourd'hui,
Il n'est pas sous le ciel un plus féru que lui.

LÉONORE.

C'est ce qu'il est le moins.

BÉATRIX.

Il vous aime sans doute,
Ou bien en cas d'amour Béatrix ne voit goutte.
Mais, madame, il me semble, et sous correction,
Que votre bel esprit manque d'invention.
Dites-moi donc, madame, un peu de jalousie
N'a-t-il jamais un peu troublé sa fantaisie?

LÉONORE.

Tu crois que je voudrais lui donner un rival?

BÉATRIX.

Ne l'avez-vous pas fait?

LÉONORE.

Jamais.

BÉATRIX.

Voilà le mal.
Je l'aimerais lui seul; mais, en ligne indirecte,
J'aurais d'autres galants pour me rendre suspecte;
Et quand le beau Narcisse en ferait le cruel,
Il ne manquerait pas de matière à duel:
Je ferais les yeux doux, et dessus sa moustache,

A quelque fanfaron, c'est là trouver la cache;
C'est le meilleur secret de mettre à la raison
Un amant qui d'amour se croit le vrai tison.
Ma foi, de fermeté la sotte qui se pique,
Fait un sauvage amant d'un amant domestique.
Il ne faut point soûler un amant affamé,
Qui toujours aime peu quand il est trop aimé.
C'est de cette façon que Béatrix en use;
Aussi suis-je en amour un aigle.

LÉONORE.

Et moi donc?

BÉATRIX.

Buse.

LÉONORE.

Que tes discours auraient mon esprit diverti,
Si par ma passion il n'était perverti!
Il ne viendra jamais.

BÉATRIX.

Il viendra, sur mon âme!...
Qu'ainsi ne soit : j'entends du bruit. Allez, madame,
Allez vous retirer dans votre appartement;
Je m'en vais au devant du fugitif amant.

SCÈNE II

CRISPIN, BÉATRIX.

CRISPIN, en chantant :

Aimez autant que vous êtes aimable;
Sur le point de l'amour soyez-moi donc semblable,
Si vous voulez aimer autant que moi, etc.

BÉATRIX.

C'est le chien de Crispin.

CRISPIN.

Dieu te gard, la soubrette.

BÉATRIX.

Que viens-tu faire ici?

CRISPIN.

Je viens faire diete.
Le fantasque vieillard a rappelé son fils.
Nous venons d'arriver tous deux au jour préfix,
Moi de mon pied gaillard, sur sa mule mon maître.
Je ne puis deviner où le seigneur peut être,
Ni comment sur sa mule et parti le premier,
Il ne sera pourtant ici que le dernier.

Que dis-tu, Béatrix, de chose tant étrange?

BÉATRIX.

Que tu t'ailles coucher.

CRISPIN.

Me coucher, mon bel ange!
Je pourrais t'obéir si je me sentais las;
Mais je ne le suis point, n'étant venu qu'au pas.

BÉATRIX.

Ton maître donc?

CRISPIN.

Mon maître est un fou sans remède :
Il bat présentement le pavé dans Tolède,
Et sans considérer que son père grison
A changé brusquement depuis peu de maison,
Et que moi seul j'en sais le quartier et la rue,
Ayant sa lettre seul reçue, ouverte et lue,
Ce fameux étourdi, sans me dire pourquoi,
En arrivant ici s'est séparé de moi.

BÉATRIX.

Va l'attendre en ton lit.

CRISPIN.

Encor faut-il qu'on vive,
Et converser un peu quand des champs on arrive.
Lit ni draps d'aujourd'hui ne verront mon corps nu,
Que je n'aie causé comme un nouveau venu.

BÉATRIX.

Mon Dieu!

CRISPIN.

Mon Dieu! qu'as-tu, fille la moins traitable
Des filles de Tolède, et la moins conversable?

BÉATRIX.

Va-t'en chercher ton maître.

CRISPIN.

Oui, mais je suis bien las.

BÉATRIX.

Et tu disais tantôt que tu ne l'étais pas.

CRISPIN.

Je ne disais pas bien, Béatrix ma mignonne.
Médisons un moment sans respecter personne;
Médis de ta maîtresse, et moi je te dirai
Du maître que je sers tout ce que je saurai.
Parlons de nos profits, contons-nous des histoires,
Exerçons à l'envi nos heureuses mémoires;
Je t'en veux conter une. Il était une fois
Un roi. Ce roi faisait sa demeure en un bois;

Au milieu de ce bois passait une rivière ;
Sur la rivière, un pont de beauté singulière
Joignait au pont-levis d'un superbe château,
Environné de tours et de fossés pleins d'eau.
Dans ces fossés pleins d'eau nageait une sirène.
Cette sirène était...

BÉATRIX.

Double fièvre quartaine
A ce maudit pédant. S'il voit le comte ici...

On siffle.

Bon Dieu ! j'entends siffler, et crois que le voici.
Tout est perdu.

CRISPIN.

Ma chère, on siffle, et ce sifflage,
Est-ce pour bon dessein, ou pour concubinage?
Va, va, fais ton métier; loin de t'en empêcher,
Pour te faire plaisir je m'en vais me coucher.

BÉATRIX.

Par ma foi ! j'ai bien eu besoin de patience :
Voyez un peu son flegme et son impertinence !
Il m'a fait enrager, mais je le lui rendrai.
Il n'en use pourtant pas trop mal à mon gré,
Et j'en attendais pis d'une âme si mal faite.
Or ça, suivant les pas de feu Dariolette,
Faisons entrer le comte. Il siffle en étourneau.
Entrez, voleur de nuit.

SCÈNE III

LE COMTE, DON PÈDRE, BÉATRIX.

LE COMTE.

Éteignez le flambeau :
Un ami qui me suit ne veut pas qu'on le voie.

BÉATRIX.

Madame en vous voyant aura beaucoup de joie.

LE COMTE.

Je n'en aurai pas moins.

BÉATRIX.

Ne faisons point de bruit.

LE COMTE.

Je vous ferai passer une mauvaise nuit.

D. PÈDRE.

Ne songez point à moi, songez à votre affaire.

LE COMTE.

Vous avez de l'honneur.

D. PÈDRE.

Contre mon propre père,
Contre le monde entier contre moi conjuré,
Je périrais pour vous, puisque je l'ai juré;
Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète.

LE COMTE.

Je n'attendais pas moins d'une âme si bien faite.

BÉATRIX.

Trève de compliments; notre ennemi commun
Est tendre à s'éveiller autant qu'un homme à jeun.

Elle introduit le comte.

Doucement.

D. PÈDRE demeure seul sur une chaise.

Je devais déférer davantage
Au mandement exprès d'un père qu'on outrage,
Et le suivre plutôt qu'un mortel ennemi.
Demain au point du jour, sans même avoir dormi,
J'irai trouver mon père, et savoir quelle offense
Inspire à ses vieux ans un désir de vengeance.
Sa lettre était pressante, et j'ai bien reconnu
Que quelque grand malheur lui doit être avenu.
Manquer à son devoir, hasarder son estime,
C'est en quelque façon commettre un double crime;
J'en suis au désespoir.

SCÈNE IV

D. FÉLIX, DON PÈDRE.

D. FÉLIX entre sans lumière.

Je ne me trompe pas:
Je viens d'ouïr du bruit, des paroles, des pas,
Je veux m'en éclaircir.

D. PÈDRE, frappant sur son siège.

Que peut avoir mon père?

D. FÉLIX.

A ce bruit que j'entends, si je crois ma colère,
Si le fer à la main je cours où j'ois du bruit,
On se sauve aisément à l'aide de la nuit.
Ayons de la lumière.

D. PÈDRE.

En toute cette rue,
Que j'ai cent et cent fois visitée et courue,
Il ne logea jamais dame de qualité,
Ni fille de mérite, ou de rare beauté,

Qui méritât d'un comte être galantisée.
L'aventure est pourtant suspecte et mal aisée;
Puisqu'un homme de cœur y trouve du danger,
Et se munit ainsi d'un secours étranger.
Un homme vient à moi l'épée toute nue,
Défendons notre poste. Arrête, ou je te tue !

D. FÉLIX.

Tu mourras le premier.

D. PÈDRE.

C'est mon père !

D. FÉLIX.

Et c'est toi,
Don Pèdre, mon cher fils !

D. PÈDRE.

Ah, qu'est-ce que je voi !
Mon père ici !

D. FÉLIX.

Mon fils, qui t'a dit ma demeure?
Et comment as-tu pu la trouver à telle heure?

D. PÈDRE.

Oh que non sans sujet ce discours me fait peur !

D. FÉLIX.

Il faut mourir, don Pèdre, ou venger mon honneur.
Mais, mon fils, je te vois l'âme toute interdite,
Et tu me parais froid sitôt que je t'excite.
Sais-tu déjà par où notre honneur est taché?
Car un pareil malheur n'est pas longtemps caché :
Ou ton bras punissant une vie ennemie,
Aurait-il pu déjà venger notre infamie?

D. PÈDRE.

Venger notre infamie !

D. FÉLIX.

Oui, mon fils, la venger :
Au prix de notre mal, c'est un fardeau léger.
Venge-moi, venge-toi.

D. PÈDRE.

Ne sachant pas l'offense...

D. FÉLIX.

Tu la sauras trop tôt, courons à la vengeance :
C'est par ce seul moyen, que notre honneur perdu
Ou le sera sans honte, ou nous sera rendu.
Mais, mon fils, sans rougir, te puis-je rendre compte
Du commun déplaisir qui nous couvre de honte?
Epargne-moi, mon fils, la honte et le regret
De révéler moi-même un si fâcheux secret.

Dispense-moi, mon fils, d'un récit si funeste,
Va-t-en trouver ta sœur, apprends d'elle le reste :
Mais si tu m'aimes bien, parle lui doucement,
Parle lui de pardon plus que de châtiment,
En apprenant son mal, apprends-lui son remède :
Car enfin dans mon cœur mon sang pour elle plaide,
Et souviens-toi qu'elle est et ma fille et ta sœur.

D. PÈDRE.

Je sers mon ennemi contre mon propre honneur.
O Dieu ! que de malheurs sur moi le ciel assemble !

D. FÉLIX.

Don Pèdre, faisons mieux, allons la voir ensemble,
Et flattant sa douleur, tâchons de lui montrer...

D. PÈDRE.

Non, mon père, attendez, vous n'y pouvez entrer.

D. FÉLIX.

Moi, je n'y puis entrer ?

D. PÈDRE.

Je vous dis vrai, mon père,
Vous n'y pouvez entrer, moi vivant.

D. FÉLIX.

Quel mystère ?
Ou quelle extravagance ? es-tu dans ton bon sens ?
Et pourquoi ces soupirs et ces yeux languissants ?
Ote-toi.

D. PÈDRE.

N'entrez pas, je garde cette porte.

D. FÉLIX.

Résister à son père et parler de la sorte !
Il ne me manquait donc, pour combler mon malheur,
Que ta raison blessée autant que mon honneur ?

D. PÈDRE.

Mon père, ma raison ne fut jamais plus saine :
Mais un juste sujet....

D. FÉLIX.

Ne crains-tu point ma haine,
Fils ingrat ?

SCÈNE V

LÉONORE, LE COMTE, DON PÈDRE, DON FÉLIX.

LÉONORE, derrière le théâtre.

C'est en vain, tu ne sortiras pas.

LE COMTE, derrière le théâtre.
Madame, ouvrez la porte, ou je la mets à bas.
D. FÉLIX.
Un homme chez ma fille, ô Dieu !
D. PÈDRE.
Contre son père
Défendre un ennemi !
LÉONORE, entrant sur le théâtre.
Quoi ! mon père et mon frère ?
LE COMTE.
Don Pèdre, à vos côtés je viens vaincre, ou mourir.
LÉONORE.
Cher comte, à tes côtés je suis prête à périr.
D. FÉLIX.
Mon fils, c'est l'ennemi qui nous perd et nous brave.
LE COMTE.
Il le nomme son fils !
D. FÉLIX.
Il faut que son sang lave
Notre commune offense, il faut que notre honneur
Revive dans la mort d'un lâche suborneur.
D. PÈDRE.
Je n'ai point à choisir, il faut sauver le comte.
Manquer à sa parole est la dernière honte.
D. FÉLIX.
Tu parles bas, mon fils ?
D. PÈDRE.
Mon père, il faudrait voir.
D. FÉLIX.
Ah, je n'ai vu que trop. Apprends-moi mon devoir.
LE COMTE.
De te trahir, don Pèdre, il m'eût été facile,
Quand chez moi contre moi je te servis d'asile :
Et chez toi cependant entre ton père et moi,
Je te vois hésiter comme un homme sans foi.
D. FÉLIX.
Quoi ! mon fils, aux raisons que sa peur lui suggère,
Ton cœur prête l'oreille et la ferme à ton père !
Il t'a sauvé la vie, il s'en est fait honneur ;
Mais il ravit le tien, l'insolent suborneur !
Vengeons, vengeons, mon fils, vengeons notre infamie !
D. PÈDRE.
Mon père, je lui dois ma parole et ma vie.
Vous me l'avez donnée, il me l'a pu ravir.
Chez lui contre moi seul, il a pu se servir

De sa rare valeur à ma perte animée
Par le sang répandu d'une personne aimée :
Il a pu se servir de valets contre moi,
Et vous étiez sans fils, s'il eût été sans foi.

D. FÉLIX.

Préfère une parole à la hâte donnée,
A ta gloire flétrie, à ta sœur subornée :
Va, va, sauve la vie à ton conservateur ;
Mais ne me nomme plus de la tienne l'auteur.
Oui, que je sois sans fils, qu'il nous tue ou qu'il meure.

LE COMTE.

Ecoute-moi, don Pèdre ; et toi, vieillard, demeure.
Je sais donner la vie et la défendre aussi,
Et mon bras seul encor peut me tirer d'ici.
Mais du père et du fils, quand la fureur unie
Aurait versé mon sang et ma trame finie,
Indignes ennemis, pouvez-vous empêcher
Qu'on ne vous puisse un jour justement reprocher
Qu'un fils peu généreux, sans moi serait sans vie ;
Qu'un père, dont ma perte est la joie et l'envie,
Sans moi se trouverait sans fils et sans support,
Et que seul contre eux deux j'ai disputé ma mort ?
Pouvez-vous effacer une si noire tache ?
Pouvez-vous empêcher que l'Espagne ne sache
Que j'ai fait pour le fils bien plus que je n'ai dû ;
Enfin qu'il me doit tout, et ne m'a rien rendu ?
Venez après cela, venez, et fils et père,
Venez d'un bienfaiteur éprouver la colère.

D. FÉLIX.

Oui, seul et sans mon fils je m'expose à tes coups.

D. PÈDRE.

Mon père, où vous transporte un aveugle courroux ?

D. FÉLIX.

A me perdre, à te perdre, à poignarder ma fille.
O peste détestable à toute ta famille !
Il faut que sur le champ un poignard dans ton sein...

D. PÈDRE, arrêtant son père.

Ah que sur moi plutôt ce tragique dessein
Se commence et s'achève !

D. FÉLIX.

Ote-toi.

LE COMTE, tout bas à Léonore.

Tout à l'heure
Gagnez vite la rue, et de là ma demeure.

D. FÉLIX.

Enfin donc, fils sans cœur, à quoi te résous-tu ?

D. PÈDRE.

A croire mon honneur, à croire ma vertu,
A garder ma parole, à venger mon offense.

D. FÉLIX.

Tu mets donc l'une et l'autre en égale balance ?
Tu lui fais perdre un frère, il suborne ta sœur ;
L'un est un déplaisir, l'autre est un déshonneur ;
L'un ne veut qu'un combat, l'autre veut une vie ;
L'un fait porter le deuil, et l'autre l'infamie.
Vois, vois, comme je sais me venger, et sans toi.

D. PÈDRE, voulant arrêter son père.

Mon père, si jamais....

D. FÉLIX.

Ne parle point à moi.

A part.

Je m'en vais enfermer cette imprudente fille
Dans sa chambre, et demain dans une austère grille.

Don Félix sort.

D. PÈDRE.

Comte, tu te vois seul, et connais aisément
Que plusieurs nous pouvons te perdre en un moment,
Puisque je le pourrais seul et sans avantage.
Mais je dois pour le moins t'égaler en courage.
Tu sais que perdre un frère, et perdre son honneur,
N'est pas perte pareille entre les gens de cœur.
Ma générosité surpasse donc la tienne,
D'autant que ton offense est plus grand que la mienne.
Je paie avec usure un bien que tu m'as fait :
Mais ce n'est pas assez que tu sois satisfait ;
Il faut que je le sois. Ta mort seule est capable,
Si ton crime envers nous peut être réparable,
De mettre mon honneur en son premier éclat.
Sors donc : mais pour entrer tôt après au combat.
Un combat satisfait les mânes de ton frère ;
Ta mort satisfera moi, ma sœur et mon père.
Etant homme de cœur, tu la disputeras :
Mais le ciel est injuste, ou bien tu périras.

LE COMTE.

La chose gît en fait. Où te faut-il attendre ?

D. PÈDRE.

Dans la place, où je vais tout-à-l'heure me rendre.

LE COMTE.

Je n'attends pas longtemps.

D. PÈDRE.

J'ai hâte plus que toi,
De te voir seul à seul aux mains avecque moi.
Va-t-en donc.

D. FÉLIX revient.

Quoi! mon fils! il sort avec la vie?
A qui te perd d'honneur tu ne l'as point ravie?

D. PÈDRE.

Je le trouverai bien.

D. FÉLIX.

Trouve plutôt ta sœur,
Infâme confident d'un cruel ravisseur.

D. PÈDRE.

Quoi, mon père! ma sœur....

Don Pèdre sort.

D. FÉLIX.

Est en fuite, est sauvée:
Mais ne te montre point qu'elle ne soit trouvée :
Ou plutôt, lâche fils, ne te montre jamais.
Je ne veux plus de fils, de fille, ni de paix.
La lâcheté d'un fils, la honte d'une fille
Perdent également l'honneur de ma famille ;
Perdons-en la mémoire, et, sans plus différer,
Allons du souverain la justice implorer?
Et s'il n'est point pour nous de justice à Tolède,
La violence alors sera notre remède.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CRISPIN, BÉATRIX.

CRISPIN.

Pour te dire le vrai, j'adoptais la visite;
Car tu la devais bien à mon rare mérite.

BÉATRIX.

Je venais seulement voir ton maître, et pour toi
Je ne te croyais pas en la maison du roi
Mais comment t'a-t-on pris?

CRISPIN.

A ce bruit effroyable
Que l'on a fait la nuit, à la rumeur de diable
Qu'ont fait le fils, le père et le comte acharnés
A trouver maux nouveaux et se les dire au nez,
J'ai quitté le grabat, et j'ai suivi mon maître
Qui sortait furieux, et pâle comme un traître,
Jurant entre ses dents, nommant souvent sa sœur,
Et la donnant au diable, elle et son ravisseur.
De quartier en quartier il a cherché le comte :
Nous ne l'avons trouvé, ni lui, ni notre compte.
Un prévôt nous a pris, et nous a mis léans :
Léans, c'est un manoir qui ressemble à céans ;
Céans, c'est la prison ; prison, c'est où je peste;
Pester, c'est dire, mort, tête, sang, je déteste.
Détester....

BÉATRIX.

Ah! tais-toi, tu ris hors de saison.

CRISPIN.

Si bien que vous avez dégarni la maison?

BÉATRIX.

Je t'ai conté comment la chose est arrivée.

CRISPIN.

Si bien que Léonore avec toi s'est sauvée?

BÉATRIX.

Chez le comte.

CRISPIN.

Et sa sœur Cassandre?

BÉATRIX.

Elle nous fit
Un merveilleux accueil ; sa bonté nous ravit ;
Enfin, ce n'est plus qu'un de ma maîtresse et d'elle.

CRISPIN.

Je t'apprends que mon maître est son amant fidèle,
Et c'est pour son sujet qu'à son frère germain
Il fit, comme tu sais, perdre le goût du pain.

BÉATRIX.

J'appris hier cette mort pendant tout leur grabuge.

CRISPIN.

Cependant je verrai tantôt face de juge,
Cela ne me plaît point ; mais pourquoi sortiez-vous?

BÉATRIX.

Parce qu'on ne parlait que de donner cent coups,
Et savez-vous de quoi? de poignard; et le père
Nous paraissait alors aussi fou que le frère.

Nous sommes chez le comte; et ma maîtresse et lui
Ne s'aimèrent jamais tant qu'ils font aujourd'hui.

CRISPIN.

Nous sommes en prison, où Crispin et son maître
Sont, me semble, aussi mal qu'ils puissent jamais être.
Pour moi, je me console, et je rencontre ici
Des gens qui, comme moi, se consolent aussi :
Je viens de leur payer à tous ma bien-venue.

BÉATRIX.

Et moi, je m'en revais comme je suis venue.

CRISPIN.

En te remerciant.

BÉATRIX.

Il n'y a pas de quoi,
Sitôt qu'on te pendra, je prierai Dieu pour toi.

CRISPIN.

J'espère, à mes souhaits si Dieu prête l'oreille,
En même occasion te rendre la pareille :
Adieu, causeuse.

BÉATRIX.

Adieu.

CRISPIN.

Me viendras-tu revoir?

BÉATRIX.

Si j'y viens, ce sera peut-être vers le soir.

SCÈNE II

ZAMORIN, CRISPIN.

ZAMORIN.

Elle a parbleu bon air! quelle est cette princesse?

CRISPIN.

Une fille de bien, qui pour moi s'intéresse.

ZAMORIN.

Elle n'est pas pourrie, et porte bien les pieds.

CRISPIN.

Sont-ils allés dormir nos braves conviés?

ZAMORIN.

Ils se sentent un peu de votre bonne chère.

CRISPIN.

J'ai fait selon le lieu, le temps et la misère.

ZAMORIN.

Il faut se réjouir, car nous serons demain
Peut-être en l'autre monde, ou du moins en chemin.

Pour moi, déjà trois fois, en cette même place,
J'ai vu, comme l'on dit, le trépas face à face :
Je n'en ai pas moins bu, je n'en ai pas moins ri;
Car s'en trouve-t-on mieux pour faire le marri?
Vous ai-je pas fait voir des hommes d'importance?
Vive Dieu, si jamais et l'Espagne, et la France
A vu pareille troupe, et de plus braves gens
En un lieu rassemblés par les mains des sergents!
Nous y tuons le temps à conter quelque histoire,
A jouer, à dormir, à ne rien faire, à boire;
Et professons en tout d'agir en gens de bien.

CRISPIN.

Le seigneur Zamorin a dit bien, et très bien.

ZAMORIN.

Pour voir votre personne en ces lieux écrouée,
Je ne vous en vois pas l'humeur moins enjouée.

CRISPIN.

Aussi n'y suis-je pas pour la première fois.

ZAMORIN.

En avez-vous déjà tâté?

CRISPIN.

Plus de deux mois,
Et pour n'avoir rien fait.

ZAMORIN.

Chacun en dit de même.
Enfin qui vous y mit?

CRISPIN.

La passion extrême
Que j'eus pour un objet charmant.

ZAMORIN.

Dites-vous tout?

CRISPIN.

Je vais vous raconter l'affaire jusqu'au bout.
Un avocat coquet à tête perruquée
Gardait bien chèrement une bourse musquée,
Je ne hais pas cela; j'en devins amoureux;
La donzelle n'eut pas le cœur fort rigoureux;
Dans ma poche aussitôt l'amitié nous assemble.
L'avocat enragé de nous voir bien ensemble
(A vous dire le vrai j'avais ravi sa fleur)
Informa contre moi, me traita de voleur;
On m'arrêta pour rapt; me trouvant avec elle,
Je fus mis en prison séparé de la belle;
J'alléguai mes raisons, dis qu'elle était à moi,
Et soutins qu'elle avait ma parole et ma foi :

L'avocat fit pourtant rompre le mariage,
Et, sans mes bons amis, j'étais longtemps en cage.

ZAMORIN.

Tous les hommes d'honneur sont malheureux ainsi :
Mais aujourd'hui pourquoi vous a-t-on mis ici?

CRISPIN.

Pour aimer par excès.

ZAMORIN.

Est-ce une bourse encore?

CRISPIN.

Non, mais un chien de maître, un vaurien que j'adore,
Allant, ce maître et moi, la nuit galantiser :
Et vous ne devez pas vous en scandaliser,
Car enfin l'homme est homme et sujet à faiblesse :
Comme chacun de nous cajolait sa maîtresse,
La justice est venue, et nous le fer au poing
Nous l'avons repoussée et poussée assez loin.
Notre maître d'abord a fait de sa main blanche
Une plaie au prévôt au-dessus de la hanche,
A de son lieutenant offensé le sternum;
Et j'ai fait au greffier visage de guenon,
Lui faisant choir du nez la meilleure partie;
L'estafilade est rare, et faite en symétrie;
Elle lui sied fort bien, et partout passerait
Pour être naturelle à qui ne le saurait.
La plupart des archers sont blessés par mon maître.

ZAMORIN.

En est-il mort quelqu'un?

CRISPIN.

Cela pourrait bien être.
Les cloches ont sonné, dit-on, auprès de là.

ZAMORIN.

Si cette affaire est vraie, et va comme cela,
Il y pourrait entrer un tant soit peu d'échelle :
Mais à l'homme de cœur ce n'est que bagatelle.

CRISPIN.

L'affaire, s'il vous plaît, soit secrète *inter nos*.

ZAMORIN.

Con licenza, patron. Je vais dire deux mots
A l'homme que je vois.

CRISPIN.

Volontiers, camarade,
Et moi, je vais dormir.

ZAMORIN.

Mon ami la Taillade,
Et qui t'amène ici ?

SCÈNE III

LA TAILLADE, ZAMORIN.

LA TAILLADE.

Le dessein de te voir.

ZAMORIN.

Tu me vois en prison.

LA TAILLADE.

Je viens de le savoir.
Ayant à te parler, d'une course inutile
J'ai fait en un moment tous les coins de la ville,
J'ai couru tous les lieux d'assemblée et d'ébat,
Où nous délibérons des affaires d'état.
Enfin, n'espérant plus d'avoir de tes nouvelles,
Par bonheur j'ai trouvé Jeanne des Ecrouelles,
La veuve du boiteux qu'on pendit à Burgos.

ZAMORIN.

Celui qui t'accusa du vol des deux chevaux?

LA TAILLADE.

Le même. Tu sais bien comme la vieille cause;
Elle m'a dit ta prise, et m'en a dit la cause;
Et moi, sans perdre temps, je te suis venu voir,
Enragé que ce soit en ce hideux manoir :
Mais il faut en sortir.

ZAMORIN.

T'a-t-elle dit l'affaire
Comme elle est?

LA TAILLADE.

Je ne sais. Je la trouve peu claire
Comme elle la raconte.

ZAMORIN.

Un certain écolier
Galantisait la sœur de certain cavalier.
Ce certain cavalier, nous ayant bien fait boire,
Et bien payés aussi, pendant une nuit noire,
Nous posta cinq bretteurs, pour réduire à néant,
En pur assassinat, ce brave étudiant.
Ce brave étudiant n'était pas une poule.
Cinq nous l'attaquons seul; seul il nous bat en foule,
Et donne au cavalier d'abord entre œil et bat,
De ces coups qu'entre nous on nomme échec et mat.

Le bourgeois s'accumule, et la justice arrive,
On m'attrape, on m'arrête, on demande qui vive,
Je ne dis pas le mot ; on me met en prison,
Où j'ai toujours dit non, ainsi que de raison.
On fait courir de nous un bruit sourd de galère :
Grâce à Dieu, je ne suis ni traître, ni faussaire.
Si l'on veut que je rame, eh bien ! je ramerai,
J'y suis maître passé ; mais je me vengerai,
Et certains happechairs en auront dans leurs panses.

LA TAILLADE.

Cher Zamorin, il faut pardonner les offenses,
Nous sommes tous chrétiens.

ZAMORIN.

Et quand tu m'as cherché,
Que voulais-tu de moi ?

LA TAILLADE.

Te mettre d'un marché
Pour lequel j'ai touché mille écus à bon compte.

ZAMORIN.

Est-ce affaire de sang ?

LA TAILLADE.

C'est pour tuer un comte,
Le même qui te tient si bien emprisonné,
On lui joue le tour pour un soufflet donné,
Un cartel de défi vers le soir nous l'amène,
Au bout du pont, où l'eau nous tirera de peine
D'ensevelir le corps.

ZAMORIN.

Vous faites bon marché :
Supprimer un seigneur pour si peu, c'est péché.

LA TAILLADE.

Il n'y faut pas songer, c'est une affaire faite.

ZAMORIN.

Qui seront les acteurs ?

LA TAILLADE.

Le Gaucher, la Cliquette,
Le Sevillan et moi.

ZAMORIN.

Vos armes ?

LA TAILLADE.

Sont à feu.

ZAMORIN.

L'épée et le poignard assurent mieux un jeu.

LA TAILLADE.

Nous aurons l'un et l'autre.

ZAMORIN.

Ah ! par ma foi, j'enrage
De n'en pouvoir pas être, et de me voir en cage.

LA TAILLADE.

Tu n'y vieilliras pas.

ZAMORIN.

Qui m'en empêchera ?

LA TAILLADE.

Ce bel argent de Dieu que la Taillade aura.
Seul je touche deux parts, écoute...

SCÈNE IV

LE PRÉVOT, DON PÈDRE, ZAMORIN.

LE PRÉVOT.

Que l'on sorte.
Demeurez, Zamorin, et poussez cette porte.

D. PÈDRE.

On m'impute la mort d'un certain don Louis,
Dont je suis déchargé par les témoins ouïs.
Un seigneur Zamorin, un brave à toute outrance,
Ne m'ira pas charger contre sa conscience,
Et ne voudra jamais à mes dépens mentir,
Quand bien pour ce sujet on le ferait sortir.

LE PRÉVOT.

Dites la vérité, Zamorin.

ZAMORIN.

Dieu me garde
De la cacher jamais. Car plus je le regarde,
(C'est pourtant l'écolier, je le reconnais bien),
Le coupable et monsieur ne ressemblent en rien.
Celui dont vous parlez, était rouge au visage,
Plus petit que monsieur, et plus gros de corsage,
Il était gras à lard, dans sa taille enfoncé ;
Des jambes il faisait un Y grec renversé ;
Car il était cagneux, afin que je m'explique ;
Et monsieur est bien fait, et droit comme une pique.
Ma déposition seule en vaut plus d'un cent.

D. PÈDRE.

Je vous laisse à juger si je suis innocent.

ZAMORIN.

Je vous le maintiens tel, au péril de ma vie.

LE PRÉVOT.

La déposition aide fort à l'envie
Que j'ai de vous servir.

D. PÈDRE.

De l'obligation
Je me revancherai.

LE PRÉVOT.

Même sans caution
On peut vous élargir, dès le moment qu'au comte
Des informations on aura rendu compte.
Vous n'êtes ni connu, ni chargé des témoins :
Sans un plus fort indice, on ne peut faire moins
Que de vous laisser libre : en tout cas, cette affaire
Irait à quelques frais, qu'il faudrait encor faire,
Je ne dis pas pour moi, qui n'aime pas le bien :
Mais vous savez, monsieur, qu'on ne fait rien pour rien.

Le prévôt s'en va.

D. PÈDRE.

Mon brave, je vous suis tout-à-fait redevable.

ZAMORIN.

Des hommes je serais le plus abominable,
Et pire qu'un poltron enté sur un voleur,
Si je n'avais servi votre rare valeur.
Je vous ai vu de près, et n'ai vu de ma vie
Homme dont la valeur m'ait donné plus d'envie,
Et même ait donné plus à la mienne à songer.
Au reste vous saurez que le comte étranger
Qui vous retient ici, vous payera la dette.

D. PÈDRE.

Qu'entendez-vous par-là ?

ZAMORIN.

Que son affaire est faite.
Quelques braves, tous gens de parole et d'effet,
Tantôt auprès du pont lui donneront son fait.
Un seigneur de la cour, pourvu que l'on l'assomme,
Leur doit payer comptant une notable somme.
Un cartel supposé l'amène au rendez-vous,
Où leurs bras agiront et pour eux et pour vous.

D. PÈDRE.

Je vous suis obligé d'une telle nouvelle.

ZAMORIN.

Le secret.

D. PÈDRE.

Vous verrez comme je suis fidèle.

SCÈNE V

CRISPIN, DON PÈDRE, ZAMORIN.

CRISPIN.

Le soleil éclipsé sous un sombre brouillas,
Ou bien, si vous voulez, sous un noir taffetas,
Demande à vous parler.

D. PÈDRE.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Qu'une femme
Dont la mine à mon sens est plus d'une grand'dame
Que d'un moulin à vent, demande à vous parler.

D. PÈDRE.

Elle prend mal son temps, et peut bien s'en aller.

CRISPIN.

Elle n'en fera rien ; car elle est résolue
De vous voir, en dût-elle être ici retenue.

D. PÈDRE.

Je suis bien éloigné de songer à l'amour.
Mais la voici qui vient. Mon brave, au premier jour
Nous nous revancherons.

ZAMORIN.

Brisons là, je vous prie;
Je voudrais faire plus pour votre seigneurie.

D. PÈDRE.

Madame, l'on m'a dit que vous me demandiez.

SCÈNE VI

CASSANDRE, DON PÈDRE, CRISPIN, LISETTE.

CASSANDRE.

Oui, brave cavalier, sachant qui vous étiez,
Sachant votre prison, et que votre noblesse
Est riche de mérite et manque de richesse,
Je viens vous en offrir : mais à condition
Que, sans vous informer de ma condition,
Sans vouloir par mon nom connaître ma personne,
Vous me saurez bon gré de ce que je vous donne.

D. PÈDRE.

Quand le ciel m'aurait fait d'humeur à recevoir,
Je ne puis accepter votre offre sans vous voir,

Ni vous en savoir gré devant que vous connaître.
Je crains le nom d'ingrat, je croirais déjà l'être,
Acceptant un bienfait dont j'ignore l'auteur.
M'irai-je faire ingrat de gaieté de cœur?

CASSANDRE.

Votre raisonnement mes bons desseins élude,
Et l'esprit y paraît plus que la gratitude.
Je sors d'auprès de vous, le visage confus;
Car je ne pensais pas y trouver un refus.
Ce que je vous offrais, et qui n'a pu vous plaire,
Me coûtait mille fois à dire qu'à faire:
Peut-être en l'acceptant, eussiez-vous obtenu
De savoir un secret qui vous est inconnu,
Et qui vous préparait une bonne fortune:
Mais je ne songe pas que je vous importune.

D. PÈDRE.

Madame, je vois bien qu'il faut vous obéir,
Mais souhaiter vous voir est-ce se faire haïr?
Et sans vous offenser...

CASSANDRE.

Vous tenez l'impossible.
Je ne saurais vous voir, sans vous être invisible;
Ou bien vous vous tiendrez à mes conditions,
Ou bien...

Elle parle bas.

CRISPIN.

Vous venez donc, comme des visions,
Tenter les prisonniers? montre-moi ton visage,
Ange de taffetas.

LISETTE.

Tu cherches ton dommage,
Et si tu m'avais vue...

CRISPIN.

En perdrais-je les yeux?

LISETTE.

Tu perdrais ta franchise.

CRISPIN.

Eh bien! voyons, tant mieux.
Mais j'aperçois venir le diantre qui m'emporte,
Ah, mon cher maître!

D. PÈDRE.

Eh bien qu'as-tu?

CRISPIN.

Près de la porte
Je viens de voir le comte.

CASSANDRE.

Ah mon Dieu ! cachez-moi,
C'est mon frère !

D. PÈDRE.

Et c'est vous, madame ?

CRISPIN.

Et c'est donc toi,
Lisette ?

D. PÈDRE, les faisant cacher.

Entrez, entrez vitement.

CRISPIN.

S'il l'a vue,
Nous allons voir beau jeu.

SCÈNE VII

LE COMTE, DON PÈDRE.

LE COMTE.

Ma visite imprévue
Vous surprend.

D. PÈDRE.

Il est vrai que vous me surprenez,
Vous me rendez visite et vous m'emprisonnez.
Venez-vous empirer le sort d'un misérable ?
Vous repaître les yeux du malheur qui m'accable ?
Insulter au captif, sans défense et sans mains ?
Comte, ces sentiments sont bas, sont inhumains,
Et je vous aurais cru d'âme trop généreuse,
Pour vous venger de moi par une voie honteuse,
De moi, qui me vois pris pour vous avoir cherché !

LE COMTE.

Cessez d'expliquer mal ce qui vous est caché.
Vous sortirez demain, n'ayant point de partie,
Et nous nous chercherons après votre sortie.

D. PÈDRE.

Et qui me fait sortir ?

LE COMTE.

Moi, que vous blâmez tant.

D. PÈDRE.

C'est vous qui me rendez ce service important ?

LE COMTE.

C'est moi-même, et qui viens, afin que rien n'y manque,
D'affirmer qu'un des miens vous vit à Salamanque,
Le jour que don Louis fut tué par vos mains.

Ces sentiments sont-ils fort bas, fort inhumains?
Et savons-nous aussi porter loin la bravoure?

D. PÈDRE.

O Dieu! sera-ce à moi d'avoir toujours à coure!
Mais ennemi que j'aime et qu'il faudra pourtant
Que je perde, ou périr moi-même en combattant?
Si vous me délivrez, est-ce qu'il vous importe
Que ce soit tout à l'heure, ou demain que je sorte?

LE COMTE.

Il m'importerait peu que ce fût à l'instant,
Si ce n'est qu'à ma gloire il est fort important,
Quand vous serez sorti, de vous chercher moi-même;
Et cependant il faut par un malheur extrême,
Que le reste du jour, quand vous me chercheriez,
Je me cache où jamais vous ne me trouveriez.
Quelle hâte avez-vous de sortir tout à l'heure?
Attendez à demain.

D. PÈDRE.

Il m'importe, ou je meure.

LE COMTE.

Faisons donc quelque trève.

D. PÈDRE.

Oui, donnez-moi la main,
Mais à condition qu'elle cesse demain.

LE COMTE.

Il faut, querelle à part, que de mes bras j'embrasse
Mon plus grand ennemi, quelque mal qu'il me fasse.

D. PÈDRE.

Faut-il en même temps vous aimer, vous haïr?
Mais, mon père...

SCÈNE VIII

DON FÉLIX, DON PÈDRE, LE COMTE.

D. FÉLIX.

Oui, mon fils, c'est fort bien m'obéir,
C'est croire les conseils d'un père, c'est les suivre;
Fils ingrat, fils poltron, fils indigne de vivre,
Tu venges donc ainsi ton honneur offensé?
Et satisfais ainsi ton père courroucé?
Tu te souviens ainsi de ta sœur subornée?
Et tu gardes ainsi ta parole donnée?
Toi qui la sais garder si rigoureusement,
Que tu fais moins d'état de moi que d'un serment.

Et ne m'avais-tu pas engagé ta parole
De venger mon honneur sur celui qui le vole?
Et par ces mêmes bras dont tu l'as embrassé,
Que je verrais son corps de mille coups percé?
S'il avait eu des miens une pareille étreinte,
Encor que leur vigueur soit déjà presque éteinte,
Ils auraient déchiré son cœur en un instant,
Et si je t'embrassais, ils t'en feraient autant.
Peux-tu bien, sans pleurer, me voir pleurer, infâme?
Vois, vois couler mes pleurs, c'est le sang de mon âme :
Au péril d'épuiser mon corps de tout le sien,
Je répandrai celui qui fait glacer le tien.
Mais laissons-là ce fils qui faisait tant le brave,
Qui fait aux yeux d'un père une action d'esclave;
Ce malheureux verra son vieux père, aujourd'hui,
Vaincre ou mourir, plutôt que vivre comme lui.
Tu te ris, insolent, de ma vaine menace,
Mais mes ans ont encor du feu parmi leur glace :
L'insolence est souvent réduite à supplier;
Le bras qui fait les grands, peut les humilier.
Tiens-toi bien.

D. Félix sort.

LE COMTE.

Vous avez un père fort colère.

D. PÈDRE.

Comte, n'en parlons point, car enfin c'est mon père.
A bien considérer combien vous l'offensez,
Et qu'il nous a trouvés tout à l'heure embrassés,
Mettez-vous à sa place; est-il homme si sage,
Offensé comme il est par un dernier outrage,
Qui ne suive d'abord son premier mouvement,
Et qui ne m'eût traité comme lui rudement?

LE COMTE.

Je vous l'avoue : adieu, nous nous verrons peut-être
Demain; mais d'aujourd'hui je ne saurais paraître,
Ayant à m'occuper jusqu'au soir.

D. PÈDRE.

Je saurai
Bientôt où vous serez.

LE COMTE.

Je vous exempterai
Du soin de me chercher.

SCÈNE IX

LE PRÉVOT, LE COMTE, DON PÈDRE.

LE PRÉVOT.

Monsieur, à la requête
Du seigneur don Félix, avec regret j'arrête
Un homme comme vous.

LE COMTE.

Moi! m'arrêter! comment?
Et pourquoi?

LE PRÉVOT.

C'est, monsieur, pour un enlèvement.

D. PÈDRE.

J'en ai de déplaisir plus que vous l'âme atteinte :
Mais comment a-t-il pu faire sitôt sa plainte?

LE PRÉVOT.

Avant que de venir il avait obtenu
Le décret. Vous savez à quoi je suis tenu :
Si d'ailleurs je pouvais par quelque bon office
Qui dépendît de moi, vous rendre du service ;
Car sur moi vous avez un absolu pouvoir.

LE COMTE.

Monsieur, vous avez fait en tout votre devoir,
Laissez-nous ici seuls, et qu'on sache à la porte
Que je n'empêche point que don Pèdre ne sorte.

LE PRÉVOT.

L'ordre est déjà donné.

LE COMTE.

Laissez-nous donc ici.

Le prévôt s'en va.

D. PÈDRE.

Je suis fâché de voir que l'on vous traite ainsi ;
Mais fiez-vous à moi, je vous donne parole
De vous faire passer au travers de la geôle,
Sans que d'aucun geôlier vous soyez arrêté.

LE COMTE.

Je me croirais par vous comme ressuscité :
Car enfin je me meurs de regret et de honte,
De ce qu'on peut penser que je fais peu de compte
De garder ma parole, alors que j'ai promis,
Moi, qui la sais garder même à mes ennemis.
Je me bats aujourd'hui, puisqu'il vous faut tout dire,
Et dans une heure ou deux, tout au plus tard, expire

Le temps que je me dois trouver au rendez-vous :
J'y manque, on m'emprisonne, et tout cela pour vous.
Mais quel pouvoir, don Pèdre, avez-vous sur la porte?

D. PÈDRE.

Pourvu que vous sortiez, comte, que vous importe
Comment vous sortirez? Je vous ferai sortir,
Mais à condition de ne se départir
D'un ordre très exprès qu'il faut que je vous donne.

LE COMTE.

Je ne manquai jamais de parole à personne.

D. PÈDRE.

Je saurai bien d'ailleurs prendre mes sûretés.
Venez.

LE COMTE.

Jusques ici, nos générosités
Ont fait tous nos combats.

D. PÈDRE.

Il faut qu'elles finissent
Bientôt par un duel.

LE COMTE.

Si mes vœux s'accomplissent,
Ce sera par la paix.

D. PÈDRE.

Nous le saurons demain,
Si nous nous voyons seuls, et le fer à la main.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

CRISPIN, DON PÈDRE.

CRISPIN.

La peste, mon patron, et que vous en savez!
Et quel homme êtes-vous, qui si bien les sauvez,
Qui si bien les prisons fourbez à la sourdine?
Votre esprit en sait plus que n'en dit votre mine.

D. PÈDRE.

N'ai-je pas fait sortir le comte adroitement?

CRISPIN.

Sa sœur n'a-t-elle pas tremblé cruellement?

Mais quelqu'un vient ici : ce sont mes hommes mêmes.
Cachons-nous.

SCÈNE II

LA TAILLADE, QUATRE BRAVES.

LA TAILLADE.

Grâce à Dieu, peu de visages blêmes
Entre quatre bretteurs que nous sommes ici :
Mais ils sont tous choisis par La Taillade aussi.
Mes braves compagnons, nous devons rendre compte
De cinq cents écus d'or, ou de la mort d'un comte ;
Nous sommes bien payés, soyons loyaux marchands,
Je hais plus que la mort tous les hommes méchants.
Si j'étais bien payé pour mettre à mort mon frère,
Je le ferais mourir sans faire de mystère.
Amorçons nos fusils, visitons nos couteaux,
Et n'allons pas ici, messieurs, faire les veaux :
Si nous opérons mal, nulle miséricorde ;
Il y va de la roue, ou du moins de la corde.
Notre homme vient à nous, je m'en vais l'amuser,
Mais surtout prenez garde à bien arquebuser ;
Ajustez bien vos coups sans faire d'équivoque ;
Paraissez à propos, quand il faudra qu'on choque.
Cachez-vous cependant dans ce vieux bâtiment.

SCÈNE III

LE COMTE, DON PÈDRE, LA TAILLADE, TROIS BRAVES.

LE COMTE.

Cavalier, je n'ai pu venir plus promptement,
Mais sachons si c'est vous que je dois satisfaire.

LA TAILLADE.

Oui, c'est moi.

LE COMTE.

Je ne sais ce que j'ai pu vous faire,
Car je ne pense pas vous avoir jamais vu.
Ah, traîtres ! tant de gens me prendre à l'impourvu ;
Mais quand bien vous seriez encore davantage,
Je vous ferais périr.

D. PÈDRE, tuant un des braves d'un coup de pistolet.

Je suis pour vous ; courage,
Le plus méchant est mort.

LA TAILLADE.

Mon arme a pris un rat.

D. PÈDRE.

Ils fuient, les poltrons.

LE COMTE.

Suivons-les.

LA TAILLADE, en fuyant.

Quelque fat
Se ferait assommer.

D. PÈDRE.

Laissez, laissez-les vivre.
Songez à vous défendre, au lieu de les poursuivre.

LE COMTE.

Me défendre? et de qui?

D. PÈDRE.

De moi.

LE COMTE.

De vous!

D. PÈDRE.

De moi.

LE COMTE.

Pourquoi me voulez-vous tant de mal?

D. PÈDRE.

Je le doi.

LE COMTE.

Vous m'aviez obligé de me venir défendre,
Et mes bienfaits pouvaient sans doute vous le rendre;
Mais si me défendant vous m'aviez obligé,
M'appelant au combat vous m'avez outragé.
Sans vouloir pénétrer dans cette extravagance,
Je veux bien contre vous me battre à toute outrance;
Mais avant, contentez ma curiosité,
Et ne vous couvrez plus d'un visage emprunté.

D. PÈDRE.

Vous n'y trouverez pas un grand sujet de joie.

LE COMTE.

Il ne m'importe, ôtez le masque, et qu'on vous voie.

D. PÈDRE.

Je l'ôte.

LE COMTE.

O Dieu! c'est vous, don Pèdre, et qui l'eût cru?

D. PÈDRE.

Je pense avoir payé ce que je vous ai dû :
De votre part aussi vous en ferez de même,
Et me satisferez.

LE COMTE.

Mon regret est extrême,
D'avoir à me servir de mon bras contre vous.

D. PÈDRE.

Je le crois : mais enfin que dirait-on de nous?
Ne différons donc plus, bannissons la tendresse,
Ne faisons plus agir que la force et l'adresse.

LE COMTE.

Défends-toi, nous faisons trop languir notre honneur.

D. PÈDRE, son épée se casse.

Du premier coup je suis sans épée? ô malheur!

LE COMTE.

Il faut mourir, don Pèdre, ou demander la vie.

D. PÈDRE.

J'aime mieux mille fois qu'elle me soit ravie
Que de la demander, fais ce que tu pourras.

LE COMTE.

Ta mort est en mes mains.

D. PÈDRE.

Et ma vie en mes bras.

LE COMTE.

Non, non, de ta valeur la mienne est trop éprise,
Je t'attendrai, cours vite, et reviens sans remise,
Lorsque tu te seras d'un autre fer pourvu.

D. PÈDRE.

O Dieu! faut-il encor qu'un malheur imprévu
Me surprenne et me rende envers vous redevable!
Je reviens à l'instant.

LE COMTE.

Du corps d'un misérable,
Je ne me trouve pas fort bien accompagné,
Et je pourrais de meurtre en être soupçonné.
Tâchons donc de jeter au fond de la rivière
Ce corps, dont les corbeaux devraient être la bière.
Je vois du monde; il faut l'aller jeter plus bas.

SCÈNE IV

CRISPIN, BÉATRIX, LÉONORE, CASSANDRE.

CRISPIN.

Les porteurs sont fourbus.

BÉATRIX.

Ou pour le moins bien las.

CRISPIN.

Madame, c'est ici que j'ai laissé mon maître,
Je ne sais pas pourquoi, pour se battre peut-être.

LÉONORE.

Il n'y paraît personne. Ah! je n'en doute plus,
C'en est fait : et nos pas sont ici superflus.
Si l'un d'eux ou tous deux ont achevé de vivre,
Ils m'auront enseigné par où je les dois suivre :
N'en doutez point, Cassandre, en un malheur pareil
De mon seul désespoir je suivrai le conseil.
Alors, aimable sœur d'un peu sincère frère,
Peut-être ferez-vous ce qu'il aurait dû faire,
Vous aurez de mes maux quelque compassion.

CASSANDRE.

J'ai besoin, comme vous, de consolation :
Nous craignons, vous et moi, pour deux aimables frères,
Nous ne craignons pas moins pour leurs chers adversaires,
Je ne vous trouve pas plus à plaindre que moi.

LÉONORE.

O Dieu! n'est-ce pas là le comte que je vois,
Sans chapeau, sans casaque, au bord de la rivière?
D'un funeste accident j'ai la peur toute entière,
Je le vois dans l'état qu'on est quand on se bat,
Je n'en dois plus douter, ils ont fait leur combat,
Il est seul, et mon frère aura perdu la vie,
Et le barbare comte a sa rage assouvie.
Et mon malheur est tel, que si j'ose songer
A me venger sur lui, c'est sur moi se venger.
Allons, Cassandre, allons trouver ce sanguinaire,
Allons lui demander votre amant et mon frère.
O méchant, que mes yeux ont peine à regarder!
Qu'as-tu fait de mon frère?

SCÈNE V

LE COMTE, LÉONORE, CASSANDRE, CRISPIN.

LE COMTE, sortant du bord de l'eau.

Avais-je à le garder?

LÉONORE.

Oui, traître, tu l'avais, si ton âme cruelle
M'avait aimée autant que je te suis fidèle.
Que tu te sais bon gré, dis-moi la vérité,
De m'avoir fait ouïr une brutalité!
Avais-je à le garder? ô réponse barbare!

LE COMTE.

Madame, il n'est pas mort; mais votre esprit s'égare.

LÉONORE.

Perfide! mon esprit n'a point à s'égarer :
Il s'égara dès lors qu'il t'ouït soupirer;
Que sur de faux soupirs et sur de fausses plaintes,
Il crut trop aisément à tes promesses feintes :
Mais tu sais bien mon faible et que j'ai trop d'amour;
Tu peux impunément m'offenser chaque jour.
Si du bien que je perds le penser m'est funeste,
Il ne me l'est pas moins pour celui qui me reste.
Tout ingrat que tu m'es, je ne te puis haïr,
Et ma bouche ne peut longtemps mon cœur trahir.

LE COMTE.

Consolez-la, ma sœur.

CASSANDRE.

Console-moi toi-même;
Tu m'es plus odieux cent fois qu'elle ne t'aime.

LE COMTE.

Je crois qu'un même mal vous fait parler ainsi.

CASSANDRE.

Oui, don Pèdre m'aimait, et je l'aimais aussi.

LE COMTE.

Je vous trouve en sa mort toutes deux bien à plaindre.

CASSANDRE.

Peut-être verras-tu que je suis bien à craindre.

LE COMTE.

Ce pendant que ma sœur pleurera le trépas
De cet aimable mort, qui pourtant ne l'est pas,
Madame, vous plaît-il... Mais je vois votre père,
Qui vient me demander encore votre frère.
Si ce mort revenait, il m'épargnerait bien
Des contestations qui ne servent de rien.

SCÈNE VI

DON FÉLIX, UN PRÉVOT ET SA SUITE, LÉONORE, CRISPIN.

D. FÉLIX.

Ne l'aperçois-je pas ma déloyale fille,
Cet opprobre honteux d'une illustre famille?
Mais le ciel juste enfin me la fait retrouver,
Et son amant ici ne saurait la sauver.

LE COMTE, à part.

Ce vieillard et ces gens me donnent de la peine.

LE PRÉVOT.
Monsieur, vous êtes pris, la résistance est vaine.
LE COMTE.
Et qu'ai-je fait, messieurs?
D. FÉLIX.
Tu viens de me tuer
Un fils, et tu me dois aussi restituer
L'honneur que me ravit une fille enlevée.
LE COMTE.
Si don Pèdre est vivant, si sa sœur est trouvée,
Qu'aurai-je fait encor?
D. FÉLIX.
Tu t'en ris, inhumain!
Et ton habit sanglant et ta sanglante main
Ne convainquent que trop ton âme meurtrière.
LE COMTE.
Qu'aurais-je fait du corps?
D. FÉLIX.
Il est dans la rivière.
LE PRÉVOT.
On vous l'a vu jeter.
D. FÉLIX.
Le voilà bien confus!
LE COMTE.
Eh bien! vous me tenez, ne contestons donc plus.
LE PRÉVOT.
S'il vit, vous n'aurez pas grand sujet de vous plaindre.
D. FÉLIX.
Tant que je l'aie vu vivant, j'ai tout à craindre.
Qu'as-tu fait de ton maître?
CRISPIN.
Armé comme un voleur
Il est tantôt venu jusqu'ici...
D. FÉLIX.
Mon malheur
N'est que trop avéré!
CRISPIN.
Le regard fort funeste,
Et l'esprit fort hargneux. J'ignore tout le reste.
J'ai couru vous chercher, et ne vous trouvant pas,
J'ai trouvé votre fille, elle a doublé le pas
En Basque, et cette dame est venue avec elle :
De tout ce que je sais, c'est le récit fidèle.
D. FÉLIX.
Hélas! mon fils est mort!

CRISPIN.

Il était fort mortel;
Si peu que je l'ai vu, je l'ai reconnu tel.

D. FÉLIX.

Ote-toi, mal plaisant et froid bouffon.

LÉONORE.

Mon père!

D. FÉLIX.

Oses-tu me parler sans craindre ma colère?
Oses-tu sans rougir paraître au jour ainsi?

CRISPIN.

Défâchez-vous, mortels, je vois venir ici,
De tant de gens fâchés l'infaillible remède :
C'est comme qui dirait don Pèdre de Cespède.

SCÈNE VII

DON PÈDRE, LE COMTE, DON FÉLIX, LÉONORE, BÉATRIX, CRISPIN, ETC.

D. PÈDRE.

Mon père et des archers!

LE COMTE.

Eh bien! ton fils tué,
Impétueux vieillard, t'est-il restitué?

D. FÉLIX.

Je te revois encore, agréable surprise!

CRISPIN.

Ou je me trompe fort, l'affaire est en sa crise.

D. PÈDRE.

Il entre du Crispin ici : mais si tantôt
Je te trouve à l'écart...

CRISPIN.

Ah, fouillez-moi plutôt,
Si j'ai parlé de rien.

LE COMTE.

Don Pèdre, l'on m'arrête
Pour vous avoir tué.

D. FÉLIX.

Non; c'est à ma requête,
Pour avoir enlevé ma fille; et je prétends
Qu'un mariage seul peut nous rendre contents.

LE COMTE.

Don Félix, ce n'est pas par tant de violence,
Que tu devrais tâcher d'avoir mon alliance;

tout le monde entier prendrait parti pour toi,
se dépendrait encor toute de moi.
e puissants motifs en ta faveur combattent,
fiers sentiments de mon âme s'abattent.
nais ton mérite et sais ta qualité,
auras aussi ma générosité.
refuse plus d'épouser Léonore :
'un frère perdu la douleur dure encore.
et couvert de deuil sous l'hymen m'engager!
r une sœur! d'un frère se venger!
e des actions qui s'accordent ensemble?
les accorder, si l'hymen nous assemble,
haïr le frère, il faut aimer la sœur,
croire l'amour, il faut croire l'honneur,
son veut aussi que je vous satisfasse.

D. PÈDRE.

ıonneur insigne ajoutez une grâce;
tre ignorez-vous que j'aime votre sœur
ous les respects, avecque tout l'honneur
peut exiger d'un esclave fidèle :
it les tourments que j'ai soufferts pour elle,
pour son sujet le destin a permis,
este accident qui nous rend ennemis:
me soit témoin, que défendant ma vie,
sans votre secours elle m'était ravie,
sse reconnu l'auteur d'un tel dessein,
à son fer cent fois laissé percer mon sein,
ıt-être cherché mon salut en ma fuite,
que repousser son ardente poursuite.
vis attaquer d'un jeune homme en fureur,
ıme il me pressait avec plus de vigueur
s lâches poltrons que nous mîmes en fuite,
où ma valeur se trouva lors réduite.
à me défendre, ou j'avais à mourir.
e périr moi-même, ou de faire périr,
ılus naturel de choisir l'un que l'autre,
t comme arriva mon malheur et le vôtre.
nonsieur, me donnant Cassandre, cet honneur
nnemi vous fait un frère, un serviteur.

LE COMTE.

ıimez donc ma sœur, don Pèdre?

D. PÈDRE.

Je l'adore.

LE COMTE.

t à vous, et moi je suis à Léonore.

LÉONORE.

Mon père, pardonnez.

D. FÉLIX.

Tout n'a que bien été,
Hasardant votre honneur vous l'avez augmenté.

LE COMTE, à don Félix.

Allons chez vous, monsieur, car un logis funèbre
N'admet point d'action si gaie et si célèbre,
Que celle dont un jour nos illustres neveux,
Si la bonté du ciel en accorde à nos vœux,
Auront à se vanter chez les races futures,
Tant de nos procédés et de nos aventures,
Que de l'état heureux où l'amour nous a mis,
Nous faisant appeler généreux ennemis.

CRISPIN.

Béatrix de mon cœur.

BÉATRIX.

Cher Crispin de mon âme.

CRISPIN.

De ces heureux amants faisons l'épithalame.

BÉATRIX.

J'en suis : souhaitons-leur des filles et des fils
De l'humeur de Crispin.

CRISPIN.

Ou bien de Béatrix.

FIN DE L'ÉCOLIER DE SALAMANQUE.

L'HÉRITIER RIDICULE

OU

LA DAME INTÉRESSÉE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES

DON DIÈGUE DE MENDOCE.
FILIPIN ou DON PÉDRO DE BUFFALOS, laquais de don Diègue.
ROQUESPINE, écuyer de don Diègue.
CARMAGNOLLE, valet de don Pédro de Buffalos.
DON JUAN DE BRACAMONT.
LÉONORE DE GUSMAN.
HÉLÈNE DE TORRÈS.
BÉATRIX, servante de Léonore.
PAQUETTE, servante d'Hélène.
MUSICIENS.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

LÉONORE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Madame, c'est courir beaucoup, et ne rien prendre ;
Pour moi, je n'en puis plus, je commence à me rendre :
Si vous vouliez un peu regagner la maison,
Vous ne feriez pas mal.

LÉONORE.

Béatrix a raison.....
De se lasser enfin de prendre tant de peine ;
Mais elle ne sait pas le sujet qui me mène.

BÉATRIX.

Vous ne le savez pas aussi.

LÉONORE.

Je le sais bien,
Mais trop pour mon repos.

BÉATRIX.

Trop aussi pour le mien.
Moi qui croyais marcher des mieux pour une fille,
Qui l'aurais disputé contre un porte-mandille,
Je confesse pourtant que vous allez du pied
Comme moi, pour le moins, voire mieux de moitié.
Pour moi, je ne vais plus quasi que d'une fesse.
Car vous ne parlez point, et vous rêvez sans cesse.
Madame, encore un coup, je ne puis tant aller,
Si je n'ai quelquefois le plaisir de parler;
Mais pourvu que je parle, et que l'on me réponde,
J'irai, sans me lasser, jusques au bout du monde.

LÉONORE.

Oui, Béatrix, un peu de conversation:
J'y consens, et t'écoute avec attention.

BÉATRIX.

Discourons donc un peu, mais qu'il ne vous déplaise,
Du sujet qui vous fait sans carrosse et sans chaise,
Sans écuyer, sans gens, sans suite, sinon moi,
Courir le long du jour sur le pavé du Roi.
Je ne m'ingère point de condamner la chose
Avant que la savoir; mais l'effet qu'elle cause,
Ma lassitude à part, je ne le puis louer;
Car, ma chère maîtresse, il faut vous avouer
Que depuis quatre jours que vous courez la rue,
Et faites malgré moi de la dame inconnue,
Si c'est avec dessein qu'il a mal réussi,
Et si c'est sans dessein que les fous font ainsi.
Vous ne savez pas bien, ma foi, ce que vous faites.
Que dira-t-on de vous, si l'on sait qui vous êtes?
Vous qui dites toujours, mon Dieu, que dira-t-on?
Vous, qui dites toujours, le trouvera-t-on bon?
Qui de tout et partout faites la scrupuleuse?
Ne redoutez-vous point qu'on vous nomme coureuse?
Car ce nom-là vous est (sauf votre honneur) bien dû,
Si vous courez ainsi toujours à corps perdu.
Et ne songez-vous point aux langues de vipère,
Qui tondent sur un œuf, qui de tout font mystère?
Les uns diront du moins que vous perdez le sens,
Les autres plus, selon qu'ils seront médisants.
Moi qui chéris l'honneur autant et plus qu'un autre,
Que fera-t-on au mien, si l'on s'attaque au vôtre,

Puisque l'on dit toujours, tel maître tel valet?

LÉONORE.

Je n'attendais pas tant de ton esprit follet,
Mais puisque je te trouve aujourd'hui si morale,
Je te veux croire aussi d'une âme assez loyale,
Pour apprendre de moi le sujet important
Qui me fait tant courir, et qui te lasse tant.
Ecoute donc.

BÉATRIX.

Vraiment, madame, si j'écoute!
Je choisirais plutôt de ne voir jamais goutte,
Que de n'écouter pas un important secret.
C'est mon plus grand plaisir, mais j'ai l'esprit discret.

LÉONORE.

Sache donc, Béatrix, que j'aime.

BÉATRIX.

Est-il possible?
vous en aime mieux, il faut être sensible.
Pour moi, je vous croyais plus dure qu'un rocher;
Mais puisque je connais que l'on peut vous toucher,
Si pour vous y servir il ne faut que ma vie,
Madame, assurez-vous que vous serez servie.

LÉONORE.

Mais je suis, Béatrix, malheureuse à tel point,
Que j'aime un cavalier.....

BÉATRIX.

Qui ne vous aime point?

LÉONORE.

Non, mais qui ne sait pas que pour lui je soupire.

BÉATRIX.

Le malheur n'est pas grand, il ne faut que lui dire.

LÉONORE.

Et comment, Béatrix?

BÉATRIX.

C'est moi qui lui dira :
Reposez-vous sur moi, Dieu nous assistera.
Quand c'est à bonne fin, l'œuvre n'est pas mauvaise.
Ah! vraiment, il vaut mieux aimer chaud comme braise,
Que haïr son prochain et lui faire le froid.
Madame, il faut aimer ce qu'aimable l'on croit,
Et ne prétendre pas aussi pour être aimable,
Qu'on ait droit de laisser périr un misérable.
Quand votre amant serait plus fier qu'un Narcissus,
J'en viendrais bien à bout, j'en aurais le dessus.
Et si je ne tiens pas la chose difficile :

Comment trouverait-il qui vous vaille en la ville?
Nommez-le seulement, je vous le rends rendu;
Et quand pour son mérite il ferait l'entendu;
Car je ne doute pas qu'il n'en ait plus qu'un autre,
Puisqu'il a le pouvoir d'assujettir le vôtre,
Nous avons pour gagner les superbes amants
Des secrets aussi forts que des enchantements.
Mais pour vous que le ciel a faite toute belle,
Vous n'avez qu'à jouer un peu de la prunelle,
Vous n'avez qu'à lui faire une fois les yeux doux,
Vous le verrez bientôt embrasser vos genoux;
Belle, riche d'esprit, noble, avec tous ces charmes,
Vous avez des désirs qui vous coûtent des larmes?
C'est bien plutôt à vous à donner des désirs,
Qui causent de l'extase, ou bien des déplaisirs.
Selon que vous serez en humeur de bien faire,
Il sera trop heureux, madame, de vous plaire.

LÉONORE.

Oh! oh! la Béatrix, qui t'en a tant appris?
Je ne connaissais pas ton mérite et ton prix;
Je ne pensais avoir qu'une simple servante,
Et tu t'es découverte une fille savante.

BÉATRIX.

Je puis parler d'amour, puisque j'en ai tâté,
Et puis vous y servir, puisque j'en ai traité;
Mais depuis un certain, qui mourut à la guerre,
Je ne prends plus plaisir aux choses de la terre.
Que maudit soit le jour que premier je le vis!
Si mon cruel destin ne me l'avait ravi,
Je ne me verrais pas une simple soubrette!
Mais Dieu l'a bien voulu, sa volonté soit faite.
Parlons de votre affaire, et me contez un peu
Comment, quand, et par qui votre cœur a pris feu.

LÉONORE.

Ce fut un peu devant que nous fussions ensemble.
Dieux! à ce souvenir je frissonne et je tremble.
Un jour qu'il fit fort beau, j'allai me promener
Aux champs, où j'avais fait apprêter le dîner,
J'avais pris avec moi quatre de mes amies.
Après dîner étant toutes cinq endormies,
En attendant le frais, laissant passer le chaud,
Un effroyable bruit me réveille en sursaut;
Je me lève, et ne vois dans la chambre paraître
Qu'une épaisse fumée, à travers la fenêtre;
Je vois le ciel en feu, qui me remplit d'effroi,

Je tombe évanouie, et si fort hors de moi,
Que qui m'eût vue alors, m'eût crue aisément morte.
Le feu gagnait déjà l'escalier et la porte.
Ces dames qui m'avaient laissée en ce danger
(La peur les avait bien empêché d'y songer)
Versaient assez de pleurs, faisaient assez de plaintes,
Et je jurerais bien qu'elles n'étaient pas feintes,
Offraient assez d'argent; mais à me secourir,
Chacun faisait le sourd, de crainte de mourir :
Alors qu'un cavalier conduit par un bon ange,
Arrive, est informé de ce malheur étrange.
Ces dames, en pleurant, lui content mon malheur :
Et lui (fut-il jamais de pareille valeur?
Fut-il jamais vertu comparable à la sienne ?)
Met sa vie au hasard pour secourir la mienne,
Saute sans hésiter de son carrosse en bas,
Passe au travers du feu qui ne l'épargne pas,
Monte vite en la chambre, ou plutôt il y vole.
Cette belle action dehors passe pour folle,
On le plaint, on le croit aussi perdu que moi,
Lorsqu'on le voit sortir, me traînant après soi,
Le poil brûlé, le teint tout noirci de fumée.
Il ne s'en alla pas tant qu'il me vit pâmée,
Mais sitôt qu'il me vit reprendre mes esprits,
Sans que son action reçut le moindre prix ;
Je confesse en cela que l'on fit une faute,
Et par là j'ai bien vu qu'il a l'âme bien haute;
Sans se faire de fête, ou se faire valoir,
Sans qu'il me soit depuis seulement venu voir,
Il s'éloigna de nous, ce bel ange visible.
Juge si j'en reçus un déplaisir sensible,
Alors qu'on m'eut appris ce que je lui devois.
C'est ce qui m'a réduit au point où tu me vois;
C'est ce qui m'a depuis fait verser tant de larmes,
Et donné sur mon cœur tant de force à ses charmes,
Que rien ne me paraît aimable comme il est.
Après lui dans la cour personne ne me plaît,
Soit qu'il soit trop aimable, ou moi trop susceptible
D'un amour, qu'à chasser j'ai fait tout mon possible,
Car je l'ai vu depuis, cet aimable vainqueur;
Mais je ne l'ai pu voir qu'aux dépens de mon cœur;
Mais je ne l'ai pu voir sans en être amoureuse,
Et de plus, Béatrix, jalouse et furieuse.
Ne désapprouve point ces mouvements jaloux;
Je l'ai vu depuis peu dans l'église à genoux,

Discourant en secret avec une inconnue,
Que mon page suivit jusque dans cette rue;
Et c'est pour quoi j'y viens depuis deux ou trois jours.
Et ce qui m'y fait faire avec toi tant de tours.
Mais j'aperçois venir le plus fâcheux des hommes,
Je suis au désespoir s'il connaît qui nous sommes;
C'est un homme choquant, un homme sans raison.

BÉATRIX.

Entrons sans marchander dedans cette maison,
J'en vois sortir, me semble, une femme assez belle.

LÉONORE.

Mon Dieu! sans la connaître?

BÉATRIX.

Et vous mangera-t-elle?
Allez, allez, madame, et parlez hardiment,
Il ne vous en saurait coûter qu'un compliment.

SCÈNE II

LÉONORE, HÉLÈNE.

LÉONORE.

Madame, n'ayant pas l'honneur de vous connaître,
Vous n'approuverez pas ma liberté, peut-être;
Mais vous ne pouvez pas avoir tant de beauté,
Que vous n'ayez beaucoup de générosité.
Ce cavalier qui vient, me poursuit, il m'importe
D'éviter son abord, je crois qu'à votre porte
Je rencontre à propos un lieu de sûreté,
Où je ne craindrai point son importunité.

HÉLÈNE.

A votre seul abord, sans voir votre visage,
Je vous accorderais encore davantage.
Approchez-vous, madame, et ne redoutez rien.

SCÈNE III

DON JUAN, LÉONORE, HÉLÈNE.

D. JUAN.

En vain vous vous cachez, je vous reconnais bien,
Pourquoi me fuyez-vous, ingrate Léonore?
Ah! c'est trop maltraiter celui qui vous adore,
Et qui pourtant est prêt de se mettre à genoux,
S'il a pu vous déplaire en courant après vous.

LÉONORE.

Oui, seigneur don Juan, c'est moi, je le confesse;
Quel plaisir prenez-vous à me fâcher sans cesse?
Pensez-vous emporter par obstination
Ce qu'on ne peut gagner que par affection?
Mon humeur, dites-vous, est une chose étrange.
Quand Dieu vous aurait fait aussi parfait qu'un ange,
Quand il vous aurait fait un objet plein d'appas,
Avecque tout cela vous ne me plairiez pas.
De cette aversion vous demandez la cause,
C'est vous seul qui pouvez en savoir quelque chose,
Puisque cette cause est, ainsi que je le croi,
Et, selon l'apparence, en vous plutôt qu'en moi.
Pour donner de l'amour, le secret est de plaire.
Vous ne me plaisez pas, que pensez-vous donc faire?
Vous m'offrez votre cœur en échange du mien :
Pourquoi changer mon cœur, si je m'en trouve bien?
Et quand je voudrais bien le changer pour un autre,
Êtes-vous assuré que je prisse le vôtre?
Parce que vous m'aimez, vous dois-je aimer aussi?
Est-ce bien raisonner que de conclure ainsi?
Vous m'aimez, dites-vous, car je suis bien aimable.
Si vous ne m'êtes pas en cela comparable,
Si vous n'êtes aimable autant que je le suis,
C'est me demander trop, et plus que je ne puis;
Et c'est, sur ce sujet, tout ce que je puis dire.

HÉLÈNE.

Je ne vois pas pour vous grande matière à rire,
Mais bien à composer de pitoyables vers
Contre la dureté de ce sexe pervers,
Contre les cruautés de ces méchantes femmes,
Qu'on devrait assommer à grands coups d'épigrammes.

D. JUAN.

Ah! madame, c'est trop avoir de cruauté :
Railler un malheureux, c'est une lâcheté;
Mais de ce procédé, quoiqu'il soit bien étrange,
Si vous me procurez un regard de mon ange,
Je vous promets, madame, et je vous le tiendrai,
Que, comme d'un bienfait, je m'en ressouviendrai.

LÉONORE.

Hé! mon Dieu, don Juan, lorsque vous m'aurez vue,
Quel plaisir pensez-vous recevoir de ma vue?
Je vous regarderai comme un persécuteur.

D. JUAN.

Est-ce persécuter que de donner son cœur?

LÉONORE.

Entendrai-je toujours dire la même chose?

HÉLÈNE.

Encore que je sois suspecte en cette cause,
Sachez, mon cavalier, qu'aimer sans agrément,
C'est dépenser son bien très inutilement;
C'est n'être pas trop bien avec sa destinée,
Et dès ce monde ici vivre en âme damnée.
Ce qui de vous étant de près considéré,
Laissez madame en paix, et me sachez bon gré
De vous avoir donné cet avis salutaire.

D. JUAN.

Je veux suivre un avis au vôtre tout contraire,
Et, que je plaise ou non, servir jusqu'à la mort
Cette ingrate beauté de qui dépend mon sort,
Le temps pourra changer son humeur de tigresse.

LÉONORE.

N'espérez rien du temps qu'une triste vieillesse,
La chute des cheveux et la perte des dents;
Et parce qu'avec vous je passe mal le temps,
Et que madame en est sans doute importunée,
Allez pester plus loin contre la destinée.

D. JUAN.

Madame, j'attendrai plutôt jusqu'à demain,
Que je n'aie l'honneur de vous donner la main
Jusqu'à votre demeure.

LÉONORE.

Et moi, pour m'en défendre,
J'espère vous lasser en vous faisant attendre.

HÉLÈNE.

Vous voulez donc, monsieur, assiéger ma maison?

D. JUAN.

Vous êtes contre moi, madame?

HÉLÈNE.

Avec raison.
Vit-on jamais user de telle violence?
Si quelqu'un m'avait fait une pareille offense...
Mais je vois don Diègue, il vient tout à propos.

LÉONORE, tout bas.

Ah! Béatrix! c'est lui qui trouble mon repos.

HÉLÈNE.

Vous ne voulez donc pas laisser en paix madame?

D. JUAN.

Vous voulez donc qu'un corps s'éloigne de son âme?

HÉLÈNE.

Je ne puis plus souffrir tant d'incivilité.
Don Diègue, de grâce, ayez la charité
De vouloir délivrer une dame assiégée,
A quoi je suis aussi par honneur engagée.

SCÈNE IV

DON DIÈGUE, HÉLÈNE, DON JUAN.

D. DIÈGUE.

Hé! madame, qui donc vous fait la guerre ainsi?

HÉLÈNE.

C'est monsieur.

D. DIÈGUE.

Don Juan, puis-je croire ceci?

HÉLÈNE.

J'étais devant ma porte, une dame inconnue
Avecque sa suivante à la hâte est venue
Se sauver près de moi pour éviter l'abord
De monsieur que voilà, qui la courait bien fort.
Il l'aime, à ce qu'il dit, elle ne l'aime guères,
Et le lui vient de dire en paroles bien claires.
Lui, sans se rebuter de sa sévérité,
La veut accompagner contre sa volonté.
Son importunité m'a semblé bien étrange,
Et c'est peu respecter ce qu'il nomme son ange.
Je l'ai voulu prier, je n'ai rien obtenu.
C'est où nous en étions, quand vous êtes venu.

D. DIÈGUE.

Ah! seigneur don Juan, nous devons tout aux dames,
Les hommes ne sont nés que pour servir les femmes.

D. JUAN.

Ce que vous dites là, qui le sait mieux que moi?
Mais lorsque j'ai pensé faire ce que je doi,
Lui présenter la main pour la mener chez elle,
Elle m'a refusé, l'ingrate, la cruelle,
Elle a fait l'inconnue et m'a caché ses yeux,
Après deux ans entiers que j'ai brûlé pour eux.
A la fin, la fureur suivra la patience.

D. DIÈGUE.

Prétendez-vous vous faire aimer par violence?
L'amour se doit gagner et ne se peut ravir.
Si vous le trouvez bon, je m'offre à vous servir,
Demain, si vous voulez, je lui rendrai visite.

D. JUAN.

Je suis au désespoir.

D. DIÈGUE.

Un homme de mérite
Doit espérer toujours.

D. JUAN.

Ah ! l'ingrate beauté
A trop peu de justice et trop de cruauté.
J'ai juré de la voir ; je ne puis, sans offense...

D. DIÈGUE.

Don Juan, en amour, le vœu d'obéissance
Va devant tous serments. Allons.

D. JUAN.

Je le veux bien.
Vous promettez beaucoup, mais je n'espère rien.

SCÈNE V

HÉLÈNE, LÉONORE, BÉATRIX.

HÉLÈNE.

Il s'en va bien fâché, le pauvre misérable.
Vous ne me tiendrez pas une rigueur semblable,
Je verrai ces beaux yeux qui lui font tant de mal,
Et votre amant s'en va devenir mon rival.

LÉONORE.

Me montrer, ce n'est pas le moyen de vous plaire,
Mais, vous obéissant, je ne saurais mal faire.

HÉLÈNE.

Ah ! vraiment ! je l'excuse au lieu de le blâmer ;
Il ne vous a pu voir et s'empêcher d'aimer.
Ou trouvez le moyen de vous rendre invisible,
Ou laissez-vous aimer.

LÉONORE.

Madame, est-il possible,
Lorsque vous me raillez assez visiblement,
Que vous gagniez pourtant mon cœur absolument ?
Vous m'avez fait, madame, un plaisir dont j'espère
Me revancher bientôt ; et monsieur votre frère,
En éloignant de moi cet empereur des fous,
S'est acquis dessus moi ce qu'il peut dessus vous.

HÉLÈNE.

Don Diègue est de soi si fort considérable,
Que si j'avais pour frère un cavalier semblable,

Quand cela m'ôterait la plupart de mon bien,
J'y gagnerais beaucoup.

LÉONORE.

Il ne vous est donc rien?

HÉLÈNE.

Non, mais il tâche assez de m'être quelque chose.

LÉONORE.

Sa qualité peut-être inégale est la cause
Qu'il aura de la peine à parvenir si haut.

HÉLÈNE.

Dans sa condition il est bien sans défaut,
On n'en saurait non plus trouver en sa personne,
Mais ce n'est pas pour rien aujourd'hui qu'on se donne.
Don Diègue est fort pauvre ; étant ce que je suis,
Je veux vivre à la cour, sans bien je ne le puis ;
Mon bien est médiocre, et j'aime la dépense.

LÉONORE, tout bas.

Ma crainte et mes soupçons font place à l'espérance.

HÉLÈNE.

Que dites-vous ?

LÉONORE.

Je dis qu'en épousant un gueux,
Quelque bien que l'on ait, d'un pauvre on en fait deux.

HÉLÈNE.

Don Diègue est aimable et son nom est Mendoce,
Mais cela ne fait pas bien rouler un carrosse.
Un oncle, à ce qu'il dit, gouverneur au Péru,
Lui garde bien du bien, mais il n'est pas venu ;
Je n'aime pas le bien qui n'est qu'en espérance,
Je l'amuse pourtant de quelque complaisance,
Qui ne me coûte guère et ne m'engage à rien.
N'en ai-je pas sujet ?

LÉONORE.

Ah ! que vous faites bien,
Et que l'on voit souvent des filles abusées,
Pour n'être pas ainsi que vous bien avisées !
Mais le plaisir que j'ai de vous entretenir,
Dont je veux conserver toujours le souvenir,
Et que je dois sans doute à ma bonne fortune,
M'empêche de songer que je vous importune :
Je prends congé de vous.

HÉLÈNE.

Faites-moi donc savoir
Le nom de la beauté que j'ai l'honneur de voir,

Et dont la connaissance est pour me rendre vaine.
Je veux vous aller voir.

LÉONORE.

Je n'en vaux pas la peine.
Pour vous obéir donc, mon surnom est Gusman,
Mon nom est Léonore, et je loge à Saint-Jean.

HÉLÈNE.

Et moi, pour vous le rendre en la même monnoie,
Hélène de Torrez.

LÉONORE.

Ce m'est beaucoup de joie
De connaître une dame en qui la qualité,
Aussi bien que l'esprit égale la beauté;
Je reviendrai bientôt chez vous vous rendre grâce
De votre bon secours.

HÉLÈNE.

Avant que le jour passe
Je vous visiterai. Paquette!

SCÈNE VI

PAQUETTE, HÉLÈNE.

PAQUETTE.

Qui va là!

HÉLÈNE.

Maraude, osez-vous bien me répondre cela?
Don Diègue a-t-il lu ma lettre?

PAQUETTE.

Oui, madame.

HÉLÈNE.

Et que vous a-t-il dit?

PAQUETTE.

Il vous nomme son âme,
Son ange, son soleil, son inclination,
Et cent autres beaux mots pleins de soumission,
Qui m'ont bien fait pleurer, car je suis un peu tendre.
Sans doute je serais personne aisée à prendre;
Et qui me parlerait d'une mourante voix,
Aurait mon cœur, mon âme, et plus si je l'avois.
Quand je vois don Diègue auprès de vous en larmes,
Vous dire cent beaux mots qui sont autant de charmes,
Et que je considère aussi, d'autre côté,
Hélène de Torrez, dont il est écouté,

Qui ne s'en émeut point, au lieu de satisfaire
Aux obligations...

HÉLÈNE.

Je vous ferai bien taire.
Cette coquine-là se mêle de prêcher.
Allez dire à quelqu'un qu'on cherche le cocher.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

DON DIÈGUE, ROQUESPINE.

D. DIÈGUE.

Ah! je n'ai jamais vu d'homme plus obstiné;
En son logis pourtant enfin je l'ai mené.
Il revenait toujours à la dame inconnue
Qu'il avait rencontrée au milieu de la rue
Et n'avait pas voulu lui montrer ses beaux yeux
Qu'il appelait ses rois, ses soleils et ses dieux.
Il a fait cent serments qui ne sont pas vulgaires;
Il a pris le bon Dieu de toutes les manières,
Disant que la beauté qui le méprise tant
Devait considérer un homme si constant.
Il m'a fait le récit de toutes ses prouesses,
Et le dénombrement de toutes ses maîtresses,
Et cela pour monter, y joignant les combats,
A cent contes pour rire, et tout cela fort bas.
Quoique nous fussions seuls, il m'a fait voir en prose
Deux discours sur l'Etat, du ton de Bellerose;
M'a récité des vers; enfin il a tant fait,
Que de son sot esprit assez mal satisfait,
Et, pour dire le vrai, de sa personne entière,
Je l'ai laissé pestant contre la dame fière,
Que je dois visiter pour lui dire qu'elle a
Grand tort de le traiter de cette façon-là.
Et de plus il m'a fait, bon gré mal gré, promettre
De joindre à ma visite une efficace lettre,
Pour rendre cet esprit de tigre un peu plus doux.

ROQUESPINE.

Vous devriez bien plutôt, monsieur, songer à vous,
Et, sans vous tourmenter pour le repos d'un autre,
Travailler tout de bon pour établir le vôtre.
Hélène de Torrez vous mène par le bec,
Met votre cœur en cendre et votre bourse à sec.
Lorsque vous lui parlez de conclure l'affaire,
La matoise qu'elle est adroitement diffère,
Et jure son grand Dieu, vous faisant les yeux doux,
Que si vous l'aimez bien, elle est folle de vous;
Mais que plusieurs raisons qu'elle ne peut apprendre,
Malgré tout son amour, la font encore attendre.
Et moi qui vois bien clair, monsieur, je vous apprends
Que le bien de votre oncle est tout ce qu'elle attend.
Non que vous déplaisiez à cette dame chiche;
Mais elle aime le bien, et vous n'êtes pas riche.

D. DIÈGUE.

Je serai riche un jour, quand mon oncle mourra.
Mon Dieu! quand mourra-t-il?

ROQUESPINE.

Le plus tard qu'il pourra.
Mais je veux qu'il soit mort : vous savez qu'un naufrage
Peut vous faire déchoir de cet ample héritage;
Et la flotte qui vient que l'Hollandais attend,
Et que le plus souvent vous savez bien qu'il prend,
Si Dieu veut qu'elle prenne Amsterdam pour Séville,
Vous passerez fort mal le temps en cette ville;
Et je veux qu'on me pende, en cas que cela soit,
Si chez elle jamais l'ingrate vous reçoit.
Toute la subsistance est, peu s'en faut, tarie;
Vous sollicitez mal votre commanderie;
Très inutilement vous tirez, comme on dit,
De la poudre aux moineaux, et donnez à crédit
Votre temps, dont jamais on ne vous tiendra compte.
Vous en crevez de rire, et moi j'en meurs de honte.

D. DIÈGUE.

Es-tu mon pédagogue, ou bien mon gouverneur?

ROQUESPINE.

Je suis votre écuyer; de plus, homme d'honneur.

SCÈNE II

FILIPIN, DON DIÈGUE, ROQUESPINE.

FILIPIN entre en chantant.

Que de Valladolid la tour tombe sur toi;

Qu'elle tombe et te tue, eh! que m'importe à moi ?
Giribi, etc.

D. DIÈGUE.

Oh! oh! c'est Filipin. Eh bien! quelles nouvelles?

FILIPIN.

Desquelles voulez-vous, dites-le-moi, desquelles?
Car j'en ai pour pleurer et pour ne pleurer pas :
J'apporte de l'argent et j'annonce un trépas.

D. DIÈGUE.

Dis-nous donc ce que c'est.

FILIPIN.

Je veux qu'on le devine,
Ou je ne dirai rien.

D. DIÈGUE.

Ce laquais a la mine
De se faire un peu battre.

FILIPIN.

Et devant que parler,
Je veux savoir où peut ma récompense aller;
Et si, je veux de plus, outre ma récompense,
Que votre seigneurie augmente ma dépense.

D. DIÈGUE.

Eh bien, cela vaut fait, dis donc succinctement.

FILIPIN.

Ce n'est pas là mon compte : il faut absolument
Que je parle beaucoup, ou bien que je me taise.

D. DIÈGUE.

Parle ton saoul.

FILIPIN.

De plus, je demande une chaise.

D. DIÈGUE.

Prends-en une.

FILIPIN.

Et de plus, quand j'aurai commencé,
Si quelqu'un m'interrompt, je veux être offensé,
Et qu'on ait là-dessus à me bien satisfaire.

D. DIÈGUE.

Et qui t'interrompra?

FILIPIN.

Ce vieux gobe-clystère,
Cet écuyer que Dieu confonde, et qui se rit
De tout ce que je dis, et fait du bon esprit.

D. DIÈGUE.

Je te réponds de tout; commence donc.

FILIPIN.

A d'autres :
Vous transgressez déjà les conditions nôtres.
Ne vous ai-je pas dit, et vous le savez bien,
Que vous devinassiez? et vous n'en faites rien.

D. DIÈGUE.

Et si je devinais, qu'aurais-tu plus à dire?
Sais-tu bien, gros faquin, que je suis las de rire,
Et si tu fais le sot, qu'à grands coups de bâton...

FILIPIN.

Oh! oh! je vous croyais aussi doux qu'un mouton.
Eh! que diable vous sert d'avoir lu la morale?
Vous vous fâchez pour rien et vous devenez pâle.
Eh bien, n'en parlons plus : je parle, écoutez-moi.

D. DIÈGUE.

Je ne t'écoute point : je le saurai sans toi.

FILIPIN.

Vous ne m'écoutez point? De grâce, à la pareille,
Monsieur, accordez-moi l'honneur de votre oreille.

D. DIÈGUE.

Je veux faire, à mon tour, quelques conditions.

FILIPIN.

Faites : je passe tout, hors les contusions.
Qui diable vous a dit que c'était là mon tendre?
Je ne veux point parler que lorsqu'on veut m'entendre
Quand on ne le veut plus, j'enrage de parler,
Et maintenant, monsieur, je ne le puis celer.
Si vous me défendez de dire mes nouvelles,
Vous perdrez le phœnix des serviteurs fidèles :
Les discours retenus me pourront suffoquer,
Et d'une mort si sotte on se pourra moquer.

D. DIÈGUE.

N'y retourne donc plus; parle, je te fais grâce.

FILIPIN.

Voulez-vous un discours avec une préface,
Et tous les ornements que j'y pourrai donner?

D. DIÈGUE.

Dépêche en peu de mots, et sans tant badiner.

FILIPIN.

Certes, il est bien vrai que jamais la fortune...

D. DIÈGUE.

Ce beau commencement dès l'abord m'importune.

FILIPIN.

Je vais changer de style : outre la pension,
Monsieur, je vous apporte une succession.

D. DIÈGUE.

Mon cher oncle est donc mort?

FILIPIN.

Et pour longues années.
Que de femmes partout vous vont être données!
Le franc homme d'honneur que vous avez perdu!
Le grand bien qu'il vous laisse, à Séville rendu,
En est bon témoignage. O la belle monnoie!
Que de gros patagons son commis vous envoie,
En argent monnayé, diamants et lingots!
Cent mille beaux écus, trente jeunes magots,
Autant de perroquets, de cachou plein deux caisses,
Bref, trois vaisseaux chargés de toutes les richesses
Que possédait votre oncle. Hélas! encore un coup,
En gagnant tant de bien, que vous perdez beaucoup!
Mais si vous commandiez qu'on me donnât à boire,
Pour m'ôter, si l'on peut, sa mort de ma mémoire.
Tandis que vous lirez ce que l'on vous écrit,
J'irais me délasser et le corps et l'esprit.
J'ai bien peur de trouver tout froid dans la cuisine.

D. DIÈGUE.

Va le faire manger, et reviens, Roquespine.

ROQUESPINE.

Le voilà qui revient.

FILIPIN.

Monsieur, sortant d'ici,
Une dame voilée et sa servante aussi,
Qui ne m'a pas paru non plus qu'elle pourrie,
Attend pour vous parler dans cette galerie.

D. DIÈGUE.

Dis-lui qu'elle entre.

FILIPIN.

Entrez, madame au nez caché :
Don Diègue est tout seul et n'est pas empêché.

SCÈNE III

LÉONORE ET BÉATRIX voilées, DON DIÈGUE, FILIPIN.

LÉONORE.

C'est comme je le veux.

D. DIÈGUE.

Elle a fort bonne mine.

FILIPIN.

La putain de servante a guigné Roquespine.

LÉONORE.

Monsieur, pour un sujet que vous allez savoir,
Faites sortir vos gens.

D. DIÈGUE.

Vous vous ferez donc voir?

LÉONORE.

Vous n'en serez pas mieux lorsque vous m'aurez vue.

FILIPIN.

La dame qui se cache est ou vieille ou barbue.

D. DIÈGUE.

Pour être ainsi, madame a trop bonne façon;
Mais sitôt qu'on se cache on donne du soupçon.

FILIPIN.

Et vous qui paraissez être la demoiselle
De cette demoiselle, ou vous n'êtes pas belle,
Ou j'ose bien gager que vous ne valez rien,
Puisque vous vous cachez aux yeux des gens de bien.

BÉATRIX.

Et vous plaisant, ou fou de monsieur votre maître,
Muletier ou laquais, car tout cela peut être,
Je gage bien plutôt que vous ne valez rien,
Puisque vous tourmentez ainsi les gens de bien.

FILIPIN.

Il n'a pas mal parlé ce visage de crêpe.
O beauté! qui m'avez piqué comme une guêpe,
Daignez me recevoir pour votre humble frelon :
Quoique laquais, je suis favori d'Apollon.

LÉONORE.

Sortons, sortons d'ici : don Diègue et sa suite
Devaient mieux recevoir ma première visite.

D. DIÈGUE.

Ah! madame, arrêtez : don Diègue fera,
N'en doutez nullement, tout ce qu'il vous plaira.

LÉONORE.

Commandez donc, monsieur, encor un coup, qu'ils sortent,
Et vous saurez de moi choses qui vous importent.

FILIPIN.

Adieu, belle inconnue.

BÉATRIX.

Adieu, vilain connu.

FILIPIN.

Adieu, vieille suivante.

BÉATRIX.

Adieu, laquais chenu.

SCÈNE IV

LÉONORE, DON DIÈGUE.

LÉONORE.

Sans employer le temps en discours inutiles,
Et sans vous accabler de paroles civiles,
De la part d'une dame à qui vous êtes cher,
Je suis ici venue exprès pour vous chercher,
Et pour savoir de vous si vous êtes à prendre
Ou si vous êtes pris; veuillez donc me l'apprendre.
Cette dame a dessein de vous bien marier,
En cas que vous soyez un homme à vous lier;
Elle sait votre nom, connaît votre mérite,
Et c'est pour cela seul que je vous rends visite.

D. DIÈGUE.

Je ne vous dirai rien, si vous ne promettez
De lever votre voile et montrer vos beautés.

LÉONORE.

S'il ne tient qu'à cela, vous verrez mon visage,
Encor qu'à le cacher j'aie un grand avantage.
Dites-moi cependant si vous aimez ou non.

D. DIÈGUE.

Volontiers.

LÉONORE.

Vous aimez?

D. DIÈGUE.

Oui, j'aime.

LÉONORE.

Tout de bon?

D. DIÈGUE.

Tout ce qu'on peut aimer.

LÉONORE.

Et vous aimez?

D. DIÈGUE.

Hélène.

LÉONORE.

Hélène de Torrez?

D. DIÈGUE.

C'est elle qui m'enchaîne.

LÉONORE.

Et qui se meurt d'amour pour vous?

D. DIÈGUE.

Qui m'aime bien.

LÉONORE.

Vous le croyez ?

D. DIÈGUE.

Sans doute.

LÉONORE.

Et moi, je n'en crois rien.

D. DIÈGUE.

Vous ne le croyez pas ?

LÉONORE.

Je le sais de sa bouche,
Que le bien de votre oncle, et non pas vous, la touche ;
Et que s'il vous manquait cette succession,
Vous n'auriez jamais part en son affection.

D. DIÈGUE.

Femme, qui n'êtes pas sans doute son amie,
Qui tâchez d'ébranler ma fortune affermie,
En venant m'avertir que l'on ne m'aime pas,
Sachez que vous perdez votre temps et vos pas.
Hélène de Torrez m'aime, je le veux croire,
Plutôt que les avis d'une donzelle noire,
Dont peut-être l'esprit, que l'on ne saurait voir,
A son voile est pareil, c'est-à-dire bien noir.

LÉONORE.

Ne jugez plus de moi par ma noire figure,
Mon visage n'est pas de si mauvais augure :
Regardez-moi, monsieur, s'il vous reste des yeux
Pour d'autres que pour ceux dont vous faites des dieux.

D. DIÈGUE.

Oh ! qu'il est difficile après vous avoir vue,
De se garder des maux qui suivent votre vue !
Et si j'avais encore un cœur à saccager,
Madame, qu'avec vous je serais en danger !
Mais, madame, il me vient, vous ayant regardée,
De votre beau visage une confuse idée,
Il faut bien qu'autrefois il m'ait été connu.

LÉONORE.

Encore est-ce beaucoup de s'être souvenu
D'un visage commun et fait comme le nôtre,
Tandis qu'absolument possédé par un autre,
On ne vit que pour elle, et l'on songe fort peu
A voir par charité ceux qu'on sauve du feu ;
Car de civilité l'on n'en espère aucune
De qui méprise tout, hors sa bonne fortune.

D. DIÈGUE.

Oui, madame, il est vrai, contre vous j'ai péché,

Vous me l'avez chez moi justement reproché,
Et ne vous voyant point j'en ai fait pénitence,
Et j'en ai tout de bon beaucoup de repentance.

LÉONORE.

Et ne me voyant point vous n'avez point souffert;
Ce que l'on n'aime point, sans regret on le perd.
Si vous avez de moi la mémoire perdue,
Puis qu'à notre mérite elle n'était pas due,
Me dire qu'en cela vous avez bien péché,
C'est rire à mes dépens et même à bon marché.
Vous adorez des yeux qui vous gardent des nôtres,
Mais, seigneur don Diègue, ouvrez un peu les vôtres;
Ne faites pas de moi ce mauvais jugement
De croire qu'à dessein de tromper seulement,
Je vienne ici chez vous, vous avertir qu'Hélène
Amuse votre amour d'une espérance vaine.
D'elle-même je sais que son affection
Suit seulement l'espoir d'une succession,
Que la succession, ou tardive ou manquée,
Rendra de tous vos soins l'espérance moquée,
Et que ce dessein seul fait qu'elle vous reçoit.
Ne doutez nullement que tout cela ne soit:
A moi-même tantôt elle a fait confidence
De cette trahison, qu'elle nomme prudence.
Je suis la dame même à qui ce don Juan,
Plus funeste pour moi que n'est un chat-huan,
A causé le bonheur de se voir dégagée
Par vous, lorsqu'il m'avait chez Hélène assiégée.
Vous m'obligeâtes moins en me sauvant du feu;
Peut-être cet avis vous importune un peu.
Ne vous en prenez point à moi qui vous le donne;
Je ne fais qu'obéir à certaine personne,
Dame de grand mérite, et qui vous aime assez,
Pour souhaiter ailleurs vos feux récompensés.
Sans votre engagement vous auriez avec elle,
Ce que vous n'aurez point avec votre infidèle.
Elle a six mille écus de rente, en qualité
Elle surpasse Hélène, et peut-être en beauté;
Ne considère en vous que votre seul mérite:
Et là-dessus, monsieur, je finis ma visite.

D. DIÈGUE.

Et ne saurai-je point sa demeure et son nom?

LÉONORE.

Sans le bien mériter, je pense bien que non.

D. DIÈGUE.

J'irai chez vous l'apprendre.

LÉONORE.

Et que dirait Hélène ?
Non, non, n'y venez pas, je n'en vaux pas la peine.

SCÈNE V

DON DIÈGUE, ROQUESPINE, FILIPIN.

D. DIÈGUE.

Roquespine, laquais, quelqu'un, venez à moi.
L'aventure est plaisante et rare, sur ma foi.
Savez-vous ce qu'a fait cette dame voilée ?

ROQUESPINE.

Non, je sais seulement qu'elle s'en est allée.

D. DIÈGUE.

Elle a fait des efforts pour me persuader
Qu'Hélène me trahit, que je m'en dois garder ;
Et que si je veux rompre avec cette infidèle,
Une autre se présente et plus riche et plus belle.

ROQUESPINE.

Il n'est rien de plus vrai, je l'ai su depuis peu.

D. DIÈGUE.

C'est elle qu'une fois je garantis du feu.

ROQUESPINE.

La peste, qu'elle est belle !

FILIPIN.

Et jeune.

ROQUESPINE.

Et de plus, riche.

FILIPIN.

C'est dommage qu'un champ si beau demeure en friche.

D. DIÈGUE.

Elle parlait pour elle, ou je me trompe fort.

FILIPIN.

Et prenez-la moi donc, ou vous avez grand tort,
Prenez-la moi, vous dis-je, et me laissez la peine
De découvrir au vrai l'intention d'Hélène.

D. DIÈGUE.

Et comment ferais-tu ?

FILIPIN.

Feignez tout attristé,
Que votre oncle vous a tout net déshérité,
Que ma mère est sa sœur, mariée en Galice,

Et que par mon bonheur, ou par mon artifice,
Lui faisant cent rapports que vous ne valez rien,
Le bon homme en mourant m'a laissé tout son bien.
Vous savez qu'à la cour on ne me connaît guère ;
Que je parle un langage étonnant le vulgaire:
Et qu'ayant autrefois appris quelque latin,
Je sais, quoique laquais, dire sort et destin,
Parler Phœbus, écrire en vers ainsi qu'en prose,
Appliquer bien ou mal une métamorphose.
Si malgré mon langage et mine de pédant,
Votre Hélène reçoit le nouveau prétendant,
Pour l'espoir des grands biens dont il fera fanfare,
Plantez pour reverdir cette maîtresse avare,
Prenez-moi bien et beau madame Léonor,
Et ce sera changer votre argent faux en or.

D. DIÈGUE.

Bien ; je veux essayer avec ton stratagème,
De savoir s'il est vrai que c'est mon bien qu'on aime.

FILIPIN.

Il faut battre le fer si longtemps qu'il est chaud,
L'héritier ridicule agira comme il faut.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

HÉLÈNE, DON DIÈGUE.

HÉLÈNE.

Mon Dieu ! ne jurez point, ou véritable, ou feinte,
Une noire tristesse en votre face est peinte.

D. DIÈGUE.

Étant auprès de vous, pourrais-je m'attrister?

HÉLÈNE.

Contre la vérité voulez-vous contester?
Mais ne saurai-je point le sujet qui vous fâche?

D. DIÈGUE.

Ce qu'on ne peut celer, il faut bien qu'on le sache.

HÉLÈNE.

La flotte a-t-elle fait naufrage?

D. DIÈGUE.

Elle est au port
Heureusement conduite ; et si, mon oncle est mort.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc qui vous met en peine ?

D. DIÈGUE.

En cette lettre
Vous verrez un malheur capable de m'y mettre.

« MONSIEUR,

« Votre oncle don Pélage a cassé en mourant le testa-
« ment qu'il avait fait en votre faveur, et a fait votre
« cousin D. Pédro de Buffalos son héritier universel. Il
« ne vous laisse que trois cents ducats de rente durant
« votre vie. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir, je
« n'ai pu rien obtenir du vieillard, auprès de qui on
« vous a rendu sans doute de très mauvais services. J'en
« suis au désespoir, et suis,

« Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« GEORGES RINALDI. »

HÉLÈNE.

Vous avez grand sujet de n'être pas content,
Et trop de cœur aussi pour vous affliger tant ;
Une âme généreuse, et qui n'est pas commune,
Est au-dessus des biens que donne la fortune.

D. DIÈGUE.

Pourvu qu'Hélène m'aime, et me veuille du bien,
Les malheurs les plus grands me touchent moins que rien;
Sa main mise en la mienne, ainsi que je l'espère,
Car il n'est plus saison que sa bonté diffère
De m'accorder bientôt ce sensible bonheur,
Dont le retardement blesserait mon honneur;
Sa main, dis-je, donnée, et la mienne reçue,
Feront qu'en ces desseins la fortune déçue
Me laissera jouir de ce bonheur parfait,
Sans me plus tourmenter, comme elle a toujours fait,
Ne différez donc plus ce bien incomparable ;
Faites un homme heureux d'un homme misérable ;
Achevez ma fortune en public dès demain,
En recevant mon cœur, donnez-moi votre main.

HÉLÈNE.

Vous pressez un peu trop ce qu'on peut toujours faire :

Vouloir être mon maître, est-ce vouloir me plaire?
Vous m'aimez, don Diègue, au moins le dites-vous:
J'aime bien don Diègue, et crains fort un époux.
Vous n'avez point de bien, j'aime fort la dépense.
Jugez par ce discours de tout ce que je pense.

D. DIÈGUE.

Vous refusez un bien si longtemps attendu?

HÉLÈNE.

Osez-vous vous en plaindre et vous était-il dû?

D. DIÈGUE.

Oh! que vous cachiez bien votre âme intéressée!

HÉLÈNE.

Oh! qu'en vous épousant je serais insensée!

D. DIÈGUE.

Je ne le pouvais croire alors qu'on me l'apprit,
Que vous aimiez le bien.

HÉLÈNE.

C'est avoir de l'esprit.

D. DIÈGUE.

Vous en avez beaucoup, mais bien plus d'avarice.
Oh! que mon beau cousin, frais venu de Galice,
Serait bien votre fait, tout mal bâti qu'il est!

HÉLÈNE.

Vous pensez vous railler, s'il est riche, il me plaît.

D. DIÈGUE.

Et ne craignez-vous point de passer pour infâme?

HÉLÈNE.

Non, mais je crains bien fort de me voir votre femme.

D. DIÈGUE.

Je me verrais venger par vous-même de vous,
Si mon sot de cousin devenait votre époux.

HÉLÈNE.

S'il n'est pas, comme vous, accablé de misère,
Et non pas, comme vous, d'une âme peu sincère,
Je ne le cèle point, je l'aimerai bien mieux
Qu'un incivil, un brave, un pauvre, un glorieux.

SCÈNE II

PAQUETTE, D. DIÈGUE, HÉLÈNE.

PAQUETTE.

Madame, un cavalier ou qui me paraît l'être,
Suivi d'un écuyer bien mieux fait que son maître,
Demande à vous parler, j'ai retenu son nom:

Pédro de Buffalos, il se donne du don.
Je croirais pourtant bien en voyant sa personne,
Que ce don a besoin qu'un autre le lui donne.

D. DIÈGUE.

C'est mon cousin lui-même.

HÉLÈNE.

Eh bien! je veux le voir ;
Qu'on le fasse monter ; je veux le recevoir,
Pour vous faire dépit, en homme de mérite.

D. DIÈGUE.

Dieu veuille que l'amour succède à la visite!

HÉLÈNE.

O l'étrange figure!

SCÈNE III

FILIPIN ou DON PÉDRO DE BUFFALOS, CARMAGNOLLE, DON DIÈGUE, HÉLÈNE, PAQUETTE.

FILIPIN.

Ah! pardon, bel objet!
Je pensais bien encor faire un plus long trajet :
J'ai traversé déjà deux salles et deux chambres.
Ce logis, Dieu me sauve, a quantité de membres.
Que dites-vous de moi, d'oser sans parasol
Visiter un soleil? c'est un acte de fol ;
Mais dans l'occasion je vais tête première,
Quitte pour me saucer un peu dans la rivière
En quittant vos beaux yeux qui sont miroirs ardents.
Holà, je suis tout seul, Carmagnolle, mes gens,
Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN.

Tiens-moi bien, je palpite.
O dangereuse vue! ô fatale visite!
Cousin, où prends-tu donc l'aquiline valeur,
Qui fait que sans ciller, sans changer de couleur,
Sans baisser seulement à demi la paupière,
Tu la guignes en aigle une journée entière?
Hélas! je ne la vois que depuis un moment,
Et je me sens déjà tout je ne sais comment.
Mais elle ne dit mot, me semble, cette belle :
J'aime les gens d'esprit, dis, cousin, en a-t-elle?

D. DIÈGUE.

Et du plus raffiné.

FILIPIN.

Je lui rendrai des soins.

HÉLÈNE.

Si je ne vous dis mot, je n'en pense pas moins.

FILIPIN.

Je ne prends pas aussi plaisir qu'on m'interrompe ;
Vous m'aimez, n'est-ce pas?

D. DIÈGUE.

Oui, si je ne me trompe.

HÉLÈNE.

Qui ne vous aimerait?

FILIPIN.

Bon, elle le prend bien.
Ah, petite civette! Ah, chatte! Ah, petit chien!
Petit chien, ce mot-là pour femme est ridicule ;
Ah, pardon! je voulais vous nommer canicule ;
Mais vous avez bon sens, et vous savez fort bien,
Qu'on nomme également femelle et mâle un chien.
Ah! vous m'assassinez de certaines œillades
Qui ravissent les gens en les faisant malades.
Vos yeux m'ont inspiré de certains sentiments
Qui sont fort opposés aux saints commandements.
Madame, fermez-les, fermez-les ces paupières,
Ces assassins qui font enfler les cimetières.
Mais ne les fermez point, brûlez, je le veux bien,
Brûlez mon pauvre cœur, je n'y prétends plus rien.
Vous me gâtez l'esprit, ou la peste me tue,
Et ma pauvre raison de désir combattue,
M'oblige à vous parler en termes ambigus.
Ah! si j'avais cent yeux comme défunt Argus ;
Ou si j'étais aveugle ainsi que Tirésie ;
Ou si vous aviez pris assez de malvoisie
Et mangé tant de pain, que Cérès et Bacchus
Vous pussent rendre enfin prenable par blocus ;
Ou si je savais bien ce que je veux vous dire ;
Ou si j'avais pourvu de m'empêcher de rire,
Comme vous, que je vois vos deux lèvres manger,
Tant vous avez eu peur de me désobliger!
Mais riez, bel objet, riez, si bon vous semble,
Et pour vous enhardir, rions, ma belle, ensemble.
Ça je vais commencer, rions à l'unisson,
Mon Dieu, que vous riez de mauvaise façon!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, vous riez en guenuche,
Adorable beauté qui m'allez rendre cruche.
Je dis vos vérités, c'est mon plus grand regret ;

Si je vous aimais moins, je serais plus discret.
Mais vous venez encore, assassinante œillade,
Malgré mes beaux discours sur moi battre l'estrade!
Eh, trève de matras, ils sont hors de saison,
Et parmi les chrétiens c'est une trahison.
Je vous le maintiendrai, merveille des merveilles!
Tout à l'heure en champ clos avec armes pareilles.
Mais vous délibérez, et tant délibérer
Sur un semblable cas, c'est me désespérer.
Eh bien! ma belle, eh bien! suis-je en amour novice?
C'est le style d'amour dont on use en Galice.
S'il n'est pas à la mode, il faudra le changer:
Pour vous je ferai tout, jusqu'à me fustiger.

HÉLÈNE.

Je ne veux pas de vous une si rude épreuve.

FILIPIN.

Si vous me promettiez de n'être jamais veuve!
Quoique j'aie un regard de Caton le censeur,
Nous autres Buffalos savons tous un coup seur,
Pour faire des enfants, et la générative
Dedans nous fait la nique à la végétative.
Etant génératif plus que végétatif,
Il ne tiendra qu'à vous qu'un nœud copulatif,
En langage moins fin que l'on nomme hyménée,
Ne nous joigne tous deux, et dès cette journée.

HÉLÈNE.

Connaissons-nous avant, et ne nous pressons point.

FILIPIN.

Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur!

FILIPIN.

Dégrafe mon pourpoint.
L'amour qui dans mon cœur chante ville gagnée,
Excite en mon jabot exhalaison ignée.

HÉLÈNE.

Vraiment, mon cavalier, ce terme de jabot
Est un terme fort bas, et qui sent le sabot.

FILIPIN.

Un homme comme moi peut le mettre en usage.
Cousin, approuves-tu ce subit mariage?
Dis, puis-je mieux choisir? peut-elle choisir mieux?

D. DIÈGUE.

Vous montrez en cela que vous avez bons yeux :
Je prends congé de vous, madame.

FILIPIN.

Et je demeure
Auprès de ce bel ange.

D. DIÈGUE, tout bas à Carmagnolle.

Elle est prise, ou je meure.

FILIPIN.

Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur!

FILIPIN.

Qu'on me donne un fauteuil,
D'où je puisse aisément faire la guerre à l'œil,
Sur ces tetons de lait, amoureuses collines,
Ces deux mondes jumeaux, ces boules assassines.
Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur!

FILIPIN.

Mon rabat est-il bien?

CARMAGNOLLE.

Il est bien.

FILIPIN.

Et le reste?

CARMAGNOLLE.

Il ne vous manque rien.

FILIPIN.

Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur!

FILIPIN.

J'en tiens, j'en ai dans l'âme.
Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur!

FILIPIN.

Ne dis plus rien. Madame,
Que dites-vous de moi?

HÉLÈNE.

Je dis que vous valez
Tout ce qu'on peut valoir.

FILIPIN.

Ah! vous me cajolez,
Et moi, je dis de vous que déjà j'extravague:
Enfin que ma raison auprès de vous naufrague.

HÉLÈNE.

Ce terme est fort nouveau.

FILIPIN.

Je parle élégamment,
Et non pas mon cousin, qui parle bassement :
Écoutez, écoutez, je vais dire merveille,
Vous ravissez mes yeux, défendez vos oreilles :
Si le style est trop haut, je l'accommoderai
A votre connaissance et l'humaniserai.

HÉLÈNE.

Vous me ferez plaisir, pourvu que je l'entende.

FILIPIN.

Moitié Zone torride et moitié Groenlande,
Qui torride brûlez, Groenlande glacez ;
Trève de glace et feu, c'est assez, c'est assez.
De vos regards doublés les forces agissantes
Font sur mon pauvre cœur impressions puissantes ;
Mitigez-les, madame, ou s'en faudra bien peu,
Si vous continuez, que je ne crie au feu.
Me voilà tantôt cuit, quoique aussi dur que roche,
En donnant seulement encore un tour de broche,
Eh bien ! vous en riez ?

HÉLÈNE.

Tout autant que je puis.

FILIPIN.

Je divertis toujours les maisons où je suis.
Cependant qu'en rêvant mon esprit se repose,
Carmagnolle !

CARMAGNOLLE.

Monsieur !

FILIPIN.

Raconte quelque chose
A madame, fais-lui quelques contes plaisants,
Tels que tu m'en faisais durant mes jeunes ans.
Tu me dis quelquefois mille coïonneries
Qui font crever de rire, et dans tes railleries
Tu réussis assez ; mais trève du prochain,
Dis-lui que don Diègue est pour mourir de faim,
Et qu'il a seulement pour sa mère, ma tante,
Pour ses sœurs et pour lui trois cents ducats de rente ;
Qu'il ne peut disposer de ces trois cents ducats,
Mais du seul usufruit, ce qui n'est pas grand cas ;
Qu'il a perdu ce bien pour mainte et mainte faute ;
Qu'il pensait tout avoir et comptait sans son hôte ;
Que pour avoir été par trop vénérien,

Joueur, filou, hargneux, en un mot un vaurien,
Mon oncle don Pélage, ayant appris ces choses,
L'a frustré de son bien pour ces trop justes causes;
Que ce qu'il m'a laissé vaut en argent comptant
Trois cent mille ducats.

CARMAGNOLLE.

Et les meubles autant.

HÉLÈNE.

Vraiment, mon cavalier, vous êtes donc bien riche?

FILIPIN.

Oui, ma belle, et sachez, si vous n'êtes pas chiche
De ce que je ne veux recevoir que de vous,
Que tous mes biens seront en commun entre nous.

HÉLÈNE.

Refuser un bonheur alors qu'il se présente,
C'est n'avoir point d'esprit.

FILIPIN.

Ce discours me contente.
J'ai de plus un procès aussi clair que le jour,
Qui sera terminé bientôt en cette cour,
Dont j'attends force bien ; c'est une bonne affaire;
Écoutez, et voyez si la chose est bien claire.
Mon grand'père, l'honneur de tous les Buffalos,
Vendit certaine terre au seigneur d'Avalos.
A quelque temps de là cette terre vendue
Deux cent deux mille écus, dont la somme était due
A mon oncle, de qui les enfants héritiers
S'opposant au décret seulement pour un tiers.
Ma tante mariée avec un Aquavive,
Obtint contre l'arrêt sentence infirmative,
Par retrait-lignager forme opposition,
Et reprend tout le bien, mais par intrusion,
La chose n'étant pas encore homologuée,
Je dis que la coutume est fort mal alléguée,
Et que j'y dois rentrer. J'ai su d'un avocat
Que le procès pourtant était fort délicat;
Mais j'ai de bons amis et je sais la chicane.
Trouvez-vous cette affaire obscure ou diaphane?

HÉLÈNE.

Je ne l'entends pas bien.

FILIPIN.

En bonne vérité
J'y trouve, comme vous beaucoup d'obscurité,
Par mon solliciteur je vous la ferai dire.
Carmagnolle!

CARMAGNOLLE.

Monsieur!

FILIPIN.

Approche, sais-tu lire?

CARMAGNOLLE.

Oui, Monsieur.

FILIPIN.

Tu sais donc combien j'ai de magots?

CARMAGNOLLE.

Trente.

FILIPIN.

Et de perroquets?

CARMAGNOLLE.

Autant.

FILIPIN.

Et de lingots?

CARMAGNOLLE.

Je n'en sais pas le nombre.

FILIPIN.

Et l'escarboucle fine?

CARMAGNOLLE.

C'est un riche trésor, une pierre divine.

FILIPIN.

Mon oncle la trouva chez Attabalippa,
Elle était à Ganac, fils de Gainaccappa,
Qui se fit baptiser et fut appelé George.
Foin, ces noms indiens me font mal à la gorge.
J'ai de fort beaux rubis, dont je fais fort grand cas.

CARMAGNOLLE

Et deux cents diamants.

FILIPIN.

Je ne m'en souviens pas.

CARMAGNOLLE.

Ni moi, de ces rubis.

FILIPIN.

Ce chien de Carmagnolle
Se fâche bien souvent pour la moindre parole,
Mais je vais recevoir quatorze mille écus.
Adieu, beaux yeux brillants, dont les miens sont vaincus,
Ne vous ennuyez point: belle en charmes fertile,
Que nous aurons d'enfants si vous n'êtes stérile!
En cas, cela s'entend, que je sois votre époux.

HÉLÈNE.

Cela pourrait bien être.

FILIPIN.

Il ne tiendra qu'à vous.

Filipin et Carmagnolle sortent.

PAQUETTE.

Quoi ! vous voulez, madame, après un don Diègue,
Choisir un campagnard, et, de plus, un Gallègue ?

HÉLÈNE.

Quand il est question d'établir mon repos,
M'irai-je embarrasser d'un gueux mal à propos ?

PAQUETTE.

Un mari jeune et beau vaut bien la bonne chère ;
Le plaisir vaut l'argent : j'ai ouï dire à ma mère,
Lorsqu'à mes grandes sœurs elle faisait leçon,
Qu'il faut toujours choisir jeune chair, vieux poisson.
Dieu veuille avoir son âme ! elle en savait bien d'autres.
Je me souviens qu'un jour, disant ses patenôtres,
Elle vint à parler du plaisir de la chair,
Où repentir, dit-on, suit toujours le pécher...

HÉLÈNE.

Hé bien ! que diras-tu ? ne veux-tu pas te taire ?

PAQUETTE.

Alors que j'ai raison, j'ai bien peine à le faire.
Madame, encore un mot, puis après je me tais.

HÉLÈNE.

Dis-en trois si tu veux, et puis me laisse en paix.

PAQUETTE.

J'accepte le parti : savez-vous bien, madame,
Que ce nouveau galant sentait l'ail, sur mon âme ?

HÉLÈNE.

Opulent comme il est, moi n'ayant point de bien,
Il est bien mieux mon fait, que quelque bon à rien.
Je l'aurai, dans six mois, de bien fou fait bien sage,
Et changerai bientôt sa mine et son langage.

PAQUETTE.

Et moi, devant six mois, je lui ferais porter...

HÉLÈNE.

Si je prends un bâton, je t'irai bien frotter.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

DON DIÈGUE, LÉONORE.

D. DIÈGUE.

La chose s'est passée ainsi que je le dis.

LÉONORE.

Vraiment elle est plaisante et le tour bien hardi!
Je voudrais qu'autrement elle se fût passée.
Et je sais ce que peut une femme offensée.

D. DIÈGUE.

Offensée ou contente, et moi je sais fort bien
Que n'étant plus qu'à vous, elle ne tient plus rien.

LÉONORE.

Je n'ai pas jusqu'ici grand sujet de le croire.

D. DIÈGUE.

Et moi, j'en ai beaucoup de perdre la mémoire
D'une avare beauté qui se moque de moi,
Et de vous consacrer mon amour et ma foi.

LÉONORE.

Le temps découvrira la vérité des choses.

D. DIÈGUE.

Je vous aime, et la hais pour de trop justes causes,
Pour avoir à chercher l'assistance du temps.
Si je suis remarquable entre les plus constants,
Pour les soins assidus d'un immuable zèle,
Que ferai-je pour vous, ayant tout fait pour elle?
Que ne ferai-je point, de vous favorisé,
Si j'ai tant fait pour elle, en étant abusé?
Mes services rendus, dont maintenant j'ai honte,
Selon toute équité doivent entrer en compte.
Chez l'ingrate j'ai fait mon approbation:
J'aurai de vous le prix de mon affection.
Ne différez donc point.

BÉATRIX entre.

Votre madame Hélène
Demande à voir madame.

D. DIÈGUE.

Et sa fièvre quartaine,
Et que vient-elle faire?

LÉONORE.

Elle vient vous chercher.

D. DIÈGUE.

Je ne le pense pas.

LÉONORE.

Allez tôt vous cacher
Dedans mon cabinet.

D. DIÈGUE.

Que je la donne au diantre
Et du fond de mon cœur !

LÉONORE.

Cachez-vous donc, elle entre.

SCÈNE II

HÉLÈNE, LÉONORE, PAQUETTE.

HÉLÈNE.

Vous voyez comme quoi je cultive avec soin
L'honneur de vous connaître.

LÉONORE.

Il n'était pas besoin
Pour si mince sujet de prendre tant de peine :
Mais les civilités de la charmante Hélène
Sont toutes dans l'excès, et c'est me reprocher
Que m'ayant obligée, il fallait rechercher
Dès aujourd'hui l'honneur de la voir la première.
Accordez un pardon à mon humble prière,
Vous verrez par les soins que je veux prendre exprès,
Qu'il est bon de faillir, pour faire mieux après.
Votre bonté pourtant en m'obligeant m'afflige.

HÉLÈNE.

Quand on vous fait plaisir, soi-même l'on s'oblige.
Pour le peu que j'ai fait, tant de remercîment
Me fait voir ma faiblesse assez adroitement :
Mais si je l'avais pu, j'aurais fait davantage.

LÉONORE.

L'interprétation sensiblement m'outrage.
Je ne conteste pas avec vous de l'esprit :
La conversation de l'autre jour m'apprit
Combien vous en avez, et que joint à vos charmes,
Personne contre vous n'a d'assez fortes armes.

BÉATRIX.

Madame ?

LÉONORE, elle parle à l'oreille.

Approchez-vous, est-il déjà là-bas ?

BÉATRIX.

Oui, madame.

LÉONORE.

A l'instant je reviens sur mes pas.
Vous me pardonnez bien une faute si grande,
C'est un oncle, tuteur, qui là-bas me demande.

HÉLÈNE.

Nous ne sommes ici que pour vous obéir.

LÉONORE.

Pour cet acte incivil vous me devez haïr.
Mais vous excuserez, comme vous êtes bonne,
Une nécessité. Léonore sort.

HÉLÈNE.

L'excellente personne
Que cette Léonor !

PAQUETTE.

Chacun en dit du bien.

HÉLÈNE.

Sa chambre est magnifique.

PAQUETTE.

Elle n'épargne rien
Pour être bien meublée.

HÉLÈNE.

Approche-toi, Paquette.
L'agréable tapis, pour être de moquette !
Ce cabinet est riche et plein de bons tableaux.

PAQUETTE.

Je ne sais s'ils sont bons, mais je les trouve beaux.

HÉLÈNE.

N'y vois-je pas quelqu'un ? quel homme pourrait-ce être ?

PAQUETTE.

C'est un que vous devez, me semble, bien connaître.

HÉLÈNE.

Mendoce ?

PAQUETTE.

C'est lui-même.

HÉLÈNE.

Ah ! le traître, c'est lui !
Qui l'aurait jamais dit !

PAQUETTE.

En sortant aujourd'hui
Il paraissait fâché, vous en savez la cause.

Léonore rentre.

LÉONORE.

Je reviens, mon tuteur ne voulait pas grand'chose.
Vous avez mal passé le temps?

HÉLÈNE.

Vous vous trompez,
Les sens ne sont ici que trop bien occupés.
Ce cabinet est plein de peintures fort belles,
Qui divertissent bien.

LÉONORE.

J'en ai de telles quelles.

HÉLÈNE.

Sont-elles d'Italie? et sont-ce originaux?
Vous avez un portrait pourtant que je tiens faux,
Qui fut longtemps à moi, mais je m'en suis défaite.
Comment avez-vous fait cette mauvaise emplète?

LÉONORE.

Vous y connaissez-vous?

HÉLÈNE.

Je m'y connais fort bien.

LÉONORE.

Ne vous y trompez plus, vous n'y connaissez rien.
Le portrait est de prix et vaut bien qu'on le garde :
Une âme généreuse à la bonté regarde;
Ne fût-il que passable, étant sans intérêt,
Je l'aimerai toujours à cause qu'il me plaît.
Aimer pour le profit, c'est être mercenaire.

HÉLÈNE.

Courir sur le marché d'une autre, est-ce bien faire?

LÉONORE.

Courir après l'argent ce n'est pas faire mieux.

HÉLÈNE.

C'est avoir le goût bon.

LÉONORE.

Et de fort mauvais yeux,
De mépriser la forme et choisir la matière.

HÉLÈNE.

Votre portrait en l'un et l'autre ne vaut guère.

LÉONORE.

Peut-être en avez-vous tâté, car autrement
Vous ne parleriez pas de lui si hardiment.

HÉLÈNE.

Je ne tâte jamais d'une chose mauvaise.

LÉONORE.

Vous êtes délicate, et moi je suis bien aise,
Aux dépens de mon goût de croire en tout l'honneur

Qui dans la vertu seule établit le bonheur.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien parfaite.

LÉONORE.

Et point du tout avare.

HÉLÈNE.

C'est trop voir pour un coup une dame si rare.
Paquette, suivez-moi.

LÉONORE.

Je vous visiterai.

HÉLÈNE.

Vous pouvez mieux passer le temps.

LÉONORE.

Je vous croirai.
Madame, encore un mot.

HÉLÈNE.

Parlez vite, j'ai hâte.

LÉONORE.

Un portrait de province en peu de temps se gâte.
La plupart en sont faux : sans les bien éplucher,
N'en acquérez jamais.

HÉLÈNE.

Et vous, sans le cacher,
Ne retenez jamais ce qu'il faut que l'on sache.

LÉONORE.

Votre face est en feu, quelque chose vous fâche.

HÉLÈNE.

Je rougis, mais de vous.

LÉONORE.

De moi ? je le veux bien,
Et moi je ris de vous, pour ne vous devoir rien.

BÉATRIX.

Ah ! madame, elle enrage.

LÉONORE.

Et moi, je suis ravie :
Je ne passai jamais mieux le temps de ma vie ;
Mais don Diègue a tort, il devait se cacher.

BÉATRIX.

L'aventure est pour rire, et non pour se fâcher.

LÉONORE.

Don Diègue ?

D. DIÈGUE.

Madame ?

BÉATRIX.

Elle s'en est allée,

Madame l'a, me semble, assez mal consolée
De vous avoir perdu.

D. DIÈGUE.

Comment?

BÉATRIX.

On vous a vu.

D. DIÈGUE.

Ah! madame, pardon, surpris au dépourvu,
Si jamais je le fus, sans songer à la porte,
J'ai gagné votre alcôve.

LÉONORE.

Il n'importe, il n'importe :
Je m'en vais vous conter tout ce qu'elle m'a dit,
Mais je n'ai rien voulu prendre d'elle à crédit,
Je l'ai bientôt payée en la même monnoie.
Oh! le fâcheux objet que le malheur m'envoie!
Adieu, je me retire.

Elle s'enfuit dans son cabinet.

SCÈNE III

DON JUAN, DON DIÈGUE, LÉONORE, ROQUESPINE.

D. JUAN.

Eh, de grâce, arrêtez;
J'ai donc toujours pour moi des incivilités,
Et je verrai toujours favoriser les autres?
Mais il m'importe peu, je ne suis plus des vôtres,
Vous ne me verrez plus embrasser vos genoux.

D. DIÈGUE.

J'étais ici venu pour lui parler de vous,
Mais j'ai perdu ma peine, elle est toujours la même,
Et pour vous sa rigueur, je l'avoue, est extrême.

D. JUAN.

Il m'est indifférent qu'elle soit douce ou non,
J'en veux tout oublier, et, si je puis, le nom;
Et c'est là le sujet qui chez elle m'amène.
J'ai dessein de servir cette madame Hélène,
Que vous connaissez tant, et qui la retira
Chez elle, quand l'ingrate enfin me déclara
Qu'elle ne m'aimait point; depuis cette journée
J'ai résolu d'aimer quelque dame bien née,
Et qui reconnaîtra la constance et la foi
D'un homme de mérite, enfin fait comme moi.

D. DIÈGUE.

Je trouve en ce dessein quelque obstacle, me semble.
Un don Pèdre la sert, ils sont fort bien ensemble.
Don Pèdre est mon cousin, des champs tout frais venu.

D. JUAN.

Ce que vous voulez dire à moi-même est connu;
Mais ce don Pèdre-là n'est qu'une grosse bête.

D. DIÈGUE.

Il est vrai, mais je sais qu'elle l'a dans la tête,
A cause qu'il est riche : elle aime plus le bien
Que vertu ni noblesse.

D. JUAN.

Et moi, je n'en crois rien.
Ce don Pèdre tantôt lui donne sérénade,
L'homme que vous voyez, lui dresse une embuscade.
Oui, je ferai savoir à ce gros paysan
Combien pèsent les coups que donne un courtisan.
Nous verrons, à ce soir, lequel a belle amie.

D. DIÈGUE.

Vous irez éveiller une dame endormie,
Faire aboyer les chiens, émouvoir le bourgeois,
Faire pleuvoir sur vous des pierres et du bois.
Laissez-là ce don Pèdre, et par mon entremise,
Hélène vous sera demain peut-être acquise,
Si vous me promettez d'agir d'autre façon :
Ce campagnard, don Pèdre, est un mauvais garçon,
Et bien qu'il soit d'esprit et de corps ridicule,
Il passe en son pays pour un brave, un Hercule.

D. JUAN.

Bien, s'il est un Hercule, et moi, j'en serai deux.
Démordre d'un dessein quand il est hasardeux,
Je ne le fis jamais; vous perdez votre peine,
Il laissera la vie, ou bien l'amour d'Hélène.

D. DIÈGUE.

Don Juan, croyez-moi, le cas est bien douteux :
Faites plus sagement, attendez le boiteux;
Sur le moindre incident on rompt un mariage.

D. JUAN.

Et durant ce temps-là que fera mon courage?

D. DIÈGUE.

Je vous en avertis, mon cousin se bat bien.

D. JUAN.

Et moi, me bats-je mal?

D. DIÈGUE.

Vous n'y gagnerez rien.

D. JUAN.

Y gagner de l'honneur avec une maîtresse,
N'est-ce pas bien gagner? Adieu, le temps me presse,
Je m'en vais de ce pas m'assurer de mes gens.

D. DIÈGUE.

Je t'étrillerai bien tantôt, malgré tes dents.

Léonore sort de son cabinet.

Avez-vous entendu ce qu'il m'est venu dire?

LÉONORE.

Oui, j'ai tout entendu.

D. DIÈGUE.

Je crois que le bon sire
Avait pris de son vin. Il me fâcherait fort,
Comme il sera tantôt sans doute le plus fort,
S'il battait mon laquais : j'y donnerai bon ordre,
Et j'empêcherai bien ce gros mâtin de mordre.
Il les fera beau voir, mon valet est poltron,
L'autre ne l'est pas moins, pour être un fanfaron.
Bon, voilà Roquespine, il vient, à la bonne heure;
Va quérir une épée, et choisis la meilleure :
Prends ma jaque-de-maille et ma rondelle aussi,
Et reviens vitement me retrouver ici.

ROQUESPINE.

Suis-je de la partie?

D. DIÈGUE.

Et pourquoi non? apporte
Ce qu'il faut pour nous battre, et de la bonne sorte.

ROQUESPINE.

Vous me verrez ici dans un petit moment.

LÉONORE.

M'aimez-vous, don Diègue?

D. DIÈGUE.

Oui, très assurément.

LÉONORE.

Ne vous parjurez point, je crois bien le contraire,
Puisque vous m'aimez bien, comment pouvez-vous faire
De semblables desseins, encore devant moi?

D. DIÈGUE.

Je fais voir mon amour, faisant ce que je dois;
C'est vous mériter peu que d'être sans courage.

LÉONORE.

O l'étrange discours à quoi l'amour m'engage!
Je rougis; ah! mon Dieu, ne me regardez point,
J'aime bien don Diègue, et je l'aime à tel point,
Que pour le conserver je ne veux plus rien dire,

Je n'en ai que trop dit; adieu, je me retire.

D. DIÈGUE.

Ah! madame, achevez le discours commencé;
Il était obligeant, mais vous l'avez laissé.
Puisqu'en si peu de temps vous changez ma fortune,
C'est après avoir plu, signe que j'importune;
Je ne le cèle point, de tel mal combattu
Mon cœur désespéré manquera de vertu.
Je redoute bien moins une âme de tigresse,
Que l'inégalité d'une belle maîtresse,
De ce charmant discours, qui vous a détourné?
Il promettait beaucoup, mais il n'a rien donné.

LÉONORE.

S'il a promis beaucoup, je tiendrai sa promesse;
Si j'avais moins d'amour, j'aurais moins de faiblesse.
Puisque votre courage étonne mon amour,
Ne se hasarder point, c'est bien faire sa cour.

D. DIÈGUE.

Si ce grand fanfaron par malheur allait battre
Mon laquais, il faudrait l'assommer ou combattre;
Je hasarde bien moins, empêchant son dessein.

LÉONORE.

On ne conserve pas un jugement bien sain,
Quand on a de l'amour; mais souvent le courage
L'emporte de beaucoup, sans être le plus sage.

D. DIÈGUE.

Je crains trop de mourir, puisque je vous suis cher.
Si je fais jamais rien qui vous puisse fâcher,
Ne me souffrez jamais : mais voici Roquespine.

LÉONORE.

Ah! tout cet attirail de guerre m'assassine;
Ce que vous m'avez dit ne peut me rassurer.
Adieu, cruel, adieu; je vais me retirer.

D. DIÈGUE.

Madame, encore un mot.

LÉONORE.

Non, méchant, je vous laisse;
Je ne saurais vous voir sans mourir de tristesse.

Elle s'en va.

SCÈNE IV

DON DIÈGUE, ROQUESPINE.

D. DIÈGUE, ils s'arment en marchant.

Quelle heure est-il?

ROQUESPINE.

Il est bien tard.

D. DIÈGUE.

Dépêchons-nous,
Que j'aurai du plaisir à voir battre ces fous!

ROQUESPINE.

Je sais fort bien que l'un n'est pas homme à se battre.

D. DIÈGUE.

L'autre ne se fait pas non plus tenir à quatre.

ROQUESPINE.

Je vois venir quelqu'un.

D. DIÈGUE.

Tout beau, c'est don Juan.

Don Juan se cache.

Où diable ira nicher ce brave chat-huan,
Et comment est-il seul?

ROQUESPINE.

C'est qu'il ne veut rien faire
Au salut de son corps qui puisse être contraire.
Il ne veut être ici que paisible auditeur.

D. DIÈGUE.

Il paraissait tantôt l'ange exterminateur.

Ils se cachent.

Chut, j'entends la musique, entrons en cette porte.
Filipin s'est armé d'une plaisante sorte.

SCÈNE V

FILIPIN ou DON PÉDRO, DON DIÈGUE, ROQUESPINE, DON JUAN, MUSICIENS.

FILIPIN.

Posons auprès de nous rondache et morion,
Afin de les trouver en toute occasion.
Nous commençons trop tôt, l'heure est, me semble, indue.
J'ai peur que la musique étant trop entendue,
Il ne tombe sur nous quelque défluxion,
Ou se fasse sur nous quelque profusion.

Je me sens dedans moi quelque esprit prophétique
Qui m'effraie et me dit, malheur sur ta musique;
Les gens de ce quartier ne sont pas endormis,
Et tu pourrais trouver ici des ennemis;
Mais au nom de Dieu soit : commençons.

D. DIÈGUE.

Roquespine,
Ils s'en vont bien crier au meurtre, on m'assassine!
Va chercher Filipin : quand ils auront fini,
Je vais à don Juan rendre le teint terni,
Et peut-être donner à son dos platassades.

ROQUESPINE.

J'en prétends faire autant aux donne-sérénades.

FILIPIN.

Commençons.

D. DIÈGUE.

Taisons-nous, il s'en vont commencer.

SÉRÉNADE

Beauté qui m'assassinez
Et dont l'œil dessus mon cœur s'acharne,
Ta lucarne
Me devrait montrer ton nez;
Hélas! je suis pour lui
Jour et nuit dans l'ennui.
Belle aurore,
Je t'adore,
Je t'honore,
Exhibe-toi,
Ou bien c'est fait de moi.

Pour détourner ce méchef,
Montre-toi, vénérable comète,
En cornette,
Ou bien prends ton couvre-chef.
Si ton temporiser
Me fait agoniser,
Je trépigne,
Je rechigne,
Je t'échigne,
Et dès demain
Tu sentiras ma main.

Foi de parfait Quinola,
Notre main n'est pas si téméraire
Que de faire
A ton nez cet affront-là.
Non, non, je m'en dédis,
Je suis ton Amadis,
Ma levrette,
Ma civette,
Ma friquette,
Sois douce ou non,
Je trouverai tout bon.

FILIPIN.

Êtes-vous là, charmante étoile poussinière,
Plus fraîche mille fois que la fleur matinière?
Êtes-vous en cornette ou bien escoffion?
Avez-vous entendu votre brave Amphion?

Don Diègue va charger don Juan, et se retire en son poste.

D. JUAN.

Je ne puis plus souffrir.

D. DIÈGUE.

Demeure, ou je t'assomme.

Roquespine va charger Filipin, et se retire en son poste.

FILIPIN.

Hélas! j'entends du bruit, et si je vois un homme.

ROQUESPINE.

Rends l'épée.

FILIPIN.

Et le casque, et la rondelle aussi,
Mes compagnons sont prêts d'en user tout ainsi.
Mais il s'enfuit; courage, il me le faut poursuivre,
Pour faire le vaillant.

D. JUAN.

Le bon Dieu me délivre
D'un dangereux pendard; mais, hélas! le voilà.

FILIPIN.

Ah! c'est de moi qu'il parle : alors qu'il s'en alla,
Je devais ne bouger, comme un homme bien sage.
Si j'étais confessé...

D. JUAN.

J'ai trop cru mon courage.

D. DIÈGUE.

Les voilà dos à dos; ils ne se feront rien.

ROQUESPINE.

Pour faire un homicide ils sont trop gens de bien.

FILIPIN.

Hélas, je suis gâté!

D. JUAN.

Malheureuse embuscade!

FILIPIN.

Si jamais à putain je donne sérénade...

L'épée de don Juan se choque avec celle de don Pédro.

D. JUAN.

Je demande la vie.

FILIPIN.

Et moi certes aussi.
L'ami, fais rien, fais rien.

D. DIÈGUE.

Cavalier, qu'est ceci?
Vous vous entr'assommez!

FILIPIN.

Hélas! tout au contraire,
Nous nous entre-sauvons.

D. DIÈGUE.

Vous ne pouvez mieux faire.

FILIPIN.

Mon cousin, est-ce vous?

D. DIÈGUE.

Moi-même.

FILIPIN.

Un assassin
A bien pensé gâter votre brave cousin;
Mais certes la valeur, qui toujours m'accompagne
A pied comme à cheval, jour et nuit, en campagne
Comme dedans la rue, a fait doubler le pas
A ce larron d'honneur que je ne connais pas.
Ah! si je puis voir clair en cette action noire...

D. JUAN.

Je vais vous révéler le secret de l'histoire.
Certain duc est l'auteur de ce noir attentat,
Pour certaines raisons et d'amour et d'état;
Ce bon duc qui n'a pas l'âme des plus guerrières,
Qui me craint et me hait, et que je n'aime guères,
Comme je m'amusais après certain concert,
A pensé pour le coup que j'étais pris sans vert;
Il s'est jeté sur moi, suivi de trois ou quatre;
Mais je n'ai pas laissé toutefois de les battre,
A l'aide de Monsieur, et sans être blessé;
Et c'est de la façon que le tout s'est passé.

FILIPIN.

Et c'est de la façon que l'on ment par la gorge?

D. DIÈGUE.

C'est être aussi vaillant, que le Cid, que Saint-Georges.

D. JUAN, il prend à part D. Diègue.

Vous êtes mon ami, je suis homme d'honneur :
Je vous avais parlé tantôt avec chaleur;
Mais j'ai songé depuis que la plus douce voie
Est toujours la meilleure, et c'est avecque joie
Que renonçant pour vous à mon ressentiment,
Suivant votre conseil j'agirai doucement :
Mais vous devez aussi tenir votre promesse,
Et voir, sans y manquer, dès demain ma maîtresse.
Vous savez mon mérite, et vous savez mon bien,
Et comme en l'épousant mon bonheur est le sien,
Que tout le monde m'aime, ou me craint, ou m'estime ;
Et qu'étant Espagnol, je suis fils légitime
De cette valeur rare, et de tant de vertus
Dont toujours les héros ont été revêtus.
Je vous en dirais plus ; mais vous savez le reste,
Et que tout mon défaut est d'être trop modeste.
Adieu, je vais chercher encore à dégainer,
Car je n'ai fait, me semble, ici que badiner ;
Et si je n'ai fourni matière à funéraille,
Tant que dure la nuit, je ne dors rien qui vaille.

Il s'en va.

FILIPIN.

Et moi, si l'on pouvait ne point funérailler,
Je ne ferais, ma foi jamais que batailler ;
Mais parce que combat engendre funéraille,
Sitôt que je combats, je ne fais rien qui vaille.

D. DIÈGUE.

Fera-t-il ce qu'il dit?

ROQUESPINE.

Il ne le fera point,
Le sire a trop grand soin du moule du pourpoint.

D. DIÈGUE.

Oh! que j'étais tenté par quelque estafilade
De punir son orgueil et sa fanfaronnade!

FILIPIN.

C'est le plus grand poltron qui...

D. DIÈGUE.

L'est-il plus que toi?

FILIPIN.

Plus que moi mille fois.

D. DIÈGUE.

Sans jurer je le crois.
Or çà, parlons un peu de notre dame Hélène.

FILIPIN.

Nous épousons demain.

D. DIÈGUE.

Demain!

FILIPIN.

Chose certaine,
Nous avons, dès tantôt, ordonné des habits,
Des esclaves, carrosse,

D. DIÈGUE.

Ah! ce que tu me dis
Ne peut s'imaginer.

FILIPIN.

Vous le pouvez bien croire.

D. DIÈGUE.

Allons, chemin faisant tu m'apprendras l'histoire.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

FILIPIN, PAQUETTE.

FILIPIN.

Où diable est donc madame?

PAQUETTE.

Elle viendra bientôt.

FILIPIN.

Ma Paquette?

PAQUETTE.

Monsieur?

FILIPIN.

Le dirai-je tout haut?

PAQUETTE.

Puisque nous sommes seuls, vous le pouvez bien dire.

FILIPIN.

Ma Paquette, sais-tu que j'aime bien à rire :
Ta maîtresse me rend l'esprit tout sérieux?

Pour te dire le vrai, je t'aimerais bien mieux.

PAQUETTE.

Vous pensez vous moquer; parmi des demoiselles,
Telle que je puis être, on en voit d'aussi belles
Que ces dames de prix, en qui souvent, dit-on,
Blanc, perles, coques d'œufs, lard et pieds de mouton,
Baume, lait virginal et cent mille autres drogues,
Des têtes sans cheveux aussi rases que gogues,
Font des miroirs d'amour, de qui les faux appas
Etalent des beautés qu'ils ne possèdent pas.
On peut les appeler visages de moquette :
Un tiers de leur personne est dessous la toilette,
L'autre dans les patins, le pire est dans le lit:
Ainsi le bien d'autrui tout seul les embellit.
Ce qu'ils peuvent tirer de leur propre domaine,
C'est chair molle, gousset aigre et mauvaise haleine;
Et pour leurs beaux cheveux si ravissants à voir,
Ils ont pris leur racine en un autre terroir;
Ils sont le plus souvent des plantes transplantées;
Qu'on applique avec art sur têtes édentées.

FILIPIN.

Paquette, ma Paquette, où prends-tu tant d'esprit?
Aimes-tu quelque auteur? Lorsque ton œil me prit,
Je te soupçonnais bien d'avoir l'esprit alerte ;
Mais de l'avoir si bon, ah! c'est trop pour ma perte;
Je veux rompre aujourd'hui bien plutôt que demain
Avecque ta maîtresse, et te donner la main.
Mais la voici qui vient.

SCÈNE II

HÉLÈNE, FILIPIN, PAQUETTE.

HÉLÈNE.

Je vous ai fait attendre,
Vous me pardonnerez, j'avais visite à rendre
A certaine duchesse à qui je dois beaucoup.

FILIPIN.

Ma belle Tramontane, eh bien ! est-ce à ce coup
Que l'hymen ayant joint don Pèdre et dame Hélène,
De leur congrès fécond viendra la digne graine,
Laquelle pullulant en ce puissant état,
Soumettra tout le monde à notre potentat?

HÉLÈNE.

Puisque votre vertu m'a tout à fait acquise,
Ma volonté doit être à la vôtre soumise.

FILIPIN.

Je n'ai présentement que dix mille ducats :
Un faquin de facteur, dont j'ai fait quelque cas,
Et que pour sa paresse il faut casser au gage,
Me fait de jour en jour attendre, dont j'enrage.
M'écrit qu'à la Monnaie on agit lentement,
A cause que l'on sert le roi premièrement,
Et que son commissaire enlève de Séville
Autant de patagons qu'on fait en cette ville.

HÉLÈNE.

Cette guerre de Flandre enlève tout l'argent.

FILIPIN.

Il me promet pourtant d'être plus diligent,
Et d'envoyer bientôt une notable somme.
Vous pouvez cependant ravir d'aise un pauvre homme,
Qui ne vit depuis peu que d'expectation,
Comme les sots de Juifs font après leur Sion.
Hélas ! dans peu de jours je vais mourir par braise :
Au lieu qu'un prompt hymen me fera mourir d'aise.
Quatre ou cinq mille écus en velours et tabis,
Suffiront, ce me semble, à faire des habits ;
Le carrosse, le train et tout notre équipage
Se feront à loisir après le mariage,
Lorsque j'aurai reçu la somme que j'attends,
Et quelques diamants. Au reste, je prétends
Que les couleurs seront selon ma fantaisie,
Et que l'étoffe aussi sera de moi choisie.

HÉLÈNE.

Avecque vous, monsieur, je renonce à mon choix.

FILIPIN.

Vous aurez douze habits, c'est-à-dire un par mois.
Que l'orangé pastel est couleur agréable !

HÉLÈNE.

On ne s'habille plus d'une couleur semblable.

FILIPIN.

Et zinzolin, madame ?

HÉLÈNE.

Il n'est plus de saison.

FILIPIN.

J'aime cette couleur, qu'on dit merde d'oison ;
Elle réjouit l'œil.

HÉLÈNE.

Ce n'est donc qu'en Galice ?

FILIPIN.

Une robe de peau couleur de pain d'épice,

Qu'un drap marbré bien chaud doublerait pour l'hiver,
Avec trois passe-poils, jaune, minime et vert,
Qui feraient ce qu'on dit pistache ou bien pistagne,
Serait le vêtement le plus riche d'Espagne.

HÉLÈNE.

Envoyez-moi l'argent, tout sera bien choisi.

FILIPIN.

On me fait un pourpoint de velours cramoisi,
Dont les chausses seront de satin tristamie.

PAQUETTE.

Don Diègue est là-bas.

FILIPIN.

La fortune ennemie
Assez mal-à-propos m'envoie un importun.

HÈLÈNE.

Ne le verrez-vous point?

FILIPIN.

Ce me serait tout un,
S'il ne m'avait point fait une supercherie.
Sous mon nom il m'excroque une commanderie
Et retient mes papiers. Après cet acte noir,
Vous me pardonnerez, si je ne le puis voir.
Il nous faudra sans doute enfin tirer la lame.

HÉLÈNE.

Entrez dans mon alcôve.

FILIPIN.

Et de bon cœur, mon âme :
Quand il sera sorti, faites-le moi savoir.
Coupez court avec lui.

HÉLÈNE.

J'y ferai mon pouvoir.

SCÈNE III

DON DIÈGUE, HÉLÈNE.

D. DIÈGUE.

Madame, ce n'est pas l'amour qui me ramène;
Je perdrais près de vous, et mon temps et ma peine.
Je viens vous proposer un homme pour époux,
Que vous confesserez être digne de vous,
Don Juan Bracamont.

HÉLÈNE.

Brisons-là, je vous prie.

D. DIÈGUE.

Depuis quand faites-vous si fort la renchérie?
Il est riche, madame.

HÉLÈNE.

Étant de votre main,
Il me serait suspect.

D. DIÈGUE.

C'est mon cousin germain,
Qui règne en votre cœur comme un clou chasse l'autre.

HÉLÈNE.

C'est ce que vous voudrez.

D. DIÈGUE.

Il y va trop du vôtre,
De prendre un campagnard tout opulent qu'il est.

HÉLÈNE.

Tant moins vous l'estimez, d'autant plus il me plaît.

D. DIÈGUE.

Vous l'aimez donc, madame?

HÉLÈNE.

Et de plus, je l'épouse.

D. DIÈGUE.

Que le ciel me faisant d'une humeur peu jalouse,
M'a fait un riche don, quoiqu'il m'ait fait sans bien!

HÉLÈNE.

Auprès de Léonore il ne vous manque rien.

D. DIÈGUE.

Il est vrai, mais pourtant, je crains qu'elle n'apprenne
Que je suis venu voir la nonpareille Hélène.

HÉLÈNE.

Le péril n'est pas grand pour vous.

D. DIÈGUE.

Il le serait,
Si j'étais assez riche.

HÉLÈNE.

On vous enlèverait,
Si Dieu vous avait fait ce que vous pensez être.

D. DIÈGUE.

Il m'a fait trop de grâce, en me faisant connaître
Que pour vous être cher, il faut n'être pas gueux.

HÉLÈNE.

Vous diriez bien plus vrai, si vous disiez fâcheux.

D. DIÈGUE.

Je me vois sur le point de l'être davantage.

HÉLÈNE.

Et comment ferez-vous ?

D. DIÈGUE.

Rompant un mariage.

HÉLÈNE.

Le mien ?

D. DIÈGUE.

Le vôtre même.

HÉLÈNE.

Et quelle autorité
Prétendez-vous sur moi ?

D. DIÈGUE.

C'est par sincérité
Que je veux empêcher l'inégal hyménée
Qui joindrait à ce fat une dame bien née.
Don Buffalos n'est pas tout ce que vous pensez;
Vous le croyez bien riche, il ne l'est pas assez.

HÉLÈNE.

Que vous avez en vain la tête embarrassée !

D. DIÈGUE.

Pour vous perdre d'honneur vous êtes bien pressée.

HÉLÈNE.

Je pourrais aisément me passer de vos soins.

D. DIÈGUE.

Je n'en aurais pas tant, si je vous aimais moins.

HÉLÈNE.

Et moi, pour vous montrer combien je vous redoute,
Dans une heure au plus tard, je l'épouse.

D. DIÈGUE.

Sans doute !

HÉLÈNE.

Il n'est rien de plus sûr, et je fais plus encor,
Nous aurons pour témoins, et vous et Léonor :
Il m'est indifférent de quel sens on explique
Une bonne action, que je rendrai publique.

D. DIÈGUE.

Elle le sera trop, mais pour la détourner
Je saurai malgré vous le remède donner.

HÉLÈNE.

Joignez à Léonor toute la terre ensemble,
J'aurai votre cousin.

D. DIÈGUE.

Dites, si bon me semble;
Je vais chez Léonor, pour l'amener ici.

HÉLÈNE.

Vous enragerez bien tantôt.

D. DIÈGUE.

Et vous aussi.

FILIPIN. Il sort de l'alcôve.

Ah ! le mauvais parent ! Madame, je vous jure,
Si je n'avais eu peur de vous faire une injure,
Que j'aurais fait sur lui notable irruption ;
Mais j'en retrouverai bientôt l'occasion.
Au prix de moi, madame, un lion n'est qu'un ase,
Quand je suis en colère, une antipéristase
Me trouble le dedans ; la consanguinité
Fait la guerre en mon âme à sa méchanceté,
Si je mangeais son cœur, je mordrais à la grappe.
Madame, tenez-moi de peur que je n'échappe.
Ne me retenir point, c'est me faire enrager,
Que sait-on? je ferai bien mieux de ne bouger.
Si j'allais le trouver, et qu'il fît résistance,
Le malheureux mourrait sans nulle repentance,
Vu que mes premiers coups ne sont pas jeux d'enfants,
Mais de ces orbes coups à tuer éléphants.
J'ai pourtant grand sujet de me mettre en colère,
C'est une passion qui grandement m'altère.
Qu'on me presse en un verre, un, deux ou trois limons;
J'aime la limonade ; elle est bonne aux poumons,
Ma chère âme !

HÉLÈNE.

Monsieur?

FILIPIN.

Nous allons faire noce.

PAQUETTE.

Don Juan Bracamont, don Diègue Mendoce,
Amènent avec eux madame Léonor.

FILIPIN.

N'ont-ils point amené quelques autres encor?

PAQUETTE.

Je ne le pense pas.

FILIPIN.

Quoique mon cousin monte,
Copulativement je m'en vais, à sa honte,
Me joindre aux yeux de tous au trésor de beauté
Qu'il ne méritait point, et que j'ai mérité.
Paquette, approchez-vous, est-il prêt le notaire?

PAQUETTE.

Oui, monsieur.

FILIPIN.

Achevons vitement cette affaire :

Je suis grand amateur de la conclusion,
Et naturellement j'appète l'union.

SCÈNE IV

LÉONORE, HÉLÈNE, DON DIÈGUE, DON JUAN, FILIPIN.

LÉONORE.

Je viens me conjouir avec la belle Hélène.

HÉLÈNE.

Ignorant le sujet qui chez moi vous amène,
Si c'est pour m'obliger ou pour vous divertir,
Je ne sais pas comment je vous dois répartir.
De quelle façon donc voulez-vous que j'en use?

FILIPIN.

Qui rit à mes dépens, je soutiens qu'il s'abuse,
Quatre cent mille fois, quelque chose de plus.

LÉONORE.

Les éclaircissements sont ici superflus.
Nous ne venons ici qu'à dessein de vous plaire,
Et de vous obliger.

FILIPIN.

Vous ne pouvez mieux faire.

HÉLÈNE.

Je n'attendais pas moins de vous : mais pour monsieur?

LÉONORE.

Vous le connaissez mieux que moi, c'est un rieur,
Qui dit d'une façon, et qui pense de l'autre.

D. DIÈGUE.

Madame, vous savez que je fus toujours vôtre :
Attribuez de grâce au sensible regret
De vous avoir perdue, un discours indiscret
Dont je viens à vos yeux me châtier moi-même,
En laissant voir aux miens ravir celle que j'aime :
Car ce n'est rien qu'un rapt que l'hymen inégal
De vous et d'un laquais, qui panse mon cheval.

FILIPIN.

Ah ! ne blasphémons point.

HÉLÈNE.

Vous êtes fou, Mendoce.

D. DIÈGUE.

Vous êtes folle, Hélène, avecque votre noce.

HÉLÈNE.

Don Pèdre, endurez-vous?

D. JUAN.

Qui, moi, vous épouser? vous, une intéressée
Que Mendoce a servie, et puis après laissée,
Parce qu'elle l'aimait seulement pour le bien;
Qu'un laquais a férue, et prise en moins de rien;
Puis pour son pis aller, qui m'a pris, moi la crème
De la cour de Madrid, moi que tout le monde aime!
Madame, je serais le plus sot des humains;
Je ne veux point de vous, et vous baise les mains.

D. DIÈGUE.

Qui, moi, vous épouser? vous, une intéressée,
Chez qui le profit seul règne dans la pensée:
Qui m'avez préféré mon laquais travesti,
Parce que vous croyiez prendre un meilleur parti?
Ah! ne vous flattez plus d'une vaine espérance,
Je n'aurai plus pour vous que de l'indifférence.
Madame, je serais le plus sot des humains;
Je ne veux point de vous, et vous baise les mains.

FILIPIN.

Qui, moi, vous épouser? vous, une intéressée,
Que mon maître a servie, et puis après laissée,
Et qui me donneriez bientôt du pied au cu;
Lorsque vous me verriez être sans quart d'écu?
Nous autres Filipins avons trop de courage;
Guérissez votre esprit, oubliez mon visage.
Madame, je serais le plus sot des humains;
Je ne veux point de vous, et vous baise les mains.

HÉLÈNE, elle est dans une chaise, un mouchoir devant les yeux qui pleure.

Je ne manquerai pas de parents en Espagne.

LÉONORE.

Que vous avais-je dit des tableaux de campagne?
Ne savais-je pas bien qu'ils étaient souvent faux?
Et ne connais-je pas mieux que vous les tableaux?

HÉLÈNE.

Ah! c'est trop endurer, qu'on me mène en ma chambre.

FILIPIN.

Qui vous appliquerait de l'or sur chaque membre,
C'est un grand lénitif, et que vous aimez fort.

D. DIÈGUE.

Taisez-vous, Filipin.

HÉLÈNE.

Ma vengeance, ou ma mort,
Me mettront en repos, avant que le jour passe.

Elle s'en va.

D. DIÈGUE.

En attendant l'effet de si grande menace,
Madame, d'un seul mot vous pouvez bien casser
Le rigoureux arrêt qu'on vient de prononcer.

LÉONORE.

Si votre droit est bon, je vous ferai justice,
Surtout n'usez jamais envers moi d'artifice :
Ne sollicitez point d'autres juges que moi,
Et je me souviendrai de ce que je vous doi.

D. DIÈGUE.

Mon sort dépend de vous.

LÉONORE.

N'en soyez point en peine ;
Mais nous incommodons votre agréable Hélène ;
Allons dans mon logis, et là je vous dirai
Ce que je crois de vous, et ce que j'en ferai.

SCÈNE V

BÉATRIX, FILIPIN.

BÉATRIX.

Filipin?

FILIPIN.

Béatrix?

BÉATRIX.

Mon tout!

FILIPIN.

Mon cœur!

BÉATRIX.

Mon âme!
Si tu voulais...

FILIPIN.

Et quoi?

BÉATRIX.

Prendre...

FILIPIN.

Parle.

BÉATRIX.

Une femme.

FILIPIN.

La prendre? à quel dessein?

BÉATRIX.

Pour épouse.

FILIPIN.

Ah! ma foi.

Le conseil est fort bon, la connais-je?

BÉATRIX.

C'est moi.

FILIPIN.

Vade, vade retrò, Satanas, qui me tente!
Mon front ne fut jamais une table d'attente;
Et ne portera point le mystérieux bois
Que personne ne voit, et qu'on croit toutefois.
Je ne veux point avoir un timbre de pécore:
Je ne veux point de toi, redoutable Pandore!
Moi te prendre? Ah! vraiment, c'est moi qui serais pris.
Et pour qui me prends-tu, maudite Béatrix?
Tu me crois aussi sot que Mendoce, mon maître.
Moi, j'aurais des enfants et leur mère à repaître?
Si je suis sans enfant, on dira c'est un sot;
Et si j'en fais enfin, ou quelque autre marmot,
J'aurai neuf mois durant une femme ventrue,
Je l'entendrai hurler comme un pourceau qu'on tue;
Quand elle mettra bas cet enfant tout mouillé,
Non sans avoir longtemps en son ventre fouillé:
Une sotte dira, c'est le portrait du père;
Une autre, il a les yeux et le nez de la mère:
Puis il faudra baiser un fils qui sentira
Le ventre de la mère, et ce ventre puera.
Il me faudra souffrir une sotte nourrice,
Un enfant qui toujours, ou crie, ou tette, ou pisse:
Me relever la nuit, pour le faire bercer:
Et cela, tous les ans c'est à recommencer:
Avoir tous les matins à prier quelque peine
De me voir bientôt veuf par une mort soudaine.
Au lieu qu'ayant l'esprit content et satisfait,
Le front comme d'abord le bon Dieu me l'a fait,
Je vais, je viens, je dors, je ris, je bois, je mange,
Je fais ce que je veux, sans qu'on le trouve étrange.
La chose est arrêtée, il n'y faut plus penser:
Si mes yeux t'ont fait mal, va te faire panser.

Il veut s'en aller, elle le retient.

BÉATRIX.

Arrête, Filipin, que je te désabuse.
Moi t'épouser, crois-tu que je sois assez buse
Pour mettre à mes côtés un pareil damoiseau?
Voyez le beau mari, voyez le bel oiseau!
Moi qui suis de galants jour et nuit recherchée,
De bourgeois, courtisans, prélats et gens d'épée;
Qui depuis quelques jours, sans quelques ennemis,

Aurais eu pour époux un opulent commis;
Qui viens de refuser le clerc ou secrétaire
D'un riche président : gros vilain, va te faire
Cent fois plus honnête homme, et lors j'aviserai,
Par pitié seulement, si je t'épouserai.
J'ai reçu depuis peu deux gros poulets d'un comte;
Un duc me couche en joue, et j'en fais peu de compte;
Un jeune abbé qui n'est ni prêtre ni demi,
S'offre de m'épouser ou d'être mon ami,
Il me fit l'autre jour don d'une porcelaine;
Et je t'épouserais! c'est ta fièvre quartaine.

FILIPIN.

Arrête, Béatrix : elle s'en va, ma foi.
Je devais bien aussi faire du quant à moi?
M'a-t-elle ainsi quitté par dépit, ou par ruse?
Foin, j'enrage d'avoir tout ce qu'on me refuse!
Mon Dieu, que l'on est sot, alors que l'on est beau!
Il faut que là-dessus je lui fasse un rondeau.

FIN DE L'HÉRITIER RIDICULE.

JODELET DUELLISTE.

JODELET.

Tu recules, poltron! pare cette venue.

Acte V, scène I.

Imp

JODELET DUELLISTE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES

DON DIÈGUE GIRON, fiancé avec Hélène, et amoureux de Lucie.
DON FÉLIX DE FONSÈQUE, amoureux de Lucie.
DON GASPARD DE PADILLE, fanfaron, amoureux d'Hélène et de Lucie.
DON PÉDRO D'AVILA.
DON SANCHE, oncle de Dorothée.
HÉLÈNE.
LUCIE.
BÉATRIX, suivante d'Hélène et de Lucie.
JODELET, serviteur de don Félix.
ALPHONSE, serviteur de don Diègue Giron.

La scène est à Tolède.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DON FÉLIX, JODELET.

D. FÉLIX.

Ah! je t'étrillerai sur le ventre et partout,
Maroufle; tu mets donc ma patience à bout?
Vit-on jamais valet d'une audace pareille!
Tu veux me conseiller; et moi, je te conseille
De ne t'ingérer plus à donner des avis,
Qui seront mieux payés qu'ils ne seront suivis.

JODELET.

Conseillant bien...

D. FÉLIX.

Poursuis, parle, corrige, cause,
Trouve à redire en moi jusqu'à la moindre chose,
Et tu verras encor si je frappe bien fort...

JODELET.

Lorsque vous me frappez, vous avez toujours tort:

Et moi toujours raison, quand je reprends vos fautes.
N'importe, c'est affaire à perdre quelques côtes;
Me dussiez-vous casser un bras, voire le cou,
Toutes et quantes fois que vous ferez le fou,
En vrai valet d'honneur je prétends vous reprendre.
Faites mieux, payez-moi, je suis prêt à vous rendre
Le pompeux vêtement que vous m'avez donné,
Où votre seigneurie a si bien lésiné
Qu'avec un galon vert qu'elle a fait coudre en onde,
Elle estime son train le plus leste du monde.

D. FÉLIX.

Dis-moi, maître coquin, qui veux aussi railler,
T'ai-je pris pour valet, ou bien pour conseiller?

JODELET.

Vous m'avez pris pour dupe, et trompé par la mine.
Néron qui fit mourir feu sa mère Agrippine
(A ce que m'en ont dit gens qui le savent bien),
Paraissait être bon, et il ne valait rien.
Cela s'adresse à vous, don Félix de Fonsèque.

D. FÉLIX.

De la part de Néron, sache, monsieur Sénèque,
Qu'un valet qui conseille, au lieu d'être écouté,
Mérite bien souvent de se voir bien frotté,
De même que mon bras a tantôt su bien faire,
Et saura bien encor, si tu ne te sais taire.

JODELET.

Êtes-vous résolu de ne recevoir pas
Mes conseils?

D. FÉLIX.

Oui sans doute.

JODELET.

Allons tout de ce pas.
Donnez-moi de l'argent, et que je me retire.

D. FÉLIX.

Quoi! tu veux de l'argent?

JODELET.

Il ne faut point tant rire,
Je veux être payé.

D. FÉLIX.

Ma foi, c'est pour ton nez!
Après tant de conseils insolemment donnés,
Et que j'ai tous soufferts sans me mettre en colère,
Je t'apprends que c'est toi qui me dois du salaire.

JODELET.

Je suis embarrassé si jamais je le fus;

Servir sans rien gagner, ou ne conseiller plus.

D. FÉLIX.

Si ton maudit esprit à conseiller te porte,
Tu n'aurais rien de moi de ta vie.

JODELET.

Il n'importe,
A donner des conseils je vais bien m'égayer.

D. FÉLIX.

Et moi pareillement à ne te point payer.

JODELET.

Mes gages, adieu donc, et vous notre prudence,
Fournissez-moi toujours conseils en abondance;
Car j'en ai grand besoin, vu le maître que j'ai.
Çà, je vais commencer.

D. FÉLIX.

Non, non, tout est changé,
Ne me conseille point, et prends double salaire.

JODELET.

Je me tiens au marché que nous venons de faire;
J'aime mieux conseiller.

D. FÉLIX.

Prends ce que tu voudras;
Tout mon bien, si tu veux, et ne conseille pas.

JODELET.

Aux dépens de mon bien, aux dépens de mes gages,
Si je puis, moi pécheur, par conseils bons et sages,
En vous jusques ici qui n'avez valu rien,
Faire voir seulement l'apparence du bien,
Je serai trop heureux, et jamais autre maître
Ne se verra servi comme vous l'allez être.

D. FÉLIX.

Il y va trop du mien dans ces conditions.

JODELET.

Et du moins laissez-moi faire des questions.

D. FÉLIX.

Bien, fais-en tout ton saoul.

JODELET.

Mon maître à la pareille:
Ne me payez jamais, et que je vous conseille:
Vous aimez bien l'argent.

D. FÉLIX.

Ah! c'est trop raisonner.

JODELET.

Bien, bien, n'en parlons plus, je vais questionner.
D'où vient que tout objet vous devient une idole?

Qu'à la belle, à la laide, à la sage, à la folle,
A jeune, à vieille, à veuve, à femme ayant mari,
A fille à marier, d'un langage fleuri,
Vous allez jour et nuit demandant du remède?
Et que vous a donc fait ce beau sexe à Tolède,
Que vous vouliez ainsi l'exterminer par feu?
Eh de grâce, seigneur, épargnez-les un peu;
La fille de dix ans et la sexagénaire
(Chose que devant vous personne n'a vu faire)
Ont en vous un amant qui leur fait les yeux doux,
Et vous leur en voulez, à cause, dites-vous,
Que l'une en sait beaucoup, et l'autre n'en sait guères;
Et des rares beautés, et des beautés vulgaires
Je vois qu'également vous vous sentez féru :
Il faut, ce que de vous je n'aurais jamais cru,
Que vous soyez sans doute un fourbe très insigne;
Mais d'un homme d'honneur cette vie est indigne.
Eh quoi! vous assiégez jour et nuit des maisons?
Contre la chasteté brassant des trahisons,
Vis-à-vis d'un balcon ou d'une jalousie,
Vous faites jour et nuit l'homme qui s'extasie?
A l'église, où l'on doit seulement prier Dieu,
Vous n'allez qu'à dessein d'y mettre tout en feu;
Là, vos yeux travaillant à faire femmicides,
Tantôt sont vus mourants, et de larmes humides,
Tantôt jetant le feu comme miroirs ardents,
Vont sur les pauvres cœurs flèches de feu dardants?
Comme on ne blesse pas toujours ce que l'on tire,
Je vois quelques beautés qui ne font que s'en rire.
De celles-là, monsieur, le nombre est bien plus grand,
Que de celles de qui le cœur à vous se rend;
Et je vois bien souvent que toute l'énergie
De ces traits raffinés de la blanche magie,
Opèrent moins pour vous pauvre amoureux transi,
Que pour moi, qui m'en ris, et bien d'autres aussi.
Si les réflexions qui sans cesse me viennent...

D. FÉLIX.

Ce faquin dit souvent des choses qui surprennent.
Tu devais seulement faire des questions,
Et tu me fais ici des prédications.
N'importe, tu m'as pris en humeur de t'apprendre,
Pour quoi de tous côtés je me laisse ainsi prendre.
Écoute; mais sur tout grande discrétion.

JODELET.

J'écoute; mais sur tout nulle digression.

Je hais les longs discours.

D. FÉLIX.

Tu veux te faire battre,
Tu t'émancipes trop.

JODELET.

Je n'en veux rien rabattre,
Je fais des questions, vous me l'avez permis :
Répondez donc, mon maître, et soyons bons amis.

D. FÉLIX.

Cher ami, nous vivons trop à la familière.

JODELET.

Quand un valet sert bien, un valet ne craint guère :
Songez à me répondre, au lieu de contester.

D. FÉLIX.

Je n'y gagnerais rien, il faut le contenter.
Quand tu vois que d'amour je soupire et je pleure,
Ne crois pas pour cela, cher ami, que j'en meure.
A toutes quelquefois tu penses que j'en veux,
Au diable si je suis de pas une amoureux!
Quand j'offre à de beaux yeux mon âme en sacrifice,
C'est moins par passion que j'aime que par vice,
Je deviens amoureux, et si, je n'aime rien.
Lorsqu'on me traite mal, lorsqu'on me traite bien,
En l'un et l'autre état mon feu paraît extrême ;
Mais sais-tu bien pour qui je brûle? pour moi-même.

JODELET.

Prétendez-vous, monsieur, avoir bien des rivaux?

D. FÉLIX.

Tais-toi, sot. Or sachant fort bien ce que je vaux,
Et que l'amour parfait vient de la connaissance,
Je soutiens que je fais l'amour par excellence.

JODELET.

C'est fort bien soutenu.

D. FÉLIX.

Je vais te faire voir
Que ton maître en amour fait fort bien son devoir.
Il faut premièrement que ta bassesse sache
Que lorsqu'on me refuse, ou bien lorqu'on se fâche,
J'ai le don de pleurer autant que je le veux,
Ce qui profite plus qu'arracher des cheveux ;
Et principalement quand on aime une sotte,
Qui croit facilement un homme qui sanglote.
A la belle je dis que ses plus grands appas
Sont ceux qui sont cachés, et que l'œil ne voit pas :
Que son esprit me plaît bien plus que son visage :

A la laide je tiens presque même langage ;
J'ajoute seulement qu'elle a je ne sais quoi
Qui fait que la voyant je ne suis plus à moi.
Enfin également de toutes je me joue ;
De ce qu'elles ont moins, c'est ce dont je les loue ;
Aux sottes, de l'esprit ; aux vieilles, de l'humeur ;
Aux jeunes, qu'avant l'âge elles ont l'esprit meur ;
La grasse se croit maigre, et la maigre charnue,
Aussitôt que de nous elle est entretenue :
Aux petites je dis que leur corps est adroit ;
Aux grandes que leur corps, quoiqu'en voûte, est bien droit;
A celles que je vois d'une taille bizarre,
Qu'ainsi le ciel l'a faite, afin d'être plus rare;
Aux minces, qu'une reine a moins de gravité ;
Aux grosses, qu'elles ont beaucoup d'agilité ;
Aux propres, que j'admire en eux la nonchalance;
Tout cela sans me faire aucune violence ;
Car de plus j'ai le don de mentir sans remords,
Vertu que seulement on voit aux esprits forts.

JODELET.

Vous êtes donc menteur?

D. FÉLIX.

Oui, j'ai l'honneur de l'être.

JODELET.

Le grand homme de bien, que monseigneur mon maître!

D. FÉLIX.

Vois-tu, ne point mentir est la vertu d'un sot.
Souvent en augmentant, ou retranchant un mot,
On se tire aisément d'une affaire mauvaise.
Enfin feignant partout que je suis tout de braise,
Des unes je suis cru par leurs yeux bien charmé,
Des autres je me vois quelquefois bien aimé ;
Et moi, je ris bien fort, très maître de moi-même,
De celle qui me hait, et de celle qui m'aime.

JODELET.

Mais à quoi bon, monsieur, jouer du doux regard
Sur celle que l'on sait aimer quelqu'autre part?
Quand vous voyez deux cœurs bien unis l'un à l'autre,
Vous allez aussitôt en tiers offrir le vôtre :
Est-ce là l'action d'un homme bien sensé?
C'est en vous ce qui m'a le plus embarrassé ;
Car n'est-ce pas avoir l'humeur bien enragée,
Que de courir après une fille engagée?
De grâce, éclaircissez mon esprit là-dessus.

D. FÉLIX.

Vois-tu, je suis ravi, si jamais je le fus,
Quand un amant par moi devient âme damnée,
Peste cent fois le jour contre sa destinée,
Qu'il se plaint jour et nuit à sa belle Vénus,
Qu'il lui fait jour et nuit mille arguments cornus,
Pour lui faire avouer par belle rhétorique,
Que je suis depuis peu la mouche qui la pique;
Lors la sotte lui fait cent satisfactions,
Lui dit qu'il est l'objet de ses affections;
Le jaloux s'en contente, et pour prendre revanche
Du temps qu'il a perdu, lui baise la main blanche,
Puis après la belle âme et le parfait amant
Se mettent à pleurer très idiotement;
Et moi, tandis qu'entre eux la querelle s'apaise,
Je suis le plus souvent dans mon lit à mon aise.

JODELET.

Je veux que le plaisir soit grand de coqueter,
Mais si cet homme à qui vous en faites tâter,
Est de ceux qui toujours portent dans leurs valises
Des chaussons, un grand gant, pour quand on vient aux [prises.
Un poignard à coquille, et des fleurets brisés,
Enfin si cet amant que vous enjalousez,
Est un gladiateur, un homme acariâtre,
Qui vienne un beau matin vous battre comme plâtre,
Et pour les males nuits qu'il croit avoir pour vous,
S'en venge pleinement en vous rouant de coups,
Le jeu vous plaira-t-il?

D. FÉLIX.

Depuis longues années
Deux choses à la cour sont de tous condamnées;
L'une, ce que tu veux me faire redouter,
Pour des femmes se battre; et l'autre de porter
Le pourpoint boutonné. Mais on frappe à la porte.

JODELET.

Qui diable, s'il n'est, fou peut frapper de la sorte?
Nous voudrait-on forcer d'ouvrir malgré nos dents?

D. FÉLIX.

Va, va vite, de peur qu'on la mette dedans.

SCÈNE II

DON GASPARD, DON FÉLIX, JODELET.

D. GASPARD.

Est-il là don Félix?

JODELET.

Lui-même.

D. GASPARD.

Ouvrez, que j'entre.

JODELET.

Eussiez-vous la serrure au beau milieu du ventre!
Voici quelque fendant issu du roi des Goths.

D. GASPARD.

Pourrai-je avoir le temps de vous dire deux mots?

D. FÉLIX.

Quatre, si vous voulez.

D. GASPARD.

Faites qu'il se retire,
Car devant un valet je ne puis vous rien dire.

D. FÉLIX.

Ce valet est fidèle, et sait tous mes secrets.

D. GASPARD.

Vous êtes bien heureux d'en avoir de discrets,
Savez-vous bien mon nom?

D. FÉLIX.

Don Gaspard de Padille.

D. GASPARD.

Savez-vous que je suis d'une illustre famille?

D. FÉLIX.

Oui.

D. GASPARD.

Que je suis cadet, plein d'esprit et de cœur?

D. FÉLIX.

Fort bien.

D. GASPARD.

Pauvre de biens, mais très riche d'honneur?

D. FÉLIX.

On le dit.

D. GASPARD.

Savez-vous ce que j'ai fait en Flandre?

D. FÉLIX.

Non.

D. GASPARD.

Lisez donc l'histoire, et vous pourrez l'apprendre.
Savez-vous que je sais mener un homme à bout?
Quand je suis offensé, que je tue?

D. FÉLIX.

Est-ce tout?

D. GASPARD.

J'aime depuis six ans une beauté suprême,

Et vous depuis six mois vous aimez ce que j'aime,
Et m'imitez si bien dans mon affection,
Que sans vous dispenser de la moindre action,
De tout ce que je fais vous êtes la copie;
Vous m'observez en tout, partout votre œil m'épie,
Et le jour et la nuit je vous ai sur mes pas;
Quand la beauté que j'aime, avec tous ses appas
Pour me favoriser se montre à la fenêtre,
J'enrage de vous voir à mon côté paraître.
L'autre jour que je fus malade de la toux,
Parce qu'il m'arriva de tousser devant vous,
Aussitôt sur ma toux si bien vous enchérites,
Que je vous crus atteint du mal que vous feignîtes.
Et qu'un catharre enfin de vous me vengerait.
Lors ce fut entre nous à qui mieux tousserait;
Vous crûtes que ma toux n'était pas sans mystère,
Et vous fîtes merveille à me bien contrefaire.
De vous en quereller, j'eusse passé pour fou;
Je vous laissai tousser tout votre chien de sou.
Un jour je fus tenté, mais j'eusse été peu sage,
De me donner un coup de poignard au visage,
Pour voir si vous, monsieur, qui m'allez imitant,
Seriez assez badin pour vous en faire autant.
Vous riez quand je ris, vous pleurez quand je pleure,
Si je pense chanter, vous chantez tout à l'heure,
Et soupirez aussi, quand j'ose soupirer,
Comme si vous étiez sur le point d'expirer.
Quand j'ose regarder la beauté que j'adore,
Je rencontre aussitôt votre œil qui la dévore.
Je me fâche à la fin d'être tant imité;
Gardez bien d'être aussi fâché de mon côté:
Si vous continuez d'être toujours mon singe,
En chevaux, en couleurs, en vêtements, en linge,
Enfin en tout ce qui concerne mon amour,
Je suis pour vous jouer bientôt un mauvais tour.
Adieu, faites profit de cette remontrance.

D. FÉLIX.

Quoi! jusque dans ma chambre? ô Dieu, quelle arrogance!
Ah! je le veux charger ce maître fanfaron;
On ne peut l'être tant, et n'être pas poltron.

JODELET.

Arrêtez-vous, monsieur, depuis longues années
Deux choses à la cour sont de tous condamnées,
Pour des femmes se battre en duel, et porter
Le pourpoint boutonné.

D. FÉLIX.

J'entends encor heurter;
Le brave n'a pas dit tout ce qu'il voulait dire,
Ouvre-lui promptement, j'en veux encore rire.

JODELET.

Ah! vraiment le brutal heurte bien autrement:
Mais celui-ci paraît homme de jugement.

SCÈNE III

D. FÉLIX, D. SANCHE, JODELET.

D. FÉLIX.

Quoi, monsieur, vous daignez me rendre une visite?
C'est me faire un honneur que j'obtiens sans mérite.

D. SANCHE.

C'est moi-même, monsieur, qui reçois cet honneur.

D. FÉLIX.

Que désirez-vous donc de votre serviteur?

D. SANCHE.

Vous devez bien savoir, monsieur, ce qui m'amène;
Feignant de l'ignorer, vous me mettez en peine.

D. FÉLIX.

Je ne suis pas devin.

D. SANCHE.

Vous savez pourtant bien
Ce que vous me devez.

D. FÉLIX.

Moi? je ne vous dois rien.

D. SANCHE.

Vous devez accomplir par un juste hyménée
La parole autrefois à ma nièce donnée,
Et bien considérer que le nœud qui vous joint
Se peut bien relâcher, mais qu'il ne se rompt point.
Je ne m'étonne point d'un jeune homme volage;
Mais je m'étonne fort d'un second mariage,
Qu'on dit que vous traitez, au grand mépris des lois,
Qui ne permettent pas deux femmes à la fois.
Sachant bien qui je suis, vous devez vous attendre
(Si vous nous offensez en un endroit si tendre)
Qu'un homme qui toujours a vécu noblement,
Ne relâchera rien de son ressentiment.

D. FÉLIX.

Est-ce tout?

D. SANCHE.

C'est assez.

D. FÉLIX.

Oui, pour me faire rire :
Mais vous avez beau faire et vous avez beau dire,
Je suis trop jeune encor pour un joug si pesant ;
Que votre nièce soit bien sage, et ce faisant
Quelque somme d'argent pourra la satisfaire ;
Mais surtout prenez garde, elle et vous, à vous taire.

D. SANCHE.

Je ne donnerai pas mon honneur pour si peu.

D. FÉLIX.

Je l'achèterais trop étant votre neveu.

D. SANCHE.

Je saurai me venger sur vous d'un tel outrage.

D. FÉLIX.

Frappez-moi, tuez-moi, mais point de mariage.
Jodelet, sais-tu bien le beau dessein qu'il a ?
Il me veut marier.

JODELET.

Le grand fou que voilà !

D. SANCHE.

Un maître me méprise, un valet m'injurie ?
Que n'ai-je de la force au gré de ma furie !

JODELET.

Mon Dieu, qu'il est mauvais !

D. FÉLIX.

Taisez-vous, Jodelet.

D. SANCHE.

Hélas, qu'on dit bien vrai ! tel maître, tel valet.

D. FÉLIX. Il sort.

Ah ! je l'ai trop joué, j'ai peur qu'en sa colère
Il ne fasse rumeur chez mon futur beau-père.

JODELET.

C'est ici justement où je vous attendois ;
Vous voulez épouser deux femmes à la fois ?
Et quoi ! prétendez-vous que cette jeune fille
Pauvre, mais qui pourtant est d'honnête famille,
Après avoir conçu deux beaux enfants de vous,
S'apaise, en lui faisant seulement les yeux doux,
Et vous souffre épouser par quelqu'autre à sa barbe ?
Elle n'en fera rien, monsieur, par sainte Barbe !
Puissé-je là-dessus être mauvais devin !
Mais quoique vous soyez et très fourbe et très fin,
Vous n'achèverez point ce tour de passe-passe.

D. FÉLIX.

L'argent apaise tout, et l'argent tout efface.
Je connais Dorothée, et son vieil oncle aussi,
Et sais que la rumeur qu'il vient de faire ici,
N'est que pour quelque argent dont la somme est petite,
Que je lui dois donner en cas que je la quitte.
Qu'on lui dise de moi tout ce que l'on voudra,
Si je veux, dès demain je ferai qu'elle ira
Parler en ma faveur à ma maîtresse même,
Tant je suis assuré que la balourde m'aime.

JODELET.

Elle en a grand sujet, car vous l'aimez bien fort.

D. FÉLIX.

Je m'accommode au temps, et je cède au plus fort.
Je trouve en ma Lucie un ange que j'adore,
Un objet qui ravit ; un parti qui m'honore,
Et déjà, Jodelet, j'en serais possesseur,
Si certain courtisan qu'on destine à sa sœur
Etait déjà venu ; on l'attend d'heure en heure,
Et c'est pour mes péchés sans doute qu'il demeure :
Je ferais bien pourtant, pour agir sûrement,
D'aller voir Dorothée, et là civilement
Tâcher de l'apaiser par de belles paroles.

JODELET.

Vous l'apaiserez mieux avecque des pistoles.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

DON DIÈGUE, ALPHONSE.

D. DIÈGUE.

Je ne puis plus loger dans cette hôtellerie,
C'est pis qu'un hôpital, c'est une gueuserie :
Je crois que dans l'enfer on entend moins de bruit,
Et qu'on y passe mieux la plus mauvaise nuit.

ALPHONSE.

Je suis moins délicat que vous ; mais la punaise
M'a pourtant empêché de dormir à mon aise,

Les cousins m'ont piqué, les rats et les souris
M'ont pissé sur le nez, et j'ai vu des esprits.

D. DIÈGUE s'en va.

Va-t-en vite savoir où don Félix demeure,
Ne pense pas tarder plus d'un demi quart d'heure,
Toi qui fais quelquefois en un jour six repas.

ALPHONSE.

Quelque pressé qu'il soit, je ne laisserai pas
De m'humecter un peu contre la sécheresse.

SCÈNE II

JODELET, BÉATRIX, ALPHONSE.

JODELET.

Si le ciel t'avait fait un peu plus pécheresse;
Que je serais heureux, t'ayant donné mon cœur!
Car, hélas, malheureux! je suis un peu pécheur.
Mais me mordant plus fort que ne ferait un singe,
En me criant vilain, tu déchires mon linge:
Quand je veux te baiser, tu me mets tout en sang.
Que ne m'as-tu percé d'un grand couteau le flanc,
Plutôt que de m'avoir d'œillade meurtrière,
Réduit au triste état de croire que la bière
(Qu'on dit être un séjour malsain et catharreux)
Serait à moi chétif un séjour bienheureux!
Tu sais que mes tourments sont tourments véritables,
Et que je t'aime autant que tous les mille diables.

BÉATRIX.

Entendrai-je toujours tes discours d'insensé?
Va te faire panser, si tu te sens blessé;
Je m'en plaindrai tantôt à don Félix ton maître.

ALPHONSE.

Don Félix? c'est celui que je cherche peut-être;
Je le veux accoster. Monsieur.....

JODELET, arrêtant Béatrix par sa robe.

Mais à propos...

BÉATRIX, se débarrassant.

Va, parle à qui te parle, et me laisse en repos.

JODELET.

Peste soit l'importun qui vient troubler la fête!
Que j'aurais grand plaisir à lui casser la tête!
Mais il me le rendrait.

ALPHONSE.

Je voudrais bien savoir

Où loge don Félix, et quand on le peut voir.

JODELET.

Il loge en sa maison.

ALPHONSE.

En quel lieu?

JODELET.

Dans Tolède.

ALPHONSE.

Je le crois bien ainsi; mais je ne puis sans aide
Trouver cette maison, car je suis étranger.

JODELET.

Moi, je fais des efforts pour te faire enrager.

ALPHONSE.

Et quand peut-on le voir?

JODELET.

Alors qu'on le regarde.

ALPHONSE.

Vraiment vous paraissez d'humeur assez gaillarde.

JODELET, tandis qu'Alphonse regarde s'il ne voit personne.

Je serais plus gaillard, si vous étiez plus loin;
Si j'osais lui donner deux ou trois coups de poing.

ALPHONSE, il lui donne un soufflet.

Personne ne nous voit. Il me prend grande envie
A ce fat le plus grand que j'ai vu de ma vie,
De donner un soufflet au beau milieu du front.

JODELET.

Vous avez donc dessein de me faire un affront?

ALPHONSE.

Je m'en rapporte à vous.

JODELET.

Moi? je n'en veux rien croire,
Pour votre conscience et pour ma propre gloire.

ALPHONSE, en s'en allant.

Nous nous verrons encor, mon brave.

JODELET, fait réflexion sur les paroles qu'il a eues avec Alphonse.

Et de bon cœur,
Ne commandez-vous rien à votre serviteur?
Et quand le peut-on voir? Alors qu'on le regarde.
Vraiment vous paraissez d'humeur assez gaillarde.
Je serais plus gaillard, si vous étiez plus loin.
Là-dessus il me donne un fort grand coup de poing.
C'est ainsi, m'est avis, que s'est passé la chose:
Mais avait-il la main toute ouverte ou bien close?
Un coup de poing est plus honnête qu'un soufflet:
Je m'en veux éclaircir; quoique simple valet,

Je suis jaloux d'honneur autant ou plus qu'un autre.
Je suis un vrai démon lorsqu'il y va du nôtre,
Et lorsque d'un soufflet il m'est venu charger,
Si ce n'est que j'ai vu qu'il était étranger,
Je n'aurais pas tourné la chose en raillerie;
Mais pourtant j'étais prêt de me mettre en furie,
S'il eût recommencé. Dieu fait tout pour le mieux;
Je n'y veux plus penser.

BÉATRIX, raillant Jodelet.

Cet homme est sérieux,
Et frappe comme un sourd : pour moi, je te conseille,
Puisque si librement il donne sur l'oreille,
De ne vivre avec lui qu'avec bien du respect,
De ne le railler point, de l'avoir pour suspect,
Alors qu'il sera près de ta chère personne.
Ma foi, si brusquement sa main un soufflet donne,
Que bien paisiblement ta face le reçoit.
Pourquoi le raillais-tu, lui qui te caressoit?
O mon cher Jodelet, au visage de dogue,
Si tu n'avais été dans tes discours trop rogue,
Ton visage charmant ne serait pas pollu;
Mais tu l'as souhaité, mais tu l'as bien voulu;
Et moi qui suis pour toi d'amour si maltraitée,
J'ai vu par main d'autrui ta face souffletée,
J'en ai la rage au cœur, j'en ai la larme aux yeux.

JODELET.

Tu ne te tairas pas?

SCÈNE III

DON DIÈGUE, DON FÉLIX, JODELET.

D. DIÈGUE.

J'en suis tout glorieux,
Et me voir avec vous, et dans votre mémoire,
Et un bonheur si grand, que je ne le puis croire.

D. FÉLIX.

Je m'acquitterai mal de ce que je vous dois,
Si je ne vous embrasse une seconde fois;
Et je me plains de vous, don Diègue, ou je meure,
D'avoir hors de chez moi choisi votre demeure;
Mais en vous traitant mal, je saurai m'en venger.
Va-t-en vite au logis faire tout arranger.
Dom Diègue est mon hôte.

JODELET.

En êtes-vous bien aise?

D. FÉLIX.

Ne pense pas ici dire quelque fadaise.

JODELET.

Je ne dis rien.

D. FÉLIX.

Écoute.

SCÈNE IV

DON DIÈGUE, ALPHONSE, DON FÉLIX, BÉATRIX.

D. DIÈGUE.

Alphonse, approche-toi,
J'ai trouvé don Félix.

ALPHONSE.

Et j'ai souffleté, moi,
Son faquin de valet.

D. DIÈGUE, don Félix pendant ce temps parle à Béatrix en secret.

Comment?

ALPHONSE.

Il voulait rire,
Je l'ai prié cent fois et cent fois de me dire
Où loge don Félix; il m'a traité de sot.

D. DIÈGUE.

Vois-tu, si don Félix m'en dit le moindre mot;
Je veux qu'on le contente et qu'on le satisfasse.

ALPHONSE.

Je pourrai bien encor lui retoucher la face.

D. DIÈGUE.

Et moi, je pourrai bien, si j'en entends parler,
Aux dépens de ton dos t'apprendre à quereller.
Je ne puis refuser don Félix qui me prie,
Retourne vitement à notre hôtellerie
Querir mon équipage, et l'apporter chez lui.

BÉATRIX, parlant à D. Félix.

Je vous ai bien cherché, don Félix, aujourd'hui.

D. FÉLIX.

Et que veux-tu de moi, Béatrix?

BÉATRIX.

Ma maîtresse
Vous veut entretenir pour affaire qui presse.

D. FÉLIX.

Et ma belle inhumaine est-elle à la maison?

BÉATRIX.

Elle vient à l'instant d'aller à l'oraison.

D. FÉLIX.

Elle y va bien en vain, puisque quand on la prie,
Au lieu de la fléchir, on la met en furie,
Une plainte l'offense, un soupir lui déplaît,
Et toute belle, jeune et parfaite qu'elle est.

BÉATRIX.

Ah! mon Dieu, gardez-lui tant de belles fleurettes.
Quant à moi, j'y renonce et j'en ai les mains nettes;
Je ne veux point ouïr les discours d'amoureux,
Ils sont en bonne foi malins et dangereux;
Je pèche assez d'ailleurs sans pécher par l'oreille.
A propos de pécher, votre vide-bouteille,
Votre grand fainéant, votre chien de valet,
Enfin ce mal-bâti, ce maudit Jodelet,
Depuis deux ou trois jours m'a prise pour une autre.
Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre:
Il me trouve à son gré, tout ce que j'ai lui plaît;
Mais me plaît-il aussi, le maussade qu'il est?
Il m'en faut bien un autre et d'une autre fabrique,
C'est un beau marmouset, c'est un bel as de pique;
Il pense quand la nuit il a guitarisé,
Que j'en ai tout le jour le cœur martyrisé;
A la fin il verra, si vous n'y donnez ordre,
Que j'égratigne bien et que je sais bien mordre.
Il me va tourmentant de ses affections;
Il me va proposant des fornications;
Et pour qui me prend-il? Ah! par ma foi, j'enrage.
Encor s'il me parlait un peu de mariage.
Dites-lui bien, monsieur, qu'il ne soit plus si fou.

D. FÉLIX.

Va, chère Béatrix, je lui romprai le cou.

BÉATRIX.

Quelques coups suffiront, et quelque réprimande.

D. FÉLIX.

Je l'étrillerai bien.

BÉATRIX.

Le bon Dieu vous le rende.

D. FÉLIX.

Il faut que je vous quitte, excusez un amant.

D. DIÈGUE.

Vous reviendrez bientôt?

D. FÉLIX.

Dans un petit moment.

BÉATRIX.

Venez donc vitement, sans tant vous faire attendre;
Ma maîtresse tantôt me dira pis que pendre.

SCÈNE V

DON DIÈGUE, ALPHONSE.

D. DIÈGUE.

Don Félix ne sait point ce qui m'amène ici,
Car j'ai quelque raison de me cacher ainsi.

ALPHONSE.

Mais il saura bientôt que c'est pour mariage.

D. DIÈGUE.

Si je ne trouve pas mon compte où l'on m'engage,
Si mon père a choisi quelque objet odieux,
Quelque idole doré qui me choque les yeux,
Plutôt que d'épouser un démon domestique
(Quoique du procédé le bonhomme se pique),
On me verra bientôt à Madrid de retour.

ALPHONSE.

Un père qui toujours au bien seul fait l'amour,
Préfère un parti riche à la plus belle fille,
Monsieur, n'est-ce pas là don Gaspard de Padille?

D. DIÈGUE.

Don Gaspard?

ALPHONSE.

Oui, lui-même.

D. DIÈGUE.

Ah, tu dis vrai, c'est lui,
Je ne m'attendais pas de le voir aujourd'hui.

SCÈNE VI

DON GASPARD, DON DIÈGUE, ALPHONSE.

D. GASPARD, parlant à son valet qui est derrière le théâtre.

Ne pense pas tarder longtemps, ou je t'étrangle,
Après t'avoir donné cent mille coups de sangle.

D. DIÈGUE.

C'est toujours le même homme.

D. GASPARD.

Eh! qu'est-ce que je vois?
Don Diègue Giron, est-ce vous?

D. DIÈGUE.

Oui, c'est moi.

D. GASPARD.

Qui vous amène ici ?

D. DIÈGUE.

L'amour.

D. GASPARD.

La même chose
Me retient à Tolède, et sera bientôt cause
Que certain dameret qui me veut supplanter,
Se sentira du don que j'ai de bien frotter.
J'aime deux sœurs.

D. DIÈGUE.

Deux sœurs à la fois ?

D. GASPARD.

Et fort belles.
Ce doucereux mignon en aime l'une d'elles,
Je le souffrirais bien si l'autre était pour moi,
Il faut que chacun vive et travaille pour soi.
Mais certain courtisan devant épouser l'autre,
Je vois ainsi qu'en tout il y va bien du nôtre,
Et qu'à ce courtisan comme à ce dameret,
Avec un certain fer plus pointu qu'un fleuret,
Dont vous savez, cousin, à quel point je m'acquitte,
Il faudra que je fasse enfin prendre la fuite.
Qu'en dites-vous, cousin ?

D. DIÈGUE.

Moi, qu'il n'est rien de tel.

D. GASPARD.

Je m'en vais pour demain lui dresser un cartel.

D. DIÈGUE.

Je ne vous quitte point.

D. GASPARD.

Je ne risque personne.

D. DIÈGUE.

Et la demeure ?

D. GASPARD.

Elle est partout où je m'adonne.
Adieu, jusqu'au revoir.

D. DIÈGUE.

Adieu, mon cher cousin,
Modérez tant soit peu votre esprit spadassin.

D. GASPARD, en s'en allant.

Je ne puis.

D. DIÈGUE.

Le voilà tel qu'il était en Flandre,
Mais avec tout cela vaillant comme Alexandre.

ALPHONSE.

Et fou comme Roland, quand il courait les champs.

D. DIÈGUE.

Les fous pareils à lui ne sont jamais méchants ;
Il est fort libéral, fort vaillant, fort fidèle :
S'il avait un peu plus de bien et de cervelle,
Comme il est mon parent ..

SCÈNE VII

LUCIE, BÉATRIX, DON DIÈGUE, ALPHONSE.

Lucie parait sur le théâtre, menée par un homme, et suivie de Béatrix.

LUCIE.

Et ce chien de cocher?

BÉATRIX.

Il ne se trouve point, je viens de le chercher ;
Cet ivrogne est sans doute aller boire chopine.

D. DIÈGUE.

Alphonse, qu'elle est belle ! et qu'elle a bonne mine !

LUCIE.

Et ce coquin me met ainsi sur le pavé?

BÉATRIX.

Je n'ai pas eu le temps de dire un pauvre Ave,
Je l'ai cherché cent fois à l'entour de l'église.

D. DIÈGUE.

Mon Dieu, si c'était là celle qu'on m'a promise,
Que je serais heureux !

ALPHONSE.

Allez voir, que sait-on?
Et puisque ce soleil n'a point de Phaëton,
Allez vous présenter, et la menez chez elle.

D. DIÈGUE.

Et toi, tâche à savoir le nom de cette belle.

ALPHONSE.

Je le saurai bientôt.

D. DIÈGUE, tandis qu'Alphonse entretient l'homme de Lucie.

Madame, un étranger
Peut-il vous demander sans se mettre en danger
D'être trop téméraire, ou de trop entreprendre,
L'honneur de vous mener où vous voulez vous rendre?
Je reconnais assez ne le mériter pas,
A bien considérer le prix de vos appas.

LUCIE.

J'accepterais, monsieur, la faveur présentée,

Si je croyais l'avoir tant soit peu méritée,
Et pour cette raison j'ose vous avertir
Que vous êtes un peu trop prompt à vous offrir.

D. DIÈGUE.

J'ai tort, je le confesse, et cette offre est petite,
A la considérer selon votre mérite.
Mais qui peut vous offrir ce que vous méritez,
Et vous faire ici-bas des libéralités,
A vous en qui le ciel prodiguement assemble
Les plus riches trésors qu'on puisse voir ensemble,
Une mine céleste, un esprit sans pareil,
Un adorable corps aussi beau qu'un soleil?
Madrid ne fera plus gloire de ses coquettes;
Tolède seulement a des beautés parfaites,
Et je trouve à Tolède, et dès le premier jour,
Ce que je n'ai jamais pu trouver à la cour.

LUCIE.

A ces riches discours qui pourraient me confondre,
Il me faudrait beaucoup de temps pour y répondre.
A Tolède on n'a pas l'esprit assez présent.
Vous vous donnez à moi, c'est un riche présent
Dont vous devez, monsieur, vous rendre un peu plus chiche.
Je ne veux point de vous, car je serais trop riche;
Et vous qui vous donnez si témérairement,
Sachez que vous seriez traité cruellement,
Et que vous ne savez pas bien ce que vous faites.

D. DIÈGUE.

Je sais ce que je fais, je sais ce que vous êtes.
Je sais qu'en vous voyant je trouve dans vos yeux
Un plaisir approchant de la gloire des cieux;
Mais hélas! je ne sais si cette gloire offerte,
Doit être mon salut ou doit être ma perte.

LUCIE.

Et moi, je sais fort bien qu'un homme de la cour
Feint fort facilement qu'il va mourir d'amour.

BÉATRIX.

J'ai trouvé le cocher, il était dans la place.

LUCIE.

Ah! vraiment, ce coquin mérite qu'on le chasse.

BÉATRIX.

Ce sera fort bien fait, car ce n'est qu'un vaurien.

LUCIE.

Cupidon vous assiste et vous fasse du bien!
Adieu mon cavalier.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

JODELET, seul.

L'honneur, ô Jodelet est un trésor bien cher!
Il faut, ô Jodelet, aujourd'hui bien chercher
Celui qui t'a fait niche avecque tant d'audace,
Et d'une seule main couvert toute ta face.
Téméraire étranger, où te cacheras-tu?
Qui peut te dérober à Jodelet battu?
Jodelet, un démon irréconciliable,
Dans le temps qu'on lui fait quelque affront reprochable.
Encor si coup de poing était le coup donné,
Mais, las! c'est un soufflet, et des mieux asséné;
Et Béatrix l'a vu, Béatrix la coquette,
Qui l'aura publié bien mieux qu'une trompette.
Mais tous ceux qui sauront que je suis outragé,
Sauront en peu de temps que je suis bien vengé.

Alphonse est derrière qui l'écoute.

Si je puis te trouver, étranger téméraire,
Ecoute en peu de mots ce que je veux te faire :
Je veux te...

SCÈNE II

ALPHONSE, JODELET.

ALPHONSE, le surprenant.

Quoi!

JODELET.

Oh, oh, cher ami, c'est donc vous?
Je viens de préparer une chambre chez nous
Au seigneur don Diègue; au reste, notre frère,
Nous vous obligerons par notre bonne chère
A faire plus de cas du pauvre Jodelet.

ALPHONSE.

Je suis au désespoir de ce maudit soufflet,
Mais aussi vous deviez en charité me dire...

JODELET.

Mon Dieu, n'en parlons plus, ce n'était que pour rire.
Quant à moi, des amis je veux tout endurer.

ALPHONSE.

Voilà mon maître, adieu.

JODELET.

Ma foi, sans différer
Je devais lui donner un peu sur les oreilles;
Nous étions seul à seul avec armes pareilles.
Foin, la pitié me prend toujours mal à propos.
Je veux être cruel et lui casser les os,
Et que dès aujourd'hui, par ce cartel, il sache
Que je sais me venger sitôt que l'on me fâche.
Je le trouverai bien.

SCÈNE III

DON DIÈGUE, ALPHONSE.

D. DIÈGUE.

Alphonse, je suis mort.
Ma foi, j'avais raison de me presser si fort,
Le cœur me le disait; celle que j'avais vue,
Qui parut à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
Te le dirai-je? Alphonse, elle n'est pas pour nous;
Don Félix plus heureux doit être son époux.
Et moi, venant chercher une femme à Tolède,
J'y trouve mon malheur, et malheur sans remède :
Car, n'ayant pas Lucie (elle s'appelle ainsi)
Il faudra bien se battre ou l'enlever d'ici.
Sa sœur Hélène est belle, elle est riche, elle est sage;
Mais l'aimable Lucie a mon cœur pour partage;
Et je veux que sa sœur la surpasse en beauté,
Elle gagne sur elle au moins de primauté.
Enfin je veux par force, ou bien par stratagème,
Oter à don Félix sa maîtresse que j'aime :
Et n'est prince, parent, ami, ni confesseur,
Conseil, force, prison, justice, crainte, honneur,
Qui me puisse empêcher, au péril de la vie,
De répandre du sang pour l'amour de Lucie.
Avant que don Félix la tienne entre ses bras,
Je vais lui susciter un étrange embarras :
Tu connais mon cousin, don Gaspard de Padille,
Tu sais comme il se bat, et pour une vétille.
Don Félix lui déplaît, et j'ai su qu'aujourd'hui
Don Gaspard est allé le quereller chez lui,
Et je me trompe fort, ou c'est par jalousie,
Car le brave à la fois sert Hélène et Lucie;
Aussi ferait-il tort à sa rare valeur,

S'il n'aimait à la fois et l'une et l'autre sœur.
Je voudrais de bon cœur qu'il pût en avoir une,
Car sa valeur mérite une bonne fortune.
De la maison qu'il est, si son aîné mourait,
Il obligerait fort celle qu'il choisirait.

ALPHONSE.

La ruse quelquefois sert plus que le courage.

D. DIÈGUE.

Tu dis vrai; mais, Alphonse, il faut donc faire rage,
Il faut tromper parents, beau-père, épouse, amis,
Aussi bien pour régner tous crimes sont permis;
Et moi, je me tiendrai, si j'obtiens cette fille,
Plus grand roi que celui qui règne en la Castille.

ALPHONSE.

N'êtes-vous pas d'avis de changer de maison?
Car le désobliger par une trahison,
Et demeurer chez lui, ce serait être buse.

D. DIÈGUE.

Je t'entends, je m'en vais lui trouver quelque excuse
Pour quitter son logis : mais changeons de discours,
Le voici. Don Félix, comment vont vos amours?

SCÈNE IV

DON FÉLIX, DON DIÈGUE, ALPHONSE.

D. FÉLIX.

Elles vont, cher ami, même train que les vôtres.

D. DIÈGUE.

On vous a donc appris tout le secret des nôtres?

D. FÉLIX.

Et que nous épousons deux sœurs en même jour,
Qu'on appelle à bon droit deux miracles d'amour.
Ah! que j'éprouverais la fortune prospère,
Mon plus fidèle ami devenant mon beau-frère,
Si je ne me voyais cruellement traité
Par ce divin objet dont je suis enchanté!
Notre fortune ici devrait être semblable;
Mais vous êtes heureux et je suis misérable :
Et quoique nous devions épouser les deux sœurs,
Nous ne goûterons pas de pareilles douceurs.
Vous trouvez un esprit en la parfaite Hélène,
A ne donner jamais au vôtre aucune peine.
Dans celui de sa sœur, violent et léger,
J'en rencontre un très propre à me faire enrager.

On n'attendait que vous pour notre mariage,
Je me croyais au port, à couvert de l'orage;
Mais depuis quatre jours il s'en est élevé
Un, dont je ne suis pas encor si bien sauvé,
Que je n'en aie encor l'esprit rempli de crainte.
J'ai servi quelque temps sans réserve et sans feinte
(Avant que ma Lucie eût envahi mon cœur)
Une fille de qui la complaisante humeur,
La beauté de la taille et celle du visage
M'ont fait prendre quasi le nom d'amant volage :
Mais tous ces grands appas se rencontrant sans bien,
Et n'étant pas un homme à me donner pour rien,
Ma Lucie aisément m'a fait être infidèle.
Depuis peu ma jalouse en ayant eu nouvelle,
Et publiant partout qu'elle est grosse de moi,
Et que je ne puis plus diposer de ma foi,
Elle a fait si beau bruit, que ma belle Lucie
Veut être là-dessus pleinement éclaircie.
Deux mille écus promis ont fait cesser ces bruits,
Pour lesquels j'ai passé de très mauvaises nuits,
Mais pourtant la cruelle est encore à se rendre;
Et c'est ce que tantôt était venu m'apprendre
Une femme en secret, quand je vous ai quitté.
Vous m'avez pardonné cette incivilité;
Car vous savez assez qu'un homme, quand il aime,
Est esclave et n'est plus le maître de soi-même.
Cet avis n'était pas pour être négligé,
Me venant d'une main qui m'a tant obligé,
De la parfaite Hélène, une fille obligeante,
Autant que quelquefois sa sœur est outrageante,
D'un esprit orgueilleux, d'un esprit contestant,
Mais avec ses défauts que j'adore pourtant.
Si la douceur d'Hélène était communicable,
Ou si Lucie était d'un esprit plus traitable
Que je serais heureux, et que vous le serez
Avec cette beauté que vous épouserez !
Il n'en fut jamais une aussi sage à Tolède :
C'est d'elle qu'en mon mal j'espère du remède,
C'est d'elle que j'ai su, cher ami, que c'est vous
Que depuis si longtemps elle attend pour époux.
Au reste sa vertu cède à votre mérite,
Quand on parle de vous, elle est toute interdite.

D. DIÈGUE.

Ne me cajolez point d'un si beau coup de trait,
Car je n'y visais pas alors que je l'ai fait.

D. FÉLIX.

Quoi ! vous repentez-vous d'une telle conquête ?

D. DIÈGUE.

Pour moi le mariage est une triste fête,
Et je serais fâché de voir pour notre amour
Périr une pauvrette ; et dès le premier jour
Je suis ici venu pour en faire une femme,
Et non pour lui porter le désordre dans l'âme.
C'est vous, quand vous aimez, qui mettez tout en feu.

D. FÉLIX.

Lucie et ses dédains le témoignent bien peu.

D. DIÈGUE.

Puisque vous l'épousez, vous l'avez bien éprise.

D. FÉLIX.

Je crains l'avoir courue et qu'un autre l'ait prise;
Car aujourd'hui sa sœur m'a dit qu'assurément
Quelque chose pour moi la change étrangement,
Et que bien à regret ce superbe courage
(Qui ne veut point d'un bien qu'un autre lui partage)
Se résout à la fin de m'admettre en son cœur,
Mais à condition que son père et sa sœur
Sauront la vérité de cette Dorothée.
Voici l'heure tantôt entre nous arrêtée,
Que je dois faire voir à Pédro d'Avila
Cette fille, et de plus certain oncle qu'elle a,
Qui l'a toujours nourrie et qui lui sert de père :
Il est nécessiteux, et parce qu'il espère
Que s'il me rend content, je le régalerai,
Cet homme ne dira que ce que je voudrai.
Encor que gentilhomme, il a l'âme vénale,
En lui toute action qui profite est loyale;
Et sans son avarice, assurément je croi
Que sa nièce eût bien pu se défendre de moi.
Voilà, mon cher ami, l'état de mon affaire,
Où j'ai d'abord trouvé le vent assez contraire;
Mais j'espère bientôt, dans un port assuré,
Partager avec vous un trésor désiré;
J'espère en votre esprit dont je connais l'adresse;
Il pourra radoucir celui de ma tigresse.
Lorsque vous la verrez, tâchez de l'obliger
A ne se plaire plus à me faire enrager.
Allons-y de ce pas; aussi bien votre Hélène
(Qui s'inquiète fort pour certaine migraine
Qui vous a pris tantôt) m'a prié mille fois
De vous y ramener lorsque je vous verrois.

Ne faites pas languir plus longtemps une amante,
Qui témoigne pour vous une ardeur violente.

D. DIÈGUE.

Allons, je suis à vous dans un petit moment.
Alphonse, va quérir mes lettres promptement,
Et songe à...

ALPHONSE.

J'entends bien.

D. FÉLIX.

J'aperçois, ce me semble,
Notre futur beau-père et ses filles ensemble.
Allons le recevoir, ils viennent droit à nous.

SCÈNE V

DON PÉDRO, DON FÉLIX, HÉLÈNE, DON DIÈGUE, LUCIE.

D. PÉDRO. Il sort de sa maison avec ses filles.

Bonjour, mes chers enfants, je m'en allais chez vous,
Voici l'heure tantôt entre nous arrêtée :
Vous plaît-il pas aller chez cette Dorothée?

D. FÉLIX.

Monsieur, quelque envieux, infâme et sans honneur
(Pour me priver d'un bien dont dépend mon bonheur),
A fait courir ces bruits contre ma renommée.

D. PÉDRO.

Je vais toujours devant; vous et ma fille aînée
Me suivrez en carrosse; étant comme je suis,
Goutteux sur mes vieux jours, je marche quand je puis;
Quoique vieil animal, je ne suis pas si rosse,
Que je ne puisse bien me passer de carrosse.
Vous autres jeunes gens, si vous aviez marché,
Vous croiriez contre vous avoir fait un péché.
Avecque mon bâton je vais fort à mon aise,
Il me sert de cheval, de carrosse et de chaise.

Parlant à D. Diègue.

Monsieur, nous ne ferons qu'aller et revenir :
Vous aurez cependant, pour vous entretenir,
Cette friponne-là, ma cadette Lucie.

HÉLÈNE.

Il est plus à propos qu'il soit de la partie.

D. DIÈGUE.

Vous me dispenserez, nous avons, elle et moi,
Quelque chose à vider.

HÉLÈNE.

Elle et vous? et pourquoi?
Je ne puis vous souffrir ainsi seul avec elle.

LUCIE.

Quoi, jalouse de moi! la fantaisie est belle.
Et d'où vous vient, ma sœur, cette gentille humeur?

HÉLÈNE.

De la vôtre, coquette.

LUCIE.

Oh! oh! ma bonne sœur,
Vous me voulez du mal.

HÉLÈNE.

Et vous, dont je m'étonne,
Vous voulez trop de bien à certaine personne.

LUCIE.

Si je lui veux du bien, vous en étonnez-vous?
Dois-je haïr celui qui sera votre époux?

HÉLÈNE.

Devez-vous essayer qu'il devienne le vôtre?

LUCIE.

Je ne cours pas ainsi sur le marché d'une autre.
Et puis je connais bien que j'y perdrais mes pas :
Vous le courez trop fort pour ne l'attraper pas.

HÉLÈNE.

Vous ne fûtes jamais qu'indiscrète et piquante.

LUCIE.

Je ne serai jamais que votre humble servante.

HÉLÈNE.

Vous devriez donc avoir pour moi plus de respect

LUCIE.

Monsieur vous devrait donc être un peu moins suspect.

HÉLÈNE.

Je crains un courtisan autant qu'une coquette.

LUCIE.

Ne craignez rien, ma sœur, d'une pauvre cadette :
Monsieur a trop d'esprit pour vous manquer de foi ;
Vous et cent mille écus valez bien mieux que moi.

HÉLÈNE.

Je ne puis donc à moins vous être comparable?

LUCIE.

Vous dites vrai, ma sœur, je suis tout adorable;
Et si vous ne prenez bien garde à votre amant,
Je vous le ravirai d'un regard seulement.

HÉLÈNE.

Vous le voudriez bien, si vous le pouviez faire;

Mais vos discours piquants commencent à déplaire.
Vous viendrez avec nous, monsieur, si vous m'aimez,
Ou bien tous mes soupçons seront trop confirmés.

D. DIÈGUE.

Je veux vous obéir, mais ce soupçon m'offense,
Et don Félix sait bien quelle est mon innocence.

HÉLÈNE.

Don Félix, vous avez ici même intérêt.

D. FÉLIX.

Ah! madame, je sais la chose comme elle est.
Le seigneur don Diègue est un autre moi-même :
S'il a voulu parler à la beauté que j'aime,
Qui depuis ces faux bruits qui m'ont assassiné,
Me fait souffrir des maux comme en souffre un damné,
Ce n'est qu'en ma faveur, ce n'est qu'à ma prière.
Il connaît la rigueur de cette beauté fière;
Il sait que depuis peu son malheureux amant
(Qui se tiendrait heureux d'un regard seulement),
Réduit au désespoir de la voir si cruelle,
A quasi fait dessein de mourir avant elle.

LUCIE.

Vous seriez, don Félix, un peu trop inhumain;
Je ne mérite pas un si beau coup de main.
Si vous vouliez pourtant faire cette prouesse,
Moi, qui n'ai pas encor vu d'homme qui se blesse,
Vous ne me verriez plus douter de votre foi;
Mais nous perdrions trop, et Dorothée, et moi,
Et messieurs vos enfants demeureraient sans père.

D. FÉLIX.

Dois-je mourir d'amour pour qui me désespère?

LUCIE.

Dois-je mourir d'amour avant que savoir bien
Si Dorothée est sage, et vous homme de bien?

HÉLÈNE.

Ah! seigneur don Félix, c'est se rompre la tête;
Vous ne connaissez pas cette méchante bête;
Si vous vous arrêtez à ce qu'elle dira,
Mon pauvre don Félix, l'esprit vous tournera.
Apprenez qu'aujourd'hui son démon la possède,
Et quand ce mal lui prend, qu'il n'est point dans Tolède
D'homme assez patient pour ne point enrager.

LUCIE.

Laissez-moi donc ici pour fuir ce danger,
Et courez vitement où don Félix vous mène,
Mon père vous attend, que vous mettrez en peine.

Allez, ma chère sœur, allez vérifier
Si ce beau gentilhomme est bon à marier.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas tant pour vous que je prends cette peine,
Que pour lui.

LUCIE.

Mais plutôt, ma bonne sœur Hélène,
Ce n'est pas tant pour lui, ni pour moi, que pour vous,
Que vous désirez tant de le voir mon époux.
Mais vous ne songez pas que vous faites attendre
Mon père...

HÉLÈNE.

Et le carrosse?

D. FÉLIX.

Il doit nous venir prendre
Au détour de la rue.

HÉLÈNE.

Allons-y vitement.

D. FÉLIX.

Adieu, belle inhumaine.

LUCIE.

Adieu, parfait amant.

Hélène et D. Félix sortent.

LUCIE, seule.

Nous voyons bien pourquoi, madame la jalouse,
Vous souhaitez si fort que don Félix m'épouse :
C'est pour vous assurer votre futur époux,
Dont vous voyez les vœux ne s'adresser qu'à nous.
Ah! je ne vois que trop par son morne silence,
Qu'à vous voir seulement il se fait violence;
Au lieu que par ses yeux attachés sur les miens,
Je vois qu'assurément il est dans mes liens.
Mais, hélas! il me tient d'une crainte aussi forte;
S'il m'aime avec excès, je l'aime de la sorte.
Mais s'il n'est pas à moi, personne ne m'aura.
Mon père là-dessus fasse ce qu'il pourra,
Don Félix là-dessus remue et ciel et terre,
Et ma sœur avec eux me dénonce la guerre;
Si je n'ai don Diègue à la barbe d'eux tous,
Je veux bien n'épouser jamais qu'un vieux jaloux.

Haussant sa voix.

Béatrix?

SCÈNE VI

BÉATRIX, LUCIE.

BÉATRIX.

Me voici, madame.

LUCIE.

Ecoute, j'aime,
Et pour te dire vrai, j'aime plus que moi-même
Ce jeune cavalier qu'on destine à ma sœur;
Et je me trompe fort, ou je règne en son cœur.
Au premier carrefour va louer une chaise :
De ceci, Béatrix, il faut que l'on se taise;
Tout mon bonheur dépend aujourd'hui du secret
Et des inventions de ton esprit discret.
Cours après don Diègue, il est avec Hélène,
Et que ton bel esprit adroitement le mène
Devant les Jacobins, où je me trouverai.
Déguise bien ta voix.

BÉATRIX.

Le mieux que je pourrai.

LUCIE.

Va donc quérir mon voile, et te cache d'un autre.

BÉATRIX.

Si vous changiez de robe? on connaîtra la vôtre.

LUCIE.

Ma chaise empêchera qu'on ne la puisse voir,
Et le bon don Pédro, comme tu peux savoir,
Au delà de son nez ne voit rien sans lunettes;
Il aura grand besoin d'en avoir de bien nettes,
Pour voir clair dans l'affaire où je vais le brouiller
Avecque don Félix. Allons nous habiller.
J'ai des lettres à prendre au fond de ma cassette,
Viens vite me l'ouvrir ; mais surtout sois secrète.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

BÉATRIX, LUCIE.

BÉATRIX.

En déguisant ma voix, corrompant mon langage,

Et m'acquittant enfin fort bien du personnage,
J'ai très adroitement, mais non sans quelque peur,
Accosté don Diègue auprès de votre sœur,
Et puis je l'ai conduit où vous devez vous rendre.
Ce qui s'en est suivi, vous pouvez me l'apprendre.

LUCIE.

Ah! chère Béatrix, que tout est bien allé!
Et que j'ai doctement à mon père parlé!
J'avais honte pourtant, bien assise à mon aise,
De le souffrir debout à côté de ma chaise.
J'ai fait croire au vieillard tout ce que j'ai voulu,
Je ne me vis jamais l'esprit si résolu.
Il croit assurément que je suis Dorothée;
Que celle qu'il a vue est personne apostée,
Que don Félix a fait parler pour de l'argent;
Qu'en cela l'on lui fait un affront outrageant.
Enfin j'ai si bien fait avec mon beau langage,
Que peut-être il rompra tantôt mon mariage.
Je l'entendais disant, en se mordant les doigts :
Don Félix veut avoir deux femmes à la fois!
Et que l'une des deux soit ma fille Lucie!
Ah! vraiment l'alliance était fort bien choisie!
Ah! j'empêcherai bien qu'on se moque de moi,
Impudent affronteur, sans honneur et sans foi.
Enfin je l'ai laissé pester tout à son aise,
Et suis vite venue au grand train dans ma chaise,
Tout droit au rendez-vous que je t'avais donné,
Où très adroitement tu l'avais amené.
Mais j'aperçois venir le vieillard qui rumine;
Allons quitter le voile, et faisons bonne mine.

SCÈNE II

D. PÉDRO, seul.

On me faisait fort bien passer pour un oison;
Et ma fille Lucie a fort bonne raison
De n'avoir pas donné la main à la volée.
Il faut qu'elle ait été du ciel bien conseillée;
Et si son mariage on eût précipité,
Le gentil embarras où cela m'eût jeté!
Quoi! ma fille eût passé pour la seconde femme
Du brave don Félix? peste soit de l'infâme!
Il voulait donc avoir (voyez la trahison)
Une femme à la ville et l'autre à la maison?

Ah ! ma fille, approchez, votre fortune est belle,
Nous devons au Seigneur une belle chandelle ;
Et pour remercier votre époux prétendu,
Supplier le bon Dieu qu'il soit bientôt pendu.
Vraiment il nous jouait un tour de galant homme ;
Mais il devait avoir sa dispense de Rome.
Au reste gardez-vous de le plus regarder,
C'est un esprit malin dont il faut se garder.

SCÈNE III

LUCIE, DON PÉDRO.

LUCIE.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui vous met en colère?

D. PÉDRO.

J'ai les ressentiments que doit avoir un père
Qui pense être pourvu d'un gendre homme de bien.

LUCIE.

Quoi ! notre don Félix...

D. PÉDRO.

Don Félix ne vaut rien.
Je suis donc allé voir tantôt sa Dorothée,
Que, pour vous affronter, il avait apostée ;
Elle a joué son jeu comme il a désiré,
Et l'a joué si bien, que même j'ai pleuré
Quand j'ai vu quelques pleurs couler sur son visage.
Enfin je croirais bien que cette fille est sage,
Qu'entre elle et don Félix il ne s'est rien passé,
Dont Dieu ni le prochain en puisse être offensé :
Mais le drôle qu'il est nous donnait bien le change,
Écoutez, je vous prie, une malice étrange.
Comme je revenais de lui fort satisfait,
(Et j'en avais assez de sujet en effet)
Certaine dame en chaise, et la face voilée,
M'a dit en peu de mots, d'une voix désolée :
Monsieur, on vous affronte en même temps que moi,
Et don Félix ne peut, sans violer sa foi,
Contracter, moi vivante, un second mariage.
Deux enfants en pourront porter bon témoignage
Devant l'official, que je veux implorer.
Elle s'est là-dessus bien fort mise à pleurer,
Et moi, d'autre côté, bien fort mis en colère.
Le malheureux métier que d'être père ou mère
Et qu'on est assuré, quand on a des enfants,

De ne manquer jamais de soucis bien cuisants!
Or pour vous achever l'histoire commencée,
Cette invisible, après mainte larme versée,
Comme je la quittais, lassé de son caquet,
M'a mis entre les mains je ne sais quel paquet
De missives d'amour.

LUCIE.

Quoi que ma sœur en die,
Je n'ai donc pas mal fait de m'être refroidie
Et d'avoir attendu la fin de ces bruits-là.
Elle dit que j'ai tort, mais c'est elle qui l'a,
D'avoir fait avec moi trop de la sœur aînée,
Et d'avoir trop pressé ce gentil hyménée.
Le cœur me disait bien...

ALPHONSE vient à l'étourdie.

Monsieur, je suis pressé,
Mon maître n'a-t-il pas tantôt ici passé?
J'ai des lettres pour lui de son père; et me semble
Qu'il vous écrit aussi; mais j'ai tout mis ensemble,
Et ne puis débrouiller... Ah! bon, bon, la voilà.
Je reviendrai tantôt pour la réponse.

D. PÉDRO.

Holà!
Vous vous trompez, ami; mais il ne peut m'entendre:
Jamais les étourdis ne font que se méprendre.
Cette lettre est de femme, et sent bien son poulet.
Que j'époussetterais là-dessus un valet!
Mais je veux la garder, attendant qu'il revienne,
Et sans faire de bruit, lui demander la mienne.

LUCIE.

Ouvrez-la, que sait-on?

D. PÉDRO.

Ouvrons, je le veux bien;
Cela nous peut servir, et ne peut nuire à rien.

LUCIE.

A qui s'adresse-t elle?

D. PÉDRO.

A don Diègue même.

LUCIE.

Sans doute elle sera de quelqu'une qu'il aime.

D. PÉDRO.

Don Diègue en cela suit l'ordre de la cour;
On n'est pas courtisan quand on est sans amour;
Mais sans y recueillir, bien souvent l'on y sème,
Et sans y mettre à mal toutes celles qu'on aime;

Les sottes seulement favorisent leurs vœux,
Mais les sages aussi se gardent fort bien d'eux;
Ils soupirent souvent pour qui leur fait la moue,
Et de plusieurs beautés qu'ils coucheront en joue,
Ils n'en blessent souvent pas une, les méchants.
Cependant les maisons, les bois, les prés, les champs
Se changent bien souvent en de vieux points de Gênes;
Les affreux créanciers font sauter les domaines;
Et puis ces beaux messieurs protestent sur leur foi,
Qu'ils se sont ruinés au service du roi.
Je ferais là-dessus une longue satire;
Mais les vieillards, dit-on, ne font rien que médire.
Je ne dis donc plus rien, çà lisons ce poulet,
Et le recachetons pour le rendre au valet.

MON CHER ÉPOUX,

« Vous avez déjà mis quinze jours à un voyage pour « lequel vous ne m'en aviez demandé que huit. Cela me met « dans une extrême peine; et notre petit Janot qui vous « demande et qui vous cherche depuis le matin jusqu'au « soir, se désespère de ne plus voir son papa. Revenez « donc vitement, si vous voulez le retrouver en vie, et « cessez par votre absence de faire mourir mille fois le « jour votre fidèle Dorothée. »

D. PÉDRO.

Quoi! bons dieux, Dorothée à don Diègue aussi,
Dorothée à Madrid, et Dorothée ici,
Et Dorothée en chambre et Dorothée en chaise,
Et le petit Janot qui n'est pas à son aise
Si tôt que son papa n'est pas à la maison!
Et qui diable ferait pareille trahison?
Bénite soyez-vous, lettre décachetée,
Par qui nous découvrons nouvelle Dorothée;
Et béni soyez-vous l'étourdi de valet,
Qui nous avez livré ce bienheureux poulet,
Par qui nous découvrons que l'un et l'autre gendre
Est un insigne fourbe, et qui n'est bon qu'à pendre!

LUCIE.

Mais, mon père, avez-vous bien lu?

D. PÉDRO.

Si j'ai bien lu?
J'ai lu mille fois mieux que je n'aurais voulu.

LUCIE.

Ce rencontre de noms est tout à fait bizarre,

Il faut que don Diègue ait l'âme bien avare,
Car don Félix pour moi peut avoir de l'amour.
Mais cet autre venu depuis peu de la cour,
Qui n'a pas seulement vu ma sœur en peinture,
Nous montre bien qu'il est d'une avare nature :
Il en voulait sans doute au bien qu'elle a de plus.
Aussi qui n'aimerait cent mille beaux écus!

D. PÉDRO.

Où diable ont-ils trouvé chacun leur Dorothée?
Est-ce un nom à la mode, ou chose concertée
Pour se moquer de moi! Mais, bons dieux, les voilà!
Qui ne se tromperait à ces visages-là?

LUCIE, tout bas.

Dieux! faut-il que je l'aime et qu'il soit infidèle!

SCÈNE IV

D. PÉDRO, LUCIE, HÉLÈNE, D. DIÈGUE, D. FÉLIX, BÉATRIX.

D. PÉDRO, D. Diègue, D. Félix et Hélène paraissent sur le théâtre.

Vraiment, mes beaux seigneurs, vous me la baillez belle.
Et si Dieu n'eût fait voir quelles gens vous étiez,
Le gentil passe-temps que vous nous apprêtiez!
Vous, seigneur don Diègue, allez voir votre femme;
La pauvrette qu'elle est, sans cesse vous réclame,
Et le petit Janot est pour ne vivre pas,
Si vous ne retournez vitement sur vos pas.
Vous, seigneur don Félix, sachez que Dorothée
Devant l'official requête a présentée,
Et que deux beaux enfants témoignent contre vous.
Vous, mes filles, venez, et me suivez chez nous.

LUCIE, faisant une révérence à D. Félix.

Quand je pourrai servir votre polygamie,
Ce sera de bon cœur.

HÉLÈNE.

Ah! Béatrix ma mie,
Qu'est-ce qu'a donc mon père?

BÉATRIX.

Il a juste raison
De remercier Dieu; rentrons dans la maison,
Rentrons, dis-je, et laissons, s'ils veulent se morfondre,
Ces beaux jeunes seigneurs, que Dieu veuille confondre.

D. FÉLIX.

Je voudrais bien savoir quelle mouche a piqué

Ce colère vieillard?

D. DIÈGUE.

Il s'est équivoqué;
Car pourquoi me parler de votre Dorothée?

D. FÉLIX.

Je sais bien qui m'aura la charité prêtée.
Un certain don Gaspard qui fait le furieux,
Qui longtemps devant moi lui faisait les doux yeux,
M'a joué quelque tour : mais si je ne m'en venge...

BÉATRIX sort du logis, et leur jette deux lettres.

Messieurs, voilà des vers faits à votre louange,
Lisez-les à loisir.

D. DIÈGUE.

Ah! Béatrix, un mot.

BÉATRIX.

Allez plutôt revoir Dorothée et Janot.

D. DIÈGUE.

Dorothée et Janot! ma foi, je n'y vois goutte.

D. FÉLIX.

Peut-être ces papiers nous tireront du doute
Où nous met le discours de Pédro d'Avila.
Cette lettre est pour vous.

D. DIÈGUE.

Et de vous celle-là.

D. FÉLIX.

Oui, je sais bien l'avoir écrite à ma Lucie.
Je veux voir aujourd'hui cette affaire éclaircie,
Et m'y dût-on tuer, je veux entrer chez eux.

BÉATRIX, ouvrant la porte.

Ah! messieurs, qui prenez des femmes deux à deux,
Que faites-vous encore auprès de notre porte?
On n'a que faire ici de gens de votre sorte.

D. FÉLIX, entrant chez D. Pédro.

Je reviens aussitôt.

D. DIÈGUE.

Je vous attends ici.

SCÈNE V

ALPHONSE, DON DIÈGUE.

ALPHONSE, auprès de son maître.

Hé bien, le stratagème a-t-il bien réussi?

D. DIÈGUE.

Je n'en sais rien encore.

ALPHONSE.

Et le futur beau-père ?

D. DIÈGUE.

Il jure, don Félix enrage, et moi, j'espère.

ALPHONSE.

Et pourquoi don Félix ?

D. DIÈGUE.

Son cas aussi va mal,
Et je n'ai plus sujet de craindre un tel rival.
Il déplaît à Lucie, et moi tout au contraire,
J'ose bien devant toi me vanter de lui plaire ;
Car enfin, mon ami, si tu veux tout savoir,
Sans qu'on en sache rien, nous venons de nous voir ;
Cette assignation d'elle-même est venue,
Je ne l'ai point par pleurs ni soupirs obtenue,
C'est un tour raffiné d'amour et de bonté,
D'autant plus obligeant qu'il ne m'a rien coûté :
Au reste, si d'abord j'y trouvai tout aimable,
Elle s'est aujourd'hui fait voir toute adorable ;
Et pourtant ce beau corps qui se fait adorer,
A son divin esprit ne se peut comparer.

ALPHONSE.

Si vous vouliez, monsieur, finir cette légende,
(Car vous êtes en train de la faire bien grande)
Il vaudrait mieux parler du tour que j'ai joué,
Dont je devrais, me semble, être un peu plus loué.
Pouvait-on mieux user de cette fausse lettre ?
Ai-je rien oublié de ce qu'il fallait mettre ?
Le vieillard a-t-il mal donné dans le panneau ?
Et jamais aurez-vous un prétexte plus beau
Pour rompre votre noce un peu précipitée ?

D. DIÈGUE.

Comment t'es-tu servi du nom de Dorothée ?

ALPHONSE.

J'ai pris le premier nom qui s'est offert à moi.

D. DIÈGUE.

Trouveras-tu mauvais, si, courant après toi,
Pour rendre encor mieux la chose vraisemblable,
D'injures et de coups...

ALPHONSE.

Cela n'est pas faisable.

D. DIÈGUE.

Tu ne sais pas encore ?

ALPHONSE.

Je vous entends fort bien ;

Vous voulez me frapper, monsieur.

D. DIÈGUE.

Si peu que rien.

ALPHONSE.

Cela n'est point du tout nécessaire à la chose ;
Et vous pouvez rayer hardiment cette clause,
Qui ne passera pas de mon consentement.

D. DIÈGUE.

Alphonse, mon mignon, quatre coups seulement.

ALPHONSE.

Ne frappez donc pas fort : peste que je suis traître,
Ou plutôt un grand sot, de tant aimer mon maître !
Gardez-vous (ou, ma foi, je pourrai m'échapper)
De vous laisser aller à l'ardeur de frapper.
Servez-vous moins ici d'effets que de paroles ;
Et surtout n'usez point sur moi de croquignoles,
Songez que vous allez frapper sur un chrétien,
Retenez bien le bras.

D. DIÈGUE.

Ah ! mon Dieu, ne crains rien.

ALPHONSE.

Et ne prétendez pas en rencontrer semblable,
Rendre à force de coups une chose croyable.

D. DIÈGUE.

Dieu ! que de temps perdu !

ALPHONSE.

Faut-il crier bien fort ?

D. DIÈGUE.

Bien fort.

ALPHONSE.

Aie, aie, aie, aie, à l'aide, je suis mort.

D. DIÈGUE.

Ah, traître !

ALPHONSE.

On m'assassine.

D. DIÈGUE.

Ah, bélître !

ALPHONSE.

On m'assomme.

D. DIÈGUE.

Ah, bourreau de valet !

ALPHONSE.

Peste soit fait de l'homme !

D. DIÈGUE.

Qu'as-tu donc ?

ALPHONSE.

Ce que j'ai ? vous frappez comme un sourd.

D. DIÈGUE.

Mon Dieu ! c'est que je rêve.

ALPHONSE.

Au diable soit l'amour.
A la force ! au secours !

D. DIÈGUE.

Tu mourras tout à l'heure.
Tu changes donc ainsi mes lettres? ah ! je meure,
Si je ne te punis d'une étrange façon.

SCÈNE VI

DON PÉDRO, ALPHONSE, DON DIÈGUE, DON FÉLIX, LUCIE.

D. PÉDRO.

Et que vous a donc fait ce malheureux garçon ?

ALPHONSE.

Hélas ! je n'ai rien fait que brouiller une lettre.

D. DIÈGUE.

Je perdrai mon crédit, ou je te ferai mettre
Bientôt sur une roue.

ALPHONSE.

Un homme ne craint rien,
Quand il est innocent.

D. DIÈGUE, en s'en allant.

Je te trouverai bien.

D. PÉDRO.

Il n'en faut plus douter, la chose est toute claire.

ALPHONSE.

Du moins si j'en avais reçu quelque salaire,
Si j'avais seulement de quoi m'en retourner.

D. PÉDRO.

Va, ne t'afflige point, je t'en ferai donner.

Parlant à D. Félix.

Et vous, que dites-vous de cet ami si brave ?

Jodelet paraît sur le théâtre, et se cache dans un coin.

Eussiez-vous cru qu'il fût du bien assez esclave,
Pour faire une action noire jusqu'à ce point?
Je le perdrai d'honneur.

LUCIE.

! il n'en a point,

D. FÉLIX.

Je ne sais que vous dire,
Je ne l'eusse pas cru.

D. PÉDRO, en s'en allant.

Allons, allons en rire,
Le péril est passé, rentrons dans la maison.
Pour moi, j'excuse tout, hors une trahison.

D. FÉLIX.

Mais vous dites, monsieur, qu'une autre Dorothée
(Il faut bien que ce soit quelque bonne effrontée)
Vous a mis dans la main la lettre que je tiens,
De laquelle, il est vrai, le caractère est mien ;
Mais je ne l'ai jamais écrite à pas une autre
Qu'à madame Lucie.

LUCIE.

Oui, cette lettre est nôtre :
Et puisque don Diègue est un traître, un trompeur,
Je veux bien confesser qu'il régnait en mon cœur,
Et que, pour empêcher mon prochain mariage,
J'ai fait la Dorothée, et fait ce personnage
Avec un tel succès, que mon père, irrité,
Vous a, quoique innocent, un peu bien maltraité.
La lettre vient de vous, c'est moi qui l'ai donnée.
Mais que ne fait-on point quand on est forcenée?
Je confesse l'avoir été pour ce trompeur,
Jusqu'au point d'hasarder ma vie et mon honneur.
Mais bientôt un couvent, où mon remords me voue,
Vous doit venger assez d'un crime que j'avoue.

D. FÉLIX.

Tout le mal vient de moi, j'en demande pardon,
Je suis indigne d'elle.

D. PÉDRO.

Ah! vous êtes trop bon.
Et vous, une autre fois, soyez mieux conseillée,
Et profitez d'avoir été si déréglée.

Parlant à D. Félix.

Pour moi, si j'ai mal fait, on m'avait prévenu ;
Mais on guérit bientôt quand le mal est connu.

SCÈNE VII

JODELET, seul.

Toi qui viens d'entrer là-dedans,
Qui bats les gens malgré leurs dents,

Et m'as frappé sans dire gare,
Sais-tu ce que je te prépare ?
Je te dis charitablement,
Si tu le sais, que nullement
Tu n'aies à passer cette porte,
Car, monseigneur Satan m'emporte,
Et je le dis d'un sens rassis,
Si tu sors, si je ne t'occis.
J'enrage que je ne t'étrangle,
Et j'enrage que je ne sangle
Au travers de ton chien de nez
Estramaçons bien assénés.
Au reste tu me peux bien croire,
Je suis tout sûr de la victoire,
Car j'ai fait des provisions
Pour semblables occasions,
J'ai, contre toute hémorragie,
Pierre de très grande énergie ;
Billet contre le coup fourré,
Coup dangereux s'il n'est paré.
Tous les jours presque je m'exerce,
Et sur la quarte et sur la tierce,
Et prends en même temps leçon
Pour et contre l'estramaçon ;
Je suis bien sûr dans la parade ;
J'ai fait forger une salade
A l'épreuve du fauconneau,
Dont je doublerai mon chapeau.
A l'heure même on m'accommode,
(Et peut-être en viendra la mode)
Une cuirasse à mon pourpoint,
Qui ne paraîtra du tout point.
Je suis nanti d'une rondache
A l'épreuve du coup de hache;
Et quant à darder le poignard,
J'en fais tout ainsi que d'un dard :
D'abord que nous serons en garde,
Mon épée au corps je lui darde ;
Je le saisis, et puis après,
D'un croc en jambe appris exprès,
Je le renverserai sur l'herbe ;
Où, comme un fleau fait sur la gerbe,
Je prétends battre sur sa peau
Jusqu'à tant que j'en sois en eau.
Cartel partout j'ai beau répandre,

Il ne fait semblant de m'entendre :
Cependant il en a reçu,
Ce n'est pas que je l'aie su ;
Mais en ayant fait plus de mille,
Que j'ai semés parmi la ville,
Il faut bien qu'il en soit venu
Quelqu'un à ce becque cornu.
Je pensais, ô noble assistance,
Vous régaler de quelque stance,
Car l'auteur m'en avait promis ;
Mais dans notre rôle il n'a mis
Que quelques vers faits à la hâte.
Bien souvent le papier il gâte,
Et ne fait que des vers rampants,
Au lieu d'en faire de pimpants.
ı ! qu'être homme d'honneur est une sotte chose,
qu'un simple soufflet de grands ennuis nous cause !

SCÈNE VIII

DON FÉLIX, JODELET.

D. FÉLIX.

ıus avez donc querelle, à ce que l'on m'a dit ?

JODELET.

ıi, querelle ?

D. FÉLIX.

Oui, vous.

JODELET.

Mon Dieu, comme on médit !
surément, monsieur, je n'ai point eu querelle,
ıi, bien un beau soufflet.

D. FÉLIX.

La différence est belle !
qui vous l'a donné ?

JODELET.

Ce n'est qu'un fanfaron,
t Alphonse qui sert don Diègue Giron.

D. FÉLIX.

veux absolument qu'on se venge ou qu'on sorte.

JODELET.

ıspère m'en venger, et de la bonne sorte.

D. FÉLIX.

vous l'a-t-il donné bien fort ?

JODELET.

Coussi, coussi.

D. FÉLIX.

Et comment a-t-il fait ?

JODELET, lui donnant un soufflet.

Ma foi, monsieur, ainsi.

D. FÉLIX.

Si je prends un bâton...

JODELET.

Le récit véritable
Ne se peut faire mieux que par un coup semblable.

D. FÉLIX.

Vos libertés enfin vous feront maltraiter.

JODELET.

Monsieur, vous savez bien que je ne puis flatter.

D. FÉLIX.

Jodelet, on m'a fait une pièce fâcheuse,
Il faut assurément que quelque âme envieuse
Ait fait, pour me priver de l'objet de mes vœux,
Courir des bruits de moi très désavantageux.

JODELET.

Je vous l'ai toujours dit, votre façon de vivre,
Très bonne à détester, et très mauvaise à suivre,
Vous doit perdre à la fin.

D. FÉLIX.

Ah ! je le connais bien.

JODELET, il redit les vers qui sont au commencement.

Vois-tu, j'aime partout, et si je n'aime rien ;
Et je me ris souvent, très maître de moi-même,
De celle qui me hait et de celle qui m'aime,
Je prends plaisir à faire enrager des rivaux.

D. FÉLIX.

Qu'est-ce que tu dis là ?

JODELET.

Certains discours moraux
Que j'ai souvent l'honneur de vous entendre dire.

D. FÉLIX.

Ah ! mon Dieu, Jodelet, il n'est plus temps de rire,
Je ne veux plus songer qu'à finir ces bruits-là,
Et me justifier à Pédro d'Avila ;
Je suis las d'en avoir la tête inquiétée.
Viens, je veux t'envoyer parler à Dorothée.
Don Diègue m'a fait un tour d'homme sans foi,
Mais il s'est fait du mal autant et plus qu'à moi ;
Je l'estime perdu dans l'esprit de Lucie :

D'être mal dans le sien, fort peu je me soucie.

JODELET.

J'ai même sentiment pour son chien de valet ;
Mais je lui ferai voir quel homme est Jodelet,
Mais je lui ferai voir à quel homme il se joue ;
Et si je suis de ceux que l'on frappe à la joue.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

JODELET, en chaussons et prêt à se battre.

Oui, tout homme vaillant doit être pitoyable,
Et j'ai pitié de toi, souffleteur misérable,
Puisque pour le soufflet que tu m'as appliqué,
Tu dois être de moi mortellement piqué.
C'est la première fois qu'il m'avait, que je sache,
L'impertinent qu'il est, donné sur la moustache ;
De la façon pourtant qu'il s'en est acquitté,
Je le tiens en cela très expérimenté ;
Je crois que de sa vie il n'a fait autre chose :
Et nonobstant les maux que telle action cause,
Tout pauvre que je suis, je lui donnerais bien,
Pour souffleter ainsi, la moitié de mon bien.
Mais n'est-ce pas à l'homme une grande sottise
De s'aller battre armé de la seule chemise,
Si tant d'endroits en nous peuvent être percés,
Par où l'on peut aller parmi les trépassés ?
Le moindre coup au cœur est une sûre voie
Pour aller chez les morts ; il est ainsi du foie ;
Le rognon n'est pas sain, quand il est entr'ouvert ;
Le poumon n'agit point, quand il est découvert ;
Un artèr coupée, Dieu ! ce penser me tue,
J'aimerais bien autant boire de la ciguë.
Un œil crevé, mon Dieu ! que viens-je faire ici ?
Que je suis un franc sot de m'hasarder ainsi !
Je n'aime point la mort, parce qu'elle est camuse,
Et que, sans regarder qui la veut ou refuse,
L'indiscrète qu'elle est, grippe, voûsit ou non,
Pauvre, riche, poltron, vaillant, mauvais et bon.

Mais je suis trop avant pour reculer arrière,
C'est à faire en tout cas à rendre la rapière,
Doncque bien loin de moi la peur et ses glaçons,
Je veux être de ceux qu'on dit mauvais garçons.
Mon cartel est reçu, je n'en fais point de doute;
Mon homme ne vient point, peut-être il me redoute.
Hélas! plaise au Seigneur qu'il soit sot à tel point,
Qu'il me tienne mauvais, et ne se batte point!
Mais les raisonnements sont tout à fait frivoles,
Où l'on a plus besoin d'effets que de paroles.
Animons notre cœur un peu trop retenu.
Çà, je pose le cas que mon homme est venu.
Nous avons dégaîné, nous sommes en présence;
Tâchons de lui donner au milieu de la panse.
Bon pied, bon œil, et flic, et flac, tiens, c'est pour toi,
Zest, j'ai paré ton coup; courage, il est à moi.
Tu recules, poltron! pare cette venue;
Plus bas, plus bas, coquin, j'ai défendu la vue.
Aie, aie, j'ai l'œil crevé : non, je me suis trompé.
La peste, le grand coup dont je suis échappé!
Mais tu me payeras la peur que tu m'as faite.

Il faut réciter ces vers-là vite, avec toute l'ardeur et la vivacité d'un homme qui se bat.

Bon, ce coup-là sans doute a percé sa jaquette;
Bon, le voilà perdu; bon, me voilà sauvé,
Car de ce premier coup son œil droit est crevé;
Mais il en faut avoir l'une et l'autre prunelle.
Que ferai-je sans yeux? Tu prendras une vielle.
Ah! pardon, Jodelet. Non, non, il faut mourir.
Ah! de grâce, pardon. Meurs, sans plus discourir.

SCÈNE II

ALPHONSE, JODELET.

ALPHONSE, surprenant Jodelet.

Eh bien! le fanfaron, qui voulez-vous qui meure?

JODELET, tout bas.

Que cet homme maudit survient à la malheure!
Ce n'est rien.

ALPHONSE.

Ce n'est rien? par la mort!

JODELET.

Ah! tout beau,
Ce n'est rien.

ALPHONSE.

Pourquoi donc l'épée hors du fourreau ?

JODELET.

Ma foi, je récitais des vers de comédie.

ALPHONSE.

Ah ! c'est trop lanterner, je veux qu'on me le die,
Contre qui s'est battu le grand fou que je voi ?

JODELET.

Contre un qui s'est battu vaillamment, sur ma foi.
J'estime la valeur en mon ennemi même.

ALPHONSE.

Vous a-t-il point blessé, que vous êtes si blême ?
Suivant votre cartel, que j'ai tantôt reçu,
Je viens vous contenter.

JODELET.

Quelqu'un vous a déçu,
Je n'écrivis jamais de ma vie, ou je meure ;
Puis, je ne me bats pas deux fois en un quart d'heure.

ALPHONSE.

Qu'on lise ce cartel.

JODELET.

Oui-dà, je le lirai,
Puis après, s'il vous plaît, monsieur, je m'en irai.

« Quelques médisants disent que vous m'avez donné
« un soufflet : je ne puis croire cela de votre courtoisie.
« Mais le moyen de faire taire le peuple, si ce n'est que
« votre seigneurie ne lui ferme la bouche de sa main
« libérale, comme on dit qu'elle a fermé la mienne ? Mon
« maître m'a dit qu'il faut pour mon honneur que je vous
« donne des coups de bâton, ou que j'aie de votre sang.
« Je ne songe pas à vous en donner, parce que j'y trouve
« quelque difficulté ; et encore qu'à vous tirer du sang,
« et vous attirer à la campagne, je trouve aussi quelque
« chose qui me choque, je prie pourtant votre seigneurie
« de se trouver vers le soir à la grand'place, et de par-
« donner la peine que lui donne son humble serviteur,

« JODELET. »

ALPHONSE.

Eh bien ! que dites-vous de ce brave cartel ?

JODELET.

Que béni soit de Dieu celui qui l'a fait tel.

ALPHONSE.

Il n'est donc pas de vous ?

JODELET.

Ah ! vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas pour vous d'intention si noire.

ALPHONSE.

J'ai quelque affaire ailleurs, et si je n'en avois,
Je m'acquitterais mieux de ce que je vous dois.
Je crois m'en acquitter un jour en galant homme.

Il le bat et s'en va.

Recevez cependant cette petite somme
De nazardes, soufflets, coups de pieds et de poings.

JODELET.

J'eusse bien attendu, je n'en ai pas besoin.
Enfin nous avons donc la dague dégaînée,
Et nous sommes trouvés en campagne assignée.
Si je ne l'eusse fait, qu'est-ce qu'eût dit de moi
Ce drôle ? il en eût fait cent pièces, sur ma foi.
Oh ! qu'il est important d'avoir bien du courage !
Et que je me vais plaire à faire du carnage !
Je m'en vais devenir un vrai coupe-jarret,
On ne me verra plus à la main qu'un fleuret.
Mais j'aperçois quelqu'un. J'ai peur qu'on ne me voie.

SCÈNE III

DON FÉLIX, ALPHONSE, DON PÉDRO.

D. FÉLIX.

Faut-il qu'un tel malheur vienne troubler ma joie !

D. PÉDRO.

Elle est jeune, monsieur, et ce ne sera rien ;
J'en ai souvent autant, et je m'en guéris bien.

D. FÉLIX.

Voyant ainsi souffrir ma déité visible,
Si je ne m'affligeais, je serais insensible.

D. PÉDRO.

Ne vous affligez point ; je vous dis tout de bon,
Et foi d'homme d'honneur, que tantôt sourde ou non,
Que sa douleur augmente ou bien qu'elle finisse,
Je veux absolument que l'hymen s'accomplisse.
Et d'inclination aussi bien que d'honneur,
Je m'y trouve engagé.

D. FÉLIX.

Hélas ! tout mon bonheur
Dépend de son amour, mon malheur de sa haine :
C'est m'élever au trône, au sortir de la chaîne.

D. PÉDRO, parlant à Alphonse qui paraît sur le théâtre.
Vous voilà donc encor ? je vous croyais parti.

ALPHONSE.
Je m'en vais à la cour chercher quelque parti ;
Mais un de mes amis à demeurer m'engage,
En me faisant trouver un mulet de louage.

D. PÉDRO.
Et le bon don Diègue est-il encore ici ?
Est-il allé tirer sa femme de souci ?

ALPHONSE.
Il est parti tantôt, et j'apporte une lettre
Qu'en passant par la poste on vient de me remettre :
Elle s'adresse à lui, vous la verrez, monsieur.
Ne commandez-vous rien à votre serviteur ?

D. PÉDRO.
Ami, Dieu te conduise et te donne un bon maître.
Or çà, voyons un peu la lettre de ce traître,
De ce faux don Diègue : ô l'insigne imposteur !
Et qui n'aurait trompé ce visage menteur ?

« MON CHER ÉPOUX,

« Sachant que don Félix de Fonsèque est votre ami, je « vous écris à la hâte qu'on a exécuté ici des faux-mon- « nayeurs, qui l'ont accusé d'être leur complice. Aver- « tissez-le qu'un exempt est parti avec ordre de le « prendre en quelque lieu qu'il soit, et revenez voir « promptement votre fidèle

« DOROTHÉE. »

D. PÉDRO.
Eh quoi ! vous travaillez en moderne médaille ?
Vraiment je fais grand cas d'un homme qui travaille.
Multiplier ainsi les armes de son roi,
C'est pour être bientôt dans quelque bon emploi.

D. FÉLIX.
Que me dites-vous là ? Je n'y puis rien comprendre.

D. PÉDRO.
Lisez, lisez, monsieur. Autre fourbe de gendre.
Ma foi, j'étais pourvu de gendres richement ;
Le bon Dieu nous assiste, et bien visiblement ;
Et ces deux lettres sont un fort bon témoignage
Qu'il a jeté les yeux sur mon petit ménage.

D. FÉLIX.
Monsieur, je veux savoir d'où cette lettre vient,
Et l'on me fait grand tort, monsieur, si l'on ne tient

Le fourbe qui vous vient d'apporter cette lettre.

D. PÉDRO.

Vraiment il est bien loin.

D. FÉLIX.

Je veux le faire mettre
Au fond d'une prison, tant qu'il ait confessé
Qui m'a si méchamment en l'honneur offensé.

D. PÉDRO.

Que veut ce cavalier?

SCÈNE IV

DON GASPARD, DON PÉDRO, DON FÉLIX, HÉLÈNE, BÉATRIX.

D. GASPARD.

Messieurs, c'est avec peine
(Mais il faut obéir à la loi souveraine)
Que je viens arrêter, par ordre de la cour,
Le seigneur don Félix, par force ou par amour.

D. FÉLIX.

Par force ou par amour? ni par l'un ni par l'autre,
Vous aurez de mon sang, ou bien j'aurai du vôtre.

D. GASPARD.

N'obéir pas au roi, c'est se perdre à crédit.
Je vous prends à témoins, messieurs.

D. FÉLIX.

C'est fort bien dit.
Je défends mon honneur, toi, défends bien ta vie.

D. PÉDRO.

J'ai bien peur que l'hymen devienne tragédie,
Je veux aller après.

HÉLÈNE.

Mon père, qu'est ceci?

D. PÉDRO.

J'y vais voir.

HÉLÈNE.

Béatrix, suis-moi, j'y vais aussi.

BÉATRIX.

Et moi, je vais conter à madame Lucie
Tout ce brouillamini.

SCÈNE V

DON DIÈGUE, ALPHONSE.

D. DIÈGUE.

Oui, cela me soucie,
Et si ce stratagème est par eux éventé,
Je ne me vis jamais à telle extrémité.

ALPHONSE.

Monsieur, tout ira bien.

D. DIÈGUE.

Frappe vite à la porte,
Et tâche d'obtenir que j'entre, ou qu'elle sorte.

Alphonse entre.

Il faut que je lui parle, à quel prix que ce soit.
O Dieu, les rudes coups que mon âme reçoit!
Je dois aujourd'hui perdre, ou gagner ma maîtresse.
Nous venons de tenter le dernier coup d'adresse :
Et si ce coup me manque, à quoi plus recourir,
Aimant comme je fais, si ce n'est à mourir?
Mais mon ange paraît, un si charmant visage
Ne peut être jamais qu'un bienheureux présage;
Alphonse l'entretient du beau tour qu'il a fait,
Il faut lui donner temps de l'apprendre.

SCÈNE VI

LUCIE, ALPHONSE, DON DIÈGUE.

LUCIE.

En effet,
Il me fait grand'pitié. Dans la ville où nous sommes,
On ne trouvera pas deux si dangereux hommes,
Que votre maître et vous.

ALPHONSE.

Vous l'êtes plus que nous,
Car nous ne faisons rien que pour l'amour de vous.

LUCIE.

Et cette lettre était encor de Dorothée?

ALPHONSE.

Et de ma même main écrite et présentée.
Enfin donc notre exempt, hardi comme un lion,
Est entré; don Félix a fait rébellion;
L'exempt, après son coup, a regagné la rue,
Don Félix, furieux comme un cheval qui rue,

L'a suivi chamaillant; notre exempt s'est sauvé.
On le cherchera bien avant qu'on l'ait trouvé.

LUCIE.

O Dieu! qu'on va parler de moi d'étrange sorte!
Mais si notre dessein réussit, que m'importe?

D. DIÈGUE.

Ah! mon ange, est-ce vous qui venez m'éclairer?
Que dois-je devenir? Dois-je encore espérer?

LUCIE.

Votre peine est petite à l'égard de la mienne,
Je sais bien moins que vous ce qu'il faut que devienne
Une fille insensée, et qui fait tant pour vous,
Qu'elle trahit un père, une sœur, un époux.

D. DIÈGUE.

Après tant de bonté, tout ce que je puis faire,
C'est de vous adorer, mon bel ange, et me taire.

LUCIE.

Enfin nous dépendons de l'amour et du sort.
Serez-vous à ma sœur?

D. DIÈGUE.

Ah! plutôt à la mort!

LUCIE.

Serai-je à don Félix?

D. DIÈGUE.

Tant que j'aurai de vie,
Vous ne me serez point par un mortel ravie.

LUCIE.

Et moi, je vous promets, si je ne suis à vous,
Qu'aucun homme vivant ne sera mon époux;
Car enfin, don Diègue, il est vrai, je vous aime;
Si vous m'aimez bien fort, je vous aime de même;
Je devrais témoigner plus de confusion,
En vous faisant ici cette confession,
Que vous pouvez trouver étrange en une fille.
Mais lorsqu'à quelque sotte un homme de cour brille,
C'est avec tel effet, et si cruellement,
Que la pauvrette en perd souvent le jugement.
J'en suis, ô don Diègue, un assez bel exemple,
Puisque je feins d'avoir des douleurs dans la temple,
D'être tout à fait sourde, et qu'on me croit chez nous
Une folle, et cela tout pour l'amour de vous.

D. DIÈGUE.

Dieu! comment raillez-vous, ayant encore à craindre?
Mais quels sont donc ces maux que vous venez de feindre?

LUCIE.

J'ai contrefait la sourde avec un tel effet,
Que j'en ai reculé mon hymen trop tôt fait;
Mais je ne vois plus goutte en ce péril extrême,
Et ma sœur qui me hait autant qu'elle vous aime,
Dit que mon mal de tête est un mal inventé,
Et que mon plus grand mal est ma méchanceté.
Mon père qui ne sait à qui croire, en enrage;
Don Félix, qui me croit bien malade, fait rage
De plaindre son malheur d'une mourante voix.
Je me rirais d'eux tous, tout mon soûl, si j'osois;
Mais nous sommes encore assez loin du rivage,
Pour respecter les vents, et craindre le naufrage.

D. DIÈGUE.

Nous gagnerons le port, si nous avons du cœur;
Des périls les plus grands le courage est vainqueur,
On vient à bout de tout dès que l'on s'évertue.
Qui tremble, est le premier le plus souvent qu'on tue.

LUCIE.

Eh bien! qu'inférez-vous de ces proverbes-là?

D. DIÈGUE.

Qu'il faut ou découvrir à Pédro d'Avila
Que nous nous entr'aimons; ou bien, sans qu'il le sache,
Et sans considérer s'il l'agrée, ou s'en fâche,
Que tout présentement vous me donniez la main,
Et que je vous enlève ou ce soir ou demain.

LUCIE.

Vous êtes importun, tenez, je vous la donne;
Et quant à m'enlever, faites, je m'abandonne;
Je n'ai plus rien sur moi, je vous ai tout donné.

D. DIÈGUE.

Ce jour-ci, de mes jours est le plus fortuné.

BÉATRIX.

Eh, mon Dieu! songez bien à faire bonne mine,
Le bonhomme revient.

LUCIE.

S'il évente la mine,
Nous n'avons qu'à monter à cheval cette nuit,
Et nous sauver sans craindre et sans faire de bruit.
Béatrix, viens m'aider à faire la malade.

SCÈNE VII

DON PÉDRO, DON DIÈGUE, DON GASPARD, LUCIE, BÉATRIX, HÉLÈNE.

D. PÉDRO.

Je ne me trompe point, quand je me persuade
Que l'exempt est un fourbe, et don Félix aussi,
Puisque tous ses desseins ont fort mal réussi.
Dieu permet quelquefois que le méchant prospère,
Mais augmente toujours la peine qu'il diffère.
Oh! oh! que faites-vous ici dans ma maison?
Y venez-vous brasser nouvelle trahison?

D. DIÈGUE.

Je vous dirai, monsieur, le sujet qui m'amène;
Sachant que don Félix se trouvait bien en peine,
Je reviens pour servir mon ami, si je puis,
Et pour me faire voir à tous tel que je suis.
Oui, si vous m'écoutez comme juge équitable,
Vous ne me croirez plus de trahison capable;
Mais un pauvre amoureux qui n'a rien tant à cœur,
Que se voir votre gendre et votre serviteur.

D. PÉDRO.

Mon gendre! et que dirait madame Dorothée?

D. DIÈGUE.

Sitôt qu'on vous aura la chose bien contée,
Et que vous verrez clair dans mon intention,
Le pouvoir qu'a sur nous notre inclination,
Assurément, monsieur, sera toute ma faute.
Mais avant, dites-moi nouvelle de mon hôte,
J'en suis inquiété; car on m'a dit, monsieur,
Qu'il était accusé d'être faux-monnayeur,
Et devant qu'il ait pu se sauver par la fuite,
Qu'un exempt est venu sans archers ni sans suite,
L'arrêter.

D. PÉDRO.

En cela je vois je ne sais quoi
Qui sent beaucoup la fourbe, et peu l'ordre du roi.
Quand il est question de faire la capture
D'un homme atteint d'un cas de pareille nature,
Les exempts ne vont point, s'ils ne sont bien suivis;
Et ce qui me confirme encore en mon avis,
C'est que ce maître exempt fait l'amour à ma fille,
Et s'appelle... attendez, don Gaspard de Padille;

Don Félix l'a poussé d'abord en chamaillant :
L'autre parant toujours, et toujours se raillant,
Comme n'ayant pas peur d'un si faible adversaire;
Don Félix jure, pousse, et ne lui peut rien faire,
Redouble ses efforts, dont l'autre, enfin pressé,
Attaque vivement son ennemi lassé,
Le blesse dans un bras, lui fait tomber l'épée,
Et lui met à ses pieds une oreille coupée.
Don Félix tout sanglant tombe sur le pavé;
Don Gaspard à l'instant s'est vitement sauvé.
Mais ce n'est pas encor sa dernière infortune,
Le ciel, sur le méchant, n'en verse pas pour une :
Un archer du prévôt, le regardant de près,
(En vertu d'un décret qu'il m'a fait voir après)
Le saisit au collet; c'était sa Dorothée,
Qu'il croyait par argent avoir bien contentée.
Et qu'un oncle qu'elle a, jaloux de son honneur,
Avait fait révolter contre ce suborneur.
Tout ceci s'est passé comme un grand feu de paille;
Un moment a vu naître et finir la bataille;
Don Félix est tombé dans tous ces accidents,
En un demi-quart d'heure, et même en moins de temps.

D. DIÈGUE.

Il est donc en prison?

D. PÉDRO.

Et de si bonne sorte,
Qu'il faudra qu'il l'épouse auparavant qu'il sorte :
Elle a bonne promesse, outre deux beaux enfants,
Dont le plus vieux, dit-on, n'a pas plus de deux ans.

D. Gaspard paraît.

Mais c'est là notre exempt, ou bien je n'y vois goutte :
Puisqu'il vous rit au nez, je ne suis plus en doute,
Qu'en ce que don Félix a souffert aujourd'hui,
Vous n'ayez pour le moins autant de part que lui.

D. DIÈGUE.

Monsieur, il n'est plus temps de vous cacher la chose :
Du mal qu'a don Félix, vous seul êtes la cause.

D. PÉDRO.

Moi, la cause?

D. DIÈGUE.

Oui, vous, mais fort innocemment,
Au lieu que don Félix souffre bien justement.
Car enfin don Félix est fourbe très insigne,
Et de votre alliance un homme très indigne.

Quand vous serez instruit de ses déportements,
Vous me direz alors s'il est vrai que je mens,
Et me confesserez, qu'épousant votre fille,
Il était pour troubler toute votre famille;
Et c'est ce qui m'a fait, je le confesse bien,
Rompre son mariage, et reculer le mien.
Et le petit Janot, et cette Dorothée,
Est une histoire feinte à dessein inventée;
Et l'une et l'autre lettre est une invention
Qui doit vous faire voir ma bonne intention,
Bien mieux que les desseins intéressés d'un traître,
Comme on a cru les miens, avant de les connaître.
Recevez donc, monsieur, pour le gendre perdu,
Mon cousin don Gaspard qui s'est ici rendu,
Afin de vous offrir son humble obéissance,
Et recevoir l'honneur d'être en votre alliance.
Par la poste il a su ce matin seulement,
Que le marquis son frère est dans le monument;
Aîné de sa maison, il a droit de prétendre
Aux plus riches partis.

D. PÉDRO.

Refuser un tel gendre,
Et l'accepter aussi sans y bien regarder,
C'est achever bientôt, mais c'est bien hasarder.

D. DIÈGUE.

On peut gagner Madrid à petites journées,
Où l'on peut aisément finir nos hyménées,
Chez le marquis mon père, encor mieux que chez vous,
Puisque là vous pourrez vous informer de nous.

D. PÉDRO.

Ce n'est pas mal parlé.

D. GASPARD.

Le bonheur où j'aspire
(Que je préférerais à l'honneur d'un empire)
Est un bien d'un tel prix, qu'on ne le doit donner
A ceux qu'on n'a pas eu le temps d'examiner.

D. PÉDRO.

Il ne reste donc plus qu'à guérir ma Lucie.
Vraiment, son accident tout de bon me soucie.

D. GASPARD.

Qu'a-t-elle donc?

D. PÉDRO.

Elle est sourde depuis hier,
Si fort, qu'en lui parlant il faut toujours crier.

D. GASPARD.

Le ciel, en lui donnant les qualités d'un ange,
Comment l'a-t-il soumise à ce malheur étrange?
Et comment pense-t-il que sans impiété,
On puisse voir souffrir une telle beauté?

D. PÉDRO.

N'irritons point le ciel, qu'il ne nous en punisse;
Ma fille guérira, s'il faut qu'elle guérisse.

Haussant la voix.

Eh bien! que dites-vous de ce nouvel époux?

LUCIE, faisant semblant de ne le pas entendre.

Il n'est pas à propos de me tâter le pouls;
Bon, si j'avais la fièvre.

D. PÉDRO.

Elle est tout à fait sourde.

LUCIE.

Je sens certaine humeur aussi froide que lourde,
Qui me tombe en l'oreille avec mille douleurs.

D. PÉDRO.

Je suis père, excusez si je verse des pleurs.
Ma fille?

LUCIE, faisant un cri perçant, qui fait tressaillir tout le monde. Haussant sa voix.

Aie! aie! aie! aie!

D. PÉDRO.

Peste! comme elle crie,
J'en ai tout tressailli.

LUCIE.

Moins de bruit, je vous prie,
Je ressens dans l'oreille un si cruel tourment,
Que je ne pense pas pouvoir vivre un moment.

BÉATRIX.

Vous dormez bien souvent la tête découverte,
Tous les rideaux levés et la fenêtre ouverte,
C'est avoir de l'esprit un peu moins qu'un oison.
Mais je crois vous guérir avec une oraison :
Elle vient d'un cousin qui fut homme d'église,
Qui l'apprit à mon oncle; et qui l'ayant apprise,
En fit part à ma mère; elle qui savait tout,
En me la récitant souvent jusques au bout,
Me la fit à la fin entrer dans la mémoire;
Mais il faudra jeûner, sans manger et sans boire,
Le jour qu'on la dira, puis cacher dans son lit
Quatre brins de fougère.

D. PÉDRO.

Eh bien, as-tu tout dit ?

Lucie en sourit, et se cache d'un linge.

Si je prends un bâton, madame l'idiote,
Je te ferai bien taire; au diable soit la sotte.
J'en aurais pourtant ri dans une autre saison.

HÉLÈNE.

Vous en riez, ma sœur, sans doute l'oraison
Aura fait son effet.

LUCIE.

Mon Dieu, venez me prendre,
J'entre en convulsion.

HÉLÈNE.

Ce qu'elle veut entendre,
Elle l'entend fort bien ; et vous l'allez bien voir.
Ma sœur, mon mariage est en votre pouvoir ;
Mon père ne veut pas qu'on fasse l'un sans l'autre.
Pour achever le mien, consentez donc au vôtre.
Ne m'entendez-vous pas ?

LUCIE, haussant la voix.

C'est pour avoir été
Tous les jours au serein, tant qu'a duré l'été.

HÉLÈNE.

Je ne dis pas cela.

LUCIE.

Que faut-il que je fasse ?

HÉLÈNE.

Ce brave cavalier se présente à la place
Du méchant don Félix ; donnez-lui donc la main.

D. PÉDRO.

Il est plein de mérite.

D. DIÈGUE.

Et mon cousin germain.

LUCIE.

Aie ! aie ! je n'en puis plus, ma douleur se réveille ;
Tous les élancements que je sens dans l'oreille,
Se viennent d'augmenter.

HÉLÈNE.

Ma sœur, guérissez-vous :
Mon père le veut bien, vous aurez pour époux
Le seigneur don Diègue.

LUCIE.

En vérité ?

HÉLÈNE.

Moi-même,
Je vous le céderai, car je sais qu'il vous aime.

LUCIE.

Vous me le céderez ?

HÉLÈNE.

Oui, je vous le promets.

LUCIE.

Je ne suis donc plus sourde, et ne la fus jamais.

D. PÉDRO.

Dieu soit loué, la fourbe est enfin découverte.

HÉLÈNE.

Eh bien, ne suis-je pas à guérir très experte ?

D. DIÈGUE, se mettant à genoux avec Lucie.

Vous pouvez bien, monsieur, nous rendre malheureux,
Mais vous pouvez aussi par un trait généreux
Suspendre les effets d'une juste colère,
En faveur des bontés que doit avoir un père.
Je n'aime que Lucie, elle n'aime que moi;
Nous nous sommes donnés l'un et l'autre la foi ;
Et nous sommes, monsieur, si bien unis ensemble,
Qu'on nous fera mourir, si l'on nous désassemble.

LUCIE.

Et moi, si je n'obtiens l'époux que je prétends,
Je redeviendrai sourde, et sourde pour longtemps.

HÉLÈNE.

Mon père, voulez-vous que l'affront m'en demeure ?

LUCIE.

Mon père, voulez-vous à l'instant que je meure ?

D. PÉDRO.

Vous me causez ici d'étranges passions,
Mais pourtant je défère aux inclinations ;
Puisqu'il aime Lucie au mépris de l'aînée,
Il faut bien que le ciel ait la chose ordonnée ;
Et que la passion qui le moins me revient,
L'avarice s'entend, n'est pas ce qui le tient.

D. DIÈGUE.

Recevant mon cousin, mademoiselle Hélène
Gagne aussi bien que lui ; car outre que sa haine
M'est justement acquise, ayant si mal usé
Du bien qu'elle m'offrait, et que j'ai refusé ;
En richesse, en crédit, en esprit, en courage,
Je confesse qu'il a sur moi grand avantage.

HÉLÈNE.

Monsieur est très aimable, et je vous en crois bien;
Mais vous paraissez tel, et vous ne valez rien.

D. GASPARD.

Ne m'attribuez rien digne de cette belle,
Qu'un amour violent dont je brûle pour elle.

D. PÉDRO.

Je passerais pourtant pour un sot bien aisé,
Si je m'adoucissais, étant si méprisé.
Dois-je donc châtier sa désobéissance?
Ou dois-je déférer à l'humaine impuissance?

LUCIE.

Ah! mon père, pardon.

D. DIÈGUE.

Ayez pitié de nous,
De deux pauvres amants qui sont à vos genoux.

D. GASPARD.

Ne m'accusez-vous point d'espérance trop vaine,
De demander leur grâce et votre fille Hélène?

D. PÉDRO.

Eh bien, que dites-vous, ma fille, là-dessus?

HÉLÈNE.

Devant vous je n'ai point de choix ni de refus;
J'espère que ma sœur et son cher infidèle
Me vengeront l'un l'autre, elle de lui, lui d'elle;
Et je pense, acceptant le parti présenté,
Que je reçois bien plus qu'on ne m'avait ôté.

D. PÉDRO.

Qu'on tienne donc demain toute chose apprêtée.
Tandis que don Félix contre sa Dorothée
Devant l'official se défendra s'il peut,
Nous irons à Madrid, puisqu'ainsi Dieu le veut,
Et là gaillardement mettre fin à nos noces.
Je vais pour cet effet donner ordre aux carrosses.

D. GASPARD.

Monsieur, si vous avez quelqu'un à quereller,
Vous savez qui je suis, vous n'avez qu'à parler;
Je me bats quelquefois sans qu'il soit nécessaire,
Jugez si je ferai des combats pour vous plaire;
Il coûtera du sang à qui vous fâchera,
Et pour un seul regard on vous satisfera;
Faites des ennemis autant que bon vous semble,
Vous me verrez tout seul les battre tous ensemble,

Ou si vous aimez mieux les battre séparés,
Je ferai tout selon que vous désirerez.
Il est vrai qu'on dépense en gardes, mais n'importe,
L'honneur seul est le bien d'un homme de ma sorte.

D. PÉDRO.

Laissons-là le duel, puisqu'il est défendu.

D. GASPARD.

Dites-vous? Sans duel un état est perdu,
C'est le seul métier noble où la vertu s'exerce,
Et rien n'est comparable à la quarte ou la tierce.

FIN DE JODELET DUELLISTE.

JODELET

OU

LE MAITRE-VALET

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

A MONSIEUR LE COMMANDEUR DE SOUVRÉ

MONSIEUR,

Il faudrait que je fusse aussi ingrat que malade, si je ne vous dédiais pas ma comédie; et aussi fou qu'ingrat, si je prétendais, en vous la dédiant, me dégager assez envers vous des obligations que je vous ai. Je vous paie seulement une petite partie d'une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter, ou plutôt je vous donne une chose à laquelle vous avez déjà grande part, puisque je n'ai pu faire ma comédie que lorsque mes maux m'ont donné quelque relâche, et que c'est vous qui me les avez rendus plus supportables qu'ils n'étaient, en me faisant toujours l'honneur de m'aimer, tout malheureux que je suis; et ce bonheur-là, dont je ne puis trouver en moi la cause, mais seulement en votre générosité, me console si bien, que j'ose quelquefois me vanter de rire la plume à la main, comme les plus enjoués et les plus heureux. Je ne doute point que quelques-uns ne disent que ma comédie n'est qu'une farce, et si je me vante de l'avoir faite en trois semaines, qu'il ne se puisse trouver quelque homme triste qui me vienne rompre en visière, en me disant que j'ai écrit bien des sottises en peu de temps. Mais vous voulez bien, MONSIEUR, que je me serve de votre nom pour le confondre, et que je lui dise que vous n'êtes pas de ceux qui rient d'une chose froide, ou qui se laissent emporter au rire des autres, et cependant qu'elle vous a plu à vous, dont l'esprit et la conduite ont paru avec éclat dans quatre ou cinq cours les plus renommées et les plus délicates de l'Europe. Je voudrais bien aussi parler de votre courage, que vous avez exercé si dignement en France, en Italie et dans les mers du Levant. Mais l'histoire de notre temps ne s'en taira pas; et certes elle vous fera grande injustice si, toutes les fois qu'elle parlera de vous, elle ne le fait avec éloge, et si elle épargne rien du lustre qu'elle a accoutumé de donner aux belles actions; toutes les fois qu'elle parlera des vôtres, on nommera les lieux où vous les aurez faites. Je ne vous amuserai pas davantage avec mon épître; les meilleures de ce genre sont les plus courtes, parce qu'elles importunent le moins. Je la finirai donc comme on finit toutes les autres, en vous assurant que je suis de toute mon âme,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

SCARRON.

PERSONNAGES

DON JUAN D'ALVARADE.
DON LOUIS DE ROCHAS.
DON FERNAND DE ROCHAS.
ISABELLE DE ROCHAS.
LUCRÈCE D'ALVARADE.
JODELET, valet de D. Juan d'Alvarade.
ETIENNE, valet de D. Louis de Rochas.
BÉATRIX, servante d'Isabelle.

La scène est à Madrid.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

JODELET, DON JUAN.

JODELET.

Oui, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le diable d'enfer, qui vous casse le cou,
A depuis peu chez vous élu son domicile :
Arriver à telle heure en une telle ville,
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son valet et le faire enrager.

D. JUAN.

Taisez-vous, maître sot. Cette rue où nous sommes
Est celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes!
Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné?
Aller voir don Fernand?

D. JUAN.

Oui, tu l'as deviné,
Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,
Si cervelle chez vous est encor à brouiller.

D. JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller.
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tue,
Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue

Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le dussé-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens-toi, mortel, qu'il est tantôt une heure,
Que l'on n'ouvrira point où don Fernand demeure,
Que nous sommes partis ce matin de Burgos,
Que tantôt sur mulets, et tantôt sur chevaux,
Nous avons vous et moi, grâce à votre hyménée,
Couru comme deux fous le long de la journée,
Et que toute la nuit faire le chat-huant,
Est très grande folie au seigneur don Juan.

D. JUAN.

Ressouviens-toi, mortel, que n'aimer que sa gueule,
Que ne vivre ici-bas rien que pour elle seule,
Est être pis que bête; et donc, ô Jodelet!
Vous n'êtes qu'une bête habillée en valet.

JODELET.

Que je hais les railleurs!

D. JUAN.

Que je hais les ivrognes!

JODELET.

Que je hais les amants, et leurs mourantes trognes

D. JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, et que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait!

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feu grégeois et met à la torture.
Et si monsieur le peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau,
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut être une fort belle folle,
Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de sa taille?
Si son corps est armé d'une jaque de maille?
S'il a quelques égouts outre les naturels,
Accident très contraire aux appétits charnels!
Enfin si ce n'est point quelque horrible squelette,
Dont les beautés, la nuit, sont dessous la toilette.
Ma foi, si l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puisque vous vous coiffez avant que d'avoir vu,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes.

D. JUAN.

Sais-tu bien, Jodelet, que lorsque tu raisonnes,

'est pas sous le ciel un plus fâcheux que toi ?

JODELET.

'est pas sous le ciel un plus fâché que moi,
and il faut à tâtons courir de rue en rue,
bien sous un balcon faire le pied de grue.

D. JUAN.

elet?

JODELET.

Don Juan?

D. JUAN.

Sans doute mon portrait
vers mon Isabelle aura fait son effet,
suis peint à ravir.

JODELET.

Je sais bien le contraire.

D. JUAN.

e dis-tu?

JODELET.

Je vous dis qu'il n'a fait que déplaire.

D. JUAN.

ù diable le sais-tu ?

JODELET.

D'où ? je le sais fort bien,
ce qu'au lieu du vôtre elle a reçu le mien.

D. JUAN.

ître, si tu dis vrai (mais je crois que tu railles),
ai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

JODELET.

ez-là donc chercher, car je ne raille point;
is en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint.

D. JUAN.

pense pas tourner la chose en raillerie.
, comment l'as-tu fait?

JODELET.

Vous êtes en furie.

D. JUAN.

, j'y suis tout de bon, je n'y fus jamais tant.

JODELET.

squ'avec bon congé du cardinal infant,
lettres de faveur, nous partîmes de Flandre....

D. JUAN.

bien !

JODELET.

Écoutez donc, et vous l'allez apprendre;
désir violent de vous voir à Burgos

Vous fit aller bien vite, et par monts et par vaux.
Le voyage fut court, mais à notre arrivée
Un frère mis à mort, une sœur enlevée,
Sans savoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,
Vous pensèrent quasi gâter le jugement.

D. JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu rouvrir ma plaie
Par le ressouvenir d'une perte trop vraie?
Ah! frère non vengé, sœur qui m'ôtes l'honneur,
Et de ton assassin et de ton suborneur,
Je saurai par mon bras si bien me satisfaire,
Que je pourrai vanter ce que j'avais à taire.
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis,
Mais, ma foi, je ne sais quasi plus où j'en suis :
Je ne fais que tirer et rengaîner ma langue,
Car vous interrompez à tout coup ma harangue,
Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

D. JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots!

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause.
Pour moi, je dis toujours par ordre chaque chose.
Or pour votre portrait que j'avais oublié...

D. JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille.
Là-dessus, son portrait qui vous fut apporté,
Vous rendit plus brûlant que le soleil d'été ;
Vingt mille écus étaient offerts, avec la belle,
Et vous pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait,
Ainsi vous la frappiez avec son même trait :
Lors à bon chat bon rat, et la pauvre donzelle
Etait pour en avoir profondément dans l'aile ;
Le stratagème était d'amant bien raffiné,
Mais le ciel autrement en avait ordonné.

D. JUAN.

Enfin finiras-tu quelque jour ton histoire?

JODELET.

Oui, seigneur, mais il faut vous remettre en mémoire,
Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

D. JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir!
J'ai bien ici besoin de patience extrême.

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

D. JUAN.

Poursuis, je le sais bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en coûta rien ;
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure?

D. JUAN.

Eh bien, crois-tu pouvoir achever dans une heure?
As-tu brûlé, vendu, bu, mangé mon portrait?
L'ai-je encore, l'a-t-elle, enfin qu'en as-tu fait?

JODELET.

Donnez-moi patience, et vous allez l'apprendre.
Mais retournons chez nous, et laissons-là la Flandre.
Comme j'étais après à vous empaqueter,
Vous savez que je suis très facile à tenter,
Et que le ciel m'a fait curieux de nature,
Pour votre grand malheur j'avisai ma peinture ;
Celle qu'au Pays-Bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coûtât rien votre peintre me fit ;
Je la mis aussitôt vis-à-vis de la vôtre,
Pour voir si l'une était aussi belle que l'autre :
Lors je ne sais comment le diable s'en mêla,
Ni ne puis vous conter comment se fit cela,
La mienne prit la poste, et la vôtre restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée :
Mais le temps qui dissipe et chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis défâché de peur d'être malade.
Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis ;
Puisque c'est par mégarde, il doit être remis.
Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

D. JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue?
Chien! qu'aura-t-elle dit de ton nez de blaireau?
Infâme!

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,
Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verrait partout que des beautés extrêmes,

Qu'un chacun se ferait le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que Dieu vous l'a donné.
Mais que mal à propos peu de chose vous choque!
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque,
Quand elle vous verra brillant comme un phébus,
Vous me remercierez d'un si plaisant abus.

D. JUAN.

Paix là! je vois quelqu'un qui saura bien peut-être
Où loge don Fernand : va le joindre.

JODELET.

Mon maître!

D. JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien.

D. JUAN.

Ah, malheureux poltron! tu mériterais bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire.
Cavalier?

SCÈNE II

ÉTIENNE, JODELET, DON JUAN.

ÉTIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,
Où loge don Fernand?

ÉTIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET, haussant la voix.

Ah, vraiment pour ce coup mon maître avait raison!
Le beau-père est trouvé, venez vite son gendre.
Nous n'avons qu'à frapper.

ÉTIENNE, à part.

Et moi, je viens d'apprendre
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout à l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

D. JUAN.

Est-ce ici qu'il demeure?

ÉTIENNE.

Oui, mais il est malade, et n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes-vous?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit,
Nous portons à la nuit amitié singulière,
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumière :
Nous sommes de Norvège, un pays vers le nord,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui dort.
Pour moi, je ne dors point ; voyez-vous là mon maître?
C'est le plus grand veilleur qui se trouve peut-être.

ÉTIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.
Oui, je le connais bien, et vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colère et bien fou, ce me semble,
Sachez si nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups,
Et si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre âme.
Mon maître, avancez-vous, je commence à mollir,
Et sans l'obcurité vous me verriez pâlir.

D. JUAN.

A moi, rustaud, à moi, que je vous civilise!

ÉTIENNE.

Si faut-il, ténébreux, que je vous dépayse;
A deux cents pas d'ici, quoique vous soyez deux ;
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

D. JUAN.

Oui-dà je vous suivrai.

JODELET.

La peste, comme il drille!
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de soudrille,
Autrement sans péril je lui cassais les os.
Foin, je n'aurai jamais poltron plus à propos.
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme?

SCÈNE III

DON LOUIS, JODELET, DON JUAN.

D. LOUIS descend du balcon.

Étienne.

JODELET.

L'on y va.

D. JUAN.

C'est son valet qu'il nomme,
Celui qui devant nous vient de gagner au pié.

D. LOUIS, à part.

Ou je me trompe fort, ou je suis épié ;
Mais la rumeur ici troublerait Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle,
Fuyons, puisqu'il le faut. Il se sauve.

D. JUAN.

Demeure, ou tu es mort.
Demeure, encore un coup.

JODELET.

Diantre, qu'il pousse fort!

D. JUAN.

Dis ton nom vitement, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je suis don Jodelet, natif de Ségovie.

D. JUAN.

Au diable le maraud ; et l'homme du balcon ?

JODELET.

Il s'en est envolé léger comme un faucon,
Et moi, sot que je suis, je vidais sa querelle,
Tandis que le poltron enfilait la venelle.
De deux grands vilains coups que vous m'avez poussés,
J'ai cru mes intestins par deux fois offensés.
Vous êtes un peu prompt ; mais de grâce, mon maître,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre ?
Vous ne me dites mot!

D. JUAN.

L'as-tu bien entendu ?

JODELET.

Oui.

D. JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

D. JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'âme troublée.

D. JUAN.

Oui, je l'ai, Jodelet, et j'en ai bien sujet ;
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait,

Raisonnons, aussi bien j'en ai très grande envie,
Et je ne pense pas durant toute ma vie
Avoir été jamais en mes raisons si fort :
Raisonnons donc, mon maître, et raisonnons bien fort.

D. JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race
Exempte jusqu'à moi, de honte et de disgrâce.

JODELET.

Fort bien.

D. JUAN.

A mon retour de la guerre à Burgos
Je me trouve attaqué de deux différents maux :
Le meurtre de mon frère, et ma sœur enlevée,
Quoique soigneusement dans l'honneur élevée,
Me causent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, et quatre fois fort mal !

D. JUAN.

Don Fernand me choisit pour époux d'Isabelle,
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle.

JODELET

Pas trop mal.

D. JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit,
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

D. JUAN.

Sans songer à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'amène.

JODELET.

Un peu trop vite.

D. JUAN.

Je rencontre un valet où loge don Fernand,
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand.
J'en vois sortir son maître.

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

D. JUAN.

Mais de peur de scandale :
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc, le malheureux larron ?

D. JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

D. JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

D. JUAN.

Ah! ne raisonne plus,
Tes sots raisonnements sont ici superflus.
Attends : certain conseil que l'amour me suggère
Guérira mes soupçons : c'est en toi que j'espère.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet,
Tu passes pour mon maître, et moi pour ton valet :
Ton portrait supposé fait ici des merveilles.
Qu'as-tu, cher Jodelet, tu branles les oreilles?

JODELET.

Tous ces déguisements sentent trop le bâton,
J'aime mieux raisonner, et puis que dirait-on,
Don Juan est valet, et Jodelet est maître?
Et si par grand malheur, car enfin tout peut être,
Votre maîtresse m'aime, et si je l'aime aussi?

D. JUAN.

De cela, Jodelet, ne prends aucun souci,
Le mal sera pour moi : mais durant cette feinte,
Les trop justes soupçons dont mon âme est atteinte
Pourront être éclaircis; car, comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce valet;
Je ferai l'amoureux de la moindre soubrette,
Mes présents ouvriront l'âme la plus secrète; [trou,
Toi, mangeant comme un chancre, et buvant comme un
Paré de chaîne d'or comme un roi du Pérou,
Sans prendre aucune part à ma mélancolie...

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

D. JUAN.

Chez le bon don Fernand tu seras régalé;
Et moi, de mes soupçons sans cesse bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas pour mieux représenter
Le seigneur don Juan, quelquefois charpenter

Sur votre noble dos? bien souvent, ce me semble,
Vous en usez ainsi.

D. JUAN

Quand nous serons ensemble
Tout seuls, et sans témoins, oui je te le permets.

JODELET.

Potages mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, pâtés, ragoûts, enfin dans mes entrailles
Vous serez digérés; et vous, lâches canailles,
Courtisans de Madrid, luisants, polis et beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

Croyez-moi, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouir avec votre caquet.
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Et du moins que je sache
Pour quel mal contre moi ma maîtresse se fâche?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas?

BÉATRIX.

Ma foi, si j'en sais rien,
Ne puissé-je jamais hanter les gens de bien!

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BÉATRIX.

Eh bien donc, patience!
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience,
Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,
Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.
Tout ce malheur me vient de cette âme traîtresse,
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma maîtresse.
Vraiment on dit bien vrai, que toujours les flatteurs
Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLE.

Oui, dame Béatrix, vous êtes innocente,
Il n'est point dans Madrid de meilleure servante;
Vous n'avez point ouvert mon balcon cette nuit?
Vous n'alliez pas nu-pieds pour faire moins de bruit?

BÉATRIX.

Hélas! je m'en souviens, c'était votre dentelle,
Que j'avais mis sécher le long d'une ficelle,
Et j'eus peur que la nuit on la prît en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point?

BÉATRIX.

C'est que je priais Dieu.

ISABELLE.

Quoi! si haut...

BÉATRIX.

Je le fais, afin que Dieu m'entende,
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon balcon en bas,
Etait-ce ma dentelle?

BÉATRIX.

Ah! ne le croyez pas.

ISABELLE.

Je l'ai vu, Béatrix.

BÉATRIX.

Ah! ma bonne maîtresse,
Il est vrai; don Louis...

ISABELLE.

Ah! Dieu, ce nom me blesse.
Quoi! ce fut don Louis?

BÉATRIX.

Oui, votre beau cousin.

ISABELLE.

Mon beau cousin, méchante, et pour quel beau dessein
L'aviez-vous introduit, infâme, abominable?

BÉATRIX.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort;
Mais si vous m'écoutiez, je n'aurais pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez longtemps avant que je vous croie.

BÉATRIX.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voie,
Si je ne vous dis vrai! Ce fut donc hier au soir

Que le bon don Louis vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvait je le mis dans la salle,
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale ;
Mais le drôle qu'il est entra bon gré, malgré.
Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre père Fernand ; vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat don Louis se sauva
Dedans votre balcon qu'entr'ouvert il trouva ;
Je l'enfermais encore lorsque vous arrivâtes,
Avecque le vieillard trop longtemps vous causâtes :
Cependant don Louis le balcon habitait,
Où de vos longs discours peu content il était ;
Enfin quand je vous vis dans le lit assoupie,
Moi qui suis de tout temps encline à l'œuvre pie,
Je l'allai délivrer très charitablement ;
Il me dit qu'il voulait vous parler un moment.
Je dis *nescio vos*, et lui chantai goguette,
Disant : allez chercher votre Dariolette.
Un autre l'eût servi, car il parlait des mieux,
Et je voyais tomber les larmes de ses yeux ;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles,
Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,
Et m'appelant : mon cœur, ma chère Béatrix,
Il m'eut mis dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage.
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié,
Mais dans vos intérêts je ne connais personne ;
Brebis partout ailleurs, j'y suis une lionne.
Et lui, sitôt qu'il vit que ce n'était plus jeu,
Que de fine fureur j'avais la face en feu,
Du balcon sans tarder il sauta dans la rue,
Où j'entendis crier tôt après : tue ! tue !
Voilà ce grand sujet de mon exclusion,
Et le juste loyer de mon affection.
Il faut bien que je sois fille peu fortunée ;
Je fondais mon bonheur dessus votre hyménée,
Et si de don Juan qu'on dit être venu,
Mon zèle à vous servir pouvait être connu,
Je n'espérais pas moins...

ISABELLE.

Quoi ! don Juan encore,
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,

Après un don Louis m'est par vous allégué?
Prétendez-vous par là me rendre l'esprit gai?
Adieu, fille de bien, que plus je ne vous voie.

BÉATRIX.

Au diable! don Louis, c'est là que je t'envoie,
Maudit soit le badaud, et l'amoureux transi!
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse?

SCÈNE II

DON FERNAND, BÉATRIX, ISABELLE.

D. FERNAND.

Qu'avez-vous, Béatrix, vous faites la pleureuse?

BÉATRIX.

Votre fille me chasse, et si je n'ai rien fait
Que lui représenter qu'elle doit en effet
Agréer don Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

D. FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, et ma fille a grand tort;
Mais pour vous rajuster je ferai mon effort;
Faites-la moi venir. Souvent mon Isabelle
Et cette Béatrix ont ensemble querelle;
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu;
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu;
Souvent aussi ce n'est que pour une vétille,
C'est-à-dire pour rien. Mais j'aperçois ma fille:
Ce n'est point la saison de chasser des valets,
Quand il ne faut penser qu'à danses et ballets,
Pour moi, tout le premier, je veux faire gambade,
Car j'espère aujourd'hui don Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Espérez, espérez cet agréable époux;
Moi, j'espère la mort moins cruelle que vous.

D. FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle?
Vraiment notre Isabeau, vous nous la donnez belle.
Ah! que si je croyais mon esprit irrité,
Votre jeune museau se verrait souffleté;
Et si je faisais bien, qu'avec ces deux mains closes,
Je ternirais de lis et fanerais de roses!
Vous voulez volontiers quelque godelureau

Qui, méthodiquement, vous lèche le morveau,
Un faiseur de recueils, un débiteur de rimes,
Un de ces libertins qui causent aux minimes,
Un plisseur de canons, un de ces fainéants
Qui passent tout un jour à nouer des galants,
Ou se faire traîner couché dans un carrosse;
Si je lui faisais plaie, ou du moins une bosse,
Ne ferais-je pas bien? qu'en dis-tu, ma raison,
Puis-je oublier sa faute à moins d'être un oison?
La coquine s'en rit, et je veux qu'elle en pleure;
Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou je meure :
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi,
Et parce qu'elle rit, je m'en vais rire aussi :
Peste, que je suis sot!

Il rit, voyant rire sa fille.

ISABELLE.

Je confesse, mon père,
Que vous avez raison de vous mettre en colère;
Mais confessez aussi, regardant ce tableau,
Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,
Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

D. FERNAND.

Vous jugez donc d'un homme, en voyant son portrait?
Souvent un vilain corps loge un noble courage.
Et c'est un grand menteur souvent que le visage.
Il est vrai, celui-ci doit se plaindre de l'art,
Et tout y représente un insigne pendard.
Où diable ai-je pêché ce détestable gendre?
Et comment don Fernand a-t-il pu se méprendre?
Je pensais bien avoir trouvé la pie au nid.
Mais pourtant, mais pourtant, beaucoup de gens m'ont dit
Qu'on estime à la cour ce Juan d'Alvarade.
Or bien, promettez-moi, sans faire de boutade,
Que vous le traiterez partout civilement;
Et moi, je vous promets, foi d'homme qui ne ment,
S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,
A tous ces embarras, de donner bon remède.
Mais une dame vient qui ne veut se montrer :
Je voudrais bien savoir qui l'aura fait entrer,
Sans venir demander si nous sommes visibles;
Les bourreaux de valets sont tous incorrigibles.
Madame, sans vous voir, et sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

SCÈNE III

LUCRÈCE, DON FERNAND.

LUCRÈCE.

Je n'attendais pas moins d'une âme si civile,
Je viens, ô don Fernand, chez vous chercher asile,
Mais puis-je sans témoins vous conter mon malheur ?

D. FERNAND.

Oui-dà, retirez-vous. Isabelle et Béatrix sortent.

LUCRÈCE.

Fais si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelque excuse à mes fautes;
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes.
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux ont été de mon crime punis.
Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la flamme
Qui noircit mon honneur et me couvre de blâme :
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs
Me feront à la fin exhaler en soupirs.
Pleurez donc, ô mes yeux, soupirez, ma poitrine.

D. FERNAND.

Parbleu ! cette étrangère est de fort bonne mine.

LUCRÈCE.

Et vous, mes faibles bras, embrassez ses genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aie obtenu le secours que j'espère.

D. FERNAND.

Ce style est de roman, et je vous en révère.
Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu roman ;
Quand est de moi j'estime Amadis grandement.
Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse;
De refuser aussi personne ne m'accuse;
Croyez donc aisément, tout cela supposé,
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRÈCE.

Il faut donc, ô Fernand, que je vous importune
Du récit de ma race et de mon infortune ;
Pour ma race bientôt vous en serez savant,
Car mon père défunt m'a dit assez souvent
Qu'il avait avec vous fait amitié dans Rome,
Et qu'il vous connaissait pour brave gentilhomme.

D. FERNAND.

Ces vers sont de Mairet, je les sais bien par cœur,

Ils sont très à propos, et d'un très bon auteur.
Toujours d'un bon auteur la lecture profite,
Et savoir bien des vers est chose de mérite.

LUCRÈCE.

Burgos est donc la ville où je reçus le jour;
Mais cette ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer et pour l'un et pour l'autre.
Hélas! fut-il jamais destin pareil au nôtre!
Car ma mère en travail quand je naquis mourut,
Mon père de regret, quand mon amour parut;
Cruel ressouvenir de ma faute passée,
Quand donnerez-vous trêve à ma triste pensée?
Diégo d'Alvarade est le nom qu'il avait,
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevait,
Je lui fis espérer beaucoup de mon enfance;
Mais, hélas! ce fut bien une fausse espérance.
Mes deux frères n'étaient pas moins de lui chéris,
Car le ciel les avait traités en favoris;
Je vivais avec eux contente et fortunée.
Mais que l'amour bientôt changea ma destinée!
Un étranger qui vint aux fêtes de Burgos,
Fit voir en nos tournois qu'il avait peu d'égaux.
Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée,
Je souffris son abord et j'en fus cajolée,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé,
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai;
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste,
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,
Puisque mon crime, hélas! un frère me ravit,
Et que d'affliction mon père le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flamme,
L'amour avait banni la raison de mon âme;
J'adorais en esprit mon infidèle amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée,
Je quitte mes parents; et, comme une insensée,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.
Hélas! il m'avait dit qu'il me serait fidèle :
Mais qu'on croit aisément dès que l'on se croit belle,
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le sien,
La beauté bien souvent est un faible lien!
J'en suis, ô don Fernand, un exemple effroyable;
Car pour avoir trop cru un tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux, et triompha de moi,

Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,
Je me vois devant vous comme une forcenée,
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Hélas! que contre moi le ciel est irrité,
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté,
Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,
Quand je vois que ce nom n'est connu de personne!
Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,
L'ingrat, car l'autre jour il parut à mes yeux;
Mais je ne le pus joindre, et je n'ai pu connaître,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traître,
Que le ciel à mes yeux ne devrait plus cacher,
Si les pleurs avaient pu jusqu'ici le toucher.
Mais je m'adresse à vous comme au dernier remède;
Pour trouver cet ingrat, je demande votre aide.
Je sais bien, vu le rang qu'en ces lieux vous tenez,
Qu'il me fera raison si vous l'entreprenez.
Je n'alléguerai point mon père et sa mémoire.
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flatteur...

D. FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toujours été de monsieur votre père,
Il me faisait l'honneur de m'appeler son frère :
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis;
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCÈNE IV

BÉATRIX, DON FERNAND.

BÉATRIX.

Monsieur votre neveu demande avec instance,
De vous entretenir pour chose d'importance.

D. FERNAND.

Madame, je reviens à vous dans un moment.
Béatrix, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout à l'heure.
Cette femme est la sœur de mon gendre, ou je meure.
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir.
Nous ne laisserons pas de tout notre pouvoir
De chercher son amant et la tirer de peine.
Eh bien! cher don Louis, quelle affaire vous mène?
En quoi puis-je servir un si brave neveu?

SCÈNE V

DON LOUIS, DON FERNAND.

D. LOUIS.

Monsieur, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avais sur les bras une grande querelle.
Je sais bien pour chercher un conseiller fidèle,
Puisqu'il est question d'honneur et de combats,
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

D. FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre,
Qui vous chérisse plus, et qui soit autant vôtre;
Jusques au dégainer je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet?

D. LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

D. FERNAND.

Lisez donc, aussi bien j'ai perdu mes lunettes,
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

D. LOUIS.

« Le jeune frère de celui
« Que vous avez tué pour quelques amourettes,
« Part de ce pays aujourd'hui
« Pour aller en cour où vous êtes ;
« Je ne sais pas pour quel sujet,
« Mais je sais bien que vous l'écrire,
« Pour éviter pareil accident, ou bien pire,
« Est à moi fort bien fait.
« D. PÉDRO OSORIO. »

D. FERNAND.

Où fut-ce?

D. LOUIS.

Dans Burgos.

D. FERNAND.

Était-ce un cavalier?

D. LOUIS.

Oui, de mes grands amis.

D. FERNAND.

En combat singulier?

D. LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, et durant la nuit noire.

D. FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette histoire.

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. FERNAND.

S'entend en peu de mots.

D. LOUIS.

Vous vous souvenez bien des fêtes de Burgos,
Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle,
Des royales vertus le plus parfait modèle ;
Un ami qui faisait trop d'estime de moi
M'invita de venir à ce fameux tournoi,
Pour montrer avec lui notre valeur commune.
Là, contre six taureaux j'eus assez de fortune ;
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir il me mena voir les dames au bal ;
Une beauté m'y prit, et je la pris de même :
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême ;
Hélas ! ce grand bonheur à la fin se trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle ;
Si je lui plaisais fort, je la trouvais fort belle ;
Et certes je l'aimais aussi sincèrement
Que peut jamais aimer un véritable amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entends rompre la porte, et je la vois qui tremble,
Je me lève et je mets mon épée à la main,
Elle prend la chandelle et la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse,
Sans voir, je pousse, pare, et plus d'heur que d'adresse,
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement,
Puis dans l'obscurité je m'échappe aisément.
Hélas ! le jour d'après, quelle fut ma tristesse,
Quand le mort se trouva frère de ma maîtresse,
Et de plus, ô malheur dur à mon souvenir,
Ce même intime ami qui m'avait fait venir !
Comment ne sus-je point que cette pauvre amante
Depuis deux ou trois mois logeait chez une tante ?
Comment ne sûmes-nous devant ce triste jour,
Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour ?
Mais c'est vous ennuyer d'une plainte inutile,
Ayant toujours celé mon nom en cette ville,
J'en sortis aisément sans être soupçonné.
C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,

)e me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
e sais bien, si je veux des conseils sur ce point,
)u'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point,
)ue mon homme est ici, je n'en fais point de doute ;
)u'il tâche à me trouver, l'apparence y est toute :
e ne puis le fuir sans grande lâcheté,
e ne puis le tuer aussi sans cruauté ;
e ne puis l'inviter à se battre sans crime,
:t tout menace ici ma vie et mon estime.
fais on frappe à la porte.

D. FERNAND.

Et même rudement,
:t qui diable ose ainsi heurter insolemment?

SCÈNE VI

BÉATRIX, DON FERNAND, DON LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

lon maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
:t qu'on fasse venir ma maîtresse Isabelle ;
'otre gendre est là-bas, beau, poli, frais, tondu,
)oudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
:t couvert de bijoux comme un roi de la Chine.

D. LOUIS.

'ous avez donc ainsi marié ma cousine
ans qu'on en ait rien su? Vous étiez bien pressé.

D. FERNAND.

)ui.

D. LOUIS, à part.

Hélas! que ce mot m'a rudement blessé!

D. FERNAND.

léatrix, vitement, que ma fille s'ajuste,
'a donc vite.

BÉATRIX.

J'y cours.

D. LOUIS.

Que le ciel est injuste!

D. FERNAND.

h! vraiment mon esprit n'est pas mal partagé,
lon neveu l'agresseur, mon gendre l'outragé :
omment donc garantir ma maison de carnage?
h! ma fille, approchez.

D. LOUIS.

Que de bon cœur j'enrage!

D. FERNAND.

Allons le recevoir.

ISABELLE.

Ou plutôt à la mort.

SCÈNE VII

JODELET, DON JUAN, ISABELLE, DON FERNAND, DON LOUIS.

JODELET, suivi de D. Juan.

Cette chambre est fort belle, et je m'y plairais fort.

ISABELLE.

Oh! qu'il était bien peint!

D. JUAN.

Oh! qu'elle était bien peinte!

JODELET, s'entretaillant.

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

D. FERNAND.

Soyez le bienvenu, monseigneur don Juan.

D. JUAN.

Réponds...

JODELET.

Le beau-père a de l'air d'un chat-huant,
Et vous, le bien trouvé.

ISABELLE.

L'agréable figure!

JODELET.

Quoi! toujours ce vieillard! O le mauvais augure!
Je veux m'en délivrer, il me tient trop longtemps.

D. FERNAND.

Mon gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET.

Vous servez donc toujours d'écran à votre fille?

D. JUAN.

Que dis-tu, malheureux?

D. LOUIS.

La demande civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux.

ISABELLE.

De qui donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face, ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Isabelle?

De grâce, don Fernand, que l'on m'approche d'elle;
Çà du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

D. FERNAND.

Ma fille avait raison, mon gendre est un vilain.

JODELET.

O Dieu! qu'en ce pays on est chiche d'épouse!
Ailleurs j'aurais déjà des baisers plus de douze;
Parbleu! je la verrai, dussé-je être indiscret!

D. FERNAND.

O Dieu! qu'il m'a fait mal!

JODELET.

Je vous pousse à regret;
Mais je suis amoureux, équitable beau-père.
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espère!
Vous me voyez aussi; mais pourrai-je savoir
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir?

D. LOUIS.

C'est fort bien débuter.

D. FERNAND.

O l'impertinent gendre!

JODELET.

Ils rient tous, ma foi! Rient-ils de m'entendre?
Est-ce que j'ai tenu quelque propos de fat?
Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat;
Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres;
Là! seigneur don Fernand, faites venir des vôtres,
Vous êtes mal servi, mais j'y mettrai la main.

D. FERNAND.

Mon gendre, encore un coup, n'est ma foi qu'un vilain.
Béatrix, vitement que l'on apporte un siège.

JODELET.

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liège?
Si vous n'en avez point, vous êtes, sur ma foi,
D'une fort belle taille, et digne d'être à moi.

D. LOUIS.

Le joli compliment!

JODELET.

Ce jouvenceau qui cause,
Dites-moi, mon soleil, vous est-il quelque chose?
Ou si c'est un plaisant?

ISABELLE.

C'est mon cousin germain.

D. FERNAND.

Pour la troisième fois, mon gendre est un vilain.

D. JUAN.

Ce beau cousin germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans,
Hier je rompis le mien en me curant les dents.
Quoi! vous riez encore?

D. LOUIS.

A propos, ma cousine,
Vous ne contentez point monsieur touchant sa mine,
Il vous a dit tantôt qu'il désirait savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE.

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable
Et de corps et d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.
Mais les vingt mille écus est-ce en argent comptant?
Eclaircissez-nous en, et vidons cette affaire.

D. LOUIS.

Quoi! seigneur don Juan, vous êtes mercenaire!

JODELET.

Toux ceux qui le croiront seront de vrais badauds,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D. LOUIS.

Dans les Alvarados! N'aviez-vous pas un frère?

JODELET.

Oui, qu'un lâche assassin occit, mais par derrière.

D. JUAN.

Si don Juan savait quel est cet assassin,
Il irait lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.
Je le déchirerais, le traître, à belles dents,
Je l'irais affronter entre cent feux ardents;
Mais il tue en voleur, et se cache de même.

D. LOUIS.

Vraiment, de ce valet l'impudence est extrême,
Quelqu'un m'a dit pourtant...

D. JUAN.

Et que vous a-t-on dit?

D. LOUIS.

Que ce fut par malheur...

D. JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit,
Ce fut en trahison.

D. LOUIS.

Vous voyez son audace.

ISABELLE.

Qu'avecque sa fureur il conserve de grâce!

D. LOUIS.

Vous vous émancipez.

JODELET.

Il n'a pas le cœur bas.

D. LOUIS.

Je vous trouverai bien.

D. JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

D. LOUIS.

Si ce n'était le lieu, je vous ferais bien taire.

JODELET.

Mon valet est vaillant et quasi téméraire.

D. LOUIS.

Quoi! mon oncle, un valet?

D. FERNAND.

Eh! mon Dieu, qu'est ceci?
Le beau commencement de noces!

JODELET, à Isabelle.

Mon souci,
Laissons-les quereller, et disons des sornettes;
Ou bien si vous vouliez prendre vos castagnettes,
Le plaisir serait grand.

D. FERNAND.

Oui, c'en est la saison.
Vous n'avez pas encor visité la maison,
Prenez monsieur; ma fille, ouvrez la galerie,
Vitement, Béatrix : mon neveu, je vous prie...
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous?

JODELET.

Je suis sans compliment.

D. FERNAND.

C'est fort bien fait à vous.

SCÈNE VIII

D. JUAN, seul.

Enfin, dans mes soupçons je vois quelque lumière,
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frère,

Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur,
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur ;
Avec ce beau cousin je n'ai plus qu'à me prendre,
C'est l'homme du balcon, l'on vient de me l'apprendre,
J'ai su de son valet tirer les vers du nez ;
Je saurai bien encore, amants bien fortunés,
Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,
Et même vous haïr au lieu de vous aimer,
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DON LOUIS, ÉTIENNE.

D. LOUIS.

Ne m'importune plus, le sort en est jeté.

ÉTIENNE.

Vraiment ce don Juan est par vous bien traité
Vous avez abusé sa sœur, tué son frère,
Vous prétendez encore à sa femme?

D. LOUIS.

J'espère
En ma persévérance, en Béatrix, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi ;
J'espère en don Juan, en sa mine importune,
Et plus que tout cela, j'espère en la fortune.
Bon, voici Béatrix.

SCÈNE II

BÉATRIX, ÉTIENNE, DON LOUIS.

BÉATRIX.

Ah! monsieur, est-ce vous?

ÉTIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX.

Tout beau, roi des filous,
Je parle à votre maître.

D. LOUIS.

Eh bien! que fait le gendre?

BÉATRIX.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre.
Ce beau jeune seigneur, tantôt qu'on a dîné,
A mangé comme un diable, et s'est déboutonné :
Puis dans un cabinet qui joint la vieille salle,
S'est couché de son long sur une natte sale,
Où peu de temps après il s'est mis à ronfler,
Je n'ai jamais ouï cheval mieux renifler.
Toute la vitre en tremble et les verres s'en cassent.
Mais si je vous disais les choses qui se passent...

D. LOUIS.

Ma pauvre Béatrix.

BÉATRIX.

Mon pauvre don Louis.

D. LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous, mais ce n'est qu'en promesse;
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

D. LOUIS.

Ah! non, je veux mourir ; demande à ce valet
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet ;
Mais je reçois demain quatre ou cinq cents pistoles.

BÉATRIX.

Bien, bien, écoutez donc la chose en trois paroles.
J'ai hâte ; don Fernand, votre oncle, est enragé,
Et voudrait de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chère Isabelle également enrage,
Jusque-là qu'elle en a soufflété son visage.
Le temps est, ou jamais, de jouer votre jeu ;
Il faut battre le fer tandis qu'il est au feu ;
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerais pas de votre affaire un double :
Tâchez donc de la voir et de l'entretenir,
Promettez comme quand on ne veut pas tenir ;
Employez hardiment votre meilleure prose,
N'oubliez pas le lis, n'oubliez pas la rose ;
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux,
Pleurez et soupirez, arrachez des cheveux,
Puis sur vos grands chevaux, monté comme un saint George,

Dites que pour bien moins on se coupe la gorge,
Que don Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se prend,
Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste,
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste ;
Ne vous étonnez point, elle fera beau bruit :
Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.
Or si vous en tirez la moindre lacrimule,
Je vous donne gagné, foi de Béatricule.
Vous riez, don Louis, de ce diminutif?
Dame nous en usons, et du superlatif.
Un certain jeune auteur qui tâche de me plaire,
Quand je vais visiter mon cousin le libraire,
M'apprend tous ces grands mots ; mais adieu, je m'enfuis.
J'ai causé trop longtemps, maudite que je suis ;
Car voici ma maîtresse et son père avec elle,
Cachez-vous en ce coin ; et vous, Jean de Nivelle,
Sauvez-vous vitement.

ÉTIENNE.

Adieu donc, faux teston.

BÉATRIX.

Je te hâterai bien, si je prends un bâton.

SCÈNE III

DON FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Plutôt mourir cent fois que fausser ma parole !

ISABELLE.

Mais mon père.

D. FERNAND.

Mais quoi ! vous êtes une folle,
Tout ce que vous pouvez seulement espérer,
Est que je pourrai bien vos noces différer :
Mais a-t-on jamais vu d'affaire plus mêlée ?
Ma foi, j'en ai quasi la cervelle fêlée.
Mon gendre est offensé, je le dois être aussi ;
Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici ?
Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre ?
Ventre de moi ! partout il y va bien du nôtre ;
L'un me tient par le sang, et l'autre par l'honneur,
Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi ! ce fut don Louis qui lui tua son frère ?

D. FERNAND.

Oui, ce fut don Louis ; et, ce qui désespère,
La sœur de don Juan m'implore contre lui :
Lui puis-je honnêtement refuser mon appui ?
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même
Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême
Contre un homme qu'il a doublement offensé,
Et cet homme est mon gendre, et moi pauvre insensé,
Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau gendre,
Je ne sais quel parti je dois laisser ou prendre :
Oui, ma foi, j'en suis fou, si jamais je le fus.
Adieu, je vais tâter mon gendre là-dessus.

SCÈNE IV

ISABELLE, seule.

Et moi, je vais pleurer ma triste destinée.
O ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'était-ce pas assez de cette aversion,
Sans me troubler encor d'une autre passion ?
Oui, ciel ! c'était assez pour être malheureuse,
Mais voulez-vous encor que je sois amoureuse ?
Ah ! c'est trop me haïr, que de me faire aimer
Un que je n'oserais à moi-même nommer.
Toi qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore ?
Et toi pour qui je suis, faut-il que je t'abhorre,
Et qu'un troisième mal à ces deux maux soit joint,
De don Louis qui m'aime, et que je n'aime point ?
Oui, bien loin de t'aimer, je te hais, misérable !
Mais si ton mal est grand, le mien est effroyable.
Laisse, laisse-moi donc, importun don Louis :
Regarde au prix de moi de quel heur tu jouis,
Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle,
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle,
Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu,
Et tu te plains encor, comme si c'était peu ?
Va, va, console-toi, ma fortune est bien pire,
Car j'aime, malheureuse, et je n'ose le dire ;
Et de plus, je te hais ; j'ai ce mal plus que toi ;
Et de plus, don Juan sera maître de moi.
Ainsi je hais, je crains, et je suis amoureuse.
Avec ces passions je ne puis être heureuse.
Hélas ! de tous ces maux qui me délivrera ?

SCÈNE V

DON LOUIS, ISABELLE.

D. LOUIS.

Moi, charmante Isabelle, et quand il vous plaira :
Oui de ce don Juan vous serez dégagée,
Puisqu'envers don Louis votre humeur est changée,
Puisque de don Louis autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé.
Commandez donc, madame, et bientôt cette épée
Dans le sang odieux de don Juan trempée,
Vous fera confesser avant la fin du jour,
Que rien n'était égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

O Dieu ! me proposer des crimes de la sorte !
Sors d'ici, malheureux ! sors avant que je sorte
D'une indigne pitié que, presque malgré moi,
Même nom, même sang me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu si tu me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable !
Ah ! ne te flatte point dedans ta passion ;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Va, va-t'en à Burgos faire des perfidies,
Va, va-t'en à Burgos jouer tes tragédies ;
Vas-y tromper la sœur et tuer le germain,
Et me laisse en repos, exécrable inhumain !
Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
Sans tâcher de la rendre encore criminelle.

D. LOUIS.

Ah, si jamais...

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits,
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCÈNE VI

BÉATRIX, DON LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

Ah, mon Dieu ! parlez bas, don Fernand et le gendre
Sont dessus l'escalier, ils pourraient vous entendre.
Je ne vois pas comment, avec facilité,
Don Louis sortira ; car de l'autre côté

Son suffisant valet avec sa bonne mine
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferons-nous donc ?

D. LOUIS.

Si j'osais...

ISABELLE.

Laisse-moi.

D. LOUIS.

Si ce valet fâcheux...

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi.
Béatrix?

BÉATRIX.

Par ma foi, je tremble en chaque membre.
Si vous voulez pourtant le mettre en votre chambre?

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvu qu'il soit loin de mes yeux.

BÉATRIX.

Mettez-vous donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appelez bien haut effrontée, impudente.

ISABELLE.

J'entends bien, cet avis n'est pas d'une imprudente,
Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.
Vraiment vous me donnez une belle leçon,
Etes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osiez tenir un si hardi langage ?
Don Juan n'est pas beau, don Juan vous déplaît,
Laissez-là don Juan, je l'aime comme il est.
Ah ! vraiment, Béatrix la sotte, si mon père
Apprend ce bel avis...

SCÈNE VII

DON FERNAND, JODELET, ISABELLE, DON JUAN, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Vous êtes en colère?

ISABELLE.

C'est pour certains bijoux qu'on m'a pris ou perdus.

JODELET.

Non, non, à d'autres ; non, j'ai le tout entendu.
Vous ne m'aimez donc pas, madame la traîtresse ?
Et vous me desservez auprès de ma maîtresse ?

Ah, louve! ah, porque! ah, chienne! ah, braque! ah, loup-
Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou, [garou!
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse,
Qu'avec ses trois gosiers Cerberus t'engloutisse,
Le grand chien Cerberus, Cerberus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien.

D. FERNAND, à Béatrix.

Retirez-vous d'ici, sotte, mal avisée.

JODELET.

Ne vous en servez plus, ce n'est qu'une rusée,
Je la garantis telle.

D. FERNAND.

O Dieu! je meurs de peur,
Que ce maître brutal n'aille trouver sa sœur :
Il faut le mettre aux mains avecque sa maîtresse.
Je vous quitte un moment pour affaire qui presse ;
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien, allez-vous-en. En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente,
Que j'aime autant qu'un oncle, et bien plus qu'une tante,
Comment dans votre cœur don Juan est logé?
Je n'ai pu le savoir, et j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise,
Je n'avais dans l'esprit que de l'aversion,
Le dédain seulement était ma passion ;
Mais, hélas! croyez-moi, depuis votre venue,
La flamme de l'amour m'est seulement connue ;
Et bien que mon amour à nul autre second
Doive se réjouir quand le vôtre y répond,
Au contraire je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, et qu'il faille que j'aime ;
Car votre humeur du mien ne peut être le prix.
Encore que par vous mon cœur se trouve pris,
Bien qu'à vous et chez vous soit tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi, j'entends bien peu ce discours raffiné,
Je connais seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie,
Vous doutez de ma flamme. Oui, j'aime, encore un coup :

Ce que j'aime est à vous, et je l'aime beaucoup;
Et lorsque je vous vois, j'aperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, et je brûle et je tremble;
Je brûle de désir, et je tremble de peur;
Vous causez à la fois ma joie et ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange et plus rare?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare;
Et si je le disais, au lieu de m'alléger,
Au lieu de me guérir, je serais en danger:
Et quand, sans découvrir ou bien cacher ma flamme,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'âme,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire partout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre,
Je connais seulement que l'amour la rend nôtre,
Que la pauvrette brûle à notre attention,
Car elle me lorgnait avec intention.
Depuis que je vous vis, bel ange tutélaire...
Parbleu! pour achever je ne sais comment faire.
Approchez, mon valet, faites pour moi l'amour,
Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

D. JUAN.

Mais, monsieur.

JODELET.

Mais, faquin, vous voudriez peut-être
Me donner des conseils, suis-je pas votre maître?
Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux,
Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux?

D. JUAN.

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa houppelande!
Çà, radoucissez-vous, sans faire le railleur,
Faites bien les doux yeux, et donnez du meilleur;
Je m'en vais cependant faire auprès de la porte
Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

BÉATRIX.

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
Ce maudit don Louis? malepeste du fou!

JODELET.

Mais n'est-ce point aussi, madame, son étoile,
Qui la pousse sur nous ainsi qu'à pleine voile?
La fortune, ma foi, s'irait rire de moi,
Si m'offrant tel bonheur je ne vous l'empaumoi.

Mon maître, que sait-on? peut en être bien aise;
Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise,
Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front;
Par derrière elle est chauve et paraît une gogue.
Mais qui l'eût jamais dit qu'un visage de dogue
Pût donner de l'amour? Il faut en profiter,
Et quand nous serons seuls, je prétends la tenter.
Rêvons un peu dessus cette présente affaire.
Mon valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire?
Vous parlez à l'oreille; ah vraiment, maître sot,
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

D. JUAN.

J'ai cru que parlant haut je pourrais vous distraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

D. JUAN.

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion;
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction;
Je ne suis pas ici ce que je devrais être,
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrais paraître.
Lorsque je m'imagine, objet charmant et doux,
Le bien qu'aura celui qui sera votre époux,
Mon âme, je l'avoue, est de frayeur saisie,
En un mot, je me sens épris de jalousie:
C'est assez vous montrer que j'aime avec excès.
Mais qui m'assurera d'avoir un bon succès?

JODELET.

Otez-vous vitement, je tiens une pensée
Qui vaut son pesant d'or. Si mon âme insensée,
Tout ainsi que la mer a son flux et reflux,
Pouvait s'émanciper... Ah! je ne la tiens plus,
Elle m'est échappée, adorable Isabelle,
Le plaisir que je prends en vous voyant si belle,
M'a séché la mémoire et troublé les esprits,
Ou bien plutôt c'est toi, maudite Béatrix,
Qui me portes guignon: allons vite, qu'on gille;
Vous aussi, mon valet, qui faites tant l'habile,
Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE.

Quoi! seul, qu'en dirait-on?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon?

ISABELLE.

Au moins que Béatrix...

JODELET.

Je n'en veux point démordre.
Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon ordre ;
Puis, je n'ai pas encor visité le balcon,
Allons-y prendre l'air, on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

D. JUAN.

Quel diable de dessein peut avoir ce marouffle ?
Je le veux observer.

JODELET.

Allons donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez, je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui, vous ne bougerez. Ah ! c'est trop de mystère,
Savez-vous que je suis un homme très colère ?
Çà donc, vite, qu'on vienne.

ISABELLE.

O Dieu ! quel insolent !
Quoi ! me tirer ainsi d'un effort violent !
Et je puis vivre encore ! ô fortune cruelle !
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,
Et que pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours ?

JODELET.

Ah ! ma reine, de grâce...

ISABELLE.

O le dernier des hommes !
Sache, si ce n'était les termes où nous sommes,
Que je t'arracherais et le cœur et les yeux,
Et qu'avec ces deux mains....

JODELET.

Mais plutôt faites mieux,
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Ah ! je suis enragée ;
Quoi ! je n'étais donc pas déjà trop outragée ?
Laissons-là ce brutal.

D. JUAN, le surprend.

Ah ! ah ! maître vilain,
Vous vous ingérez donc de lui baiser la main ?

JODELET.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D. JUAN.

Ame de boue,
Tu railles donc, pendard, et tu crois que je joue ?
Infâme, sac à vin, insolent, effronté,
Tu te repentiras de ta témérité.

JODELET.

Ah, mon maître !

D. JUAN.

Ah, coquin !

JODELET.

Ah, la tête ! ah, l'épaule !
Ah, de grâce, seigneur !

D. JUAN.

Si j'avais une gaule,
Je te ferais crier d'une étrange façon.
Mon Dieu ! c'est elle-même.

JODELET.

Se jette sur son maître.

Et comment, beau garçon,
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle ?
Tu ne la trouves donc que passablement belle ?
Maître grimpe-potence, et par haut et par bas,
Et de pieds et de mains.

ISABELLE.

Eh, ne le frappez pas !

D. JUAN.

Ah, bourreau !

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait ?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.
Le voyez-vous bien là, ce vrai grippe-manteau,
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau.
Tu ne la trouves donc que passablement belle ?
Et d'esprit elle n'est aussi que telle quelle ?

ISABELLE.

Il me hait donc, l'ingrat ! ah ! c'est pour en mourir.

D. JUAN.

Je ne puis différer, je vais me découvrir ;
Enfin je ne suis plus...

JODELET.

Loin, loin d'ici, profane !
N'attends plus rien de moi, si ce n'est coups de canne.

Puis-je pas le chassant retenir son habit?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,
Qu'il ne soit point chassé : ce n'est pourtant qu'un traître.

D. JUAN, à part.

Jamais coquin peut-il plus offenser son maître?
Et qui l'eût jamais cru de ce chien de valet?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon ange.

ISABELLE.

Jodelet?

D. JUAN.

Madame?

ISABELLE.

Je rougis, et ne sais que lui dire.
Je vous nommais tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avais de l'amour pour vous : n'en croyez rien,
Ce n'est qu'à don Juan que je voulais du bien,
Vous étiez don Juan alors, mais à cette heure
Vous êtes Jodelet.

D. JUAN.

Ah! madame, je meure!
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir don Juan quelque jour votre époux.

ISABELLE.

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D. JUAN.

Jamais chose de moi ne fut plus désirée,
J'y mets toute ma gloire et mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content, car c'est ma passion.

D. JUAN.

Oui, je serais content, trop aimable Isabelle,
Si j'étais assuré que vous fussiez fidèle;
Mais, hélas! jusqu'ici, tant mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, et rien ne vous défend.

SCÈNE VIII

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Il s'en est donc allé, le mignon de couchette?
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le seigneur don Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu sortir?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Vas le faire partir,
Et me viens retrouver au jardin.

BÉATRIX.

Malheureuse,
Ne vois-je pas sortir cette dame pleureuse?
A qui diable en veut donc ce fantôme hideux?
Peste soit de la dame et du sot amoureux!

SCÈNE IX

LUCRÈCE, DON LOUIS.

LUCRÈCE.

Ce procédé nouveau me surprend et m'étonne;
C'est mal me protéger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment,
Et comme si c'était trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asile,
Il est peut-être allé se divertir en ville.
Je viens tout maintenant d'ouïr des gens parler,
Crier fort haut, se battre et se bien quereller?
Tout ceci me paraît de fort mauvais augure,
Mais je veux leur montrer une autre procédure;
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir,
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la chambre d'Isabelle,
Elle est ouverte, entrons et prenons congé d'elle.
Mais j'y vois, ce me semble, un homme; ô Dieu! c'est lui,
Je ne puis l'éviter.

D. LOUIS.

Je pense qu'aujourd'hui
Béatrix a dessein de faire ici mon gîte;
Mais, ô chère Isabelle, où courez-vous si vite?
Je ne suis pas ici pour vous persécuter;
Quoi! vous ne voulez pas seulement m'écouter?
Et cependant pour vous nuit et jour je soupire.
Hélas! je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos
Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux;
Vous m'avez reproché ma flamme criminelle,

Comme si je trouvais quelqu'autre fille belle
Après vous avoir vue, ou celle que j'y vis,
Dont pour passer le temps je me feignis ravi,
Ne posséda jamais que des appas vulgaires,
Qu'elle estimait charmants, et qui ne l'étaient guères.
Pour vous le témoigner, mon nom je lui feignis,
Et ce fut par pitié que je me contraignis
A passer quelques nuits devisant avec elle ;
Je n'en ai depuis eu ni demandé nouvelle,
D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRÈCE, ouvrant son voile.

Ah ! je veux t'en apprendre, infâme, la voici,
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,
Celle qui t'aimait tant et que tu n'aimais guères,
Qui te hait maintenant et qui te haïra,
Qui morte ou vive, aimée ou méprisée, ira
Te reprocher partout, amant impitoyable,
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,
Tu la devais laisser pour ce qu'elle valait,
Sans feindre de l'aimer : oui, traître ! il le fallait,
Et ne l'appeler pas et ton âme et ta reine.
Hélas ! j'aurais un frère, et je serais sans peine,
Au lieu que je me vois, par cette trahison,
Sans honneur, sans appui, sans frère et sans maison.
Tu penses m'échapper, homicide ! parjure !
Au secours ! à la force !

D. LOUIS.

Ah ! madame, je jure
Que vous serez contente.

LUCRÈCE.

Ame double et sans foi...

SCÈNE X

DON JUAN, LUCRÈCE, DON LOUIS.

D. JUAN.

Quel désordre est ceci !

LUCRÈCE.

Dieu ! qu'est-ce que je vois ?

D. JUAN.

N'est-ce pas là ma sœur ?

LUCRÈCE.

N'est-ce pas là mon frère ?

D. JUAN.

Et l'un et l'autre objet me mettent en colère.

D. LOUIS.

A qui donc en veut-il?

D. JUAN.

Je suis tout assuré
Du crime de ma sœur, je n'ai pas avéré
Tout à fait mes soupçons, commençons donc par elle.
Malheureuse!

LUCRÈCE.

Ah! seigneur.

D. LOUIS.

J'entreprends sa querelle,
Encore qu'elle cherche à se venger de moi.
Mais quel droit prétends-tu sur elle?

D. JUAN.

Je le dois.

D. LOUIS.

Toi, n'es-tu pas valet?

D. JUAN.

Don Juan est mon maître,
Son honneur est le mien.

LUCRÈCE.

Il se cèle peut-être
Avec quelque dessein.

D. LOUIS.

Quoi! me voir quereller
Deux fois par un valet?

D. JUAN, Lucrèce veut sortir.

Ah! non, pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux et ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pu mettre?
Et pourquoi tant de cris?

LUCRÈCE.

Vous allez tout savoir.
J'entrais dans cette chambre, et c'était pour y voir
Isabelle; j'ai vu cet homme, ce me semble,
Qui m'a paru surpris; las, encore j'en tremble.
A quelle intention il s'y voulait cacher,
Je ne sais; le voyant sortir, pour l'empêcher,
J'ai crié, mais je crois que sans votre venue...

D. JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue,
Je veux fermer la porte.

LUCRÈCE.

Hélas! je meurs de peur.

D. JUAN.

Il faut, ô don Louis, faire voir sa valeur.

D. LOUIS.

Tu mourras de ma main.

D. JUAN.

Je vous tiens.

LUCRÈCE.

Je suis morte.

D. LOUIS.

On frappe, on vient à nous.

D. JUAN.

Achevons, il n'importe.

SCÈNE XI

DON FERNAND, LUCRÈCE, D. JUAN, D. LOUIS, ISABELLE.

D. FERNAND, dehors.

Il la faut enfoncer.

LUCRÈCE.

Je ferai bien d'ouvrir.

D. JUAN, parlant tout bas à sa sœur.

N'ouvrez pas, si par toi l'on peut me découvrir...

LUCRÈCE.

Ah! seigneur don Fernand, appelez tous les vôtres.

D. FERNAND.

Arrêtez, par la mort! le premier de vous autres
Qui ne rengaînera, je serai contre lui.
O Dieu! que d'embarras m'accablent aujourd'hui?
Qui vous a mis ici, mon neveu? Vous, Lucrèce,
Qui vous a découverte? et vous, quel mal vous presse,
Qui n'avez fait encore ici que quereller?

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. JUAN.

Non, laissez-moi parler,
Je le sais mieux que lui : mais il faut que je sache
Si ce n'est pas céans que Lucrèce se cache,
Si don Louis n'est pas parent de la maison.

D. FERNAND.

Oui, l'un et l'autre est vrai.

D. JUAN.

N'est-ce pas la raison
Qu'un valet dans l'honneur d'un maître s'intéresse,

Lorsque dans son honneur on l'attaque, on le blesse?

D. FERNAND.

On ne le peut nier.

D. JUAN.

Ecoutez si j'ai tort.
Je suis ici couru que l'on criait bien fort :
Lucrèce avait trouvé, sans doute à l'insu d'elle,
Don Louis dans la chambre où se couche Isabelle ;
Je l'ai vue éplorée, aux prises avec lui,
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,
Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue,
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vue.

D. LOUIS.

Ah! c'est pour un valet trop de raffinement.

D. JUAN.

Je ne suis pas au bout, il faut assurément,
Mon maître étant époux de madame Isabelle,
Qu'il se trouve offensé pour Lucrèce, ou pour elle.
Il pourrait bien encor l'être pour toutes deux :
Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,
Puisqu'en toutes les deux il peut aller du nôtre,
D'achever don Louis, ou pour l'un, ou pour l'autre,

D. LOUIS.

D'achever? tu n'as pas encore commencé.

D. FERNAND.

Arrêtez, don Louis ; vous êtes insensé,
Jodelet, ah! voici la plus étrange affaire
Dont on ait ouï parler.

D. JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire,
Il faut que je le tue.

D. FERNAND.

Ah! mon cher Jodelet!
Remettez votre épée.

ISABELLE.

Il faut que ce valet
Soit jaloux pour son maître, et la chose est nouvelle.

D. JUAN.

On ne saurait jamais vider notre querelle ;
Mais pour l'amour de vous j'ose bien hasarder
Un moyen qui pourra les choses retarder ;
C'est que vous me fassiez chacun une promesse :
Vous, seigneur don Fernand, de remettre Lucrèce
Au pouvoir de son frère alors qu'il le voudra ;
Vous, seigneur don Louis, sitôt que l'on pourra,

De vous couper la gorge avec don Juan même.

D. LOUIS.

Quant à moi, je ne puis sans une peine extrême,
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

D. JUAN.

Sachez que don Juan n'est pas autre que moi.
Si ce n'est que bientôt don Juan vous assomme;
Vous savez si je suis, ou puis être votre homme.

D. FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous désirez.
Mon neveu?

D. LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez;
Je donne ma parole.

D. JUAN.

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que don Juan ne tienne.

D. LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre maître demain.

D. JUAN.

Vraiment vous n'aurez pas à faire grand chemin.

D. FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

D. JUAN.

Vous y pourrai-je suivre?

D. FERNAND.

Oui, venez.

D. JUAN.

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LUCRÈCE, ISABELLE.

LUCRÈCE.

Votre civilité m'est ici bien cruelle :
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi! vous pensez donc ainsi nous échapper?

Le bonhomme n'est pas si facile à tromper,
Il s'en est bien douté : mais tantôt il espère
De vous raccommoder avecque votre frère :
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRÈCE.

Mon frère ne se peut fléchir que par sa mort ;
Délivrez-vous plutôt de cette infortunée,
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyménée :
Car, vous dirai-je enfin la chose comme elle est?
Don Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paraît.

ISABELLE.

Ah! le voici venir, cachez-vous, je vous prie,
Vous n'avez qu'à passer dans cette galerie,
Pour gagner le jardin ou je vais vous trouver :
Cependant je me cache ici pour l'observer.

SCÈNE II

JODELET, seul, en se curant les dents.

Soyez nettes, mes dents, l'honneur vous le commande,
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

L'ail, ma foi, vaut mieux qu'un oignon.
Quand je trouve quelque mignon,
Sitôt qu'il sent l'ail que je mange,
Il fait une grimace étrange,
Et dit, la main sur le rognon,
Fi, cela n'est point honorable.
Que béni soyez-vous, Seigneur,
Qui m'avez fait un misérable
Qui préfère l'ail à l'honneur.

Soyez nettes, mes dents, etc.

Que ce fut bien fait au destin
De ne faire en moi qu'un faquin,
Qui jamais de rien ne s'offense!
Ma foi! j'ai raison quand je pense
Que plus grand est l'heur du gredin,
Ni que du prélat en l'église,
Ni que le prince en un État.
D'être peu beaucoup je me prise,
Il n'est rien tel qu'être pied-plat.

Soyez nettes, mes dents, etc,

Quand je me mets à discourir
Que le corps enfin doit pourrir,

Le corps humain où la prudence
Et l'honneur font leur résidence,
Je m'afflige jusqu'au mourir.
Quoi! cinq doigts mis sur une face
Doivent-ils être un affront tel,
Qu'il faille pour cela qu'on fasse
Appeler un homme en duel?

Soyez nettes, mes dents, etc.

Un barbier y met bien la main,
Qui bien souvent n'est qu'un vilain,
Et dans son métier un grand ase;
Alors que tel barbier vous rase,
Il vous gâte un visage humain;
Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,
Toi qu'un soufflet choque si fort,
Que tu t'en fais tenir à quatre?
Un souffleté vaut bien un mort.

Soyez nettes, mes dents, etc.

Pour moi, j'estime moins qu'un chien,
Celui qui n'aime ici-bas rien,
Que botte en tierce, ou bien en quarte,
Ou cheval qui de la main parte,
Ou pistolet qui tire bien.
Faut-il qu'en duels on abonde
Pour quelque injure que ce soit,
Si coups de bâton sont au monde,
Qui font mal quand on les reçoit?

Soyez nettes, mes dents, etc.

Messieurs les lions rugissants,
Qui tous allez éclaircissants,
Au gré de votre jeune bile,
Sachez qu'aux champs comme à la ville,
Un soufflet vaut mieux que cinq cens,
Puisque soufflets les déshonorent.
Ou les hommes sont insensés,
Ou messieurs les vivants ignorent
Quels sont messieurs les trépassés.

Soyez nettes, mes dents, l'honneur vous le commande,
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

SCÈNE III

BÉATRIX, JODELET.

BÉATRIX.

Ah! seigneur don Juan, on vous a bien cherché.

JODELET.

On devait me trouver, je n'étais pas caché.
Et qui sont ces chercheurs?

BÉATRIX.

L'un est votre beau-père,
Et l'autre don Louis, fils de son défunt frère :
Votre valet en est aussi.

JODELET.

J'étais allé
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre.
Quelle clé tenez-vous ?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre.
Don Fernand vous destine un autre appartement,
Où vous serez bien mieux et plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement?

BÉATRIX.

Il craint la médisance,
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance
Coucher près de sa fille.

JODELET.

Oh! chère Béatrix,
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris,
De tout temps je me trouve enclin aux Béatrices,
Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi, j'aime de tout temps les seigneurs don Juans,
Et je sentis mon mal quand vous vîntes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve...

BÉATRIX.

Ah! prenez-la donc vite.

JODELET.

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX.

Tarare, suivez-moi, j'y vais tout de ce pas.

JODELET.

Larronnesse des cœurs, tu n'échapperas pas.
Las, faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une nymphe fuyarde?

SCÈNE IV

ISABELLE, JODELET.

ISABELLE.

Quoi! seigneur don Juan, vous courez Béatrix?

JODELET.

Je voulais tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyais pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouse future :
Plus grand'dame que vous est madame Nature;
Je suis son serviteur et le fus de tout temps,
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contents.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire.
Ma foi, je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
Aristote a raison, qui dit qu'une maraude
Ne se doit point prier; mais il faut à la chaude
La gripper aux cheveux, la saisir au collet,
Quelquefois l'affaiblir avec un beau soufflet;
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade;
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade.
Tout homme de bon sens doit, ce dit-il, user
Pour la mettre en état de ne rien refuser.
Mais autre censeur vient, de mes censeurs le pire.

SCÈNE V

DON FERNAND, JODELET.

D. FERNAND.

Je vous cherche partout, don Juan.

JODELET.

Que désire
L'équitable Fernand de son humble valet?

D. FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet?

JODELET.

Non, mais avant la nuit je le verrai possible.

D. FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez peu plausible.

JODELET.

Quelle est donc cette chose?

D. FERNAND.

Il faut absolument,
(Pensez bien, qu'à regret...)

JODELET.

Que faut-il? Vitement.

D. FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout? Que m'importe!

D. FERNAND.

Oui, mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Ah! non, en cette sorte
Il m'importe beaucoup; mais si sans résister
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter?

D. FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Don Fernand, vous montrez ici peu de cervelle,
Il faut que vous soyez certes un maître-fou.

D. FERNAND.

Courage, don Juan; mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savais point, et ne voulais savoir.

D. FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir,
Et que si vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut, sans vous servir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il se peut, voir, l'épée à la main,
Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
Il le tua la nuit, soit hasard, soit vaillance,
Vous devez vitement en faire la vengeance.

JODELET.

Fût-ce la nuit?

D. FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra :
Puisque sans voir il tue, alors qu'il me verra,
Que pourrais-je durer contre un tel Matamore?
Et de plus, voulez-vous que je vous dise encore
L'avantage qu'aurait ce dangereux garçon?
C'est que cet enragé sait déjà la façon
Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

D. FERNAND.

Pensez-vous, don Juan, avoir bien du courage?

JODELET.

Oui-dà, j'en ai beaucoup, et n'en ai que du bon.
Dites-moi seulement, où le trouvera-t-on?
Est-il bien loin d'ici? Se fera-t-il attendre?
Savez-vous son logis? Le pourra-t-on apprendre?
Et son nom quel est-il?

D. FERNAND.

Don Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi! c'est votre neveu? Je ne me bats donc pas,
Puisqu'il a votre nom qui m'est si vénérable;
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds où je le trouverai,
Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout encore : une seconde offense
Vous devrait contre lui porter à la vengeance :
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort...

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort;
Mais j'ai fait un serment, et n'en déplaise aux dames,
De ne prendre jamais querelle pour des femmes.

D. FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau-père cela ne doit toucher en rien.

D. FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-père trop hargneux, beau-père trop farouche,
Beau-père assassinant, et beau-père éternel,

Qui me vient proposer un acte criminel,
Que vous a déjà fait un misérable gendre,
Que vous tâchez déjà de voir son sang répandre?
Monseigneur Belzébuth, qui vous puisse emporter,
Vous aurait-il chargé de me venir tenter?
Si le danger n'était que d'un simple homicide :
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide,
Et le faire devant la consommation,
Est certes, don Fernand, très cruelle action.

D. FERNAND.

Votre valet tantôt a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle,
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

D. FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frère ni pour sœur?

JODELET.

Il faut être en humeur pour se battre, et je meure
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette heure.

D. FERNAND.

Je vous croyais vaillant, je me suis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur? qu'en sera mieux mon frère?
Laissez-moi donc en paix, homme, singe ou beau-père.

D. FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre gendre un Cid,
Qui vous eût assommé, puis épousé Chimène!

D. FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris et que haine,
O le plus grand poltron qui jamais ait été!

JODELET.

Je suis, ô don Fernand, de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très fidèle,
Et je le suis aussi de madame Isabelle.

D. FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, et hors de ma maison
Je vous forcerais bien à me faire raison.

SCÈNE VI

DON JUAN, DON FERNAND, JODELET.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, don Fernand, qui vous met en colère?

D. FERNAND.

Ce gendre mal choisi.

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-père.

D. FERNAND.

Eloignons-nous de lui. Ce gendre donc maudit
Vous désavoue en tout, et m'a nettement dit
Qu'il n'était point d'avis de venger son offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance;
Même il m'a quasi dit qu'il a perdu le cœur.
Faites-lui revenir, sauvez-lui son honneur,
Trop fidèle valet d'un trop timide maître,
Montrez-lui vivement quel homme il devrait être;
Qu'étant de don Louis doublement outragé,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable;
Que cette offense aussi n'est guère supportable;
Montrez-vous bon ami, montrez-vous bon valet,
Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.
Je sais bien qu'en ceci j'ai quelque part à prendre;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien m'apprendre.
Si j'étais offensé comme lui doublement,
On verrait don Fernand agir tout autrement.
Enfin n'oubliez rien, afin qu'il s'évertue,
Son ennemi l'attend au bout de cette rue,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.
Je m'en vais le trouver.

D. JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon maître don Juan doit-il tirer vengeance?

D. FERNAND.

Il vous apprendra tout, le voici qui s'avance.

D. JUAN.

Or çà, mon Jodelet, dis-moi, sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger?

SCÈNE VII

JODELET, DON JUAN.

JODELET.

S'en est-il donc allé?

D. JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux; que je meure
S'il ne m'a quasi fait enrager tout à l'heure.
Seigneur, il n'est plus temps de se plus déguiser,
Le faire plus longtemps ce serait niaiser;
Don Louis en ferait une pièce pour rire.
Mais l'avez-vous pour moi défié?

D. JUAN.

Sans lui dire
Que j'étais don Juan, oui, je l'ai défié,
Et, ma foi, je m'étais toujours bien défié
Que ce jeune galant cajolait Isabelle;
Enfin je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
Et sans un accident que je te dois celer,
Nous nous fussions battus au lieu de quereller,
Et je n'ai seulement l'affaire différée,
Qu'attendant que je voie un peu mieux avérée
Une chose qui n'est encore en mon esprit
Qu'un sujet de soupçon, de rage et de dépit;
Car enfin ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Béatrix, que l'argent a fait faire :
Puis j'ai quelque raison pour croire assurément
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie;
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie,
Don Louis en l'honneur vous offense bien fort :
De vous expliquer mieux la chose j'aurais tort,
Elle ne peut quasi s'entendre ni se dire,
L'un et l'autre l'augmente et la rend toujours pire.

D. JUAN.

Ah! ne me la dis point, je la devine assez;
Mais que tous mes malheurs et présents et passés
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage.
Et qui le sait encor?

JODELET.

Tout le monde.

D. JUAN.

Ah! j'enrage.
Ah! maintenant, fureur, je m'abandonne à vous.
Et don Fernand est-il pour nous, ou contre nous?

JODELET.

Don Louis est son sang, mais pour l'honneur du vôtre
Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre,
Il veut que don Louis vous en fasse raison,
Et don Louis m'attend près de cette maison,
Qui me croit don Juan.

D. JUAN.

Il faut que je le tue:
Mais on est bien souvent séparé dans la rue,
Les combats de pavé sont moins guerre que paix,
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais :
J'hasarde ma vengeance allant à la campagne;
On n'y fait quasi plus de combat en Espagne,
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est,
Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.
Si dans quelque maison, quoique contre la mode...

JODELET.

Attendez, je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clé d'un bas appartement,
Où nous devons coucher; là très commodément
Vous pourrez vous venger presque aux yeux d'Isabelle,
Sans qu'il en soit rien su que de son père ou d'elle.

D. JUAN.

Ah, mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi!
Va vite le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez-y.
Il est temps, ou jamais, qu'on sache qui vous êtes,
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et passer pour valet? Allez, allez, seigneur,
Vous découvrir, vous battre et venger votre honneur.

D. JUAN.

Quoi! si par un effet de pure jalousie,
Par un simple soupçon né dans ma fantaisie,
J'ai déguisé mon nom, veux-tu pour un affront,
De qui le moindre mal est de rougir mon front,
Que j'aille me montrer? ah, plutôt je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir don Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien :
Une offense est bien pire, et je la souffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc ?

D. JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il faut vous obéir : mais si par aventure,
Comme les hommes sont souvent impatients,
Il voulait dégaîner avant qu'être céans,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre ?

D. JUAN.

Fais-lui signe de loin, il ne manquera pas
De te venir trouver ; et toi d'un même pas
Tu me l'amèneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visière ?

D. JUAN.

Ah ! c'est trop discourir,
Ne me répliques plus, et me le vas querir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque :
Mais, seigneur, gardez-vous surtout de l'équivoque,
Discernez Jodelet d'avecque don Louis,
On a souvent les yeux de colère éblouis ;
Et si sans y penser avant don Louis j'entre,
Et que sans y penser vous me perciez le ventre,
Me disant, Jodelet, ma foi, j'en suis marri,
Je serai tout à l'heure et content et guéri.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

BÉATRIX entre par une petite porte, une chandelle à la main.

Pleurez, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande,
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.

Je viens d'allumer ma chandelle,
La nuit noire comme du jais
Vient d'arriver pompeuse et belle
Plus que je ne la vis jamais ;

De ses demoiselles suivantes
Les étoiles étincelantes
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses,
Si d'un valet qui se croit beau
Elles ne sont point amoureuses !

leurez, pleurez, etc.

Etoiles luisantes et nettes,
Si vous en aimiez comme moi,
Toutes célestes que vous êtes,
Vous enrageriez, sur ma foi.
Tantôt ce Grenadin, ce More,
Comme du feu qui me dévore
Je lui contais la cruauté,
M'a dit que je ne valais guères,
Et qu'il était bien fort tenté
De me donner les étrivières.

leurez, pleurez, etc.

D'écus une assez bonne somme
Devant lui je faisais sonner,
Et lui faisais assez voir comme
Moi qui prends, je lui veux donner.
Aussitôt son âme rebourse
M'a donné de ma même bourse
Un si grand coup dessus le cou,
Que je m'en sens toute échinée :
Oh ! que pour aimer un tel fou
Il faut que je sois forcenée !

leurez, pleurez, etc.

S'il plaisait à la destinée
Qu'il fût l'importun à son tour,
Et Béatrix l'importunée,
Alors à beau jeu beau retour,
Encore aurais-je quelque joie;
Mais, hélas ! jusque dans le foie
Il me brûle, le faux larron,
Et s'en rit, l'impitoyable homme,
Aussi fort qu'autrefois Néron
Riait alors qu'il brûlait Rome.

leurez, pleurez, etc.

Et cependant mon mal me presse.

Mais quelqu'un vient par l'escalier,
C'est Isabelle, ma maîtresse,
Reprenons notre chandelier.
Que si quelqu'un de l'assistance
Trouve qu'à moi n'appartient stance,
Qu'il sache que l'auteur discret
Qui sait fort bien que le colloque
Est dangereux pour le secret,
M'a régalé d'un soliloque.

Pleurez, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande,
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.

SCÈNE II

ISABELLE, BÉATRIX, LUCRÈCE.

ISABELLE.

Madame Béatrix, que faites-vous ici ?

BÉATRIX.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
Et vous, d'où venez-vous, et madame Lucrèce ?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRÈCE.

Madame, je vous dis pour la seconde fois,
Quand on aurait remis la chose à votre choix,
Vous ne pouviez choisir en toute la Castille
Un plus digne mari d'une excellente fille ;
Sitôt que don Juan vous sera mieux connu,
Vous me confesserez que je vous ai tenu
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi je vous assure,
Lorsque si richement vous faites sa peinture,
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien,
Vous de le croire tel, moi de n'en croire rien.
Hélas ! à vous, sa sœur, l'oserais-je bien dire ?
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire,
Toujours dans l'action d'un homme extravagant,
Soit par accoutumance, ou bien par accident,
Parlant toujours du nez, et de plus il affecte
La façon de parler toujours la moins correcte,
Toujours quelque mot goinfre entre dans ses discours :
Et je pourrais passer heureusement mes jours
Avec un tel époux ! Ah, fille malheureuse !

Encor si je pouvais être religieuse !
Mais, hélas ! je me sens pour la religion,
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BÉATRIX.

Finissez, finissez votre quérimonie,
Et gagnons l'escalier, et sans cérémonie :
Quelqu'un ouvre la porte, et l'on vous surprendra ;
Quant à moi, je m'enfuis, me suive qui voudra.

SCÈNE III

DON JUAN, JODELET, DON LOUIS.

D. JUAN ouvre la porte et en ôte la clef.

Laissons la porte ouverte, et gagnons cette alcôve,
Je les entends venir.

JODELET.

Mon maître, Dieu me sauve,
Ne fut jamais qu'un traître, il s'en est en allé ;
Hélas ! j'en ai quasi le sang tout congelé,
Et qui l'eût jamais cru ? Peste, il ferme la porte !
Que deviendrai-je donc ?

D. LOUIS.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le soûl, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

D. LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage ?
Je crains votre raison moins que votre courage ;
Vous ne me dites mot ? Eh bien ! qu'attendons-nous ?
Ah ! vraiment si j'étais offensé comme vous,
Je vous montrerais bien une autre impatience.

JODELET.

Mon maître assurément n'a point de conscience.

D. LOUIS.

Que diable cherchez-vous ?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

D. LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce semble, un peu tiède,
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon remède.

JODELET.

Ah, bon Dieu ! quelle longue épée à giboyer,
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer !

D. LOUIS.

Don Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET.

Le Seigneur soit loué, je viens de voir mon maître,
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux.
Ma colère est tantôt au point où je la veux ;
Sitôt qu'elle y sera vous verrez faire rage :
Ah ! seigneur, sortez donc, manquez-vous de courage?

D. JUAN.

Va donc, pour l'amuser, te battre en reculant.

JODELET pousse une estocade sans être en mesure.

Dieu veuille être avec nous !

D. LOUIS.

L'effort est violent,
Vous vous battez fort bien.

JODELET.

Assez bien ; ah, que n'ai-je
Contre les coups d'estoc quelque bon sortilège !
Attendez, ah ! mon maître, ah ! c'est trop me presser
Mon épée est faussée, il faut la redresser.
N'avez-vous pas tué mon frère sans lumière?

D. LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guère,
Je ne veux point avoir d'avantage sur vous,
Je veux, sans voir, vous battre et vous rouer de coups.
Meurs donc, chandelle, meurs, et nous laisse en ténèbres;
Et vous, allez finir vos passe-temps funèbres.
Pour moi, qui suis exact en ce que je promets,
Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.

D. LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumière est belle,
Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle,
Et vous m'avez blessé, mais je m'en vengerai.

SCÈNE IV

DON FERNAND, DON JUAN, JODELET, DON LOUIS.

D. FERNAND.

Béatrix.

D. JUAN.

Sors, sors vite, ou je t'étranglerai.

D. FERNAND.

Qu'est ceci, mes amis?

JODELET.

Je venge mon offense.

D. LOUIS.

On m'a tiré du sang, j'en veux tirer vengeance.

D. FERNAND.

Est-ce d'une estocade ou d'un estramaçon?

JODELET.

L'un et l'autre, ma foi, n'est pas de ma façon.

D. FERNAND.

Montrez-moi, vous avez la main un peu coupée.

JODELET.

La sale vision, que de voir une épée!

D. FERNAND.

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment,
Je ne parais ici pour la paix nullement.
L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon gendre,
Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre:
Battez-vous donc, amis, et bien fort, vous serez
Bien plutôt animés par moi que séparés.

D. LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas suivi.

JODELET.

De tout mon cœur j'enrage,
Ah, le méchant vieillard, qui conseille un duel!

D. LOUIS.

La colère me rend insolent et cruel;
J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frère,
Je le ferais encor si j'avais à le faire,
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

D. JUAN, sortant de l'alcôve.

Vous ne connaissez pas don Juan, le voici:
Vous trompâtes ma sœur, vous tuâtes mon frère,
Mais bientôt votre mort s'en va me satisfaire;
C'est au vrai don Juan qu'appartient seulement
De venger son honneur offensé doublement.

D. LOUIS.

Quel est donc de vous deux don Juan?

D. JUAN.

C'est moi-même.

D. LOUIS.

Et lui?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagème.

D. JUAN.

Oui, je suis don Juan qui vient de vous blesser.
Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser
Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
Maintenant que je vois celui qui l'a causée.
Tandis que mon esprit a seulement douté,
J'ai voulu m'éclaircir, et n'ai rien attenté ;
Sous le nom d'un valet j'ai souffert mon offense,
Tandis qu'un seul soupçon m'en demandait vengeance.
Vous qui me l'avez fait, et l'osez déclarer,
Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer?
Je n'ai pour le savoir de science certaine
Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine ;
Enfin mon déshonneur ne m'est que trop connu,
Vous savez, don Louis, à quoi je suis tenu ;
Pour mon sang répandu, j'ai répandu du vôtre,
Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir,
Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
Je suis donc don Juan, que personne n'en doute.

D. LOUIS.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous redoute?

D. JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas ?
Vous ne tuez que lorsque l'on ne vous voit pas :
Mais puisque je vous vois, qui vous pourra, barbare,
Garantir de la mort que ma main vous prépare?
Quand je vous aurais tous ici pour ennemis,
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis :
On m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectue :
Je lui dois votre mort, il faut que je vous tue :
Voyez si don Juan tient bien ce qu'il promet,
Soit qu'il paraisse en maître ou se cache en valet.
Don Fernand, tenez donc la parole donnée,
Commandez que ma sœur me soit vite amenée ;
Et vous le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi, vous me l'avez promis.

D. FERNAND.

Ah, seigneur don Juan, un peu de patience !

D. JUAN.

Pour en avoir eu trop j'ai manqué ma vengeance.

D. FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous?

D. JUAN.

J'étais jaloux.

D. FERNAND.

De qui ?

D. JUAN.

De lui.

D. LOUIS.

De moi ?

D. JUAN.

De vous.
Je vous ai vu sortir du balcon d'Isabelle.

D. LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir ?

D. JUAN.

Vous-même, et puis chez elle
Je vous ai vu caché ; mais ces jaloux soupçons
Ne ralentirent point mon feu de leurs glaçons :
Au contraire il s'accrut avecque violence.
Lors je me déguisai et gardai le silence,
Et ne fus pas longtemps sans rencontrer en vous
Un rival dont j'avais sujet d'être jaloux ;
Vous n'excitiez alors que ma simple colère,
Et n'eusse jamais cru que la mort de mon frère
Dût se trouver encore un coup de votre main,
Je vous croyais coquet, et non pas inhumain ;
Enfin j'ai su depuis qu'une mortelle offense
Me devait contre vous porter à la vengeance ;
J'ai cru que vous étiez coupable envers ma sœur,
J'ai cru que vous étiez son lâche ravisseur.
Lors par ressentiment plus que par jalousie,
La fureur contre vous m'avait l'âme saisie ;
J'ai bientôt préféré, pour vous priver du jour,
Les soins de mon honneur à ceux de mon amour ;
Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guère.
Maintenant que je vois que de mon pauvre frère,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'osez reprocher la mort insolemment ;
Que pour vous contre moi le ciel avec la terre
Et tout le genre humain me déclare la guerre ;
Malgré le ciel, la terre et tout le genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui par ma main.

D. LOUIS.

Ceux qui me connaîtront, sauront bien que la crainte
N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte ;
Quand vous me reprochez que votre frère est mort,

La raison est pour vous, et moi, j'ai toujours tort ;
Mais je devais plutôt être par cette offense
Un objet de pitié, qu'un objet de vengeance :
Hélas ! je le tuai, mais comment et pourquoi ?
Et quand je le sus mort, qui pleura plus que moi ?
Il m'attaqua la nuit, et moi sans le connaître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître :
Malheureux que je suis ! j'avais tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyais avoir.
Oui, je l'aimais autant qu'on peut aimer un autre.
Puisqu'il fut mon ami : pour devenir le vôtre,
Je donnerais mon sang, je donnerais mon cœur,
Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

D. JUAN.

Outre qu'un généreux facilement pardonne,
Cette seule raison sans doute est assez bonne.
Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,
Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser :
Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
Et ma sœur contre vous me demande vengeance ;
Et puisque son honneur à mon honneur est joint,
Je serai sans honneur, si ma sœur n'en a point :
En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande envie,
Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la vie.

D. LOUIS.

Je pourrais bien encore, épousant votre sœur,
Et vous rendre content, et vous rendre l'honneur ;
Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
Et je n'en aurai plus de vous porter envie,
Quoique je visse à vous avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima pas.
C'est de vous que je parle, ô trop sage Isabelle,
Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle.
Don Juan, quittez donc tous vos jaloux soupçons,
Que le feu de l'amour en fonde les glaçons ;
Ne soyez plus atteint de cette frénésie,
Ni moi l'objet fâcheux de cette jalousie.
Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
Dans sa chambre le jour, dans son balcon la nuit ;
Mais, sur ma foi, bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir promis, ou d'en être avertie,
Sitôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

D. FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,

Et si, cher don Juan, vous êtes raisonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
Chassons donc le tumulte hors de cette maison,
Et faisons-y rentrer la joie et l'hyménée :
Ça vite, que Lucrèce ici soit amenée,
Et ma fille Isabelle : ah! je les vois venir.
Venez, venez tâcher de les bien réunir :
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!
Que je me sens heureux! et vous, mes chers enfants,
Tant pour votre repos que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embrassez-vous ensemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

D. JUAN.

Je ne résiste plus, je suis votre conseil.

D. LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

SCÈNE V

LUCRÈCE, ISABELLE, JODELET, DON JUAN, DON LOUIS, DON FERNAND.

LUCRÈCE.

O ma chère Isabelle!

ISABELLE.

O ma chère Lucrèce!

LUCRÈCE.

Que nous avons de joie après tant de tristesse!
Eh bien! avais-je tort lorsque vous vous plaigniez,
D'assurer qu'il n'était pas tel que vous disiez!

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puisque je ne suis plus don Juan d'Alvarade.

D. JUAN.

Non, non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux,
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

D. LOUIS.

Vous dont l'amitié m'est un don inestimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

D. JUAN.

Vous que je haïssais tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je suis vôtre aussi bien que ma sœur.

D. FERNAND.

Allons, mes chers enfants, finir cette journée

Par l'accomplissement de ce double hyménée.

JODELET.

Ma foi, vous n'êtes pas encore où vous pensez,
Et les discords ici ne sont pas tous passés;
Il me faut un portrait que retient Isabelle,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle.
Moi qui ne sais si c'est ou pour bien ou pour mal,
Qu'elle garde un portrait, perdant l'original,
Je veux qu'on me le rende, ou bien la comédie
Par moi, don Jodelet, deviendra tragédie.
Oui, je la veux avoir, cette idole de prix,
Pour en favoriser ma chère Béatrix.

FIN DE JODELET OU LE MAITRE-VALET.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

DON ALPHONSE ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

La résolution est tout à fait étrange.

D. ALPHONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi ! je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement;
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid seulement une lettre,
Votre mère serait moins en peine de vous;
Elle croit que son fils, de sa nièce l'époux,
A trouvé dans Séville, en don Sanche son frère,
Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau père;
Et que riche seigneur de seigneur indigent,
Vous avez de son frère et la fille et l'argent.
Cependant dans Orgas, un malheureux village,
Emporté des désirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend :
La villageoise est belle et jeune, je l'avoue,
Don Alphonse en passant la peut coucher en joue,
Et s'il la peut blesser, bon, c'est autant de pris:
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance;
Et connaissez-vous bien ce révérend seigneur,
A qui vous vous voulez donner pour serviteur?

D. ALPHONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALPHONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou, de plus.

D. ALPHONSE.

Encore mieux,
J'aurai mon passe-temps d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.
Il se fait appeler don Japhet d'Arménie,
Venu de père en fils du puîné de Noé.
Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
Au temps que Charles-Quint passa par son village,
On mena devant lui ce sage personnage ;
Il le trouva plaisant, il lui donna du bien,
Lui fit suivre la cour, et presqu'en moins de rien
Le drôle a si bien fait par son humeur plaisante,
Qu'il possède aujourd'hui cinq mille écus de rente.
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paraître en son village, où faisant l'absolu,
(Car il est glorieux) son bien et sa marotte
Ont si mal réussi chez le compatriote,
Que couru des enfants, des autres maltraité,
Et de fréquents affronts tous les jours irrité,
Comme dans son pays on n'est jamais prophète,
Il en est à la fin délogé sans trompette,
Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connaissant pas.
En peu de mots, voilà quel est le personnage.

D. ALPHONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'aperçois venir, et le bailli du bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des grands de la cour.

D. ALPHONSE.

Éloignons-nous.

SCÈNE II

DON JAPHET D'ARMÉNIE, LE BAILLI D'ORGAS, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Bailli, votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plu.

LE BAILLI.

Le bon Dieu vous le rende.

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis,
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse :
C'est de son second fils que je suis dérivé.
Son sang de père en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille-huitantième degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené longtemps par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne ;
Parce que deux soleils en un lieu trop étroit,
Rendraient trop excessif le contraire du froid.
La façon de parler est obscure au village,
Entendez-vous, bailli, mon sublime langage.

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas? je vous aime autant sourd,
Car assez rarement mon discours j'humanise.
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise,
(Démétaphoriser, c'est parler bassement)
Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand,
Vous aurez avec moi disette de loquèle.
L'empereur donc de qui je suis le parallèle,
M'entendez-vous, bailli ?

LE BAILLI.

Nenni.

D. JAPHET.

Le paragon.

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

Comment, altérer mon jargon ?
Ce serait déroger à ma noblesse antique ;
Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.
Charles-Quint donc, mon cher parent, en peu de temps
M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,

Et tout à fait exclu des hôpitaux d'Espagne,
(Car, bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
J'ai six mille ducats tous les ans à manger),
Le cacique Uriquis et sa fille Azaréque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizéque,
Etant venus en cour pour se dépayser,
L'empereur, mon cousin, me força d'épouser
Cette jeune Indienne un peu courte et camarde,
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde :
A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia ;
Entendez-vous le mot trépudier, compère ?

LE BAILLI.

Non, par ma foi, monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser, en vulgaire
Enfin en équipage à ma grandeur égal,
Mon train moitié sur mule et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme, sa fille ;
Arrivé dans mon bourg qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût à nos vins ; ma compagne de couche
Fut comme son papa fort sujette à sa bouche :
Enfin elle mourut d'un excès de melon,
Et son père Uriquis d'un ulcère au talon :
De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent.
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bientôt : car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite :
Bailli, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite ;
Nobles, bien faits, adroits, sobres, et parlant peu.

LE BAILLI.

Je vous en ai déjà trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne nous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo, Gil, Blas, Pédro, Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compère,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets?

D. JAPHET.

Promptement.
Foucaral, ce bailli me plaît extrêmement.

LE BAILLI.

Je vous amène ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

SCÈNE III

TORRIBIO PONCIL, LORENTE RIBEROS, DON ROC ZURDUCACI ou ALPHONSE ENRIQUEZ, PASCAL ZAPATERO ou MARC-ANTOINE, DON JAPHET, LE BAILLI, FOUCARAL.

Les quatre valets nommés les premiers, dont il y en aura deux fort mal vêtus, diront tous à la fois leurs noms d'un ton de voix fort éloigné de celui de D. Japhet.

Torribio Poncil!
Pascal Zapatero!
Lorente Riberos!
D. Roc Zurducaci!

D. JAPHET.

Comment! tous à la fois?
Parlez séparément, et modérez vos voix.
Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au nez de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

Maudit pays : et toi?

LORENTE RIBEROS.

Lorente Riberos.

D. JAPHET.

Ton pays?

LORENTE RIBEROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu?

LORENTE RIBEROS.

De Miros.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

D. JAPHET.

Ton pays?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un maître t'interroge.
Et ton pays natal quel est-il?

MARC-ANTOINE.

Annecy.

D. JAPHET.

Aïe! Aux autres : et toi?

D. ALPHONSE ENRIQUEZ.

Don Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscayen?

D. ALPHONSE.

Non, monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parais grand fripon.

D. ALPHONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom apostat,
Changeant Poncil en Ponce, à mon majordomat
Il pourra parvenir. Mais, avant toute chose,
Il faut au nom de Ponce ajouter don pour cause.
Lorente Riberos aura nom Ribéra;
Pascal Zapatéro, don Pascal Zapata.
Ils prendront tous le don, comme le majordome,
Et seront *dans deux ans* des plus grands du royaume !

Quant au galicien don Roc Zurducaci,
Je lui donne congé de s'appeler ainsi :
Aurait-il bien l'esprit d'être mon secrétaire?

D. ALPHONSE.

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire.
Je rase, je blanchis, je couds, je sais saigner,
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner;
Je travaille en parfums, je sais la médecine,
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine;
Je suis grand spadassin, excellent écuyer,
Fort entendu chasseur et parfait jardinier;
J'écris français, gothique, italien, tudesque,
J'écris en héroïque aussi bien qu'en burlesque;
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés :
Bref, je suis bel esprit, et des plus renommés :
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne : holà! je casse tous les autres;
Car lui seul me suffit avec mon Foucaral.

D. ALPHONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET.

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane?
Êtes-vous *in sacris*, *id est*, antiprofane?
Etes-vous médecin? êtes-vous avocat?

D. ALPHONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai, par grâce singulière,
Que vous puissiez aller vêtu d'autre manière;
Le pape, mon cousin, ne m'en peut refuser,
Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user.
Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

N'étant que secrétaire,
Le don à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALPHONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci?

D. ALPHONSE.

Seigneur?

D. JAPHET.

Don Pascal Zapata sera mon contrôleur;

Et vous, Zurducaci, vous choisirez mes pages.

D. ALPHONSE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral,
Epargnez le prochain, sans en dire du mal.
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante,
Je m'en vais exercer ma vertu caminante
Dans les lieux d'alentour. Que l'on m'attende ici.
Foucaral?

FOUCARAL.

On y va.

D. Japhet et Foucaral s'en vont.

MARC-ANTOINE.

Nous voilà, Dieu merci,
Enrôlés dans le train de Japhet d'Arménie,
Ou plutôt nous voilà gradués en folie;
Madame votre mère...

D. ALPHONSE.

Ah! ne me dis plus rien,
Je pourrais faire mieux, et je le sais fort bien;
Et pour toi, tu feras sagement de te taire :
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire.
Mais j'aperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé?
Et si je te disais qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serais-je croyable?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi, monsieur.

D. ALPHONSE.

Eloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement vous étiez tout en feu.

SCÈNE IV

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

Je ne le puis céler, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,

Puisqu'il vous aime aussi, voulez-vous tout à l'heure
Que j'aille lui parler?

LÉONORE.

Ah! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout?
Je ne le pense pas; car il en a dans l'aile,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer? Quelque autre de ce bourg
A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour?
Vous êtes belle et riche, et quoique villageoise,
Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise,
S'il était grand seigneur, comme il n'est qu'écolier.

LÉONORE.

Si tel que tu le vois il était cavalier!

MARINE.

Est-ce lui qui le dit? Il ne faut pas l'en croire;
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus, quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sais quelle est sa qualité :
Te souvient-il du jour que du prochain village,
Le peuple dans Orgas vint en pèlerinage?
Te souvient-il aussi de ces deux courtisans
Qui se vinrent mêler parmi nos paysans,
Dont l'un était fort jeune et de fort bonne mine?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, et que, sur sa poitrine,
Il portait la croix rouge, et même qu'il vous prit
Par deux fois à danser; son compagnon me fit
Mille discours en l'air; le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, et vous en fit bien rire;
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir?
Je ne vois pas encore où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi! tu ne le vois pas! As-tu des yeux, Marine?

MARINE.

J'en ai, mais je ne suis sorcière ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi; mais toutefois
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
Est le beau courtisan qui pour moi se déguise;
Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, et ne me trompai pas :

Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
Le fondement certain de cette conjecture;
Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,
De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui;
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connaître,
Sans témoins je l'ai prise, et le mieux que j'ai pu,
Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu;
Non que de mon humeur je sois fort curieuse;
Mais je l'aime, Marine, et mon âme amoureuse
Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
Pour qui mon cœur faisait son premier coup d'essai:
Ma curiosité m'apprit, à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village:
Je vis qu'il s'appelait don Alphonse Enriquez.
Je vis de plus, Marine, en termes fort exprès,
Qu'il va se marier richement à Séville,
Où l'attend un parti de sa même famille;
Sa mère lui mandait (car c'était de sa part
Que la lettre venait) que depuis son départ
On n'avait eu de lui ni lettres, ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvait en des peines mortelles.
Tu peux juger par là de l'état où je suis:
A chasser mon amour je fais ce que je puis;
Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,
Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force;
Mais, quelque fort qu'il soit, il cède à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime,
Et bien que je sois faible à régler mes désirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs:
Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille longtemps.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtants.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'écolier?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire,
Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposait avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible?

LÉONORE.

Ah! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non? S'il vous aime, il faut tout espérer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
Plutôt que de s'aller marier à Séville,
Où l'attend, dites-vous, je ne sais quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon,
Il est tout feu pour vous, et vous êtes glaçon :
Cependant vous l'aimez, voyez quelle faiblesse!
Par ma foi, si j'étais de quelqu'un la maîtresse,
Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous,
Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne en sotte villageoise,
S'il me disait : Je t'aime; et moi vous, lui dirais-je :
Car quand on aime bien, pourquoi dire que non?
Vous brûlez tout en vie, et de grâce, à quoi bon
Cette rigueur forcée? Aimez-le, s'il vous aime;
Je le dis tout de bon, je ferais tout de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien;
Promettez-lui beaucoup, ne lui permettez rien;
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante,
Ou son amour pour vous sera peu véhémente;
S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussitôt : car ce n'est que ruser,
D'épouser en papier ou donner sa parole.

LÉONORE.

Que je suis malheureuse, et que Marine est folle!

SCÈNE V

ALPHONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

ALPHONSE, qui rentre sur le théâtre avec Marc-Antoine.

Léonore, il est temps que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez, ou la vie ou la mort :
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire,
Vous ne me dites rien quand j'ose vous le dire;
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,

Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune ;
Et quand bien je serais riche et de qualité,
Que mon amour serait une témérité ;
Je ne vous dis donc point que le bien de mon père
Me pourrait élever au bonheur que j'espère ;
Si par là seulement on vous peut espérer,
Les grands rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même :
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime,
Et par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion ;
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance.

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance :
C'est de là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non ;
Mais le temps seulement me le fera connaître.

D. ALPHONSE.

Je puis donc espérer ?

LÉONORE.

Cela pourrait bien être.
Marine, allons-nous en.

MARC-ANTOINE.

La peste, qu'elle en sait !
Eh bien, de son discours êtes-vous satisfait ?

D. ALPHONSE,

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

DON JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI, DON ALPHONSE, MARC-ANTOINE, PUIS LÉONORE ET MARINE.

D. JAPHET.

Foucaral ? Foucaral ?

FOUCARAL.

Monseigneur? monseigneur?

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur!
Et le bailli vient-il?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne:
Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne.
Dans ce malheureux bourg rempli de gens grossiers,
Avec ce bailli seul je parle volontiers:
Il n'est que demi-fat, pour être du village.
Mais ne viendra-t-il pas? sait-il bien que j'enrage,
Dès qu'il me faut attendre? Oh là! oh, Foucaral,
Don Roc Zurducaci, don Zapata Pascal,
Ou Pascal Zapata, car il m'importe guère
Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière.
Oh là, mes gens! mon train! ô les doubles coquins,
Les gredins, les bourreaux, les traîtres, les faquins!
Sachent tous mes valets, que ma bonté se lasse;
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse:
Je m'en vais tant crier qu'il viendront, les marauds!

FOUCARAL.

Monsieur, ne criez point, tous vos gens en un gros
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Eh bien donc, je m'apaise,
J'avais déjà les yeux ardents comme la braise;
Don Pascal Zapata, don Roc Zurducaci,
Je veux être servi.

D. ALPHONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli?

LE BAILLI.

Monsieur?

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles?
Est-il noblifié de vives antiquailles?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

A-t-il des hobereaux

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends, de ces gentilshommaux,
Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage?

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire les uns
Nobles comme le roi, les autres forts communs,
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë,
Qu'on reconnaît vilains dès la première vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfants, en ont-ils en grand nombre?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Déjà grands?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Malencombre
Puisse arriver à qui me répond toujours oui!

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah, le traître ! eh quoi, tout aujourd'hui
Il consentira donc !

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Ah ! j'enrage ;
Dis-moi non, malheureux ! et change de langage ;
Confesse seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET. Il voit don Alphonse qui rit.

Vous faites le rieur,
Don Roc Zurducaci.

D. ALPHONSE.

Non, monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier. Bailli, dans le bourg vôtre
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui ?
Le bon bailli me va répondre encore oui.

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET.

Je ne sais si je dois le quereller ou rire.
Esprit bouché, dis-moi, joue-t-on dans ton bourg
Aux cartes, aux tarots, aux dés ?

LE BAILLI.

Oui, tout le jour,
On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur, pour ma part j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge ?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi, vous n'avez encor que de petits enfants ;
Ne s'en trouve t-il point qui soient déjà venues ?
Je ne hais point cela ; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégouté.

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,
Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent ;
Mais la voilà qui parle à votre secrétaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET.

En mon nom va lui faire
Un petit compliment, et me la fais venir ;
J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, don Japhet d'Arménie,
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

D. ALPHONSE, qui parlait à Léonore.

Que maudit soit le fou ! son laquais vient à nous.

FOUCARAL.

De la part de Japhet le cacique des fous,
Je viens, plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudrait bien paraître.

D. JAPHET, a suivi son laquais.

Le voilà tout paru : par l'âme de Noé,
La sotte a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi, vous m'appelez sotte ?

D. JAPHET.

Ah ! petite mignonne !
Sotte entre courtisans, c'est-à-dire friponne.

LÉONORE.

Friponne ? encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émérillonné :
Ah ! si le ciel t'avait fait naître une duchesse,
S'il t'avait seulement fait naître une comtesse,
Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,
Coucher en même lit sans qu'on en dît du mal :
Mais, hélas ! par malheur, ta naissance est trop basse,
Et l'hymen entre nous aurait mauvaise grâce ;
Si bien que sans rien craindre, et sans scrupuliser,
A simple concubine il faut s'humaniser,
Si tu veux posséder un corps comme le nôtre.

LÉONORE.

Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre :
Si le ciel vous a fait trop grand seigneur pour nous,
Le ciel m'a fait aussi pour un autre que vous.
Marine, allons-nous en.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser

FOUCARAL, à Marine.

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la cour de Madrid, où m'avait appelé
Un malheureux procès pour un cheval volé,
Une vieille duègne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom avec grande franchise :
Je lui dis que j'étais un laboureur d'Orgas,
Appelé Jean Vincent : la vieille parlant bas :
Trouvez-vous vers le soir en tel lieu, me dit-elle,
C'est pour votre profit, si vous êtes fidèle.
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avait indiqué.
Je n'y manquai donc pas, la vieille gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente;
Elle mit dans mes mains un beau petit enfant,
Qui n'avait pas un jour; et de plus, de l'argent.
L'enfant était paré d'une chaîne massive;
Je ne refusai rien, et la duègne craintive
M'ayant recommandé le secret, s'en alla :
L'enfant est justement la dame que voilà.
Je crois par son moyen que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrète;
Or la chaîne, messieurs, n'était pas de laiton :
Elle était d'or ducat, du poids d'un quarteron.
Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous; il ne m'importe guère
Si votre chaîne était ou pesante ou légère.
Cavalier, vous direz au seigneur commandeur
Que le noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouit que son nom soit Tolède;
Qu'en noblesse ici-bas le roi même me cède :
Car je suis don Japhet, de Noé petit-fils,
D'Arménie est mon nom, par un ordre préfix,
Qu'avant sa mort laissa ce fameux patriarche,

Parce qu'en Arménie un mont reçut son arche.
Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
Puisque sa nièce et moi sommes à marier ;
Qu'à cause de mon deuil il serait peu honnête
Que j'allasse chez lui si tôt troubler la fête ;
Et que, par bienséance, il le faudra laisser
Quelque temps tout son saoûl sa nièce caresser :
Dites-lui que j'irai le trouver en personne ;
Et malheur pour Orgas, puisque je l'abandonne.
Partez.

RODRIGUE.

Comment, partez! quel est donc ce seigneur?

LE BAILLI.

C'est le grand don Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la terre l'honneur.

LE BAILLI.

Cousin de Charles-Quint.

D. ALPHONSE.

Le mari d'Azatéque,
Le gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizéque.

FOUCARAL.

Et moi, don Foucaral.

RODRIGUE.

Ah! monseigneur! pardon,
Je suis tout étourdi du bruit de votre nom,
J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Et je vous en dispense,
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance.
Pascal, Roc, Foucaral, et vous, bailli d'Orgas,
Suivez-moi : toutefois, non, ne me suivez pas,
Ou bien suivez-moi donc : et vous, ô beauté fière,
Votre oncle va vous faire agir d'autre manière :
Il sait combien par moi l'on peut être ennobli ;
Votre incivilité méritait un oubli ;
Mais je pardonne tout à cause de votre âge,
La cour vous ôtera bientôt l'air du village :
Oh! que joints par hymen, nous aurons de Japhets,
Et de corps et d'esprit également parfaits!
Je vous ai déjà dit, monsieur mon secrétaire,
De ne l'approcher point, vous n'en voulez rien faire ;
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factoton,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton :
Et vous qui l'écoutez, madame Léonore,

Vous ne valez pas mieux ; (à Rodrigue) et vous, monsieur
Qui devriez à partir être plus diligent, [encore,
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.

D. Japhet s'en va.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui. Madame, êtes-vous prête?
Votre carrosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir :
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir,
Me voudrais-tu quitter?

MARINE.

Vous devez me connoître,
Je vous suivrai partout, quand ce serait au cloître.

JEAN VINCENT.

Avant que de partir il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue, il faut promptement déloger ;
Un relai nous attend dans un bourg, où madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'âme,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content
Je suis ainsi que vous, je ne mange pas tant.

SCÈNE III

DON ALPHONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALPHONSE, qui était sorti avec D. Japhet, revient sur le théâtre avec Marc-Antoine.

Madame, don Japhet, mon seigneur et mon maître,
Vous mande que demain vous le verrez paraître
Auprès du commandeur ; je voudrais bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir ;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse :
Mais avec la fortune un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer ;
Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espère,

Qu'il peut se montrer tel qu'il plairait à mon père !
Et s'il daigna m'aimer pauvre comme j'étois,
Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,
Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALPHONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable,
Par le moindre regard nous permet d'espérer ;
Oui, madame, on peut être en état d'aspirer
A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

Alphonse se retire au bout du théâtre avec Marc-Antoine.

LÉONORE.

Adieu, nous nous verrons avec le grand Japhet.

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paraît assez bien fait :
Mais son galimatias donne assez à connaître
Qu'il a l'esprit malade aussi bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le temps qu'il vous faut justement :
Allez tout de ce pas vous jeter en carrosse.

Ils s'en vont.

SCÈNE IV

MARC-ANTOINE, DON ALPHONSE.

MARC-ANTOINE.

Et nous, droit à Séville, achever notre noce.

D. ALPHONSE.

Nous n'en sommes pas là, Léonore n'est plus
Un reprochable objet de désirs superflus ;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espère de la voir :
Et toi, sois complaisant, tu feras ton devoir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE COMMANDEUR, DON ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Vous dites donc, monsieur, que ma bonne cousine
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
Son fils ne devrait pas lui donner tant d'ennui :
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui ?

D. ALVARE.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
Personne ne l'a vu dans cette grande ville;
Chez sa mère à Madrid il n'est point retourné ;
Il peut être volé, malade, assassiné :
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage ;
Il a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté,
Mais on lui trouve aussi trop de témérité.
Vous auriez grand'pitié de cette pauvre mère,
A voir de la façon qu'elle se désespère ;
Elle craint pour son fils un malheur imprévu,
Lorsqu'elle l'espérait de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerai de toute ma puissance.
Pour moi, vous me voyez dans la réjouissance :
La fille de mon frère, une jeune beauté,
A qui même on avait caché sa qualité,
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A, depuis peu, d'Orgas été chez moi conduite ;
Elle vous plaira fort, et le bon laboureur
Qui l'a si bien nourrie, est un homme d'honneur.
Mais que veut ce garçon en son habit bizarre ?

SCÈNE II

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, DON ALVARE, LÉONORE, RODRIGUE, MARINE.

FOUCARAL.

Monseigneur don Japhet, des hommes le plus rare,

Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoie ici savoir si vous trouverez bon
Que sa digne personne et sa fine folie,
Viennent chasser d'ici toute mélancolie ?

LE COMMANDEUR.

Quel est donc ce Japhet que je ne connais point?

D. ALVARE.

Japhet? c'est la folie en chausse et en pourpoint.
L'empereur, en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim, un fou très opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
Pour un ange d'Orgas, madame Léonore,
Votre nièce, monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyais encore
Auprès de l'empereur.

FOUCARAL.

Son bon temps est passé,
Et l'empereur enfin s'en est, dit-on, lassé.
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espère
Qu'il obtiendra de vous et de monsieur son père
Madame Léonore, et je ne pense pas
Qu'il soit encor longtemps sans venir sur mes pas,
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,
Et de venir ici trancher du grand seigneur.
Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR.

Il me fait trop d'honneur,
Ma nièce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse :
Il est un peu plus fou qu'il n'était à la cour,
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR.

Nous en régalerons notre chère cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue et m'assassine :
S'il était marié, je le serais aussi
Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle amène ici.
Vous le savez, monsieur, ce que j'ai fait pour elle :
Cependant depuis peu cette mère cruelle
A soi-même, à sa fille, et plus encore à moi,

Différe notre hymen, et ne dit point pourquoi;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entends, il faut la chose ménager,
Et bien prendre son temps,

FOUCARAL.

Avec votre licence,
Je m'en vais donner ordre à notre subsistance,
Et visiter l'office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t-il,
Votre maître Japhet?

FOUCARAL.

Son esprit volatil,
Pressé de son amour qui lui donne des ailes,
Le rangera bientôt auprès des demoiselles.

LE COMMANDEUR.

Je veux bien recevoir ce second don Quichot,
Instruire tous mes gens, et leur donner le mot,
Afin que rien ne manque à la cérémonie,
Dont je veux achever don Japhet d'Arménie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut;
Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut;
C'est un fou très complet.

FOUCARAL revient sur le théâtre.

Don Japhet le fantasque
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un Basque,
Il arrive.

LE COMMANDEUR.

Eh, mon Dieu! courez-y promptement,
Seigneur Alvare, allez l'amuser un moment,
Cependant que j'irai donner ordre à la pièce;
Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma nièce:
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.
Ma nièce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave don Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

SCÈNE III

MARINE, LÉONORE.

MARINE.

Dieu sait si l'écolier sera de la visite.

LÉONORE.

J'en ai grand'peur, Marine; et d'un autre côté,
D'un désir de le voir mon esprit est tenté;
Je n'avais contre moi que ma basse naissance,
Et je crains aujourd'hui d'un père la puissance,
Qui sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déjà sur moi quelque projet,
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien et n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alphonse, il est digne de moi :
Mais quand on a son père, on ne peut rien de soi;
Et j'aurais beau l'aimer et m'en voir adorée,
Qu'un tel bien sans mon père aurait peu de durée.

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu.

LÉONORE.

Pourrais-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?
Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCÈNE IV

On entend du bruit derrière le théâtre.

LE COMMANDEUR, DON ALVARE, RODRIGUE, DON JAPHET, LÉONORE, MARINE, LES GENS DU COMMANDEUR, UN HARANGUEUR.

LE COMMANDEUR.

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir,
Aux dépens de Japhet je veux me divertir;
Don Alvare, instruisez ma nièce.

RODRIGUE.

Place! place!
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

D. JAPHET, en entrant.

Pascal, Roc, Foucaral,

Dites bien que je suis venu sur un cheval.
Les traîtres n'y sont plus. Ah! canailles, canailles,
Vous m'avez donc quitté? Par droit de représailles,
Il faut que je vous quitte : ô gibiers de corbeaux!
Puissiez-vous devenir chefs-d'œuvre de bourreaux!

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très heureux.

D. JAPHET.

Monsieur.

D. ALVARE.

A son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Partout.

D. JAPHET.

Je...

D. ALVARE.

Par trois fois qu'il soit le bienvenu!

D. JAPHET.

Messieurs!

D. ALVARE.

Le commandeur, mon seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnaître
Tant d'obligations, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin...

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons par notre bonne chère
De vous faire oublier la cour.

MARINE.

Et moi, j'espère
Que le grand don Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour et ma foi.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, permettez au moins que je réponde :
Trêve de compliments, ou que Dieu vous confonde.
Pascal, Roc, Foucaral, parlons à notre tour.

UN HARANGUEUR, toussant, reniflant et se mouchant, en soutane.

Monsieur?

D. JAPHET.

Ventre de moi! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La cour
Qui vous a vu briller comme le zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un roi d'Ithaque...

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent!
Parle sans te moucher.

LE HARANGUEUR, toujours reniflant et toussant.

J'ai fait incontinent :
La cour donc, dont jadis vous fûtes les délices,
De notre grand César Charles-Quint...

D. JAPHET.

Quels supplices
Suis-je venu chercher!

LE HARANGUEUR.

La cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,
La cour, la cour, la cour?

LE HARANGUEUR.

La cour donc, qu'on appelle
Le céleste séjour.

D. JAPHET.

Quoi! toujours renifler,
Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler?
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!
Eh! de grâce, messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.
De quoi diable sert-il à votre commandeur?

D. ALVARE.

C'est son grand harangueur.

D. JAPHET.

O le plaisant office!
Et vous, qui me parlez, quel est votre exercice?

D. ALVARE.

Je suis son grand veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là?

D. ALVARE.

Ce sont ses officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà!
Et votre commandeur reçoit ainsi son monde,
Et ne veut pas chez lui que personne réponde!

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis aperçu;
Mais l'empereur saura comment on m'a reçu,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite,
Reçoit-on bien un homme alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit harangueur,
Qui m'aurait à la fin fait mourir de langueur?
J'en écrirai deux mots à l'illustre duc d'Alve,
Son parent et le mien : bon dieu!

On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.

D. ALVARE.

C'est une salve
Pour vous bien régaler.

D. JAPHET.

Ah! ma foi, je suis sourd,
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour.
Nièce du commandeur, autrefois villageoise,
Et maintenant grand'dame et dame discourtoise,
Est-ce de guet-à-pens, ou bien par cas fortuit
Qu'on a voulu me perdre à force de grand bruit?
De cent sots compliments sans y compter le vôtre,
Contre moi décochés, entassés l'un sur l'autre,
N'était-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'harangueur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa reniflerie?
Et pourquoi sur le tout cette mousqueterie,
A moi, de l'arme à feu l'ennemi capital?
Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal.

On fait semblant de parler, et on ne fait qu'ouvrir la bouche sans rien prononcer.

Parlez haut, parlez haut sans tant mâcher à vide :
Oh ! que l'amour devient à mon goût insipide !
Je ne vous entends point, me parlez-vous ou non ?
Elle me parle, hélas, je suis sourd tout de bon !
Elle feint de parler, c'est moi qui n'entends goutte ;
Le cousin de César est assourdi sans doute.
A mon âge, messieurs, n'est-ce pas grand'pitié,
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?
Parlez bien haut, messieurs ; de grâce à la pareille ;
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.
Hélas ! on s'égosille, et je n'entends non plus
Que si l'on me voulait emprunter mes écus.
Maudit amour, maudit Orgas, maudit voyage,
Maudite Léonore, et maudit son visage.

Le commandeur revient.

Ah ! commandeur d'enfer, vous voilà de retour :
En êtes-vous bien mieux de m'avoir rendu sourd ?
Vous riez, est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?
Peste soit le grand fou, comme il ouvre la bouche !
O le fâcheux objet si tôt qu'on n'entend rien,
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !
Sur mon dieu, je voudrais aussi perdre la vue,
Afin de ne point voir cette sotte cohue ;
J'aimerais bien mieux voir un troupeau de sergents :
Oh ! que les grands seigneurs sont de vilaines gens !
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage,
Me voilà revenu de mon beau mariage,
Dieu m'a donné l'ouïe, et Dieu m'en a perclus,
Et que de Léonore on ne me parle plus ;
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouïe,
Et je ne l'en vois pas guère moins réjouie.
Si jamais à coquette...

LE COMMANDEUR, parle tout de bon.

Ah ! tout beau, don Japhet,
Vous guérirez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien en effet,
Ah ! sur mon dieu, j'entends.

LÉONORE, parlant le plus haut qu'elle peut.

Monsieur.

D. JAPHET.

Tout doux, la peste !

LÉONORE, toujours haut.

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste,
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, fort haut.

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin. Commandeur de mon âme,
Je vous entends, mon cher; grand Dieu que je réclame,
Si vous m'avez rendu la faculté d'ouïr,
Léonore peut bien encor se réjouir;
Je ne rétracte point le don de ma franchise:
Mais qu'on reparle encor, pour assurer la crise:
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, fort haut.

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Ah! parlez doucement,
Vous me rassourdissez; la peste, comme il crie!
On dirait qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

Tous à la fois, et fort haut.

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Bon Dieu! vous criez tous,
J'aimerais bien autant ouïr hurler des loups.

LE COMMANDEUR, toujours haut.

On s'est accoutumé...

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume,
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

Tous fort haut.

Vous nous entendez donc?

D. JAPHET.

Eh! oui, je vous entends
Pour la centième fois, mais c'est malgré mes dents.
Qu'on me donne un fauteuil, messieurs, et tout à l'heure,
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure:
Et si vous m'aimez bien, notre cher commandeur,
Qu'on ne me montre plus le vilain harangueur;
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra, ma foi, sur lui faire gourmades.
Ne le voilà-t-il pas?

Le harangueur passe au fond du théâtre.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.
Pour un si grand seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble :
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrais pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur, qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auraient pu mieux faire ;
Mais pour vous obliger, j'oublierai le passé.
Je suis venu vous voir, de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui, mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez,
Car je suis fort pressé de mes nécessités :
Nous autres, esprits chauds, nous pressons les affaires,
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur.

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'empereur
De vous bien régaler ; de plus, il amplifie
D'un brevet de marquis don Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'empereur, mon cousin, me donne un marquisat ?
Bon parent ! par mon chef, le présent n'est pas fat :
Un marquisat pourtant est chose fort commune,
La multiplicité des marquis importune ;
Depuis que dans l'état on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un marquis supposé.

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesolles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les Pôles
Il n'en est pas un tel, son nom vient d'un rocher,

D'où l'on voit chaque jour mille soles pêcher,
Dont la dîme est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port?

FOUCARAL.

Magnifique.

D. JAPHET.

Le château du marquis est-il beau?

FOUCARAL.

Tout de brique.

D. JAPHET.

Il durera longtemps : les habitants du lieu,
Morisques ou Chrétiens?

FOUCARAL.

Grands serviteurs de Dieu.

D. JAPHET.

Les dames?

FOUCARAL.

Elles sont et courtoises et belles.

D. JAPHET.

Douces?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.
Et de couvents, combien?

FOUCARAL.

Neuf.

D. JAPHET.

De paroisses?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux?

FOUCARAL.

Par-ci, par-là, la nuit.

D. JAPHET.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de joie?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le seigneur fait-il battre monnoie?

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

D. JAPHET.

Lieu public pour les comédiens?

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'Italiens.
Je les trouve bouffons ; mais toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu, pour en faire l'éloge?

FOUCARAL.

Un maître que j'avais y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif ;
Le juge en est sévère.

D. JAPHET.

On y fait donc justice?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir dans les prochains états,
A la confusion de tant de marquisats :
Fais-m'en ressouvenir. O future marquise,
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise !
Mais, mon cher commandeur, concluons vitement,
Je suis de mon amour pressé cruellement,
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe,
Mon esprit s'en altère et mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

Tenez bon quelque temps.

D. JAPHET.

O ciel ! qui le pourroit?
Mon amour me conduit à mon trépas, tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudrait-il bien donner ordre aux affaires,
Vos noces ne sont pas des noces ordinaires,
Il y faut des ballets, des combats de taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux, j'en suis, je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,
Echantillon sanglant de ma valeur sans bornes.
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

RODRIGUE, tout bas à l'oreille du commandeur.

Madame Anne Enriquez
Dans la cour du château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

Je vais la recevoir : monsieur, tout aussitôt
Je reviens vous trouver.

D. JAPHET.

Allez, il ne m'en chaut,
Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.
Mais ne la vois-je pas avec mon secrétaire ?
Il est récidivant, le faquin, et toujours
Il prend sa blanche main avec sa patte d'ours :
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre,
L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.

CHANSON

Sur le chant de : *Las, qui hâtera le temps !*

Beauté, seringue à brasier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A feu et à sang :
Hélas ! l'amour m'a pris
Comme le chat fait
La souris.

A don Alphonse.

Je t'y prends, grand pendard, tu baises donc sa main ?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain.
Quoi ! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,
A cette main d'ivoire ose faire des taches ?
Icare audacieux, téméraire Ixion,
Je te juge et condamne à décollation :
Et toi, de qui je tiens la main très inquinée,
Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée.

LÉONORE.

Si vous voulez m'ouïr.

D. JAPHET.

Je serais un grand sot.

D. ALPHONSE.

Monsieur.

D. JAPHET.

Tais-toi, truand, pied plat, cagou, bigot.

LÉONORE.

Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre.
Vous connaîtrez l'erreur qui vous a pu surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entends, parlez.

LÉONORE.

Votre homme m'ayant fait

Des compliments pour vous ; pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandais par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étais toute à vous : votre homme un peu trop prompt,
M'en a baisé la main et fait rougir le front :
C'est de cette façon que s'est passé la chose.

D. JAPHET.

Tout de bon ? mon courroux s'apaise par sa cause :
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus,
Je veux la dévorer de mes baisers goulus.
Don Roc, regarde-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi, que je suis digne d'elle.
Vous m'aimerez bien fort ?

LÉONORE.

Oui, je vous le promets,
Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

DON ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger !

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALPHONSE.

Il n'y fut donc jamais.

MARC-ANTOINE.

Votre mère, peut-être.

D. ALPHONSE.

Ma mère avec son fils a toujours fait le maître :
Mais est-elle arrivée ?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALPHONSE.

Hélas ! que mon beau temps s'est bientôt obscurci !

Es-tu bien assuré que c'est elle ?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALPHONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême ?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALPHONSE.

Je suis désespéré,
Et la terre et les cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverais la bonté de ma mère.

D. ALPHONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frère,
Elle, m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solennellement,
Si tôt qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire, et qu'aura-t-elle à faire ?
Me voudra-t-elle ouïr? tu connais son humeur,
Et de son esprit fier la sévère rigueur;
Je n'y vois nul remède, il faut que je m'absente;
Car irais-je ajouter au mal qui la tourmente,
La rage de me voir en ces lieux déguisé,
Au lieu d'être à Séville à sa nièce épousé?
Mais quitterais-je aussi la belle Léonore,
Un ange à qui je plais, un ange que j'adore,
Qui m'a donné son cœur en échange du mien!
Hélas! j'ai tout à craindre et je n'espère rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirais ingénûment la chose.

D. ALPHONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt, pourvu qu'elle ose
Paraître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCÈNE II

MARINE, DON ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

MARINE, avec une lanterne.

A telle heure, une fille
Chercher un écolier, l'ambassade est gentille;
Il faudrait pour le moins savoir l'art de Maugis,

Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALPHONSE.

Qui va là?

MARINE.

Hé! c'est moi.

D. ALPHONSE.

Qui, vous?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALPHONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici?

MARINE.

Je viens vous y chercher.

D. ALPHONSE.

Je t'y cherchais aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse :
Léonore ne peut accomplir sa promesse,
Japhet à sa fenêtre en conversation,
Doit passer cette nuit par assignation ;
De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre ;
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALPHONSE.

Il ne me restait plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvait m'arriver :
Quoi ! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes !
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes !
Et que veut-elle faire avec ce maître-fou?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne vois pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il désire.

D. ALPHONSE.

Un accident fâcheux que je lui voulais dire,
Se pouvait éviter sans ce prince des fous.
Je veux ici l'attendre et le rouer de coups,
Pour me faire raison du mal qu'il me procure ;
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure.
Retire-toi, Marine, ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE.

Léonore m'attend ; foin ! ma bougie est morte,

Je pourrais bien heurter mon nez à quelque porte ;
Peste soit de l'amour !

D. ALPHONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut.
Les voici.

SCÈNE III

FOUCARAL, D. JAPHET, D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE, MUSICIENS.

FOUCARAL.

Cette nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi, j'en ferai d'autant plus de faux pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas :
Mais en cas d'employer une échelle de soie,
On peut bien hasarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joie
Je pourrais hasarder quelques coups de bâton,
S'il était question de tâter un téton.

D. JAPHET.

J'en tâterai tantôt deux, des plus beaux du monde,
Durs, distants l'un de l'autre, et de figure ronde.

FOUCARAL.

Peste ! quoi ! deux tétons, j'en aurais assez d'un.

D. JAPHET.

Si le ciel m'avait fait d'un mérite commun,
Léonore aurait pu résister à mes charmes :
Mais je n'ai qu'à paraître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisait les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat voirement, et Pascal en est deux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais te payer bientôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel ange !
Je puis très justement dire avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

FOUCARAL.

Par hasard,

Si ce vieux commandeur vous donnait de l'épée?

D. JAPHET.

Alors, je ne suis plus César, je suis Pompée.

FOUCARAL.

Que voulez-vous donc faire avec ces chantres-ci?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux souci.

FOUCARAL.

Et si le commandeur entend votre musique?

D. JAPHET.

Foucaral, ta raison est assez énergique :
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé!

FOUCARAL.

Préférez-vous l'argent à quelque bras cassé?

D. JAPHET.

Nous sommes loin encor d'où repose ma joie ;
Pour gagner mon argent : avant qu'on les renvoie,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour
Sur le feu violent de mon brûlant amour ;
Quant à moi, de tout temps j'aime la symphonie,

Aux musiciens.

Et tiens que des bons vers les beaux airs sont la vie :
Chantez, musiciens ; mais non, ne chantez pas,
Foucaral a raison, retournez sur vos pas ;
Ma musique pourrait être ici scandaleuse :
Ecoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

Amour nabot
Qui du jabot
De don Japhet
A fait
Une ardente fournaise ;
Hélas ! hélas !
Je suis bien las
D'être rempli de braise.

Ton feu grégeois
M'a fait pantois,
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.
Bon Dieu ! bon Dieu !
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise.

Qu'en dis-tu, Foucaral? n'ai-je pas bien rimé?

FOUCARAL.

Ces mots : nabot, jabot et pantois m'ont charmé.

D. JAPHET.

Je pourrais bien demain après la jouissance,
Ainsi que de raison, produire quelque stance.

Alphonse et Marc-Antoine frappent chacun le sien.

Ah ! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu?

FOUCARAL.

Qui, moi ! je viens aussi, ma foi, d'être battu.

D. JAPHET.

On redouble sur moi.

Japhet et Foucaral ne branlent point.

FOUCARAL.

On m'en a fait de même.
Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême.

D. JAPHET.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur.

FOUCARAL.

Monsieur, si vous vouliez je crîrais au voleur.

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu ! cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat n'a pas beaucoup de hâte,
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déjà donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf, messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL.

Ma foi, je vais crier.

D. JAPHET.

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop, pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettons-nous ventre à ventre, et face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver?

D. JAPHET. (Ils sont joints.

Maintenant que l'on fasse
Tout ce que l'on voudra.

D. ALPHONSE.
Qui va là?
FOUCARAL.
Rien ne va.
D. ALPHONSE.
Comment?
FOUCARAL.
Nous ne bougeons.
D. ALPHONSE.
Il faut s'en tenir là,
C'est assez pour un coup.
D. Alphonse s'en va.
FOUCARAL.
On nous quitte des autres,
Les reins me font grand mal.
D. JAPHET.
Aussi bien font les nôtres :
J'y sens grande douleur.
FOUCARAL.
Je n'en sens guère moins.
D. JAPHET.
Grâces à Dieu, ceci s'est passé sans témoins.
FOUCARAL.
Nommez-vous l'aventure une bonne fortune?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors?
D. JAPHET.
Il revient des esprits, céans.
FOUCARAL.
Plutôt des corps
De frappante manière, et de main vigoureuse.
D. JAPHET.
Je n'en rabattrai rien dans ma verve amoureuse :
Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.
FOUCARAL.
Je les tiens dessus vous.
D. JAPHET.
Je veux m'en plaindre au roi.
FOUCARAL.
C'est fort bien avisé.
D. JAPHET.
Le balcon de ma belle
Doit être près d'ici, siffle.
FOUCARAL.
Répondra-t-elle?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

SCÈNE IV

LÉONORE, DON JAPHET, FOUCARAL, qui siffle.

LÉONORE, au haut du balcon.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis céler, le désir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Ah! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,
Alérion musqué, doux comme malvoisie :
Mais ne ferai-je point vers vous ascension?

LÉONORE.

Aimable don Japhet, c'est mon intention.
Je m'en vais vous jeter l'échelle.

D. JAPHET.

Ah! Séraphique,
Pour vous remercier faible est ma réthorique.
Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Eh bien! qu'en penses-tu?
Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET, en montant.

Je monte, ou Dieu me sauve.
Foucaral?

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve.

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t-en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

D. JAPHET.

En matière d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudrait retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,
Je vais la retirer, cette divine échelle,
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

LÉONORE.

Je viens vous retrouver dans un petit moment,
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille.
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point, qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée :
S'il allait découvrir ce que je fais pour vous,
Ce serait fait de moi.

D. JAPHET.

Ce serait fait de nous.
Ces assignations, ces balcons, ces échelles
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage ainsi qu'un perroquet,
Je commence à trembler pour mon dessein coquet.
O des amants furtifs déesse ténébreuse!
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois lirons;
Et deux gros chats-huants : déesse des larrons,
De ton obscurité redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose;
Prête-moi ta faveur à me bien divertir,
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point mentir.
J'entends quelque rumeur, le ciel me soit en aide!

SCÈNE V

DON ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE ET AUTRES.

D. ALVARE.

Amorce le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le commandeur :
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET.

Ah ! messieurs, suspendez la sentence mortelle :
Je ne suis point voleur, je ne suis seulement
Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidèle amant;
De plus, on m'a battu bien fort depuis une heure :
Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux à moi ! Bon Dieu ! ce serait me blesser;
Un grand seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vite qu'on me l'assomme.

RODRIGUE.

Tirerai-je?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau, ne tirez pas,
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jeter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance,
Ou bien dépouillez-vous, sans faire résistance,
De vos chers vêtements, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtements, messieurs! Parlez-vous tout de bon?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde?
Vite, qu'on me le fronde, il voudrait raisonner.

D. JAPHET.

Frondeurs, ne frondez pas, je vais vous les donner.
Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épée.
Je me disais tantôt César, je suis Pompée.
César vint, vit, vainquit; et moi, je suis venu,
Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nu :
O noir amour!

LE COMMANDEUR.

Ma foi! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins!

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins;
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Ah! messieurs, je disais spadassins,
Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine,
Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne,
Qu'on ne gâte une peau douce comme la mienne;
Qu'ainsi ne soit, voilà mon fidèle chapeau :
Mais voulez-vous donc tout, même jusqu'à ma peau?
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout à l'heure l'entrouvent.

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation,
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous acheverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette

De son balcon en bas ; donne-moi ce fusil,
Je veux faire un beau coup...

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il ?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise,
Et la plainte au chétif ne sera pas permise ?
Ma foi ! c'est bien à moi de faire le railleur,
Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur :
Laissez-moi donc en paix, attiédissez vos biles,
Et que mes vêtements puissent vous être utiles ;
Voilà mon haut-de-chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, seigneur, et grand merci.

D. JAPHET.

C'est trop, c'est trop, ma foi ! c'est moi-même qu'on raille.
Me voilà nu pourtant, peste soit la canaille !
Si je n'avais été si haut embalconné,
Cent coups au lieu d'habits je leur eusse donné.
Mais mon ange est longtemps.

SCÈNE VI

UNE DUÈGNE, DON JAPHET.

UNE DUÈGNE, à une fenêtre au-dessus.

La nuit est fort obscure,
Gare l'eau.

D. JAPHET.

Gare l'eau ! bon Dieu, la pourriture !
Ce dernier accident ne promet rien de bon,
Ah ! chienne de duègne, ou servante, ou démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable,
Sépulcre d'os vivants, habitacle du diable,
Gouvernante d'enfer, épouvantail plâtré,
Dents et crins empruntés, et face de châtré !

LA DUÈGNE.

Gare l'eau.

D. JAPHET.

La diablesse a redoublé la dose ;
Exécrable guenon, si c'était de l'eau rose,
On la pourrait souffrir par le grand froid qu'il fait ;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espérerais le retour de ma belle,
Etant tout putréfait que ferais-je avec elle ?
Il faut céder au temps c'est assez pour un coup :

J'ai fort mal réussi ; mais j'aurai fait beaucoup,
Si je puis, descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chute ou d'anicroche.
Que maudit soit l'amour, et les balcons maudits,
D'où l'on sort tout couvert d'urine et sans habits!
Que le métier d'amour est un rude exercice !

SCÈNE VII

LE COMMANDEUR ET SES GENS, D. ALVARE, RODRIGUE, FOUCARAL, D. JAPHET.

LE COMMANDEUR.

Qui va là ?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là?

LE COMMANDEUR.

La justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE.

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET.

Autre grêle de coups!
Faisons bien le mauvais : au premier qui me touche,
De l'âme d'un fusil je fermerai la bouche.

D. ALVARE.

Les armes bas, de par le roi.

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait
Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, don Japhet?

D. JAPHET.

Est-ce vous, commandeur?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure?

D. JAPHET.

Je m'en allais baigner.

LE COMMANDEUR.

En hiver?

D. JAPHET.

Oui, je meure.
L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je puis me baigner sans en être enrhumé.

Amour ! par ta bonté rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison votre amour est terrible,
Et l'on peut vous nommer un amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidèle amant, présentement je sue.

RODRIGUE, avec les habits de D. Japhet.

J'ai trouvé ces habits au détour de la rue ;
Un homme qui fuyait les tenait embrassés,
Il les a laissé choir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits?

FOUCARAL.

Ce sont ceux de mon maître,
Je les reconnais bien.

D. JAPHET.

Cela pourrait bien être.
Je les avais donnés à garder à mes gens ;
Ils les ont égarés, car ils sont négligents.

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits, la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

D. Japhet et les autres s'en vont, et Alphonse et Marc-Antoine entrent sur le théâtre.

SCÈNE VIII

D. ALPHONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALPHONSE.

La fortune et l'amour me font ici beau jeu ;
L'échelle de ce fou tout à l'heure aperçue,
Me prépare une entrée au ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALPHONSE.

Le commandeur dormant, que peut-il m'arriver?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa nièce, il pourra vous trouver.

D. ALPHONSE.

Et si le ciel tombait? vois-tu, laisse-moi faire,
La fortune et l'amour ont soin du téméraire ;

Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet !
Oh ! qu'il est malaisé quand on sert un jeune homme,
De dormir tous les jours à l'aise et de bon somme !

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

DON ALVARE, DON JAPHET.

D. ALVARE.

L'alezan est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudrait donc qu'un bon cheval de pas ?

D. JAPHET.

Fort bien, et qui pourtant donnât quelques courbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes ;
J'en voudrais un qui fût entre triste et gaillard,
Qui tînt fort de la mule et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litière.

D. JAPHET.

Mon dessein, entre nous, menace de la bière ;
Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu ?

D. ALVARE.

Ce serait un coup sûr, mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi ! l'usage prévaut ? ô sottise incommode !
En chose où le péril paraît de tous côtés,
On peut fort bien passer sur les formalités.
Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,
Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
Ne peut-on pas alors se tirer à quartier ?

D. ALVARE.

Ce serait l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce serait l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop : et l'arme que j'aurai,
Que sera-ce ?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contre un taureau ! Dieu vous en garde !

D. JAPHET.

Et qu'en pourrait-on dire ?

D. ALVARE.

On s'en moquerait fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins quand on me verra mort ?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la panse,
Et plus large et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper ?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage !

D. ALVARE.

Monsieur, encore un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal,
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire.
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire,
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes.
Oh ! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes !
Je voudrais de bon cœur être sans marquisat,

Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu, je vais m'armer : si jamais j'en échappe,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

SCÈNE II

DON ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

Eh bien! ma chère Elvire, ai-je encore à languir!

ELVIRE.

Ma mère est un esprit qui ne peut revenir,
Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
Qu'elle n'ait de mon frère une bonne nouvelle ;
S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher et partir dès demain :
S'il est en quelque endroit des lieux que le ciel couvre,
Il sera bien caché, si je ne le découvre.
Mais s'il est mort, Elvire ?

ELVIRE.

Hélas! j'en ai grand'peur,
Car ma mère en mourrait sans doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frère?

ELVIRE.

C'est l'unique remède à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi, vous quitter!

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut.
Sa mort ou son retour vous ramènent bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre il faut que je vous quitte.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite ;
Vous trouverez un frère, et vous aurez sa sœur.

SCÈNE III

LE HARANGUEUR, DON ALVARE, ELVIRE.

LE HARANGUEUR.

Ah! seigneur don Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, seigneur Pédro ?

LE HARANGUEUR.

Ce fou mélancolique
Avait un secrétaire en habit d'écolier :
Ce n'en était pas un, c'était un cavalier,
Eperdument épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime?

LE HARANGUEUR.

Elle l'aime, et même elle l'adore :
Ce bienheureux amant dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su ?

LE HARANGUEUR.

Sa chambre mal fermée
Les a laissés surprendre à notre commandeur ;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,
Lorsqu'il pensait trouver une nièce endormie.
Il ne s'est point troublé, le téméraire amant ;
Aux cris du commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armés au secours de leur maître ;
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune écolier, s'est mis à son côté ;
Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes.
Oui, jamais il n'en fut en la terre où nous sommes,
De plus vaillant que lui : c'est un Roland, un Cid,
Il a blessé nos gens jusques au plus petit ;
Notre commandeur même est blessé dans l'épaule :
Enfin on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditait,
Non sans étonnement, on a vu qu'il portait
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand seigneur, soi-disant secrétaire.
Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,
Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
Madame Léonor dans sa chambre est pâmée,
Où notre commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur!

LE HARANGUEUR.
Je crois que le voici.

SCÈNE IV

D. ALPHONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

D. ALPHONSE, en habit de cavalier, et lié.
Quand je devrais mourir....
LE COMMANDEUR.
Tu dois mourir aussi.
D. ALPHONSE.
J'en aurais fait mourir avant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.
LE COMMANDEUR.
Exécrable assassin!
D. ALPHONSE.
Mon crime est mon amour,
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.
LE COMMANDEUR.
Tu n'es qu'un imposteur.
D. ALPHONSE.
Je suis un misérable.
LE COMMANDEUR.
Et mon infâme nièce...
D. ALPHONSE.
Est un ange adorable.
LE COMMANDEUR.
Ah! je la punirai, je le dois, je le puis.
D. ALPHONSE.
Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis?
Si je n'étais lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderait pas des blasphèmes contre elle.
LE COMMANDEUR.
Méchant! tu l'as séduite, et ta condition
Est chose supposée et pure invention.
D. ALPHONSE.
Il est vrai, commandeur, j'ai ta nièce séduite,
Nous devions elle et moi demain prendre la fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et m'a donné sa main;
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain?
Sa bouche d'un soupir rendra ma mort heureuse
C'est là l'ambition de mon âme amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALPHONSE.

Les plus cruels tourments me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront chez elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat! ou je te vais planter.
Ce poignard dans le sein.

D. ALPHONSE.

C'est toute mon envie :
Si je perds Léonore, ai-je à faire de vie!
Délivre-moi le bras, donne-moi ton poignard,
Et je me percerai le cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom, je le saurais bien taire,
Au bien de mon amour s'il était nécessaire ;
Pour la peur de cent morts je ne le dirais pas,
Un amant comme moi ne craint point le trépas :
Mais pour justifier ma flamme, il le faut dire,
Je m'appelle Enriquez, voilà ma sœur Elvire,
Et ma mère est ici malade, et moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis :
Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Ah, mon frère!

D. ALPHONSE.

Ah, ma sœur! laissez-moi donc parler :
Que délibère-t-on? je suis tout prêt d'aller,
Pour réparer ma faute, épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre ;
Et je répète encor que je bénis mon sort,
Si mon ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un don Alphonse,
Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALPHONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espère qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore et mon bien avec elle.

D. ALPHONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers,
Et me porter au ciel au sortir des enfers.

LE COMMANDEUR.

Que l'on aille quérir ma nièce.

ELVIRE.

Hélas, mon frère!
Que vous avez coûté de larmes à ma mère!

D. ALPHONSE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle, une juste prière
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guère.

D. ALPHONSE.

Elle pourrait sans doute en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison;
Je devais épouser sa nièce, elle était belle,
Je pouvais espérer de grands biens avec elle;
Mais peut-on éviter la volonté des cieux?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux?
Pouvais-je deviner qu'en allant à Séville,
J'entrerais dans les fers d'une divine fille?
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avais promis?

SCÈNE V

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE ET TOUS LES AUTRES.

FOUCARAL.

Messieurs, or écoutez le malheur effroyable,
Qui vient d'assassiner don Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il maltraité?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.
Il s'est mis sur les rangs aussi vaillant qu'un Cid.
Un taureau mal appris qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi longtemps, les cornes dans les reins;
Le vaillant champion, sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le poursuivait si vite,
A de la selle en bas bientôt changé de gîte.
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,

S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple, mal courtois, a dit : *nescio vos ;*
Cependant l'animal a pris son homme à dos ;
Et les cornes s'étant en grègue embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,
Ayant été longtemps dans l'air bien secoué,
(Sans cornades pourtant, dont le ciel soit loué)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussière,
Foulé de coups de pieds d'une étrange manière.
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès.
Mais notre secrétaire est vêtu comme un prince,
Que diable a-t-il donc fait de son juste-au-corps mince ?

D. ALVARE.

Don Roc Zurducaci n'est plus un écrivain,
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître ?

D. ALVARE.

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence.
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu.

LE COMMANDEUR, à Léonore qui entre.

Ma nièce, approchez-vous : dedans la promptitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude :
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonté me rend et muette et confuse,
Et mon crime est si grand...

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse,
Monsieur, je vous la donne.

D. ALPHONSE.

Et moi, je la reçoi,
Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mère, et j'espère
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mère.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous, et don Alvare y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

SCÈNE VI

FOUCARAL, DON JAPHET, LE COMMANDEUR ET LES AUTRES.

FOUCARAL.

Place, messieurs, je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,
Pour vous signifier que, la fureur dans l'âme,
Don Japhet courroucé vient chanter votre gamme.

D. JAPHET, armé de toutes pièces, avec une lance.

Où se cachera-t-il, ce commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit?
Ah! te voilà, vieux fou, sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de nièce folle :
Et tu ris, grand vilain? et tu m'as maltraité,
Et tes valets ont pris la même liberté.
Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades.
Tu me ravis ta nièce, ignorant affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur?
Elle aurait succédé dans ma couche honorable
A ma chère Azaréque, une reine adorable;
Et traître! tu la fais femme d'un écrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main?
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille!
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre et mon temps et mes pas?
Si je n'étais chrétien (mais le christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclisme :)
Si je n'étais chrétien, commandeur effronté,
Je t'aurais dépaulé, décuissé, détêté;
Si je n'avais eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurais fait le Samson dans ma fureur extrême;
J'aurais mis ton château tout sans dessus dessous,
Ton renifleur et toi, ta nièce et son époux.
Si tu m'avais tenu la parole promise,
Je lui donnais mon bien, je la faisais marquise;
Moi parent de César, moi marquis, moi Japhet,

J'allais faire l'esclave, et j'aurais fort mal fait.
Mais que je sache encor pourquoi d'un secrétaire
Cette jeune indiscrète est l'injuste salaire.
Est-ce pour les profits du secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi-ducat?

D. ALPHONSE.

Monseigneur don Japhet!

D. JAPHET.

Vitement, qu'on me l'ôte
Ce perfide valet.

D. ALPHONSE.

Je confesse ma faute :
Mais lorsque vous saurez que j'étais cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier,
Et que j'étais aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'âme double et traîtresse,
Et vous pardonnerez...

D. JAPHET. *On lui corne aux oreilles avec une trompette de postillon.*

Maudit soit le cornet!
C'est encore bien pis que le coup de mousquet.
Qui diable es-tu?

SCÈNE VII

UN COURRIER, DON JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALPHONSE ET TOUS LES AUTRES.

LE COURRIER.

Je suis le courrier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'amène?

LE COURRIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,
Ou je t'étranglerai.

LE COURRIER.

Parlerai-je tout bas?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin?

LE COURRIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Tu viens de me la rompre, abominable bête?
Parle donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau! que je dois étrangler?

LE COURRIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vitement.

LE COURRIER.

Je n'ai jamais su lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURRIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURRIER.

De par moi, l'Empereur.

D. JAPHET, à part.

De ce visage-là je garde quelque idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURRIER.

L'héritier du soleil, le grand Mango-Capac,
Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
Prit Coïa Mamà sa sœur en mariage,
Du pays du Pérou la fille la plus sage;
Du valeureux Mango, de la belle Coïa,
Est sortie en nos jours l'infante Ahihua;
Elle arrive à Madrid pour être baptisée :
De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée,
Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu
Tant sur les perroquets qui sont couleur de feu,
Que sur les lamantins du grand fleuve Orillane,
Et mes prétentions sur la riche Goyane.

D. JAPHET, à part.

Le traître de courrier ressemble au renifleur.
Faites-moi voir un peu le seing de l'empereur.

LE COURRIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURRIER.

La dame occidentale
A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux,
De gorges de griffons, de peaux de loups-garoux,
De baume gris-de-lin, de vézugues musquées,
De grandes pièces d'or non encor fabriquées.

D. JAPHET.

Bon cela.

LE COURRIER.

De guenons qui parlent portugais,
De gros diamants bruts et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout?

LE COURRIER.

Ce n'est pas la centième partie:
Mais il faut faire grâce à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit renifleur,
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur?
Si ce malheureux-là m'avait fait le message,
Je romprais là-dessus tout net un mariage,
L'empereur mon cousin s'en dût-il offenser.
Eh bien! la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme,
Vous avez avec nous un peu fait la grand'dame;
Je m'en vais épouser l'infante Ahihua,
Qui va me réjouir comme un alleluia:
Et vous, son cher galant, jadis mon secrétaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté;
Coquettes et cocus ont grande affinité;
Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,
Et coquet de coquette a toujours de la honte.
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci,
Vous en êtes content, et je le suis aussi.
Et vous, le commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise;
Certains petits discours parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi;
Vos fréquents compliments, votre reniflerie,
L'affaire du balcon et la mousqueterie,
Tout cela contre vous fait un procès-verbal,
Qui vous condamne d'être à jamais animal;
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense,
César est son parent, malheur à qui l'offense;

Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir avant et comment et par où,
Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre,
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main :
Cependant, monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il vous plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas,
Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déjà venu sans mulets ni charrette,
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR.

Allons voir votre mère, et tâchons d'obtenir
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir ;
Le seigneur don Japhet honorera vos noces,
Et puis après ira suivi de vingt carrosses
Recevoir dans Madrid l'infante Ahihua,
Qui vient de père en fils de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit, aussi bien mon train n'est pas chose encor prête ;
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

FIN DE DON JAPHET D'ARMÉNIE.

LA

FAUSSE APPARENCE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES

DON CARLOS DE ROXAS, cavalier castillan, amant de **Léonore**.
LÉONORE, fille de don Pèdre, maitresse de don Carlos.
DON PÈDRE DE LARA, gentilhomme castillan, père de **Léonore**.
DON SANCHE DE LUSSAN, amant de Flore.
FLORE, maitresse de don Sanche, sœur de don Louis.
DON LOUIS DE ROXAS, cavalier de Valence, frère de **Flore** et cousin de don Carlos.
FABRICE, valet de don Carlos.
CARDILLE, valet de don Sanche.
MARINE, servante de **Flore**.

La scène est à Valence, dans la maison de don Louis.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

D. CARLOS, FABRICE, PUIS LÉONORE.

D. CARLOS.

Verrai-je don Louis?

FABRICE.

Il vient dans un moment.

D. CARLOS.

Et Léonore?

FABRICE.

Elle est dans son appartement.

D. CARLOS.

Sans obligation je m'engage moi-même
A ne la laisser point dans un péril extrême.
Je veux la protéger, puisque je l'ai promis,
Quand je verrais sur moi fondre mille ennemis.

Ah ! que ne puis-je encore avoir pour l'infidèle
Les tendres sentiments qu'autrefois j'eus pour elle !
Mais puis-je avec honneur encor m'assujettir
A ses indignes fers dont j'ai voulu sortir ?
Il la faut éveiller, afin qu'elle convienne
Des moyens d'assurer sa fortune et la mienne.
Mon cousin don Louis, qui va venir ici,
Pourra nous conseiller et nous servir aussi.

LÉONORE entre.

Je ne dors point, Carlos, le sommeil est sans charmes
A des yeux qui sans cesse ont à verser des larmes ;
Et ta fière rigueur me cause trop d'ennuis,
Pour avoir du repos ni les jours ni les nuits.

D. CARLOS.

Cherchez de vos ennuis en vous-même la cause ;
Mais je venais ici vous parler d'autre chose ;
Sachez-donc...

LÉONORE.

Non, Carlos, je ne veux rien savoir,
Pour me faire obéir tu n'as rien qu'à vouloir.

D. CARLOS.

Si cette complaisance, autant qu'elle est forcée,
Partait d'une amour vraie, et non intéressée,
Que ne ferais-je point pour un si grand bonheur ?

LÉONORE.

Que ne ferais-je point pour te tirer d'erreur ?
Mais quand d'un faux soupçon l'âme est préoccupée,
Si loin de travailler à se voir détrompée,
Elle fuit son remède, en vain la vérité
Tâche à lui redonner sa première clarté.

D. CARLOS.

Sur la foi de ses yeux on ne se trompe guère,
Et ce qu'ont vu les miens n'est pas imaginaire ;
Mais tous ces vains discours ne sont pas de saison,
Quand j'aurais plus de tort que je n'ai de raison.
Votre père nous suit : peut-être qu'à cette heure
Il sait où vous et moi faisons notre demeure.
Vous savez son dessein, et que je ne dois pas
Contre un tel ennemi me servir de mon bras ;
Et soit que l'on se cache, ou qu'on prenne la fuite,
Que votre sûreté veut beaucoup de conduite.
Quoique après tout l'espoir que vous m'aviez permis
Après l'amour constant que vous m'aviez promis,
Vous ayez fait servir au dessein de ma perte
Une feinte tendresse à la fin découverte ;

Quoiqu'un si lâche tour ait banni pour jamais
De mon esprit crédule et la joie et la paix,
M'ait tiré de vos fers, et dispensé mon âme
De conserver encor pour vous la moindre flamme ;
Par la seule pitié que me fait votre sort,
Je me veux exposer pour vous jusqu'à la mort.

LÉONORE.

Cette compassion, don Carlos, est tardive :
Si tu ne n'aimes plus, qu'importe que je vive ;
Mais, Carlos, si ton cœur si dur à l'amitié,
Est, comme tu le dis, sensible à la pitié,
Ou capable du moins d'un peu de complaisance,
Puisque depuis Madrid je garde le silence,
Et que quand je te parle, au lieu de m'écouter,
Ta colère te porte à me vouloir quitter;
Puisque mon sort cruel qui te rend si barbare,
Pour la dernière fois peut-être nous sépare,
Daigne prêter l'oreille à mes derniers discours,
Quand tu n'en croirais rien, comme tu fais toujours,
Quand ta haine serait encore plus mortelle,
Quand autant que tu dis je serais infidèle,
Peux-tu n'accepter pas cette condition?

D. CARLOS.

Eh bien! je vous écoute avec attention.

LÉONORE.

Tu m'aimas, don Carlos ; qu'ai-je dit, insensée?
Mon indiscrète langue a trahi ma pensée,
Et j'ai mal commencé par une fausseté,
Un discours qui sera la même vérité.
Tu feignais donc d'aimer, et je crus être aimée,
Je crus que je régnais dans ton âme charmée ;
Mais tu ne fus jamais d'amour bien enflammé,
Qui peut cesser d'aimer n'a jamais bien aimé.
Tu sais bien si mon cœur fut facile à surprendre ;
Combien il combattit avant que de se rendre,
Et de quelle rigueur je traitai les valets
Qui s'osèrent charger de tes premiers poulets.
Enfin à m'attaquer telle fut ta constance,
Si faible fut la mienne à faire résistance,
Que tu vis tes désirs sur les miens absolus,
Tu me persuadas tout ce que tu voulus ;
Tes lettres que j'avais constamment refusées,
Tandis qu'à mon devoir je les crus opposées.
Tes vers et tes chansons, et tout ce qu'un amant
Emploie à faire croire un amoureux tourment,

Me donnèrent du tien des marques si pressantes,
Ton mérite y joignit des forces si puissantes,
Qu'après mille serments, les gages de ta foi,
Je te donnai la mienne et te reçus chez moi.
Je veux bien l'avouer, j'eus répugnance à faire
Une pareille avance à mon devoir contraire ;
Mais craignant les regards des voisins curieux,
Des actions d'autrui juges malicieux,
Qui te voyaient souvent passer sous ma fenêtre,
Et m'observaient alors qu'ils m'y voyaient paraître,
Dans un appartement où personne n'entroit,
D'où l'on venait au mien par un passage étroit,
Je reçus en secret ta première visite,
Et je ne fus jamais à tel point interdite.
Et l'aise de te voir, et la peur que j'avois,
Suspendirent longtemps l'usage de ma voix :
Nos âmes par nos yeux se parlaient l'une à l'autre.
Mais quel bonheur jamais dura moins que le nôtre !
J'ouïs ouvrir ma chambre, et j'y courus soudain,
Tu crus que je fuyais peut-être par dédain,
Ou que le repentir qui suit une imprudence,
M'obligeait, quoique tard, à fuir ta présence :
Tu voulus m'arrêter, tu courus après moi,
Et lors un cavalier qui parut hors de soi,
Et qui de son manteau se couvrait le visage,
S'offrant à tes regards, te donna de l'ombrage ;
Mais le temps t'apprendra...

FABRICE.

Monsieur, votre cousin
Vient vous voir.

LÉONORE.

Il est donc encore en mon destin,
Qu'il vienne quand je veux prouver mon innocence ?

FABRICE.

Le voici.

D. CARLOS.

Cachez-vous, madame, en diligence ;
Écoutez de la porte, aussi bien vous serez
Le sujet des discours que vous écouterez.

SCÈNE II

DON LOUIS, DON CARLOS.

D. LOUIS.

Je viens vous quereller.

D. CARLOS.

Et pourquoi, je vous prie?

D. LOUIS.

Pour vous être logé dans cette hôtellerie.
Et vous ne pouviez pas me faire un plus grand tort,
Qu'en ne descendant pas en ma maison d'abord.

D. CARLOS.

Arrivé cette nuit?

D. LOUIS.

Jour et nuit, à toute heure,
Vous auriez dû chez moi choisir votre demeure.
Qui vous mène à Valence?

D. CARLOS.

O mon cher don Louis!
Comme partout ailleurs, des malheurs inouïs,
Quelque part où le sort me transporte, ou m'arrête,
Je m'y trouve bientôt battu d'une tempête,
Et comme par dessein, cet implacable sort
Me suscite toujours l'orage auprès du port.

D. LOUIS.

Si tout ce que je puis et ce que je possède
Peut soulager vos maux, ou leur donner remède,
Je vous offre mon bras, mon crédit et mon bien.

D. CARLOS.

En l'état où je suis, je ne refuse rien.
Cependant apprenez le sujet de ma peine,
Et le cruel malheur qui dans ces lieux m'amène.
Esclave dans Madrid de mon ambition,
J'éloignais de mon cœur toute autre passion ;
Mais quand on a des yeux, peut-on garder son âme
De brûler tôt ou tard d'une amoureuse flamme?
J'aimai donc à la cour une jeune beauté ;
Je lui dis mon amour et j'en fus écouté;
Et sans faire le vain, ma fortune fut telle,
Qu'elle brûla pour moi, si je brûlai pour elle.
Je n'allongerai point ce récit malheureux
Des services, des soins que rend un amoureux;
Il suffit que je fis tout ce qu'il faut pour plaire;
Et comme les présents font à la fin tout faire,
Pour la première fois, en secret, et la nuit,
Je fus par sa suivante en sa chambre introduit.
Hélas! dans ce moment elle était infidèle;
Un rival nous surprend, j'enrage, je querelle;
J'attaque, on se défend, je blesse, et sous mes coups
Ce rival accablé satisfait mon courroux.

Lors le croyant sans vie, et la voyant pâmée,
Par le bruit du combat sa famille alarmée,
Je crus que le courroux d'un vieux père irrité,
A cause de ses ans devait être évité,
Et je crus qu'insulter à cette malheureuse,
N'était pas l'action d'une âme généreuse.
Préparant donc la mienne à tout événement,
Et mettant mon espoir en mon bras seulement,
J'étais prêt à sortir, sans croire mon courage,
Qui n'avait pas encore assez soûlé sa rage,
Quand l'ingrate beauté reprenant ses esprits,
Faisant parler pour elle et ses pleurs et ses cris,
Me pria, m'embrassant, quoi que je pusse faire,
De ne la laisser pas au pouvoir de son père.
J'avais pour elle alors, avec juste raison,
Toute l'horreur qu'on a pour une trahison,
Et j'avais eu besoin de toute ma prudence,
Pour ne m'emporter pas à quelque violence.
Mais peut-on s'empêcher, quand on est généreux,
D'aider un ennemi que l'on voit malheureux?
Je répandrai mon sang pour vous sauver la vie,
Beauté trop tard connue, et trop longtemps servie :
Et si je meurs pour vous, lui dis-je, je permets
A votre esprit ingrat de n'y songer jamais.
Elle ne répondit qu'en répandant des larmes,
Et même en sa douleur conserva tous ses charmes.
Nous sortîmes sans peine et sans autre danger,
Que la crainte que j'eus qu'on ne vînt nous charger.
Le mal que m'avait fait cette fille infidèle,
Ne pouvait m'empêcher de tout craindre pour elle ;
Un ami nous reçut chez un ambassadeur ;
On saisit tout mon bien, on m'ôta tout l'honneur.
Mon rival fut trouvé percé de trois blessures,
Dont on tira d'abord de tristes conjectures ;
Mais sa jeune vigueur l'aura fait revenir :
Je n'ai pas de son nom gardé le souvenir.
Il poursuivait en cour une importante affaire,
Mais cette circonstance ici n'importe guère.

D. LOUIS.

L'aventure est étrange.

D. CARLOS.

Ecoutez ce qui suit.
Vous voyez par l'état où le sort m'a réduit,
Qu'il faut absolument que je quitte l'Espagne,
La justice me suit, le père est en campagne.

Je ne dois plus l'aimer, et ne dois pas aussi
La laisser sans secours, l'ayant conduite ici :
Il ne faut pas non plus qu'on me trouve avec elle,
Un couvent servirait d'asile à cette belle ;
Mais du bien que j'avais il ne m'est rien resté
Que le malheureux fer que je porte au côté.

D. LOUIS.

Je vous offre ma bourse.

D. CARLOS.

Ah ! je ne veux pas prendre
Ce que je ne suis pas en état de vous rendre.

D. LOUIS.

Mais chez moi, mon cousin, qui la viendra chercher ?

D. CARLOS.

Mais belle comme elle est, s'y peut-elle cacher ?
Pour qui passerait-elle ?

D. LOUIS.

Ou bien pour ma parente,
Ou ma sœur la tiendrait au lieu d'une suivante.
Rien n'est plus à propos que ce déguisement.

D. CARLOS.

Puis-je lui proposer un tel abaissement ?

LÉONORE, sortant de sa chambre.

Tu le peux, don Carlos, tout est facile à faire
A qui met son bonheur à ne te point déplaire.
Dans les plus bas emplois je ne rougirai point,
Si je sers une dame à qui le sang te joint.
Ne considère plus ma fortune passée ;
Du soin de mon salut détourne ta pensée,
Songe au tien : cours en Flandre exercer ta valeur,
Et me laisse ici seule avecque mon malheur.
Et vous, en qui le ciel me suscite un asile,
Telle qu'il m'a dépeinte, il est bien difficile
Que vous puissiez douter de ce qu'il vous a dit ;
Mais tout secours humain me devienne interdit :
Que le ciel m'abandonne aux affronts, aux injures,
Et fasse de ma mort un exemple aux parjures,
Si Carlos, qui reçut mes premières amours,
Ne les possède encor comme il fera toujours ;
Si mon âme envers lui fut jamais criminelle,
Et fut autre pour lui que sincère et fidèle.

D. CARLOS.

Et cet homme caché dans votre appartement ?

LÉONORE.

Ah! don Carlos, ce fut sans mon consentement,
Et j'atteste le ciel qui sait mon innocence,
Que je n'eus point de part en sa jeune insolence,
Si ce n'est en avoir que la sévérité,
Que j'opposai toujours à sa témérité ;
Mais pour peu qu'on déplaise, on en est moins croyable.

D. CARLOS.

Vous êtes l'innocente, et je suis le coupable.
On ne peut trop blâmer mon procédé jaloux;
Mais d'un honneur suspect on n'est jamais absous.
Mais l'honneur où l'on voit la moindre ombre paraître,
S'il n'est déjà taché, n'est pas longtemps sans l'être.

D. LOUIS.

Votre beauté, madame, est un témoin puissant
Pour me persuader votre amour innocent.
Chez moi ne doutez pas que l'on ne vous respecte
Autant qu'on le pourra, sans vous rendre suspecte ;
Ma sœur est sans suivante, et quand elle en aurait,
Pour vous prendre avec elle, elle s'en déferait.
J'ai songé qu'il faudra que vous portiez vous-même
Un billet que j'aurai d'une dame que j'aime ;
Ce billet ne sera que pour dire à ma sœur
Que vous êtes adroite, et très fille d'honneur,
Qu'elle répond de vous, et qu'en cette occurrence
Elle prétend lui faire un présent d'importance.
Votre condition ainsi se cache mieux
A l'esprit des valets toujours trop curieux.
Je m'en vais de ce pas la supplier d'écrire.
Et ce billet écrit, je reviens vous le lire.

Il sort.

LÉONORE.

Don Carlos, ton esprit sera bientôt en paix,
Puisqu'on va m'éloigner de tes yeux pour jamais ;
Mais, cruel! si le temps qui change toutes choses,
Change jamais en bien le mal que tu me causes ;
Si je ne puis jamais faire voir que la foi
Que je t'avais donnée est toute encore à toi,
Et que je n'avais pas seulement de l'estime
Pour celui que tu crois complice de mon crime,
Ne me tiendras-tu pas ce que tu m'as promis?
On tient ce qu'on promet, même à ses ennemis.

D. CARLOS.

Que mon cœur ne peut-il oublier une offense,

Avoir mes yeux suspects, croire votre innocence !
Mais, ingrate beauté, ne fut-ce pas chez vous
Que mon bras fit tomber un rival sous ses coups?
Ah ! ne souhaitons plus de la voir innocente ;
Eloignons, éloignons une fille inconstante.
Hélas ! en même temps je l'aime et je la hais,
Qui de ces passions l'emporte, je ne sais ;
Mais je sais seulement qu'une douleur extrême
S'empare de mon cœur, quand il hait ou qu'il aime,
Et que les mouvements de ce trouble intestin
Seront les derniers coups de mon cruel destin.

LÉONORE.

Ah ! si je n'avais pas encor quelque espérance,
Que le ciel tôt ou tard protège l'innocence,
Tu n'aurais pas longtemps encore à me haïr.

D. CARLOS.

Ma résolution commence à me trahir,
Si j'écoute longtemps cette fille infidèle,
Mon âme, malgré moi, me parlera pour elle.
Madame, don Louis viendra dans un moment
Vous conduire chez lui.

Il sort.

LÉONORE.

Que n'est-ce au monument !
Hélas ! depuis qu'amour a fait des misérables,
En voit-on dont les maux soient aux miens comparables?
J'aime plus que moi-même un homme qui me hait,
Et qui croit me haïr avec juste sujet.
Il n'est rien de plus faux, quoi qu'il en puisse croire,
Que le crime apparent dont il tache ma gloire :
Et de tout ce qui peut me faire ajouter foi,
L'inhumain s'en défie ou s'en sert contre moi.
Juste ciel ! qui toujours protégeas l'innocence,
Et qui seul de la mienne eus toujours connaissance,
Si mes maux sont trop grands pour en pouvoir guérir,
Qu'en peu de temps au moins ils me fassent mourir.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

D. SANCHE, CARDILLE.

CARDILLE.

Oui, le fier don Louis, et sa bizarrerie,
Vient d'entrer à l'instant dans cette hôtellerie;
Mais pourquoi n'osez-vous entrer en sa maison?

D. SANCHE.

Il me l'a défendue et me hait sans raison,
Et c'est celle que j'ai de lui cacher la flamme,
Que son aimable sœur allume dans mon âme :
Je viens donc en secret voir cette aimable sœur.

CARDILLE.

Vous ne pouvez jamais mieux placer votre cœur :
Mais l'aimez-vous encore?

D. SANCHE.

Oui, Cardille, je l'aime
Autant qu'on peut aimer, enfin plus que moi-même.

CARDILLE.

C'est fort bien fait à vous : et celle de Madrid
Chez qui certain rival fantasque vous surprit
Et vous perça de coups, mais vous perça de sorte,
Que votre altesse en fut quinze jours demi-morte;
La beauté donc pour qui le très illustre sang
De mon très cher patron rougit son linge blanc;
Et pour qui de son cœur Flore se vit chassée,
N'est plus rien dans son cœur qu'une idole cassée?
Il lui jurait pourtant, car il est grand jureur,
Qu'elle serait toujours la reine de son cœur;
De même qu'aujourd'hui le drôle fait à Flore,
Il lui disait pourtant : ô beauté que j'adore!
Beauté de qui dépend ma vie et mon trépas,
Et cent autres beaux mots que je ne redis pas.
Ma foi, tyran des cœurs, monseigneur et mon maître,
A parler franchement, vous êtes un grand traître.

D. SANCHE.

Les hommes de mon âge aiment en divers lieux
Tous les objets charmants qni s'offrent à leurs yeux :
De ces objets charmants qui leurs âmes captivent,

Il en est toujours un que constamment ils suivent.
Flore est le seul objet que j'aime constamment :
Pour l'autre je l'aimais en passant seulement.

CARDILLE.

Oui, ce fut en passant, et vous passâtes même
De Madrid jusqu'ici d'une vitesse extrême.

D. SANCHE.

Je sortis vitement de Madrid, ayant peur...

CARDILLE.

D'y rencontrer encor quelque rude frappeur?
Quelque gloire qu'apporte une belle entreprise,
S'y faire assassiner, c'est faire une sottise;
Et pour moi, j'aime mieux n'être qu'un homme obscur,
Que de n'avoir plus rien à prétendre au futur.
La sotte ambition d'enflammer quelques folles
Qui le seraient assez pour croire en mes paroles,
Ne me mettra jamais en cette extrémité,
De perdre tout mon sang, où vous avez été.

D. SANCHE.

Tu fais aller trop loin ta froide raillerie,
Ne la pousse pas tant, et surtout je te prie
De ne rien dire ici du malheur de Madrid,
Ou bien point de quartier.

CARDILLE, à part.

J'ai pourtant tout écrit.

D. SANCHE.

Que dis-tu?

CARDILLE.

Je vous dis que je me sais bien taire,
Quand il en est besoin.

D. SANCHE.

Tu ne saurais mieux faire.

CARDILLE, à part.

Si Flore qui sait tout, allait pour mon malheur,
Par malice, ou sottise, éventer son auteur?

D. SANCHE.

Que grondes-tu tout bas?

CARDILLE.

Je fais un soliloque.

D. SANCHE.

Sais-tu bien comme on traite un faquin qui se moque?

CARDILLE.

Oui, seigneur : mais de grâce encor. Si par hasard,
Comme l'on sait toujours les choses tôt ou tard,

Flore allait découvrir votre amour clandestine;
Mais je ne dis plus rien, voici venir Marine.

SCÈNE II

DON SANCHE, CARDILLE, FLORE, MARINE.

MARINE.

Oui, prête à vous servir, comme elle fut toujours,
Pourvu que vous soyez constant dans vos amours;
Mais que désirez-vous de votre humble soumise?

D. SANCHE.

Des nouvelles de Flore, et par ton entremise
Le moyen de la voir.

MARINE.

Attendez un moment,
Je n'ai rien plus à cœur que servir un amant.

Elle sort.

CARDILLE.

O quel tison d'enfer!

D. SANCHE.

Ne lui dis rien, Cardille;
Tu sais bien que je l'aime, et qu'elle est bonne fille.

CARDILLE.

Elle fille? elle l'est tout comme je la suis.

D. SANCHE.

Si tu m'aimes, tais-toi.

CARDILLE.

Dites donc si je puis.

D. SANCHE.

Tu deviens bien fâcheux, Cardille.

CARDILLE.

Il me le semble.
Qui ne le deviendrait, étant toujours ensemble?

D. SANCHE.

Parleras-tu toujours?

CARDILLE.

Vous savez mon défaut,
Et si je ne parlais, que je mourrais bientôt.

D. SANCHE.

Hé bien! chère Marine?

MARINE, qui rentre.

Il faut attendre encore,
Si vous m'en demandez la raison, je l'ignore:
Entrez dans cette chambre, et quand je le pourrai,

A l'objet de vos vœux je vous présenterai.
Je vous enferme ainsi pour éviter son frère,
Qui d'elle étant jaloux, et ne vous aimant guère,
S'il allait vous trouver, ferait quelque rumeur.

D. SANCHE ET CARDILLE s'enferment.

Je remets en tes mains ma vie et mon honneur.

MARINE, seule.

Ma maîtresse est pour lui terriblement changée;
A son nom seulement elle a fait l'enragée,
Sans doute elle aura su que don Sanche à la cour,
Pour n'être pas oisif, a fait un peu l'amour;
Mais la voici.

FLORE, entrant.

Je viens encore te le dire;
Quand tu vois qu'aujourd'hui je pleure et je soupire,
Tu crois que c'est l'amour qui me tourmente ainsi.
Non, ce n'est plus l'amour qui cause mon souci;
Une autre passion à l'amour opposée,
Aussi bien que l'amour à vaincre mal aisée,
Me fait haïr don Sanche; il aimait à la cour,
L'ingrat que je croyais si fidèle en amour:
Mais le ciel ennemi de l'amant infidèle,
A puni depuis peu sa flamme criminelle.
Un rival m'a vengée, un rival l'a blessé;
Je sais de bonne part comme tout s'est passé;
Et le traître viendra me protester encore
Qu'il n'est né que pour moi, qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Il ne m'attrape plus à ses trompeurs appas.

MARINE.

Et s'il vient pour vous voir?

FLORE.

Il ne me verra pas.

MARINE.

Madame, pourriez-vous le punir de la sorte?

FLORE.

A de plus grands excès ma colère m'emporte,
Je veux pour m'en venger, de mon cœur le bannir,
Et n'en réserver pas le moindre souvenir:
Mais on frappe à la porte.

MARINE.

Et si c'est lui, madame?

FLORE.

Il n'a que faire ici, s'il est hors de mon âme,
L'ingrat qui vient à moi comme à son pis-aller.

MARINE.

Je le renverrai donc?

FLORE.

Non, je veux lui parler.
Tu ne lui tiendrais pas un langage assez rude.

MARINE s'en va.

Je ne puis rien comprendre en votre inquiétude.

FLORE.

Dans un esprit frappé d'un mal comme le mien,
Un dessein détruit l'autre, et l'on ne résout rien.
L'amant dissimulé, le méchant, quand une autre
Lui refuse son cœur, il a recours au nôtre.
Est-ce lui?

MARINE revient.

Non, madame.

FLORE.

Et qui donc?

MARINE.

Béatrix,
Dont depuis si longtemps votre frère est épris :
Sachant que depuis peu vous êtes sans soubrette,
Vous en renvoie une autre assez propre et bien faite,
La fera-t-on entrer?

FLORE.

Je n'ai pas le pouvoir,
En l'état où je suis, même de rien vouloir.
Fais comme tu voudras.

MARINE.

Entrez, mademoiselle.

Léonore entre.

FLORE.

Elle a bonne façon et paraît assez belle.
Qui vous amène ici?

SCÈNE III

LÉONORE, FLORE, MARINE.

LÉONORE.

Madame, vous saurez,
Par ce petit billet, ce que vous désirez.

FLORE lit la lettre.

« On m'a dit que vous cherchiez une suivante : je vous « en envoie une que j'aurais prise, si je ne préférais à

« mon utilité et à tout ce que j'ai de plus cher, l'honneur
« d'être votre servante.

« BÉATRIX. »

Sans doute Béatrix vous aura bien choisie.
Etes-vous de Madrid?

LÉONORE.

Je suis d'Andalousie,
Mais j'ai servi longtemps une dame à Madrid
Avec affection, quoique avec peu d'esprit.

FLORE.

Vous savez bien coiffer?

LÉONORE.

On me le persuade :
Pour l'embellissement, il n'est point de pommade,
Il n'est point de secret qu'on me puisse montrer;
Je sais coudre et blanchir à me faire admirer;
Enfin, si j'ai l'honneur d'être votre servante,
Vous verrez si je sais les choses que je vante.

FLORE.

Quels gages gagnez-vous?

LÉONORE.

Je suis sans intérêt;
Vous les pouvez régler à si peu qu'il vous plaît :
L'honneur de vous servir m'est trop de récompense.

FLORE.

Je vous dois savoir gré de cette confiance.
Je vous prends, et croyez, demeurant avec moi,
Que vous ne perdrez pas votre temps.

LÉONORE.

Je le croi.

FLORE.

Comment avez-vous nom?

LÉONORE.

On m'appelle Isabelle.

FLORE.

Je vous trouve un défaut, et c'est d'être trop belle.

LÉONORE.

Quand bien je la serais, quelquefois la beauté
Est un bien dangereux, ou sans utilité.

FLORE.

Je puis juger encor par cette repartie,
Que votre esprit bien fait a de la modestie.

SCÈNE IV

DON LOUIS, FLORE, MARINE.

D. LOUIS.

Je viens vous faire part du plaisir que je sens.
Ce cousin que j'aimai dès mes plus jeunes ans,
Don Carlos de Roxas arrivé de Castille,
Est notre hôte aujourd'hui. D'où nous vient cette fille?

FLORE.

Béatrix me l'envoie, et j'ai cru, la prenant,
Vous avoir fait plaisir.

D. LOUIS.

Oui, ma sœur, et très grand;
L'aimant comme je fais, l'obliger c'est me plaire.
De grâce, efforcez-vous de faire bonne chère
A l'aimable parent qui nous est venu voir.

FLORE.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir.

D. LOUIS s'en va.

Et moi, vous l'amener.

FLORE.

De colère embrasée,
A le bien divertir, je suis mal disposée.
Qu'il vient à contretemps!

MARINE entre.

Madame, un mot tout bas.

FLORE.

Quoi?

MARINE.

Don Sanche est ici.

FLORE.

Ne me l'amène pas.

MARINE.

Mais ils sont dès tantôt, le valet et le maître,
Dans la chambre voisine.

FLORE.

Et que dit-il, le traître?

MARINE.

Il ne sait rien encor.

FLORE.

Qu'il sache tout de toi.
Je ne le veux point voir. Ma fille, suivez-moi.

Elle sort.

LÉONORE, à part.

A quelle extrémité me réduit ma disgrâce !

MARINE.

La soubrette en sortant a fait une grimace.
Je la trouve rêveuse, et je me trompe bien,
Ou son cher petit cœur aime si peu que rien :
Mais laissons-le brûler, ce n'est pas notre affaire,
Avec nos deux amants qu'avons-nous donc à faire ?
Je ne sais, ma maîtresse a l'esprit bien aigri,
Et d'ailleurs son amant m'a le cœur attendri.
Sortez, monsieur, sortez.

SCÈNE V

DON SANCHE, MARINE.

D. SANCHE.

Est-elle donc visible ?

MARINE.

Peut-être.

D. SANCHE.

Ah ! tu me fais une frayeur terrible,
Parles-tu tout de bon ? Mais je la vois venir.

MARINE.

Oui, ma foi, le pauvret n'a qu'à se bien tenir.
Mais je sais qu'en amour la plus grande querelle,
Au lieu de diviser, réunit de plus belle ;
C'est jeter un peu d'eau dans un brasier ardent.

SCÈNE VI

FLORE, DON SANCHE.

FLORE.

Il me trahit, l'ingrat, et me voit, l'impudent !
Don Sanche, où venez-vous ? et que pensez-vous faire ?
Et n'avez-vous point peur de rencontrer mon frère ?
Vous n'avez pas toujours vécu si bons amis,
Que vous me deviez voir, sans qu'il vous l'ait permis.

D. SANCHE.

Votre frère aurait droit d'y trouver à redire ;
Mais vous, dont la beauté sans cesse à soi m'attire,
Vous me permettrez bien pour vous venir revoir,
De ne considérer ni respect ni devoir ;
Et vous pouvez juger, par cette impatience,
Des maux que j'ai soufferts dans une longue absence.

FLORE.

Je n'attendais pas moins que de galants discours
De qui vient du pays des galantes amours.

D. SANCHE.

Ah! madame, la cour, le séjour des délices,
Ne m'a paru sans vous qu'un enfer de supplices.
Ce n'est pas que la cour n'ait de charmants appas;
Mais je suis toujours triste où je ne vous vois pas.
Combien de fois mes yeux ont-ils versé des larmes,
Dans un temps où Madrid avait le plus de charmes?
Combien de fois les bords du clair Manzanarès
Ont-ils été témoins de mes tristes regrets?

FLORE.

Vous m'attendrissez fort en me faisant entendre
Tout ce qu'en un roman on peut lire de tendre.
Quoi, bons dieux! à la cour, où tout charme, où tout rit,
La tristesse a toujours régné sur votre esprit?
Voit-on d'un autre amant une plus belle vie?
Votre fidélité me donne de l'envie;
Si je pousse la mienne aussi loin, je pourrai
La voir, comme la vôtre, au suprême degré.

D. SANCHE.

Ce langage moqueur est un peu fort, madame.

FLORE.

C'est l'effet de la joie où s'emporte mon âme,
De vous revoir vivant et vous avoir cru mort.

D. SANCHE.

Être absent, ou mourir, ne diffèrent pas fort.

FLORE.

On ne vous crut pas mort des rigueurs d'une absence,
Mais d'un cœur sans pitié, c'est le bruit de Valence:
Quelle apparence aussi de vivre sans amour,
Entre tant de beautés qui brillent à la cour?

D. SANCHE.

Pour une autre que vous, moi, soupirer, madame?
Ah! vous connaissez mal les secrets de mon âme.

FLORE.

Je les ai mal connus, mais je les connais mieux,
Depuis que vous avez abandonné ces lieux.

D. SANCHE.

Sur quelque faux rapport vous en jugez peut-être.

FLORE.

Eh bien! j'avouerai donc de ne les pas connaître.

D. SANCHE.

Ah! cette indifférence est un signe apparent...

FLORE.

Que vous ne m'êtes plus qu'un homme indifférent,
Et que faussant la foi que l'on m'avait promise,
On perd de mon amour l'espérance permise.

D. SANCHE.

Je ne puis vous nier qu'un funeste accident.....

FLORE.

Voulez-vous déguiser un mensonge évident?
Songez que votre front, qui rougit et se trouble,
Me parle, malgré vous, contre votre âme double.

D. SANCHE.

Que ne pourrait troubler un sort si malheureux!
Ma partie est mon juge, et juge rigoureux.

FLORE.

Je ne veux point ces noms de juge et de partie,
Je veux absolument que don Sanche m'oublie :
Je lui permets aussi, s'il veut, de me haïr.

D. SANCHE.

Il mourra bien plutôt que de vous obéir.

FLORE.

Qu'il vive donc heureux pour cette belle fille
Qui put le retenir si longtemps en Castille.

D. SANCHE.

Je la vis, il est vrai, mais ce fut sans amour.

FLORE.

Oubliez-vous déjà cet astre de la cour?
Me voyant, l'avez-vous de votre âme effacée,
Ainsi qu'en le voyant, vous m'en avez chassée?
Votre sang qu'un rival répandit à ses yeux,
Dans son cher souvenir vous conservera mieux.
Allez, don Sanche, allez retrouver cette belle.
Elle est digne de vous, vous êtes digne d'elle;
Ses charmes vous ont fait révolter contre moi,
Les vôtres l'ont portée à rompre aussi sa foi :
Le ciel qui vous a fait sans doute l'un pour l'autre,
Devait bien à son cœur, un cœur comme le vôtre.
Mais ne lui parlons plus par des déguisements :
Découvrons à l'ingrat mes justes sentiments,
Don Sanche, je vous hais d'une haine mortelle,
Comme un amant ingrat, un lâche, un infidèle.
Un homme dans Madrid pour venger son amour,
Vous a quasi réduit à votre dernier jour :
Une femme peut bien vous faire dans Valence
Courre un même péril, pour une même offense.

D. SANCHE.

Si vous voulez m'ouïr...

FLORE.

Ne me parlez jamais ;
Retournez à Madrid, et me laissez en paix.

SCÈNE VII

MARINE, FLORE, DON SANCHE, CARDILLE.

MARINE.

Tout est perdu.

FLORE.

Quoi donc?

MARINE.

On frappe, et je soupçonne
Que c'est pour nos péchés votre frère en personne.

FLORE.

Quel accident, Marine !

MARINE.

Où les cachera-t-on ?

FLORE.

Que sais-je ? où tu voudras ; songe.

MARINE.

Dans le balcon ;
Et si l'on veut ouvrir, la clef sera perdue;
En tout cas, ils n'auront qu'à sauter dans la rue.

FLORE.

On refrappe, hâte-toi de cacher cet ingrat.

MARINE.

Il paraît tout contrit.

Ils s'en vont.

FLORE.

Ce n'est qu'un scélérat.
Oh ! qu'il est mal aisé de garder sa colère,
Quand celui qui la cause, a le secret de plaire !
Et que le souvenir d'une offense d'amour
Dure trop dans un cœur, s'il dure plus d'un jour !
A peine ai-je fait craindre une éternelle absence
A cet ingrat amant que j'aime, et qui m'offense,
Que j'ai peur de le perdre ! et mon cœur impuissant,
Qui le hait criminel, le souhaite innocent.
Amour trop violent ! trop sévère conduite !
De vos conseils divers quelle sera la suite ?
Chasserai-je un ingrat qui vient de me trahir ?

Saura-t-il que mon cœur ne le saurait haïr?
Qui peut s'imaginer le trouble de mon âme?

SCÈNE VIII

MARINE, FLORE.

MARINE.

Moi.

FLORE.

Tu m'écoutais donc?

MARINE.

Vous l'avez dit, madame :
Mais c'est pour vous ôter du trouble où je vous vois,
Pourvu que vous vouliez vous en remettre à moi.
Il faudra qu'on se fâche, et que l'on me querelle,
Quand je ramènerai votre esclave infidèle,
Et je ferai par là d'une pierre trois coups ;
Je raccommoderai le coupable avec vous :
Vous ne laisserez pas de bien faire la fière,
Et de vous conserver dans votre humeur altière :
Don Sanche me devra son raccommodement,
Et m'en régalera, s'il a du jugement.

FLORE.

Travaille à mon repos, et ménage ma gloire.

MARINE.

L'un et l'autre est aisé, si vous m'en voulez croire.
A propos, votre frère au bas de l'escalier,
Conteste pour l'entrée avec son cavalier :
Quand ils se seront fait de grandes révérences,
Force civilités et force déférences,
Don Louis vous viendra présenter son cousin,
De qui vous entendrez quelque compliment fin.
Tandis que ce cousin radouci de visage,
Vous rendra ses respects en sublime langage,
Don Sanche peut sortir : mais, d'un autre côté,
Je viens de m'aviser d'une difficulté;
Votre frère inquiet, autant qu'homme du monde,
Quand il donne à manger sur sa grand'table ronde,
Et que son ordinaire est un peu rehaussé,
Va, vient, monte, descend, et fait fort l'empressé.
Quand il ira cent fois visiter sa cuisine,
S'il allait rencontrer, et don Sanche, et Marine,
Indubitablement il les rouerait de coups,
Et ses coups pourraient bien s'étendre jusqu'à vous.

Laissons-le donc encore avecque son Cardille
Contempler à loisir le balcon et sa grille,
Jusqu'à tant que la nuit de couleur de charbon,
Déité favorable à tous gens de balcon,
Inspire le sommeil à tout notre hémisphère,
Et l'inspire surtout à monsieur votre frère :
Lors j'irai sûrement les désembalconner.

FLORE.

J'approuve assez l'avis que tu viens de donner.
Va les en avertir, et ne demeure guères,
Afin de revenir préparer des lumières.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DON LOUIS, DON CARLOS, FABRICE.

D. LOUIS.

Vous nous quittez si tôt?

D. CARLOS.

Vous savez mes affaires :
Je ne veux pas manquer l'escadre des galères
Qui sont à Barcelone, et qui partent demain.
J'éprouve en mon pays un sort trop inhumain,
Pour n'aller pas chercher dans une étrange terre
Le repos que la mort fait trouver dans la guerre.
C'est un bien qui jamais ne manque aux malheureux.

D. LOUIS.

Puis-je vous obliger d'attendre un jour ou deux?

D. CARLOS.

Si c'est pour vous servir, j'attends ma vie entière.

D. LOUIS.

Je ne vous ferais pas une telle prière,
Et ne vous romprais pas un voyage arrêté,
Sans avoir pour excuse une nécessité.

D. CARLOS.

Que la raison en soit ou bien faible, ou bien forte,
Vous servir me suffit, le reste ne m'importe.
Je ne pars point, Fabrice, il faudra renvoyer
Les chevaux arrêtés.

FABRICE sort.

Et pas moins les payer.

D. CARLOS.

Sors.

D. LOUIS.

Une jeune sœur n'est pas au soin d'un frère
Un tranquille travail, une charge légère.
La mienne a de l'esprit, est sage, aime l'honneur :
Mais rien n'est si changeant aux filles que l'humeur;
Et quand ses actions feraient médire d'elle,
J'en saurais des derniers la fâcheuse nouvelle.
Hier, quand je vous eus mis dans votre appartement,
Afin qu'en mon logis vous fussiez sûrement,
Je vis fermer ma porte, et contre l'ordinaire,
Je voulus de mes clefs être dépositaire.
A peine me laissais-je assoupir au sommeil,
Quand un bruit surprenant qui causa mon réveil,
Me fit sortir du lit, et contre la fenêtre,
Curieux de savoir ce que ce pouvait être,
Je vis de mon balcon deux hommes descendants,
Et fermer le balcon par quelqu'un de dedans.
Soit larcin, soit amour, l'un et l'autre m'oblige
A craindre un mal qui croît pour peu qu'on le néglige :
J'en suis en des soupçons que je n'ose avérer,
Le bruit que j'en ferais peut le mal empirer :
Ce peut être aussitôt ma sœur qu'une servante,
Et je pourrais m'en prendre à la plus innocente.
Vous voyez, mon cousin, quel accident fâcheux
Me fait avoir besoin d'un ami généreux.
Je crois l'avoir en vous qui m'aimez et que j'aime,
Comme un très cher parent, comme un autre moi-même ;
Et qui caché chez moi, sans qu'on en sache rien,
Verra de ma famille et le mal et le bien ;
Y veillera pour moi, tandis que mon absence,
Pour de pareils desseins donne toute licence.
Afin de mieux cacher cet important secret,
De votre prompt départ je feindrai du regret,
Et ferai vos adieux à votre Léonore.
Par bonheur tout mon monde est dans le lit encore,
Et hors votre valet...

D. CARLOS.

Pour lui ne craignez rien,
Fiez-vous-y sur moi.

D. LOUIS.

La feinte ira donc bien.

Caché dans cette chambre, où j'enferme mes livres,
Où seul j'aurai le soin de vous porter des vivres,
Et dont seul j'ai la clef, vous pourrez aisément
Découvrir les auteurs de ce dérèglement.
Je rougis de l'emploi qu'il faut que je vous donne.

D. CARLOS.

Gardez ce compliment pour une autre personne
Sur qui vous n'avez pas un absolu pouvoir.
Nous en blâmions l'excès, vous et moi hier au soir;
M'en faire, c'est douter de l'ardeur de mon zèle.
Mais Fabrice revient.

SCÈNE II

FABRICE, DON CARLOS, DON LOUIS.

FABRICE.

Vous dire une nouvelle
Qui déplaît à Fabrice, et qui vous déplaira.

D. CARLOS.

Qu'est-il donc arrivé?

FABRICE.

Don Pèdre de Lara,
Père de Léonore, est en bas qui demande
Le seigneur don Louis.

D. CARLOS.

O Dieu! que j'appréhende
Qu'il ne trouve sa fille!

D. LOUIS.

Elle est encore au lit.....

D. CARLOS.

Il sait qu'elle est ici...

D. LOUIS

Qui lui peut avoir dit?
Alors que l'on saura le sujet qui l'amène,
Il sera temps assez de vous en mettre en peine;
Mais le voici déjà, cachez-vous, mon cousin,
Ce Castillan paraît un vieillard fort mutin.

SCÈNE III

DON PÈDRE, DON LOUIS.

D. PÈDRE.

Êtes-vous don Louis.

D. LOUIS.

C'est ainsi qu'on me nomme.

D. PÈDRE.

De Roxas?

D. LOUIS.

Oui, monsieur.

D. PÈDRE.

Cette lettre est d'un homme
Qui croit qu'auprès de vous elle seule suffit,
Pour m'y faire appuyer de tout votre crédit,
Dans l'affaire d'honneur qui m'amène à Valence;
C'est du duc d'Alve.

D. LOUIS.

Il a sur moi toute puissance.

Il lit la lettre.

« On a enlevé la fille de don Pèdre de Lara. Le ravis-
« seur est dans Valence. Je vous prie de croire qu'en
« servant don Pèdre, qui est mon parent et mon ami,
« vous obligerez

« LE DUC D'ALVE. »

Vous avez entendu ce que le duc m'écrit.
Il a pu vous offrir le bras, et le crédit
D'un homme qui lui doit encore davantage;
Mais il faut que je sache avant que je m'engage,
Quel est ce cavalier à qui vous en voulez.

D. PÈDRE.

Je m'aperçois par là de ce que vous valez,
Et c'est être prudent que prendre connaissance
Si vous devez, ou non, m'offrir votre assistance.

D. LOUIS.

Je ne manquai jamais à ce que j'ai promis;
Mais je ne promets rien qui blesse mes amis.

D. PÈDRE.

Don Sanche de Lussan a-t-il l'honneur d'en être?

D. LOUIS.

Non, mais j'ai seulement celui de le connaître.

D. PÈDRE.

Je vous apprendrai donc, puisqu'il ne vous est rien,
Qu'il est mon ennemi.

D. LOUIS.

J'en ferai donc le mien.

D. PÈDRE.

Ce don Sanche à Madrid galantisait ma fille,
Cette peste fatale à sa noble famille :

Un rival l'attaqua dans sa chambre une nuit,
Le laissa demi-mort, et ma fille s'enfuit.
La justice en connut, et fit ses procédures :
Mon honneur demandait plus que des écritures :
Je laissai donc guérir ce don Sanche en prison,
Et cherchai son rival pour en tirer raison ;
Mais je ne pus savoir, quoique je pusse faire,
Où se cachait ma fille, et cet autre adversaire.
De ces deux ennemis un seul donc m'est connu ;
C'est don Sanche, et je sais qu'il est ici venu :
Ma fille l'a suivi, sa maîtresse, ou sa femme,
Car hors lui qui voudrait se charger d'un infâme?

D. LOUIS.

Ce rival inconnu peut l'avoir comme lui.

D. PÈDRE.

Oui, si l'on n'avait su de lui-même aujourd'hui
Qu'il est depuis un jour arrivé dans Valence.

D. LOUIS.

C'est encore en juger sur la seule apparence.

D. PÈDRE.

Mais on m'a dit souvent, partout où j'ai passé,
Alors que j'ai pris langue, et qu'on m'a vu pressé,
Que des gens de cheval dont je suivais la piste,
Emmenaient avec eux une femme fort triste :
C'est sur ce fondement que je veux l'attaquer.
Sur l'un de ces rivaux je ne saurais manquer,
Puisqu'ils m'ont l'un et l'autre osé faire une offense,
De montrer à l'Espagne une illustre vengeance.
Adieu, ne sortez point.

D. LOUIS.

Je fais ce que je dois.

D. PÈDRE.

Ce sera donc, monsieur, pour cette seule fois.

SCÈNE IV

DON CARLOS, FABRICE.

D. CARLOS, sortant d'où il était caché.

Heureusement pour nous le vieillard prend le change.
O Dieu ! que dois-je faire en ce rencontre étrange?
Dois-je pas m'éloigner d'une ingrate beauté?
Dois-je l'abandonner en cette extrémité?
Et me dois-je cacher? un ami m'en conjure,
Un parent dont j'éprouve une amitié si pure.

[illegible]

[illegible]

MARINE.

En bonne foi.

Il est comme un lion, un tigre sanguinaire.
Depuis jusques ici, moi que je puisse faire,
Cet homme plein d'amour est [illegible] outragé,
Prend tout sans demander, entre et sort sans congé.

SCÈNE VII

CARDILLE, DON SANCHE, FLORE, MARINE.

[illegible]

[illegible]

D. SANCHE.

Et qu'est-ce donc, Cardille?

CARDILLE.

Mon Maître, qui fait tant le père de famille,
M'a vu, monte après moi de fort mauvaise humeur :
Il nous tient pour ce coup.

FLORE.

J'en ai toujours eu peur.

MARINE.

Ne perdons point de temps : entrez dans cette chambre.

D. SANCHE.

Moi, me cacher !

FLORE.

Oui, vous.

CARDILLE.

J'en suis pour plus d'un membre,
Que ne suis-je dehors pour cent coups de bâton !

MARINE.

Cache-toi promptement, impertinent bouffon !

SCÈNE VIII

DON LOUIS, FLORE, DON CARLOS.

D. LOUIS.

Il ne peut m'échapper.

FLORE.

Et qu'avez-vous, mon frère?

D. LOUIS.

Vous le verrez, ma sœur.

FLORE.

Vous êtes en colère?

D. LOUIS.

J'y suis avec sujet : laissez-moi seul ici.

FLORE.

Mais pourquoi vous laisser?

D. LOUIS.

Mais il le faut ainsi.

Tirant une clef de sa poche. Flore sort.

C'est moi, mon cher cousin, laissez ouvrir la porte.

D. CARLOS sort.

Qu'avez-vous découvert?

D. LOUIS.

Enfin, j'ai fait en sorte
Que les gens du balcon seront pris sur le fait,
Si du balcon en bas ils ne font le trajet.
Votre valet prend garde à la porte fermée.
Ma famille s'en trouble, et paraît alarmée :
Si je puis découvrir que quelqu'un de chez moi
Ait eu la moindre part... Mais qu'est-ce que je voi?

SCÈNE IX

DON SANCHE, LÉONORE, DON LOUIS, DON CARLOS, FLORE, MARINE.

D. SANCHE, sortant effrayé d'une chambre où il a trouvé Léonore.

Ombre qui me poursuis, n'es-tu pas assouvie
De m'avoir vu chez toi près de perdre la vie,
Sans encore venir, spectre horrible à mes yeux!
Te joindre aux ennemis que je crains en ces lieux?

LÉONORE, effrayée de voir D. Sanche.

Ou don Sanche, ou fantôme, objet qui m'es funeste,
Étant cause déjà qu'un époux me déteste,

Et m'ayant fait sortir du logis paternel,
N'étais-tu pas assez envers moi criminel,
Sans venir en barbare, en tigre impitoyable,
Achever les malheurs de mon sort déplorable?

D. LOUIS, à part.

C'est donc pour Léonor que don Sanche est ici?

D. CARLOS, entr'ouvrant la porte de la chambre où il est caché.

L'ingrate Léonor me trompe donc ainsi?
Au moins serai-je quitte avec cette infidèle.

D. LOUIS, à part.

Au moins, ma sœur n'est pas envers moi criminelle.

D. SANCHE.

Don Louis, il est vrai, je suis en ta maison.

D. LOUIS.

Oui, don Sanche, où ton sang doit me faire raison.

D. SANCHE.

Mais avant que de croire une aveugle vengeance,
Souffre que je te parle, et vois si je t'offense;
Et si de mes raisons tu n'es pas satisfait,
De ta fière menace on pourra voir l'effet.
J'ai servi dans Madrid cette fille : et chez elle
Contre un de ses amants je pris un jour querelle;
Nous en vînmes aux mains, et je fus fort blessé.
Je viens la voir chez toi, t'ai-je trop offensé?
L'amour peut, ce me semble, excuser un tel crime.

D. LOUIS.

C'est me manquer chez moi de respect et d'estime,
Qu'y faire le galant lorsque je n'y suis pas :
Pour une moindre offense on donne le trépas;
Mais fût-elle excusable, il faut savoir encore
Si tu ne me mens point : dit-il vrai, Léonore?

D. CARLOS, d'où il est caché.

Que dira cette ingrate?

LÉONORE.

Il dit la vérité :
C'est par lui, don Louis, que tout bien m'est ôté.
Je me trouve par lui sans pays et sans père,
La haine d'un époux; réduite à la misère
De servir de suivante, et sans votre secours,
Les malheurs qu'il me cause auraient fini mes jours.

MARINE, bas à Flore.

La prudente soubrette a parlé comme un ange.

FLORE.

Elle en dit trop, Marine.

MARINE.

Ah, vous êtes étrange!
Je n'aurais pu moi-même aussi bien controuver.

D. LOUIS.

Une difficulté reste encore à lever :
Est-ce la seule fois qu'en amant téméraire
Tu t'es caché chez moi?

D. SANCHE.

Bons dieux! que dois-je faire?
Le mensonge me sert, la vérité me nuit;
Mais cessons de mentir. Je passai l'autre nuit
Caché dans ton balcon.

D. LOUIS.

Tu sautas dans la rue?

D. SANCHE.

Je ne le puis nier.

D. LOUIS.

Ta mort est résolue.
Défends-toi, si tu peux.

D. CARLOS, sortant d'où il est caché.

C'est à moi, c'est à moi,
De le punir encore.

D. SANCHE.

Et que me veux-tu, toi,
Qui m'étant inconnu, viens m'attaquer en traître?

D. CARLOS.

Je t'ai pourtant donné sujet de me connaître,
Ce fut lorsque mon bras tout ton sang répandit,
Ou bien lorsque le tien si mal te défendit.

D. SANCHE.

Tu te livres toi-même à ma juste vengeance.

D. LOUIS.

Mon cousin, laissez-moi punir son insolence.

FABRICE, entre et veut frapper don Sanche.

Point de quartier, main basse.

MARINE l'arrête.

Arrête, malheureux!

D. SANCHE.

C'est donc contre moi seul trop peu que de vous deux?

D. CARLOS.

Il dit vrai : s'en venger avec tant d'avantage,
C'est moins une action de valeur que de rage.
Ta faiblesse te sert, don Sanche, sauve-toi;
Tu n'auras désormais qu'à te garder de moi.

D. LOUIS.

Don Carlos n'est pas seul à menacer ta vie.

D. SANCHE.

Il ne tiendra qu'à vous d'en passer votre envie.
Qui seul contre vous deux se croit hors de danger,
Seul contre un de vous deux peut bien se partager.

D. CARLOS.

Garde après ta victoire une telle insolence,
Et battu dans Madrid, sois modeste à Valence.

CARDILLE, parlant bas à son maître.

N'allez pas faire ici le vaillant indiscret,
Et filez doux, seigneur, quoiqu'avecque regret :
Pour moi, sans me piquer de faire l'âme forte,
Hardi comme un lion, je viens d'ouvrir la porte.
Sauvons-nous.

D. SANCHE, se retirant.

A demain, Castillan fanfaron.

D. LOUIS.

Insolent! souviens-toi qu'on te traite en poltron.

D. SANCHE.

Je veux prendre mon temps pour vous battre à mon aise.

CARDILLE, fermant la porte après soi.

Et moi, je vous enferme. Adieu, race mauvaise.

D. LOUIS.

Le lâche éprouvera la valeur de mon bras.

FLORE.

Ah! battez-vous, mon frère, et ne l'outragez pas :
D'un homme sans honneur la victoire est honteuse,
Et d'un homme d'honneur la haine est généreuse.
Avoir à vaincre un homme et le perdre d'honneur,
C'est manque de prudence, ou bassesse de cœur.

D. LOUIS, à part.

On voit dans ses discours sa criminelle flamme.

D. CARLOS, à Léonore.

Tu ne peux me cacher le plaisir de ton âme,
De voir don Sanche encore échappé de mes mains.

LÉONORE.

Il est vrai, cher Carlos, je t'aime, et je le crains.

D. CARLOS.

Tu n'es pas avec lui d'intelligence? infâme!

LÉONORE.

Cesse de m'outrager, cher époux.

D. CARLOS.

Toi, ma femme!
[illegible]elle ton époux, ce lâche qui s'enfuit,

Qui vient te visiter et le jour et la nuit.
Qu'il te faut peu de temps pour te faire connaître!

LÉONORE.

Si tu voyais mon cœur!

D. CARLOS.

Je verrais un grand traître.

LÉONORE.

Te dois-tu prendre à moi de tes emportements?

D. CARLOS.

As-tu cru conserver à la fois deux amants?

LÉONORE.

Cruel! tu ne crois pas tout ce que tu m'imputes.

D. CARLOS.

Ah! c'est perdre le temps en de vaines disputes.
Mon cousin, désormais je ne fais rien ici,
Puisque de vos soupçons vous êtes éclairci.
Je veux donc aujourd'hui sortir de cette ville,
Léonore chez vous n'a plus besoin d'asile,
Puisque chez le rival qu'elle m'a préféré,
Elle trouve celui qu'elle a tant désiré.
Son père est à Valence, il faut qu'il en dispose :
Après tant de rumeur que chez vous elle cause,
Votre sœur se plaindrait avec juste raison,
D'avoir à la garder encore en sa maison.
Cependant que don Sanche exalte sa vaillance,
Qu'il dise que la peur me chasse de Valence;
Que Léonore l'aime, et qu'il me pousse à bout :
Qu'il me l'ôte, il en est quelque chose après tout :
Non qu'il me fasse peur, mais le laisser en vie,
Ce me serait sans doute une grande infamie,
Si mon cœur généreux qu'elle a traité si mal,
Ne respectait en elle un trop heureux rival :
Et ce dernier service en une âme équitable,
Serait de tous les miens le plus considérable;
Mais l'ingrate qu'elle est, pour ne me devoir rien,
Dira qu'elle le hait, et qu'elle m'aime bien.

LÉONORE.

Oui, je le hais; je t'aime, ou plutôt je t'adore :
Mais toi, cruel! tu hais la pauvre Léonore.

D. CARLOS.

C'est encore t'aimer que ne te pas haïr,
Toi qui m'as pu tromper, toi qui m'as pu trahir.

LÉONORE.

Ce reproche dernier m'achève, et te délivre

De l'objet odieux qui sans toi ne peut vivre.
Je me meurs.

Elle s'évanouit.

D. LOUIS.

Elle tombe, hé! prenez-la, ma sœur.
Marine!

MARINE.

C'en est fait.

D. CARLOS, à part.

J'en mourrais de douleur.

FLORE.

Portons-la dans ma chambre.

On l'emporte.

MARINE.

Elle respire encore.

D. CARLOS.

Sauvons, mon cher cousin, la vie à Léonore,
Si quelque humain remède est encor de saison;
Je la distingue encor d'avec sa trahison;
Et si cet accident allait finir sa vie,
Sa mort serait bientôt de la mienne suivie.

D. LOUIS.

Et pour elle, et pour vous, y prenant intérêt,
Je vais voir chez ma sœur en quel état elle est.

Il sort.

D. CARLOS.

Non, laissons-la mourir, il n'y va plus du nôtre,
Puisqu'elle ne vit plus que pour le bien d'un autre.
Mais avec ses défauts ne l'adores-tu pas?
Et pourrais-tu, mon cœur, survivre à son trépas?
Quand tu détestes plus son humeur infidèle,
Ne te souviens-tu pas à quel point elle est belle?
Faible cœur! qui ressens plus vivement l'effet
Du mal qu'elle a souffert, que du mal qu'elle a fait,
A quoi vont t'engager tes nouvelles tendresses?
Songe aux maux que t'ont fait ses trompeuses caresses;
Songe combien de sang notre bras répandit
A l'infidélité que l'ingrate nous fit;
Songe combien de sang on aurait pu répandre,
Si l'on eût obligé don Sanche à se défendre;
Et songe, faible cœur, à quoi t'obligera
Le bonheur d'un rival qui la possédera.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

DON CARLOS, DON LOUIS.

D. CARLOS.

Est-elle revenue?

D. LOUIS.

Oui, mais d'une manière,
Que je la plaindrais moins de perdre la lumière.

D. CARLOS.

Et qu'a-t-elle donc fait après sa pâmoison?

D. LOUIS.

Elle a repris ses sens, et non pas sa raison,
Et m'a si fort paru de ses ennuis troublée,
Et si sourde aux discours qui l'auraient consolée,
Qu'en son esprit qu'accable un chagrin triste et noir,
Je crains les accidents d'un cruel désespoir.
De peur qu'elle ne soit à soi-même cruelle,
Et ma sœur et Marine auront les yeux sur elle :
Et vous, puisque son mal vient de votre rigueur,
Traitez-la désormais avec plus de douceur.

D. CARLOS.

Vous vous étonnerez de ce qu'aimant encore,
Autant qu'on peut aimer, l'ingrate Léonore,
Par un effet d'amour qui n'eut jamais d'égal,
Je veuille la céder à mon heureux rival.
Céder à son rival ainsi ce que l'on aime,
C'est bien ce qu'on appelle aimer plus que soi-même :
C'est bien l'effort plus grand que puisse faire un cœur,
Que perdre son repos pour sauver son honneur.

D. LOUIS.

Mon cœur, comme le vôtre, à l'amour tributaire,
Croit un homme amoureux capable de tout faire;
Mais je ne comprends pas, qu'étant bien amoureux,
On veuille à ses dépens rendre un rival heureux.

D. CARLOS.

C'est pourtant le dessein que j'ai pour l'infidèle;
C'est le dernier effort que je ferai pour elle,
Et par cette action l'imprudente apprendra
Quel amant elle perd quand elle me perdra.

Il faut que ce rival, par un prompt hyménée,
Rétablisse l'honneur de cette infortunée;
Pour peu qu'il le refuse, il n'est rien ici-bas
Capable de le mettre à couvert de mon bras.
Je veux, soit que l'on s'aime, ou que l'on se haïsse,
Qu'avant la fin du jour cet hymen s'accomplisse.
Hélas! si je pouvais brûler d'un autre feu,
Je la perdrais sans peine, ou j'en souffrirais peu;
Mais je perds tout en elle, et lorsque je la cède,
D'un mal douteux encor, j'en fais un sans remède.

D. LOUIS.

Ce généreux dessein que votre amour a pris,
M'a donné de la joie, et ne m'a pas surpris.

D. CARLOS.

Allez donc de ma part voir don Sanche, et lui faire
La proposition.

D. LOUIS.

La plus facile affaire
Cesse bientôt de l'être en la pressant trop fort.
Il ne faut pas aller à don Sanche d'abord.
Tout homme ayant du cœur fait-il la moindre chose
De ce qu'un adversaire, un rival lui propose?
Bien loin d'y consentir, il s'en offenserait,
Quand bien sa passion par là se flatterait.

D. CARLOS.

Il faut donc voir don Pèdre, et lui faire promettre
De bien traiter sa fille, et puis la lui remettre.
Ensuite à cet hymen vous le disposerez
Par les plus doux moyens que vous aviserez.

D. LOUIS.

Mais qui verra don Sanche?

D. CARLOS.

Et qui le peut mieux faire
Qu'un père intéressé?

D. LOUIS.

C'est pour rompre l'affaire,
Et ce futur beau-père et ce futur époux
Sont ensemble aussi mal qu'ils le sont avec vous.
Ni don Pèdre, ni vous, ne devez pas paraître,
Où quelqu'un moins suspect réussira peut-être.
Ma sœur connaît don Sanche, elle peut le mander,
Lui proposer la chose, et le persuader :
Outre que son esprit sans doute en est capable,
Un tel emploi me semble à son sexe sortable :
Et de plus, Léonor chez elle, et ce qu'elle est,

L'oblige à la servir par son propre intérêt :
Entrez donc dans ma chambre.

D. CARLOS.

Il n'est pas nécessaire
Que je me cache encor.

D. LOUIS.

Le rival ou le père
Pourraient vous quereller, s'ils vous trouvaient ici.

D. CARLOS.

Que vous seul sachiez donc que je me cache ainsi.

Il sort.

SCÈNE II

FLORE, DON LOUIS.

FLORE.

Je cherchais don Carlos : Léonor le demande.

D. LOUIS.

Je venais comme vous le chercher.

FLORE.

J'appréhende
Qu'il n'ait suivi don Sanche, et que se rencontrant,
La mort de l'un des deux vide leur différend.

D. LOUIS.

Je veux les observer craignant la même chose;
Mais de leurs différends puisque l'on sait la cause,
Il nous est fort aisé de les raccommoder,
Pour peu que vous vouliez mes efforts seconder :
Je vais donc vous fier un secret d'importance.

FLORE.

Me fier un secret ! vous dont la défiance
M'a tantôt outragée avecque tant d'aigreur?

D. LOUIS.

N'aimant rien tant que vous, si ce n'est mon honneur,
Et l'honneur d'une sœur étant celui d'un frère,
Je crois n'avoir rien fait que je ne dusse faire ;
Et votre esprit peut-être en serait satisfait,
S'il savait les motifs de tout ce que j'ai fait.

FLORE.

De son frère une sœur n'est jamais satisfaite,
Quand d'injustes soupçons contre elle il s'inquiète ;
Mais sachons ce secret.

D. LOUIS.

Quand don Sanche et Carlos
Seraient moins ennemis, ne seraient point rivaux:

Quand je n'aimerais pas Carlos plus que ma vie,
Carlos à qui le sang et l'amitié me lie,
Don Sanche est envers nous à tel point criminel,
Que je serais toujours son ennemi mortel.
La querelle jamais n'en sera terminée,
Si l'un d'eux préféré par cette infortunée,
Et lui rendant l'honneur, devenu son époux,
L'autre ne soit par là satisfait comme nous :
Agissez donc, ma sœur, de toute votre adresse,
Calmez un différend où Carlos s'intéresse ;
D'où peut naître un combat fatal à sa valeur,
Et pour nous un sujet d'éternelle douleur.
Encor que Léonore aujourd'hui reconnue,
Se tire du bas rang où nous l'avons tenue,
Elle est chez nous encore, et c'est encore assez,
Pour être avec Carlos de don Sanche offensés.
Parlez donc.

FLORE.

A Carlos?

D. LOUIS.

Non, à son adversaire,
A l'insolent don Sanche.

FLORE.

Hé bien ! il le faut faire.

D. LOUIS.

Figurez-lui les maux dont il est menacé
De son rival Carlos qui l'a déjà blessé ;
De moi son ennemi ; du père de la fille,
Parent et fort aimé des plus grands de Castille ;
Qu'il trouve en cette fille, outre sa sûreté,
De l'honneur, des amis, du bien, de la beauté.
Adieu, mandez don Sanche, et je vais chercher l'autre.

Don Louis sort.

FLORE.

Je vous obéirai. Quel destin est le nôtre!
Don Sanche fut toujours mon espoir et mon bien :
Il posséda mon cœur, je possédai le sien :
Et par une funeste et bizarre aventure,
Par une loi d'honneur, mais des lois la plus dure,
Il faut que ce soit moi, moi qui n'aime que lui,
Qui traite son hymen, mais, hélas, pour autrui!
Ainsi je hâterai l'heure de mon supplice,
Ainsi contre moi-même il faut donc que j'agisse ;
Et qu'ayant tous les jours à cacher mes ennuis,
J'aie à passer en pleurs mes solitaires nuits.

Mais avant de donner à ce penser funeste
Les malheureux moments que ma vie a de reste,
Voyons don Sanche encore, et tâchons de savoir
Quelle part en son cœur je puis encore avoir;
Et pour peu que l'ingrat en son devoir hésite,
La mort aux malheureux n'est jamais interdite;
Ce remède assuré des maux qui n'en ont pas,
Ne peut intimider que des courages bas.
Marine, à moi.

SCÈNE III

LÉONORE, FLORE, DON CARLOS.

LÉONORE.

Madame!

FLORE.

Aimable Léonore,
Avez-vous nom Marine, et servez-vous encore?

LÉONORE.

Me ravir cet honneur, c'est vouloir tout m'ôter.

D. CARLOS, à part, entr'ouvrant la porte de sa chambre.

J'entends mon infidèle, il la faut écouter.

FLORE.

Je n'exige de vous que d'être mon amie.

A part.

Tu seras bien plutôt ma mortelle ennemie.

LÉONORE.

Quand je veux vous servir, je fais ce que je doi,
Après tant de bontés que vous avez pour moi.

FLORE.

Je veux faire pour vous encore davantage.

LÉONORE.

Et que pourriez-vous faire?

FLORE.

Un heureux mariage.

LÉONORE.

Et le ciel, et Carlos, me veulent trop de mal.

FLORE.

Au défaut de Carlos vous aurez son rival.

LÉONORE.

Et par quelle action puis-je assez vous déplaire,
Pour mériter le mal que vous me voulez faire?

FLORE.

Et ne l'aimez-vous pas?

LÉONORE.

Et pourrais-je l'aimer,

Puisque j'ai même horreur à vous l'ouïr nommer?
Les monstres, les serpents, tous les objets semblables,
Deviendraient à mes yeux des objets supportables,
Plutôt qu'un importun, de qui les vains désirs
Ont commencé mes maux et fini mes plaisirs.

FLORE, à part.

Ne m'en dis plus de mal, puisque mon cœur l'adore.

LÉONORE.

Le ciel me gardait-il cette disgrâce encore?
Un cruel!

FLORE, à part.

Tais-toi donc.

D. CARLOS, d'où il est caché, à part.

Elle n'en parle ainsi,
Qu'à cause qu'elle sait que je l'entends d'ici.

LÉONORE.

Un don Sanche!

D. CARLOS, à part.

Un rival que ton cœur me préfère!

LÉONORE.

M'épouser!

D. CARLOS, à part.

Pourquoi non, puisqu'il a pu te plaire?

LÉONORE.

Ah! madame, quittez ce dessein malheureux,
Trop malaisé pour vous, pour moi trop dangereux.

FLORE.

Mais ne songez-vous pas que par cet hyménée...

LÉONORE.

On hâte de ma mort la fatale journée.
Quand bien don Sanche aurait plus de bien, plus d'appas,
Quand il serait aimable autant qu'il ne l'est pas;
Et quand bien je serais cent fois plus malheureuse,
Je lui préférerais la mort la plus affreuse.

FLORE.

Vous savez le péril qu'il a couru pour vous,
Lorsque dans votre chambre il reçut tant de coups?

LÉONORE.

Quoi, bon Dieu! vous comptez pour quelques grands ser-
Les funestes effets de toutes ses malices? [vices

FLORE.

Vous voyez comme il suit ses amoureux desseins
Ici comme à Madrid.

LÉONORE.

Et c'est dont je me plains.

FLORE, s'en allant.

Songez-y, Léonore.

LÉONORE.

Hélas! lorsque j'y songe,
Et lorsqu'en ce penser mon désespoir me plonge,
De mes malheurs passés le souvenir cuisant
Augmente la rigueur de mon malheur présent.
Inhumain don Carlos, que ne peux-tu m'entendre!
Non pour m'aimer encor, je ne l'ose prétendre;
Mais afin que mon nom te soit moins odieux,
Lorsque j'aurai perdu la lumière des cieux.

D. CARLOS.

A-t-on jamais vu feindre et fourber de la sorte?

LÉONORE.

Ennemi qui m'es cher!... mais on frappe à la porte.

SCÈNE IV

DON PÈDRE, LÉONORE, DON CARLOS.

D. PÈDRE.

Le seigneur don Louis.

LÉONORE.

Et qu'est-ce que je voi?
Juste ciel! c'est mon père.

D. PÈDRE.

Infâme, c'est donc toi?
Quel asile assez sûr, quelle puissance humaine,
Te peut mettre à couvert des effets de ma haine?

D. CARLOS, ouvrant la porte, et tirant Léonore dans sa chambre.

Ne crains rien, infidèle, où sera ton Carlos :
Viens encore éprouver comme il sert à propos.

D. PÈDRE.

Il n'est chambre fermée où ne s'ouvre un passage
L'impétueux effort d'un homme qu'on outrage.
Je te tiens, malheureuse, et de ton châtiment
Tu recules en vain le funeste moment.
Si l'honneur te donnait des remords de ton crime,
Tu te viendrais offrir toi-même pour victime;
Mais celle qui perdit sa réputation,
Ne saurait jamais faire une bonne action.
Ouvre, fille perdue! ingrate! ouvre à ton père.

LÉONORE, de l'autre côté de la porte.

Ouvrons-lui, cher Carlos.

D. CARLOS, de l'autre côté de la porte.

Non, non, laissons-le faire.

D. PÈDRE.

Et des pieds, et des mains.

SCÈNE V

MARINE, FLORE, DON PÈDRE.

MARINE.

Ce cavalier grison
Veut-il à coups de pieds démolir la maison?

FLORE entre.

Marine, et d'où vient donc ce bruit épouvantable?

MARINE.

De ce vieillard qui fait une rumeur de diable.

FLORE.

Et devant une dame, et chez un cavalier,
Téméraire vieillard, faut-il tant s'oublier?
Savez-vous qui je suis? savez-vous où vous êtes?
Et jusqu'où peut aller l'action que vous faites?

D. PÈDRE.

Je connais la maison dont je trouble la paix,
Et jusqu'où peut aller l'action que je fais;
Mais quand d'une maison plus qu'un temple sacrée,
Et le fer et le feu me défendraient l'entrée,
J'oserais y chercher un bien qui m'appartient,
Comme je cherche ici celui qu'on m'y retient.

FLORE.

Et que vous retient-on?

D. PÈDRE.

L'ingrate Léonore,
Qui jadis me fut chère, et qu'aujourd'hui j'abhorre:
Rendez-la donc, madame, ou ma juste fureur
Remplit votre maison de massacre et d'horreur.

FLORE.

Un homme de cet âge aime aussi Léonore;
Et don Sanche, et Carlos, ont ce rival encore?

MARINE.

Tant d'amants à la fois ne se gardent pas bien.
Et qui veut tout avoir, le plus souvent n'a rien.

D. PÈDRE.

Madame, encore un coup, faites-la-moi donc rendre.

FLORE.

Ah, mon frère! approchez, et nous venez défendre.

Don Louis entre.

Ce colère vieillard qu'on ne peut apaiser,
Ne veut pas moins chez vous que les portes briser.

SCÈNE VI

DON LOUIS, DON PÈDRE, FLORE.

D. LOUIS.

Tout beau, ma sœur, parlez avec moins de colère?
Maître absolu chez moi, don Pèdre y peut tout faire.

D. PÈDRE.

Être maître chez vous, n'est pas ce que je veux,
Et je sais mieux régler mes souhaits et mes vœux:
Je songe encore moins à vous faire une offense,
Moi qui n'ai pour ami que vous seul dans Valence;
Mais ma fille est chez vous, et je la veux avoir,
Et l'ayant, vous deviez me le faire savoir.

D. LOUIS.

La sachant en ces lieux de votre bouche même,
De la chercher partout j'ai pris un soin extrême,
Enfin je l'ai trouvée, et l'amenant chez moi,
Je crois m'être acquitté de ce que je vous doi:
Elle est avec ma sœur, et ne peut pas mieux être.
Lorsque je vous verrai de vous-même le maître,
Capable d'arrêter un premier mouvement,
Je vous la ferai voir, mais non pas autrement.

D. PÈDRE.

Je vous suis obligé d'avoir trouvé ma fille:
Mais où trouver l'honneur qu'elle ôte à sa famille?

D. LOUIS.

On peut vous rendre aussi ce service important;
Mais j'ai peur de manquer un homme qui m'attend,
Et qui peut me servir à vous tirer de peine.

FLORE, parlant bas à son frère.

Don Sanche va venir.

D. LOUIS.

C'est pourquoi je l'emmène.
Allons, monsieur.

D. PÈDRE.

Allons, c'est de vous seulement
Que j'espère en mon mal quelque soulagement.

FLORE.

Vous n'avez plus à craindre, aimable Léonore;
Et vous pouvez sortir.

D. CARLOS, parlant à Léonore en la laissant sortir.

Non-seulement à Flore,
Mais à qui que ce soit, ne va pas révéler
Que don Carlos se cache.

FLORE.

Ils s'en viennent d'aller.
Vous avez eu grand'peur.

LÉONORE.

On doit craindre son père,
Quand on se fait l'objet de sa juste colère.

FLORE.

Vous pourriez aisément adoucir son esprit
Par cet heureux hymen que je vous avais dit.

LÉONORE.

Cessez, si vous m'aimez, de songer davantage
A faire réussir un pareil mariage;
Songez au déplaisir que me pourrait causer
La dure extrémité de vous rien refuser.
La rigueur de mon père à ma perte obstinée,
Pourrait bien me forcer à ce triste hyménée;
Mais par tant de moyens on trouve le trépas,
Que la peur d'un tel mal ne m'inquiète pas.
La haine de Carlos toujours inexorable,
Est bien un plus grand mal, et bien moins supportable;
M'en guérir, c'est autant que me ressusciter;
Mais mon malheur commence à ne se plus flatter
Des espoirs mal fondés : il sait trop la coutume,
De changer leur douceur en beaucoup d'amertume;
Il a trop éprouvé combien leurs faux appas
Irritent les douleurs qu'ils n'adoucissent pas.

FLORE.

Venez-vous dans ma chambre ?

Flore sort.

LÉONORE.

Allez, ma chère dame.
Je vous suis, cher Carlos, le maître de mon âme,
Si d'un si tendre nom j'ose encore appeler
Celui qui ne veut pas seulement me parler :
Ouvre un moment ta porte et vois ta Léonore
Sans ta protection prête à périr encore;
Une seconde fois tire-la du tombeau.

D. CARLOS, sortant de sa chambre.

As-tu fait contre moi quelque crime nouveau?
Car c'est de nos destins la fatale ordonnance,
Que mon bras te protège, et que ton cœur m'offense.

LÉONORE.

De nos destins plutôt, c'est la fatale loi,
Que tu ne m'aimes point, que je n'aime que toi.

D. CARLOS.

Est-ce là ce grand mal dont je dois te défendre?

LÉONORE.

C'en est bien un plus grand, si tu daignes m'entendre.

D. CARLOS.

Dis-le donc vite.

LÉONORE.

Hélas! pour comble de mes maux,
On m'ordonne d'aimer un autre que Carlos.
Flore pour accomplir ma dure destinée,
Vient de me proposer don Sanche en hyménée;
Et si ton noble cœur n'en détourne l'effet,
Tu perdras tout le fruit du bien que tu m'as fait.

D. CARLOS.

Tu viens me demander une plaisante chose :
Romprais-je cet hymen, puisque je le propose?

LÉONORE.

Toi, cruel!

D. CARLOS.

Moi, perfide!

LÉONORE.

Et pourquoi donc, ingrat?

D. CARLOS.

Pour rendre à ton honneur quelque sorte d'éclat.

LÉONORE.

Inhumain! peux-tu croire à tes soupçons encore,
Et n'as-tu pas ouï ce que j'ai dit à Flore;
Et de quelle façon j'ai traité ton rival,
Quand elle m'a parlé de cet hymen fatal?

D. CARLOS.

Hé! ne savais-tu pas que je pouvais t'entendre?
Et dis-moi, quand ton père a pensé te surprendre,
Te serais-tu sauvée, à moins que l'avoir su
Dans la chambre où j'étais; à cela que dis-tu?

LÉONORE.

Que lorsqu'on nous accuse, et que notre innocence,
Quoique vraie en effet, est fausse en apparence,
Il vaut autant mourir, que de toujours nier

Un crime qu'on ne peut d'ailleurs justifier.

Elle s'en va.

D. CARLOS.

Bons dieux ! si c'était moi qui fusse le coupable;
Si mes yeux, pour le vrai, prenaient le vraisemblable;
S'il est vrai que toujours j'ai régné dans son cœur;
Mais aussi s'il est vrai qu'elle n'a plus d'honneur;
Si lorsqu'entre deux maux dont l'un se peut élire,
C'est toujours le plus sûr que d'éviter le pire,
Achevons son hymen, et sans plus hésiter,
Pour lui rendre l'honneur, laissons-nous tout ôter.
Mais quand j'aurai perdu toute mon espérance,
Me réponds-tu, mon cœur, de ton indifférence?
Et la pourras-tu voir dans les bras d'un rival,
Au milieu des plaisirs, se riant de mon mal?
Es-tu bien assuré qu'une jalouse rage
Ne tourne ses efforts contre mon propre ouvrage,
Et que me repentant d'être amant généreux,
Je ne trouble la paix de ces amants heureux?
Mais fuis des passions dont tu n'es pas le maître;
Sois généreux, mon cœur, on ne saurait trop l'être;
Rentrons dans cette chambre, allons-y sans témoins,
Abandonner notre âme à ses tragiques soins.
Attendons-y l'effet que pourra nous produire
Un hymen qu'autrefois j'aurais voulu détruire.
Et quoique cet hymen nous satisfasse ou non,
Empêchons notre bras de noircir notre nom.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

LÉONORE.

Aveugle déité! sujette au changement,
Qui fais tout sans raison, sans choix et sans mesure,
Et qui rends malheureux le plus fidèle amant,
Aussitôt que le plus parjure :
Si l'injuste Carlos doute de mon amour;
S'il me reprend son cœur pour le donner à Flore;
Si je trouve en tous lieux don Sanche que j'abhorre,

Quel mal, cruel destin! me peux-tu faire encore,
Si tu ne te résous à me priver du jour?

Si tu ne me fais pas cette grâce funeste,
Pour sortir de tes mains et de celles d'amour,
Je me sens des forces de reste.
Accoutumé peut-être à me voir tant souffrir,
Tu crains qu'après ma mort, enfin, je ne repose;
Mais pour finir ma vie, il suffit que je l'ose,
Et ta rigueur en vain à ce dessein s'oppose,
Si la seule douleur nous peut faire mourir.

Faisons agir la nôtre, et lui laissons tout faire:
Peut-être qu'à l'ingrat qui ne me peut souffrir,
Mon trépas au moins pourra plaire.
Finissons tout d'un temps ma vie et mon malheur,
Sous les lois de l'amour, qui toujours malheureuse,
Endure sans espoir une peine amoureuse,
Doit s'en tirer soi-même, et suivre courageuse
Les funestes desseins qu'inspire la douleur.

En l'état où je suis, ils sont aisés à suivre;
Qui redoute la mort, mérite son malheur,
Quand c'est l'augmenter que de vivre.
Je mourrai, cher Carlos; mais pourrais-je espérer,
Quand des pâles esprits j'augmenterai le nombre,
De sortir quelquefois de ma demeure sombre,
D'errer autour de toi, te faire voir mon ombre?
Hélas! si la voyant, tu pouvais soupirer!

Que ne devrais-je point à ton âme attendrie?
Que pourrais-je en vivant davantage espérer,
Quand tu m'aurais toujours chérie?
Mais ne nous flattons plus d'inutiles désirs.
Quand nos corps ne sont plus qu'un amas de poussière,
Ils ne reprennent plus leur figure première;
Et l'on perd à la fois, en perdant la lumière,
Et l'usage des maux et celui des plaisirs.

Mais, je le vois, l'auteur des peines que j'endure;

D. Sanche et Cardille entrent.

Éloignons un objet de si mauvais augure.

Elle sort.

SCÈNE II

D. SANCHE, CARDILLE.

D. SANCHE.

Elle s'enfuit ainsi, parce qu'elle m'a vu.

CARDILLE.

Grand signe des attraits dont vous êtes pourvu.

D. SANCHE.

Sa haine, ou son amour, ne me tourmentent guère.
Je n'en dis pas ainsi, quand Flore est en colère :
Pour te dire le vrai, j'ai peur de son abord.
Mais me demande-t-elle ?

CARDILLE.

Oui, seigneur, et bien fort.

D. SANCHE.

Marine te l'a dit ?

CARDILLE.

Elle-même, ou je meure.

D. SANCHE.

Que je vinsse voir Flore ?

CARDILLE.

Oui, Flore, et tout à l'heure.

D. SANCHE.

Sans redouter son frère ?

CARDILLE.

Oui, sans le redouter.

D. SANCHE.

Ah, tais-toi !

CARDILLE.

Je me tais.

D. SANCHE, à part.

Qui l'y peut inciter ?

CARDILLE.

Je ne sais.

D. SANCHE.

Tais-toi, dis-je, il n'est pas temps de rire.

CARDILLE.

Pleurons donc.

D. SANCHE.

Tais-toi donc, te le faut-il tant dire ?

A part.

Mais me faire passer dans son appartement,
Dans celui de son frère !

CARDILLE.

Elle est sans jugement;
C'est une...

D. SANCHE.

Oses-tu bien m'en parler de la sorte?
Est-ce colère, amour, vengeance?

CARDILLE.

Et que m'importe?

D. SANCHE.

Mais elle vient à moi.

SCÈNE III

FLORE, DON SANCHE, DON CARLOS.

FLORE.

Vous êtes étonné
Du lieu du rendez-vous que je vous ai donné;
Et choisir pour vous voir la chambre de mon frère,
C'est vous donner soupçon de quelque grand mystère :
Vous y voir sans témoins, vous trouble également;
Mais j'attends compagnie en mon appartement,
Où vous ne devez pas être vu de personne.

D. SANCHE.

Vous ne vous trompez point, ce procédé m'étonne :
Enfin je suis venu sur votre bonne foi.

FLORE.

Vous y pouviez venir, quoique mal avec moi,
Alors que vous aimiez, ou feigniez d'aimer Flore,
Et que dans son esprit vous étiez bien encore,
Son abord quelquefois vous fut à redouter;
Mais vous ne devez plus vous en inquiéter.
Quand on cesse d'aimer, on en est plus civile;
Au défaut de l'amour, je veux vous être utile,
Et par quelque bienfait je veux me retenir
Quelque petite place en votre souvenir.
La belle Léonore, une adorable fille,
Des meilleures maisons de toute la Castille,
Est aujourd'hui sans bien, sans honneur, sans époux,
Sans pays, sans parents; et tout cela pour vous.
Vous devez l'épouser.

D. SANCHE.

Moi, l'épouser, madame?
Ah! ce n'est pas de vous que je veux une femme;
Je n'en aurai jamais, ou bien vous la serez.

FLORE.

Quant à vous épouser, vous m'en dispenserez.

D. CARLOS, à part, entr'ouvrant la porte où il est caché.

Flore aimait mon rival, et j'allais aimer Flore !
Mais je veux écouter ce qu'ils diront encore.

FLORE.

Don Sanche, vous rêvez, et paraissez confus.

D. SANCHE.

Il est vrai, je le suis, si jamais je le fus;
Me mander, et par là flatter mon espérance;
Me dire qu'on me hait, contre toute apparence;
Me parler d'un hymen sous ombre de bonté,
Mais d'un hymen honteux, autant que détesté,
Et m'ôter tout d'un temps l'espérance donnée
De vivre avecque vous sous un saint hyménée,
Qui ne ressentirait les divers mouvements
Qu'excitent les dédains dans le cœur des amants ?
Qui ne s'affligerait de vous voir si changée,
Vous par tant de serments à m'aimer engagée ?
Qui ne serait rêveur, qui ne serait confus,
Ou qui ne serait pas quelque chose de plus ?

FLORE.

Vous tairez-vous, don Sanche, et voulez-vous m'entendre ?

D. SANCHE.

Tenez donc des discours que je puisse comprendre.

FLORE.

Il faut vous contenter, don Sanche. Vous pensez
Que je ne songe plus à vos crimes passés :
Vous vous trompez, don Sanche; une fois offensée,
La mémoire à jamais en reste à ma pensée.
Léonore vous aime, et vous l'aimiez aussi;
Elle a tout fait pour vous, et son père est ici.
Songez combien de sang vous perdîtes pour elle,
Les tourments endurés dans les fers de la belle :
Faites servir, don Sanche, à votre utilité,
Et la perte du sang, et de la liberté.
A moins que d'épouser cette charmante fille,
Craignez l'inimitié de plus d'une famille;
Mille fiers ennemis vous suivront en tous lieux,
Et vous êtes perdu : puis-je m'expliquer mieux ?

D. SANCHE.

Trop bien pour mon repos, belle et cruelle Flore :
Trop bien pour me laisser quelque espérance encore.
Je pourrais, comme amant, vous déguiser mon cœur;
Mais je veux vous répondre en cavalier d'honneur.

J'aimai donc Léonore, et mon âme inconstante
Se prit aux doux attraits de sa beauté naissante :
Je tâchai de gagner son inclination,
Et me trouvai l'objet de son aversion.
La résistance pique, et la croyant cruelle
Par la seule raison de ce qu'elle était belle,
Et cette raison-là me la faisant aimer,
Son sévère dédain ne fit que m'enflammer.
Enfin je découvris que cette beauté fière
Pour un autre que moi ne se ménageait guère,
Qu'un bienheureux rival qu'elle favorisait,
Etait riche des biens qu'elle me refusait;
Et qu'à ce cavalier elle s'était donnée,
Sous l'incertaine foi d'un futur hyménée.
Je la surpris enfin avec son cher amant...

FLORE.

Je sais de vos amours le triste événement;
Mais, ingrat! puisqu'il faut qu'on vous le dise encore,
Sous ombre de me voir, vous vîtes Léonore,
Vous l'avez dit vous-même.

D. SANCHE.

Il est vrai, je le dis,
Pour cacher notre amour au fâcheux don Louis :
Il a pu voir l'horreur que me fit sa présence,
Outre que j'ignorais qu'elle fût à Valence.
Mais devez-vous m'offrir un semblable parti?
L'honneur avec la honte est-il bien assorti?
Et quand j'y trouverais un notable avantage,
Prendrais-je pour ma femme une fille peu sage,
Qui suit depuis Madrid un amant jusqu'ici,
Et peut-être un amant qui n'en veut plus aussi?

D. CARLOS, d'où il est caché.

J'ai donc cru faussement Léonore coupable?
Hélas! que je le suis, et qu'elle est adorable!

FLORE.

Enfin il faut finir, qu'avez-vous résolu?

D. SANCHE.

Quand vous l'ordonneriez d'un pouvoir absolu,
Vous, seule déité qu'ici-bas je respecte,
De n'épouser jamais une femme suspecte.

FLORE.

Que d'étranges malheurs vous êtes menacé!

D. SANCHE.

Si vous ne m'aimez plus, le plus grand est passé.

FLORE.

Ne suivez plus un bien qui ne se peut atteindre,
Songez aux ennemis que vous avez à craindre.

D. SANCHE.

Et qui sont-ils, grand Dieu! ces mortels ennemis?

FLORE.

Elle, moi, don Carlos, don Pèdre, don Louis.

D. SANCHE.

De tous ces ennemis si grands, si redoutables,
Qui peuvent me jeter dans des maux effroyables,
Je méprise la haine, et ne crains rien que vous :
Soyez seule pour moi, je suffis contre eux tous.

SCÈNE IV

CARDILLE, DON SANCHE, FLORE.

CARDILLE.

Ce frère ingénieux à surprendre le monde,
En qui de l'univers toute la bile abonde,
Vient avec don Pédro, qui lui sert de recors;
C'est à vous à songer au salut de nos corps.

FLORE.

Le péril n'est pas grand du côté de mon frère;
Mais je ne réponds pas de la fureur d'un père.

D. SANCHE.

Il me trouve toujours, don Louis.

CARDILLE.

Ah! pour lui,
C'est le plus ponctuel des frères d'aujourd'hui :
Et de plus, cachez-vous mille fois, que je meure,
S'il ne va vous trouver mille fois en une heure.

FLORE.

Par bonheur, cette chambre est ouverte; entrez-y,
Et sans perdre de temps. Mais qui la ferme ainsi?

On ferme la porte à D. Sanche, comme il est prêt d'entrer.

D. SANCHE.

Un homme que j'ai vu : vous le saviez, madame,
Et je vois bien pourquoi vous m'offrez une femme :
Je vois d'où sont venus vos charitables soins,
Et pourquoi vous vouliez me parler sans témoins.

FLORE.

Que dites-vous, don Sanche?

D. SANCHE.

O fille trop légère!

Fausse en votre douceur, fausse en votre colère!
Pour autoriser donc votre infidélité,
Vous vouliez m'inspirer la même lâcheté?
C'est donc pour un dessein de si grande importance,
Que vous me combattiez avec tant d'éloquence?
Mais m'ayant tant aimé, me deviez-vous haïr?
Ou pour m'avoir haï, m'avez-vous dû trahir?

FLORE.

M'osez-vous condamner avant que de m'entendre?

D. SANCHE.

Convaincue, osez-vous encore vous défendre?
Il faut lui répéter les discours spécieux
Dont elle m'appuyait ses conseils odieux:
Ne suivez plus un bien qui ne se peut atteindre;
Songez aux ennemis que vous avez à craindre.
Il est vrai que jamais une infidélité
N'appuya ses raisons sur plus de vérité.
Vous m'êtes à la fois ce bien inaccessible,
Et de mes ennemis l'ennemi plus terrible:
Et comme un ennemi que l'on veut prévenir,
Pour me tuer, sans doute, on m'aura fait venir.
Mais avant que ma mort vide notre querelle,
Je jugerai du choix de votre âme infidèle:
Je verrai ce galant.

FLORE.

Si je sais quel il est,
Si vous pouvez prouver que j'y prenne intérêt...

D. SANCHE.

Puisque vous ignorez quel homme ce peut être,
J'espère en peu de temps vous le faire connaître.

SCÈNE V

LÉONORE, DON SANCHE, FLORE.

LÉONORE.

Quels cris ai-je entendus? horreur de mes regards!
Te verra-t-on toujours me suivre en toutes parts?
Pour la troisième fois me viens-tu nuire encore?

D. SANCHE.

Autre ennemi cruel, qui se vient joindre à Flore!
Mais, ingrate! assemblez tous ces fiers ennemis,
Don Pèdre, Léonor, don Carlos, don Louis,
Quand toute leur valeur par vos pleurs animée,
M'empêcherait d'ouvrir cette porte fermée,

Malgré ces ennemis contre moi conjurés,
Je verrai cet amant que vous me préférez.

FLORE.

Don Sanche, regardez ce que vous allez faire.

D. SANCHE.

Il n'est plus question de plaire ou de déplaire,
D'être dans le respect, d'être dans son devoir :
Qu'a-t-on à ménager, quand on n'a plus d'espoir ?

FLORE.

Je n'oublierai jamais vos paroles hardies.

D. SANCHE.

Je n'oublierai jamais vos noires perfidies.

FLORE.

Hé bien ! il faut le voir, et je l'ai résolu,
Celui que vous avez ou croyez avoir vu :
Mais pour votre malheur, si je suis innocente,
Ni les soumissions d'une âme repentante,
Ni tout ce qui fait croire une immuable foi,
Ne vous pourrait jamais remettre avecque moi.
Vous vous repentirez de m'avoir soupçonnée.

D. SANCHE.

Je me rendrais plutôt au honteux hyménée,
Qui jusques à ma mort me serait reproché,
Qu'à ne connaître pas cet amant mal caché.

FLORE.

Pourquoi donc, insolent ! n'enfoncez-vous la porte ?

LÉONORE.

Hélas ! c'est don Carlos.

FLORE.

Qui que ce soit, qu'il sorte.

D. SANCHE.

Se fera-t-il forcer, cet homme sans valeur,

Il veut rompre la porte.

Qui s'entend défier, et se cache en voleur ?

SCÈNE VI

DON CARLOS, DON SANCHE.

D. CARLOS.

Je ne me cache plus.

D. SANCHE.

Ah ! c'est donc toi ?

D. CARLOS.

Moi-même.

D. SANCHE.

Toujours rival, toujours aimant tout ce que j'aime ?

D. CARLOS.

Toujours prêt à finir ta vie et tes amours.

D. SANCHE.

Otons donc cet obstacle au bonheur de nos jours,
Défends-toi, don Carlos.

SCÈNE VII

DON PÈDRE, DON LOUIS, DON CARLOS, DON SANCHE, LÉONORE, CARDILLE, MARINE.

D. PÈDRE.

Qu'aperçois-je ? qu'entends-je ?
Et le ciel permet-il enfin que je me venge ?
Eh ! vois-je pas don Sanche, et n'a-t-il pas nommé
Don Carlos ?

D. LOUIS, à part.

Eh, bon Dieu ! que n'est-il enfermé ?

D. PÈDRE.

Parle, es-tu don Carlos, l'objet de ma colère !

D. CARLOS.

Oui, je suis don Carlos, prêt à te satisfaire,
Si tu veux m'écouter.

D. PÈDRE.

Ah ! Je n'écoute pas
Des satisfactions que j'attends de mon bras.
Don Sanche, don Carlos, venez, cruels ! ensemble ;
Que le commun péril contre moi vous assemble :
Puisqu'un crime commun qui blesse mon honneur,
Mérite également d'éprouver ma fureur.

D. LOUIS.

Don Pèdre, suspendez votre colère encore,
Vous serez satisfait. Don Sanche, as-tu vu Flore ?

D. SANCHE.

Et trop vue !

D. LOUIS.

Et dis-moi, t'a-t-elle proposé
Le moyen le plus sûr, comme le plus aisé,
De contenter don Pèdre, et d'apaiser ta flamme ?

D. SANCHE.

Dis plutôt le moyen de me rendre un infâme.
C'est bien moi qui prendrai les restes d'un rival !
Léonore ou la mort m'est un malheur égal.

D. LOUIS.

Don Pèdre, vengeons donc notre offense commune.

D. CARLOS, se mettant au côté de don Sanche.

Arrête, don Louis, j'ai part en sa fortune.

D. LOUIS.

Vous prenez son parti ?

D. CARLOS.

Je le prends, et le doi.

D. PÈDRE.

Nous sommes deux à deux.

D. CARLOS.

Don Pèdre, écoute-moi.
Quand indigne du nom des auteurs de mon être,
Par cent noirs attentats d'un scélérat, d'un traître,
J'aurais noirci ma vie, et ton honneur blessé,
Si contre mon dessein je t'avais offensé,
Si mon intention n'était pas criminelle,
La tienne passerait pour injuste et cruelle;
Et quand on te verrait à ma perte animé,
Je serais plaint peut-être, et tu serais blâmé;
La seule intention augmente ou diminue
L'action la plus noire, ou la plus ingénue :
Suspens donc ta colère, et d'un esprit plus sain,
Vois si de t'offenser j'eus jamais le dessein.
Je vis ta Léonore, et cette fille aimable,
En beauté sans pareille, en esprit adorable,
Dès le même moment, du moins le même jour,
Que je brûlai pour elle, eut pour moi de l'amour.
Quand entre deux amants l'amour est partagée,
Elle n'est pas longtemps sans être soulagée.
Mais ce n'est pas assez dans l'empire amoureux,
D'aimer et d'être aimé, pour être bien heureux.
On voit de mille amants les espérances vaines ;
Flatter jusqu'à la mort leurs mutuelles peines ;
Et l'on voit mille amants, se croyant près du port,
Y trouver la tempête, et maudire leur sort.
Dans le temps que ta fille en son amour fidèle
Me croyait plus donner des marques de son zèle,
Mes yeux furent trompés d'une jalouse erreur;
Autant que je l'aimais, elle me fit horreur.
Mais pour ne l'aimer plus, pour la croire infidèle,
Je ne m'offris pas moins à tout faire pour elle :
Je la mis à couvert de ton juste courroux,
Et je voulais aussi lui trouver un époux :
Ainsi tu m'eusses dû l'honneur de Léonore.

Vois par là si ta haine est légitime encore,
Et songe que mon sang peut sur toi rejaillir :
L'amour peut m'excuser, comme il m'a fait faillir.
Calme donc les transports d'une juste colère :
Prends pitié de ta fille, et lui rends un bon père.

D. PÈDRE.

Puisqu'elle est sans honneur, elle ne m'est plus rien.

D. CARLOS.

Si je suis son époux, mon honneur est le sien.

D. PÈDRE.

Vous me rendez l'honneur, le repos et la joie.

D. LOUIS.

Mais de tous vos soupçons, que voulez-vous qu'on croie ?

D. CARLOS.

Que j'aime Léonore, et que de mon erreur
Son innocence enfin triomphe dans mon cœur.

LÉONORE.

Il est donc vrai, Carlos, qu'enfin ma patience
Bannit de ton esprit l'injuste défiance ?
Tu ne doutes donc plus que je ne t'aie aimé
Tout ce que peut aimer un cœur bien enflammé :
Tu m'aimes maintenant, à cause que je t'aime :
Est-il quelqu'autre amant qui ne m'aimât de même ?
Alors que ton esprit cessant de m'estimer,
Ta raison t'ordonna de ne me plus aimer,
N'était-ce pas assez pour châtier mon crime,
Que n'avoir plus pour moi ni d'amour ni d'estime ?
Mais, Carlos, tu joignis l'outrage au châtiment,
Et tu fus inhumain dans ton ressentiment.
Le moins heureux captif dans les plus rudes chaînes,
Souffre moins qu'en tes fers je n'ai souffert de peines.
Tu m'as vue à tes pieds mille fois fondre en pleurs :
Je t'ai vu d'un œil sec regarder mes douleurs :
Mais tout cela n'était que de légers supplices,
Tu m'affligeas aussi par d'importuns services.
Oui, ta fière rigueur en son plus grand excès,
Ne m'affligea pas tant que firent tes bienfaits.
Cependant cette fille ingrate et criminelle,
N'était que malheureuse, et fut toujours fidèle ;
Et celui qu'elle aima d'un amour éternel,
La condamna toujours, et fut seul criminel.
Nos sens sont trop enclins à croire l'imposture,
Pour n'avoir plus à craindre une telle aventure :
Tu crois trop tôt le mal sans l'avoir avéré,
Pour vivre avecque toi dans un calme assuré.

Mais quoi qu'avecque toi j'aie beaucoup à craindre,
Je ne te puis haïr, moins encore le feindre ;
Vainement ma raison m'exhorte à t'oublier,
Mon cœur n'y consent pas, je ne puis le nier.

D. CARLOS.

Ah ! que vous vous vengez d'une façon cruelle !
Qu'on se venge aisément alors que l'on est belle,
Et que votre bonté me donne de remords,
Me cause de tourments, pires que mille morts !

D. PÈDRE.

Il n'est plus question de plaintes amoureuses,
Mais bien de donner ordre à vos noces heureuses,
De rendre grâce au ciel, qui finit vos malheurs,
Et qui fait succéder l'alégresse aux douleurs.

D. LOUIS.

Il ne plaît pas au ciel que j'en dise de même ;
Mais je veux que don Sanche...

D. CARLOS.

A votre sœur qu'il aime,
Donne sans différer la conjugale foi,
Et que ce couple imite, et Léonore, et moi.
Approuvez donc l'hymen de don Sanche et de Flore.

D. LOUIS.

J'approuve, et je souhaite un parti qui l'honore.

D. CARLOS.

Don Sanche, approchez-vous du seigneur don Louis :
Devenez tout d'un temps frères et bons amis ;
Combattons à l'envi d'amitiés mutuelles,
Et que le souvenir de toutes nos querelles
Nous serve à l'avenir de divertissement,
Et pardonnez, ami, ce que je fis amant.

D. SANCHE.

Vous réparez trop bien les sanglantes blessures...

D. CARLOS.

Eh ! de grâce, oublions ces tristes aventures.

LÉONORE.

Soyez au moins d'accord, vous et votre rival,
Qu'une fausse apparence est un dangereux mal.

CARDILLE, se battant tout seul.

Je pars, et tout d'un temps faisant feinte à la vue,
Je lâche le pied droit et donne une venue.

MARINE.

Et contre qui, grand fou, te sers-tu de ton bras ?

CARDILLE.

Et grand'folle, dis-moi, ne nous battons-nous pas ?

MARINE.

Non, grand fou ; mais, ma foi, l'on te devrait bien battre.

CARDILLE.

Lorsque j'ai dégaîné, je fais le diable à quatre :
Ces rivaux m'ont rendu de si mauvaise humeur,
Qu'il faut absolument que je fasse rumeur,
Si nous n'allons tous deux, conjoints par l'hyménée,
Grossir de ces amants la troupe fortunée.

MARINE.

Ma foi, cher Cardillon, si nous étions conjoints,
Tu maudirais souvent mes ongles et mes poings.

FIN DE LA FAUSSE APPARENCE.

LE

PRINCE CORSAIRE

TRAGI-COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

PERSONNAGES

OROSMANE, prince corsaire, amant de la princesse Elise, et enfin reconnu sous le nom d'Alcandre, pour fils de Nicanor.
ELISE, princesse de Chypre, maîtresse d'Orosmane.
ALCIONE, autre princesse de Chypre, sœur d'Elise, maîtresse d'Amintas.
AMINTAS, fils de Nicanor, frère d'Orosmane, et amant de la princesse Alcione.
NICANOR, père d'Orosmane et d'Amintas, et oncle des princesses.
SÉBASTE, confident d'Orosmane.
ARGANTE, lieutenant du même Orosmane.
CLARICE, confidente des princesses.
CRITON, confident d'Amintas.
LICAS, capitaine des gardes de Nicanor.
GARDES de Nicanor.
CORSAIRES de la flotte d'Orosmane.

La scène est à Paphos, ville de l'île de Chypre, dans le palais.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SÉBASTE, CLARICE.

SÉBASTE.

Vous pleurez un grand roi dont les heureuses armes
Tenaient la Chypre en paix, et l'Asie en alarmes.
Les peuples éloignés, qu'il vous avait soumis,
Las d'être vos sujets, seront vos ennemis.
Le trépas d'un monarque ébranle ses conquêtes,
Et dans l'état plus calme excite des tempêtes;
Le vôtre se divise en partis opposés,
Et doit craindre le sort des États divisés.
Mais du roi qui n'est plus les restes adorables,

Ces astres de la Chypre aux amants redoutables,
Perdant le roi leur père, ont-elles tout perdu?
Leur refuseriez-vous le rang qui leur est dû?
Seriez-vous leurs tyrans, leurs vassaux que vous êtes?
Ou des filles d'un roi seriez-vous des sujettes?

CLARICE.

La Chypre a conservé, constante dans sa foi,
Le respect qu'elle doit aux filles de son roi,
Et de l'une des deux se va faire une reine.

SÉBASTE.

D'Élise...

CLARICE.

Jusqu'ici la chose est incertaine,
Elle aura la couronne épousant Amintas.

SÉBASTE.

Et ne l'épousant point?

CLARICE.

Elle ne l'aura pas.

SÉBASTE.

Et qui peut lui ravir un droit à la couronne,
Que sa vertu mérite, et que le sang lui donne?

CLARICE.

Quand la mort qui confond les rois et leurs sujets,
De Pisandre eut fini la vie et les projets,
On ne publia point sa volonté dernière;
Son frère Nicanor eut la puissance entière,
Et son fils Amintas la partage avec lui;
De l'État l'un et l'autre est la force et l'appui.
Pisandre avant sa mort, en paroles expresses,
Avait réglé le sort de nos belles princesses,
Et cet ordre du roi, caché soigneusement,
Est manifeste à tous d'aujourd'hui seulement :
J'en garde une copie, et je puis vous la lire,
Si vous le souhaitez.

SÉBASTE.

Je n'osais vous le dire.

CLARICE.

« J'ordonne que ma fille Élise
« Règne en Chypre après mon trépas,
« Et je veux aussi qu'elle élise
« Pour époux le prince Amintas.
« Si méprisant ce que j'ordonne,
« Sur un prince étranger elle jette les yeux,
« Je veux que sa sœur Alcione,

« Epousant Amintas, succède à ma couronne ;
« C'est mon dernier vouloir, après celui des dieux. »

Elise ne s'est point sur son choix déclarée,
Encore qu'elle soit de ce prince adorée ;
Et ce fidèle amant de ce choix incertain,
Attendant son heureux ou son mauvais destin,
Ne sait à qui des deux d'Elise ou d'Alcione,
Il devra le bonheur d'une double couronne,
Chypre et la Cilicie où nous donnons des lois ;
Où Pisandre a vaincu le dernier de ses rois ;
Et s'il eût eu du ciel une plus longue vie,
Il eût poussé plus loin sa conquête en Asie.

SÉBASTE.

Des peuples asservis le zèle est toujours feint,
Et naturellement l'on hait ce que l'on craint ;
Comme Cilicien, je sais qu'en cette terre
Pisandre eût eu bientôt à soutenir la guerre.

CLARICE.

Son frère Nicanor, politique et prudent,
Ferme dans ses desseins, ambitieux, ardent,
Chef d'un parti puissant, absolu dans ses villes,
Peut jeter cet État en des guerres civiles,
Si méprisant son fils et les ordres du roi,
Elise disposait du royaume et de soi.
Elle est incessamment de Nicanor pressée,
De découvrir enfin sa secrète pensée,
Et pour la découvrir elle a choisi ce jour :
En peu de mots, voilà l'état de notre cour.

SÉBASTE.

Cet hymen peut avoir sa raison politique.
Elise peut aussi le trouver tyrannique :
Si cet objet forcé de son affection
N'a jamais attiré que son aversion ;
Ou si quelque autre amant règne en son cœur fidèle,
Amintas pourrait-il être heureux avec elle ?
Et quand elle tiendrait son sceptre d'Amintas,
D'un époux qui déplaît les dons ne plaisent pas.
Contrainte en son amour, et contrainte en sa haine,
Amante malheureuse, et malheureuse reine,
D'un choix violenté le souvenir cruel
Lui ferait de son trône un supplice éternel.
Le sceptre et les trésors qu'apporte un hyménée,
N'en fait point ici-bas l'heureuse destinée ;
On n'est pas moins captif pour l'être avec éclat,

Et les raisons d'amour ne le sont point d'État.

CLARICE.

Amintas est bien fait, généreux, plein de gloire,
Son bras s'est signalé par plus d'une victoire,
Il est aimé du peuple, adoré de la cour,
De moindres qualités donneraient de l'amour.
Mais la princesse vient, retirez-vous ; possible,
Vais-je la disposer à vous être visible.

SCÈNE II

ÉLISE, CLARICE.

ÉLISE.

Quel est cet étranger ?

CLARICE.

C'est un Cilicien,
Pour qui je vous demande un secret entretien.

ÉLISE.

Et que peut me vouloir cet étranger, Clarice?

CLARICE.

Vous rendre, à ce qu'il dit, un important service.

ÉLISE.

Qu'il vienne ; mais s'il veut quelque grâce de moi,
Je n'ai plus de pouvoir depuis la mort du roi.
Faites-lui donc savoir qu'Amintas et son père
Sont aujourd'hui les dieux que la Chypre révère.

SCÈNE III

ÉLISE, seule.

Princesse malheureuse, et qu'un indigne sort
Contraint dès sa jeunesse à souhaiter sa mort !
Le ciel ne te fit donc d'une illustre naissance,
Que pour faire aux mortels redouter sa puissance !
Il te ravit un trône à ta naissance acquis,
De tes propres sujets il fait tes ennemis :
Et du choix d'un époux t'ôtant le privilège,
Il te rend vers ton père ingrate et sacrilège.
Mais des ordres d'un père on se peut dispenser,
Quand une foi promise est honteuse à fausser :
On peut me faire choir d'un trône héréditaire,
Mais me rendre inconstante, on ne le saurait faire :
Je t'aimerai toujours, soit que loin de ces lieux,

Ton âme dans le ciel ait place entre les dieux,
Soit qu'entre les mortels où tu vis plein de gloire,
Tu conserves encore Elise en ta mémoire ;
Soit qu'un ingrat oubli la chasse de ton cœur,
Je t'aimerai toujours d'une constante ardeur,
Prince, qui méritais une autre destinée ;
Prince, le seul espoir d'Elise infortunée.

SCÈNE IV

CLARICE, ÉLISE, SÉBASTE.

CLARICE.

Voici cet étranger.

ÉLISE.

Que voulez-vous de moi ?

SÉBASTE.

Orosmane, des mers le redoutable roi,
Qui sur mille vaisseaux portant partout la guerre,
Fait respecter son nom aux maîtres de la terre,
Vous offre sa valeur contre vos ennemis,
Et vingt mille soldats à vos ordres soumis.
Quand vous ordonnerez d'une puissante armée
Vous verrez à l'instant cette ville enfermée;
Vous verrez les tyrans qui vous donnent la loi,
La recevoir de vous et trembler sous mon roi.

ÉLISE.

On a mal informé votre vaillant corsaire,
Et son secours ici ne m'est point nécessaire :
Mais d'où peuvent venir les soins officieux
D'un homme si funeste à la paix de ces lieux,
Plus craint de nos vaisseaux que les plus grands orages,
Qui tient nos ports bloqués, désole nos rivages,
Et qui laissant en paix le reste des humains
Nous choisit pour l'objet de ses faits inhumains?

SÉBASTE.

Orosmane n'est pas tout ce qu'il paraît être,
Et peut-être le temps le fera mieux connaître ;
Mais troublât-il la Chypre encore plus qu'il ne fait,
Il vous distingue fort de ses peuples qu'il hait ;
Il n'est soin ni devoir qu'il ne veuille vous rendre,
Et de fortes raisons que vous allez apprendre,
Dans vos seuls intérêts l'engagent tellement,
Qu'il fait ses ennemis des vôtres seulement.
Un prince incomparable, et dont l'illustre vie

A vos yeux ses vainqueurs fut toujours asservie,
Et qui jusqu'au trépas constant en son amour,
Ne regretta que vous quand il perdit le jour,
Eut longtemps la fortune à ses vœux favorable ;
Mais se fier en elle est bâtir sur le sable :
Ce prince malheureux vit son trône envahi,
Il fut de ses sujets abandonné, trahi,
Et réduit à la fin de quitter une terre
Où tout semblait d'accord à lui faire la guerre ;
Il fonda sur les flots l'espoir de son salut,
N'ayant plus qu'un vaisseau de tant d'autres qu'il eut :
Sa galère en ces mers tombant dans notre armée,
Se vit en un moment des nôtres enfermée :
Mais lui, loin de céder à l'ennemi plus fort,
De nos meilleurs soldats se fit craindre d'abord,
Et fit seul contre nous en sa seule galère,
Ce que le dieu de Thrace en sa place eût pu faire,
Repoussant plusieurs fois de son bord investi,
Les nombreux ennemis de son faible parti.
Orosmane ravi de sa rare vaillance,
Fait cesser le combat, vers le guerrier s'avance :
Lui présente à la fois, et la paix et la main,
Et ne reçoit de lui que fierté, que dédain :
Il offense Orosmane, il l'attaque, il le presse
De tout ce qui lui reste, et de force et d'adresse,
Irrite son courroux par son sang répandu ;
Mais faible par celui qu'il a déjà perdu,
Enfin il tombe aux pieds d'Orosmane invincible,
Et trouva son vainqueur à son malheur sensible.
Il s'appelait Alcandre.

ÉLISE.

Hélas ! il est donc mort,
Alcandre ? mon Alcandre ?

SÉBASTE.

Il a changé de sort.

ÉLISE.

Et le fier Orosmane est meurtrier d'Alcandre ?

SÉBASTE.

Il se croirait heureux, s'il pouvait vous le rendre.

ÉLISE.

Hélas !

SÉBASTE.

Alcandre donc, ce prince malheureux,
Expirant, conjura son vainqueur généreux,
Son vainqueur qu'il voyait près de lui tout en larmes,

Que sa condition ne rendait point suspects.
La pitié de son mal dans son mal m'intéresse :
Je veux savoir le nom de sa fière maîtresse ;
Je le presse en secret de me le découvrir.
Si j'avais, me dit-il, quelque espoir de guérir,
Vous ne sauriez jamais que par la mort d'Alcandre,
La cause de son mal que vous voulez apprendre ;
Le malheureux vous aime..... à ce mot échappé,
Déjà de vos beaux yeux les foudres l'ont frappé :
Il voit d'un fier dédain s'armer votre visage,
Et dans ce fier dédain de sa mort le présage ;
Mais ayant obéi, si vous l'en haïssez,
Daignez connaître au moins ce que vous punissez.
Il est prince, madame, et les rois de sa race
N'ont point mis dans son cœur sa téméraire audace :
Un feu respectueux, une immuable foi,
Font vivre son espoir plus que le nom de roi.
Mais si cet humble aveu de sa flamme insensée,
Paraît un nouveau crime à votre âme offensée,
Un regard menaçant de vos yeux en courroux
Le feront à l'instant expirer devant vous...
Lorsque j'allais punir ce discours téméraire,
Sa qualité de roi suspendit ma colère ;
Je la sentis s'éteindre au lieu de s'allumer :
Peut-on longtemps haïr ce que l'on doit aimer ?
L'union de deux cœurs dans le ciel déjà faite,
Leur inspire à s'aimer une pente secrète ;
Elle prévient leur choix, et tel est son pouvoir,
Que l'on s'aime souvent avant que de se voir.
J'écoutai donc, ma sœur, ce qu'il me voulut dire ;
Il m'apprit que l'amour le mit sous mon empire,
Sur mon simple portrait, sur le bruit de mon nom,
Que vous dirais-je encore ? il obtint son pardon.

ALCIONE.

L'orgueil qu'un sang illustre à nos âmes inspire,
En vain, malgré l'amour, veut garder son empire,
Les soupirs d'un amant agréable à nos yeux
Triomphent tôt ou tard d'un cœur impérieux ;
Et selon qu'un amant est capable de plaire,
Il se rend le destin favorable ou contraire.

ÉLISE.

Ah, ma sœur ! ce n'est pas ce qui nous rend heureux,
La fortune peut tout dans l'empire amoureux ;
Et souvent son caprice a fait des misérables,
Des plus rares beautés, des amants plus aimables.

Que le calme est à craindre aux plus heureux amants !
Que leur sort est sujet à de grands changements !
Le soleil a deux fois enrichi les campagnes,
Et deux fois a fondu la neige des montagnes,
Depuis qu'amour fait voir entre ce prince et moi
Les plus rares effets d'une constante foi.
Hélas ! de quoi nous sert d'avoir été fidèles ?
En avons-nous moins eu de traverses cruelles ?
Un prince que le ciel avait fait si charmant,
Si constant à m'aimer, que j'aimai constamment,
Par un indigne sort, sous une main barbare,
Tombe, et me laisse aux maux que sa mort me prépare.
Ah ! sa perte m'apprend que la fidélité
Est une vertu vaine et sans utilité.
Mais il est temps, ma sœur, d'aller où nous appelle
De nos propres sujets l'assemblée infidèle ;
Allons voir Nicanor, d'un prétexte pieux,
Déguiser les desseins d'un cœur ambitieux :
Et son fils Amintas qu'un même esprit inspire,
Couvrir de son amour son dessein pour l'empire ;
Mais leur ambition, outre l'ordre du roi,
Aura besoin encore et de vous et de moi.
Si vous voulez, ma sœur, être d'intelligence,
Et comme moi contre eux vous armer de constance,
Nous les obligerons ces tyrans odieux,
De recourir au crime, et d'offenser les dieux ;
Et peut-être le ciel qu'irrite le coupable,
D'ennemi qu'il nous est, deviendra favorable.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

NICANOR, ÉLISE, ALCIONE, AMINTAS.

NICANOR.

Madame, je veux bien ici vous répéter
Ce que dans le conseil je viens de protester,
Que mon fils Amintas vous aime et vous adore,
Et qu'il mourra plutôt du feu qui le dévore,
Que de se prévaloir des volontés du roi,

Pour un bien qu'il n'attend que de sa seule foi.

ÉLISE.

Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète,
J'ai du ressentiment de sa flamme discrète,
Et c'est de tout mon cœur que je voudrais aimer
Celui dont la vertu ne peut trop s'estimer;
Mais j'atteste les dieux que je ne le puis faire,
Et s'il n'est point aimé, que c'est sans me déplaire.

NICANOR.

Cependant Orosmane à la côte paraît,
Vous savez ce qu'il peut, hasardeux comme il est:
Et contre un ennemi que la Chypre appréhende,
Que nous avons besoin d'un roi qui la défende;
Et vous savez aussi que Pisandre en mourant...

ÉLISE.

Je sais tout, et de plus, qu'il est indifférent
De laquelle des sœurs, d'Elise ou d'Alcione,
Votre fils Amintas reçoive la couronne;
Ma sœur peut, comme moi, couronner Amintas.

NICANOR.

Mais il n'aime que vous.

ÉLISE.

Mais je ne l'aime pas.

NICANOR.

Amintas ne veut point de sceptre sans Élise.

ALCIONE.

Je veux encore moins d'Amintas qu'on méprise.

ÉLISE, se tournant vers Alcione.

Ah! je l'ai refusé, mais sans le mépriser.

ALCIONE.

Et sans mépris aussi je le puis refuser;
Je le sépare assez des hommes du vulgaire,
Je trouve assez en lui ce qui me pourrait plaire,
J'estime sa vertu, j'admire sa valeur:
Mais à votre refus il m'offrirait son cœur!
Et quoique son amour puisse être son excuse,
Je ne puis accepter ce qu'un autre refuse.

NICANOR.

Vous pourrez entre vous terminer ces débats,
Mais mon fils doit régner.

ÉLISE.

Et ne règne-t-il pas,
Puisque vous dont il tient la vie et la lumière,
Avez sur cet État une puissance entière?
Du moins tout sans réserve y dépendrait de vous,

Si vous pouviez aussi vous marier sans nous :
Mais à l'ordre du roi qui du sceptre dispose,
De grâce, examinons s'il manque quelque chose :
L'intention du roi (vous en serez d'accord)
Est que l'une de nous soit reine après sa mort ;
Et s'il veut qu'Amintas ait part en la couronne,
C'est comme époux d'Elise, ou celui d'Alcione.
Mais de l'aimer jamais mon cœur est éloigné ;
Il dédaigne ma sœur, il en est dédaigné :
Perdrons-nous elle et moi pour cette antipathie,
Chypre, que nos aïeux nous ont assujettie ?
Et pourra-t-il régner votre fils Amintas,
Puisque ma sœur ni moi ne l'épouserons pas ?

NICANOR.

Mon fils peut succéder à Pisandre, mon frère.

ÉLISE.

Ce frère fut son roi, mais ce roi fut mon père.

AMINTAS.

Puis-je parler, seigneur?

NICANOR.

Oui, parle, mais en roi.

AMINTAS.

A ces divines sœurs qui peuvent tout sur moi,
Comment puis-je parler qu'en esclave fidèle,
Dont le moindre murmure en ferait un rebelle ?
Conserver son respect heureux ou malheureux,
C'est comme doit agir un amant généreux.
J'aime Elise, et mon âme à ses fers asservie,
N'en sortira jamais qu'en sortant de la vie ;
Et toute autre beauté par des sceptres offerts,
La tenterait en vain de sortir de ses fers.
Pourrais-je donc, seigneur, épousant Alcione,
A sa sœur que j'adore ôter une couronne ?
Quand vous l'ordonneriez, vous devrais-je obéir?
Tout d'un temps, puis-je aimer Elise et la trahir ?
Ah ! que l'ambition ne nous fasse rien faire
Dont nous puissions rougir, qui puisse lui déplaire ;
N'exigez rien d'un fils qu'il doive refuser,
Et dont un père un jour le puisse mépriser.

NICANOR.

Et de ton père aussi ne trompe pas l'attente.
Mais quel homme inconnu sans ordre se présente ?

SCÈNE II

SÉBASTE, ÉLISE, NICANOR, ALCIONE, AMINTAS.

SÉBASTE, parlant à Amintas.

Je vous cherchais, seigneur : en ces mots vous verrez,
Ce que veut Orosmane, et vous lui répondrez.

NICANOR.

Et que peuvent avoir mon fils et ce corsaire
A démêler ensemble ?

SÉBASTE.

Une importante affaire.

ÉLISE.

Amintas me regarde, et rougit, et pâlit.

ALCIONE.

Quelque chose le trouble en ce billet qu'il lit.

AMINTAS.

Ce billet est pour vous, plus que pour moi, madame ;
Que de troubles divers s'élèvent dans mon âme !

ÉLISE, après avoir lu.

Vous me gardiez encore un si cruel malheur,
Grands dieux ! et vous souffrez qu'un pirate, un voleur,
Noirci déjà d'un crime à mon repos funeste,
Attaque mon honneur, le seul bien qui me reste !
Amintas, vous pourriez douter de ma vertu,
Si je ne publiais ce que vous avez tu ?

« En vain, prince Amintas, tu brûles pour Élise,
« Et tu veux devenir son époux et son roi :
« Elle a depuis longtemps disposé de sa foi ;
« Depuis longtemps elle est éprise
« D'un prince digne d'elle, et plus heureux que toi. »

****

Un prince qui n'est plus, il est vrai, m'a servie,
Il m'aimait, je l'aimais, et s'il était en vie,
Je l'aimerais encore ; il serait mon époux,
Et je n'aurais jamais que des dédains pour vous.
La douleur de sa mort m'avait déterminée
A ne vivre jamais sous les lois d'hyménée.
Je change de dessein : mais je me mets à prix ;
D'Orosmane sans vie, ou d'Orosmane pris,
La tête criminelle à ma fureur promise,
Vous laisse encor l'espoir d'un royaume et d'Élise ;
Un tel présent vous fait son époux et son roi.

Songez-y, prince, ou bien ne songez plus à moi.

AMINTAS.

Ne songer plus à vous? ah! que plutôt ma vie,
Dans les fers du pirate à jamais asservie,
Assure son salut, achève mon malheur,
Et que désespéré je meure de douleur!
Si le ciel qui vous fit si charmante et si belle,
Mais aussi qui vous fit si fière et si cruelle,
Accordait à mes vœux l'honneur de vous venger,
Quand bien votre fierté constante à m'outrager
Par d'injustes rigueurs troublerait ma victoire,
Tout ce qui vient de vous fait ma joie et ma gloire :
Je chéris tout en vous jusqu'à votre fierté;
Je ne me plaindrais point d'être si maltraité;
Et quand vous fausseriez la parole promise,
Je me plaindrais du ciel sans me plaindre d'Élise.

ÉLISE.

Non, non, prince, espérez, puisque je le permets,
Vengez-moi, je tiendrai tout ce que je promets.
Ce n'est pas, je l'avoue, une basse entreprise,
Que de vaincre Orosmane, et faire aimer Élise.
Vous allez attaquer un prodige en valeur,
Heureux dans les combats, et trop pour mon malheur;
Mais quoique la victoire en soit presque impossible,
Le désir d'être aimé rend un cœur invincible.
Servez-vous donc du temps, tandis qu'il est pour vous,
Et que vous n'avez point encore de jaloux;
Car quand seul vous seriez capable de me plaire,
Je ne me donnerai qu'au vainqueur du corsaire.
Je vous l'ai déjà dit, sa prise ou son trépas
Laissent tout espérer au vaillant Amintas.
Allez donc, allez vaincre; et cependant mes larmes
Vont demander aux dieux le bonheur de vos armes.

Elle sort.

AMINTAS.

Avec votre secours qui peut me résister?
A quel hardi dessein ne me puis-je porter?
Vous verrez abattu l'orgueil qui vous outrage,
Et vous me plaindrez mort, ou louerez mon courage.

SÉBASTE.

Avant d'avoir vaincu vous triomphez, seigneur.
Je pardonne la fougue à votre jeune ardeur :
Mais si l'excès bouillant d'une ardeur non commune,
Et le prix qu'un combat offre à votre fortune,
Enflamment tellement votre cœur amoureux,

Qu'il ne peut différer ce combat dangereux,
Celui qu'on traite ici de voleur, de corsaire,
Et qui se rend pourtant plus d'un roi tributaire,
Ne sera pas longtemps d'Amintas attendu :
Seul dans une chaloupe à vos bords descendu,
Il viendra contenter le désir qui vous presse,
Et vous pourrez ainsi contenter la princesse.
Donnez votre parole, et fiez-vous en moi,
Que vous pourrez bientôt vous battre avec mon roi.

NICANOR.

Quoi! la Chypre verrait une telle aventure!
J'offenserais ainsi l'honneur et la nature!
J'exposerais un fils si vaillant et si cher
Au hasard d'un combat qu'on peut lui reprocher,
D'un combat dont la fin serait toujours honteuse,
Quand même sa valeur pourrait la rendre heureuse!
Dans mille occasions que le temps peut donner,
Pour obtenir Elise, et pour te couronner,
Tu trouveras assez de quoi te satisfaire,
Sans aller te commettre avecque ce corsaire.

AMINTAS.

Dira-t-on que vous seul ne m'ayez pas permis
De vaincre le plus grand de tous vos ennemis,
De mériter la Chypre à ma valeur promise ;
Et bien plus que la Chypre, une divine Elise,
Sans qui je ne puis vivre, et sans qui mon trépas,
Que vous redoutez tant, dépendra de mon bras?
Car enfin, la perdant, je n'écouterai guère
Ni les sages conseils, ni les ordres d'un père ;
Et quand vous m'opposez ces ordres rigoureux,
Vous vous rendez, seigneur, pour moi plus dangereux
Que ne sera jamais la valeur du pirate,
Qu'Elise et mon honneur veulent que je combatte.

NICANOR.

Va donc, suis ton destin, je ne te retiens plus.

Il sort.

SÉBASTE.

Vous perdez bien du temps en discours superflus.

AMINTAS.

Allons donc au combat sans tarder davantage.

SÉBASTE.

Allons, prince, un vaisseau m'attend près du rivage,
Orosmane à la rade en peu de temps saura
Ce que vous lui voulez, et vous satisfera.

ALCIONE.

Amintas ! ô mon cœur, que me faites-vous faire?
Vous vous exposez donc à la foi d'un corsaire?
Un prince comme vous devrait se ménager.

AMINTAS.

Élise est offensée, et je veux la venger :
Qui n'en est pas aimé, n'est pas digne de vivre.
Il faut qu'un prompt trépas de mes soins la délivre,
Ou qu'un combat heureux change son cœur ingrat :
Et ce bonheur vaut bien qu'on hasarde un combat.

Il sort.

SCÈNE III

ALCIONE, CLARICE.

ALCIONE.

Hélas ! ce n'est pas là ce que je voulais dire
A l'innocent auteur de mon cruel martyre :
Je lui voulais ouvrir les secrets de mon cœur,
Lui dire qu'il y règne en aimable vainqueur ;
Lui révéler les maux qu'il ignore et qu'il cause :
Clarice, l'as-tu vu? j'ai fait tout autre chose.
Ainsi le criminel de son remords pressé,
Se coupe, et ne dit rien de ce qu'il a pensé ;
Ainsi ce cher vainqueur de mon âme soumise,
Dont ma faible raison les armes favorise,
Ne sait point sa conquête, et ne la saura point,
Tant un destin cruel à mon amour est joint ;
Et quand bien il saurait qu'il cause ma souffrance,
M'en devrais-je flatter de la moindre espérance?
Ce prince aime ma sœur, il ne peut donc m'aimer,
Et quand il changerait, le pourrais-je estimer?
Pensant gagner mon cœur, il perdrait mon estime,
Et son amour pour moi me paraîtrait un crime.
Cependant il se jette en un mortel danger ;
Ai-je à m'en réjouir ? ai-je à m'en affliger ?
Si ce prince est vaincu, ce prince perd sa gloire,
Et je dois faire ainsi des vœux pour sa victoire ;
Mais sa victoire aussi lui donnera ma sœur,
Et je dois craindre ainsi de le revoir vainqueur.
L'un et l'autre succès, favorable ou contraire,
S'oppose également à tout ce que j'espère ;
Ou plutôt je crains tout, et je n'espère rien :
Est-il un désespoir plus juste que le mien?

LICAS.

Il n'a point parlé de sa victoire.
Le prince est modéré.

NICANOR.

Le prince est donc vaincu ?
Et s'il l'est avec honte, il n'a que trop vécu.

LICAS.

Le corsaire, seigneur, a surpris Amatonte.

NICANOR.

O dieux ! ajoutez-vous cette perte à ma honte ?
Et si votre secours me veut abandonner,
Quel remède assez prompt y pourrai-je donner ?
Mais sait-on le détail d'une telle aventure ?

LICAS.

Ce que j'ai pu tirer d'un peuple qui murmure,
Et vous savez, seigneur, ce qu'on en peut tirer,
C'est ce qu'en peu de mots je vais vous déclarer.
Les troupes d'Orosmane en terre descendues,
Se sont en divers corps dans l'île répandues ;
L'un a pris Amatonte ; et le plus fort de tous,
Que les autres suivront, marche et vient droit à nous.

NICANOR.

C'est assez.

SCÈNE III

NICANOR, ÉLISE, LICAS.

NICANOR.

Savez-vous qu'Amatonte est surprise,
Madame, et qu'on s'en prend à la princesse Elise ;
Qu'on dit qu'elle s'entend avec nos ennemis,
Puisqu'elle a refusé de couronner mon fils ;
Que par ce fier refus une guerre imprévue
Trouve Chypre alarmée et de roi dépourvue ;
Et qu'à nous qui pourrions les esprits rassurer,
Elle ne permet pas seulement d'espérer ?

ÉLISE.

Je permets d'espérer au vainqueur du corsaire.

NICANOR.

Mais Amintas vaincu perd l'espoir de vous plaire.
Ce prince qui vous aime, et que vous méprisez,
Pour conserver un bien que vous lui refusez,
Pour défendre la Chypre à d'autre destinée,
Ira-t-il exposer sa vie infortunée ?
Ah ! puisqu'à son amour l'espoir est défendu,

Que Chypre soit perdue autant qu'il est perdu.

ÉLISE.

Ce n'est pas la saison de faire des reproches,
Quand de nos ennemis nous craignons les approches,
Ni de laisser ainsi tout un peuple effrayé,
Qui n'espère qu'en vous, qui vous a tout fié.
Que fait donc en vos mains la régence remise,
Et vous en servez-vous seulement contre Elise?
J'aurais donc bien choisi pour époux et pour roi,
Un prince qui craindrait de s'exposer pour moi.
Ce n'est qu'en défendant, en forçant des murailles,
Marchant vers l'ennemi, lui donnant des batailles,
Quand on n'est pas né roi, qu'on se peut couronner;
A de moindres exploits je ne me puis donner,
Quand ce que j'ai juré pourrait un jour s'enfreindre,
Et dans mon cœur changé la vengeance s'éteindre.
Mais le prince Amintas ne s'est-il point battu?
Tient-on secret s'il est vainqueur ou bien vaincu?

LICAS.

Il vous cherche, madame.

ÉLISE.

Ah! qu'il vienne m'apprendre
Le succès du combat que je brûle d'entendre.
Je vous demandais, prince, est-il mort, est-il pris
Le barbare corsaire, et suis-je votre prix?
Ou vaincu, venez-vous en affliger Élise,
Assez triste déjà d'Amatonte surprise?

SCÈNE IV

AMINTAS, ÉLISE, NICANOR.

AMINTAS, le bras en écharpe.

Je suis vaincu, princesse, et je cède à mon sort;
Mon bras blessé n'a fait qu'un inutile effort,
Et les longues rigueurs de votre fier courage
Ont enfin accompli leur malheureux présage.
Je vous perds, belle Élise, et je ne cherche plus
D'où venaient vos mépris, vos froideurs, vos refus :
Qui pour vous acquérir a manqué de vaillance,
A bien plus mérité que votre indifférence.
Dois-je vous l'avouer? un illustre vainqueur,
Tout ennemi qu'il est, aurait gagné mon cœur :
Mon âme aurait été de la sienne charmée,
Dans le temps que sa main la mienne a désarmée,

Si je pouvais aimer ce que vous n'aimez pas.
Lorsque j'ai succombé sous l'effort de son bras :
Va, prince, m'a-t-il dit, vis pour aimer Elise.
Un dieu ne ferait pas de plus belle entreprise :
Qui par de tels desseins fait envier son sort,
En mérite un meilleur que mes fers ou la mort.
De si beaux sentiments si conformes aux nôtres,
N'adouciront-ils point la cruauté des vôtres ?
Quoique par lui vaincu, que par lui malheureux,
Je dois cette justice à son cœur généreux,
Que sa vaillante main ne m'a laissé la vie,
Qu'à cause que l'amour vous l'avait asservie.
Vous souhaitez sa mort; mais j'atteste les cieux
Qu'il ne parle de vous que comme on fait des dieux;
Qu'il n'est point de mortel plus digne de vous plaire,
Et que l'on connaît mal cet illustre corsaire.

ÉLISE.

Ajoutez, Amintas, que cet heureux vainqueur
Vous ôte en même temps la victoire et le cœur.
D'autres guerriers que vous dans l'Asie ou la Grèce,
Prendront les intérêts d'une jeune princesse,
Combattront Orosmane, et s'ils en sont vaincus,
Ne lui parleront point de ses rares vertus.

AMINTAS.

Vous me blâmez, madame, à cause que j'estime
En mon ennemi même un vainqueur magnanime.
Jugez plutôt par là combien c'est vous aimer,
Que de haïr pour vous ce qu'on doit estimer :
Obligé de la vie à ce vaillant corsaire,
Je préfère à l'honneur la gloire de vous plaire :
Car, ingrate beauté, quand mon noble vainqueur
Devrait me reprocher que je suis sans honneur,
Dans son camp, dans sa tente, au péril de ma vie,
J'irai par son trépas assouvir votre envie;
Privé même d'espoir de vous plus posséder,
Je veux pour vous encore aller tout hasarder.

ÉLISE.

Un si beau désespoir, prince, plus qu'autre chose,
Pourrait faire cesser le malheur qui le cause.
Vaincre au milieu des siens mon ennemi cruel,
C'est bien un autre exploit que le vaincre en duel.
Pour les biens de l'amour comme de la fortune,
Ce qu'on manque une fois se doit tenter plus d'une;
On s'expose pour vaincre, on vainc en combattant,
Et la guerre et l'amour veulent qu'on soit constant.

NICANOR.

Mais la guerre et l'amour couronnent la constance,
Et de plus malheureux font vivre l'espérance.

ÉLISE.

Mais un cœur généreux de malheurs combattu,
Pour perdre son espoir, ne perd point sa vertu.
Songez, songez plutôt à l'armée ennemie
Qui menace Paphos par la paix endormie ;
Songez à nos remparts en danger d'être pris,
Et songez qu'il faut vaincre avant qu'avoir un prix.
Tandis que notre encens brûlera dans nos temples,
Allez aux Cypriens donner de beaux exemples :
Ils vous tendent les bras, courez les secourir,
Et pour vous-même, enfin, allez vaincre ou mourir.

SCÈNE V

NICANOR, AMINTAS.

NICANOR.

Défions-nous, mon fils, de cette âme cachée :
Quand du commun danger elle paraît touchée,
Et nous porte au combat pour le salut de tous,
Elle veut seulement se défaire de nous.

AMINTAS.

Quelque dessein qu'elle ait, cette belle princesse,
Sa volonté toujours de la mienne est maîtresse,
Et de mes actions seule et fatale loi,
Dispose absolument de moi-même sans moi.
Heureux qu'en ce rencontre elle ne me propose
Qu'une bonne action, à quoi rien ne s'oppose,
Et qu'elle ne se sert de son divin pouvoir,
Qu'à porter mon courage à faire son devoir.

NICANOR.

Qu'aveuglément tu suis une amour insensée !

AMINTAS.

Vous m'en avez, seigneur, inspiré la pensée.

NICANOR.

On change de dessein, selon l'utilité.

AMINTAS.

On ne suit pas ainsi l'exacte probité.

NICANOR.

Ah ! ne te pique pas de ces vertus frivoles.

AMINTAS.

C'est perdre temps, seigneur, en de vaines paroles,

Tandis que de Paphos tout le peuple étonné
Se croit avec raison de nous abandonné.
Donnons pour son salut des ordres nécessaires,
Envoyons des partis observer les corsaires;
Tandis que vous veillez à défendre nos murs,
Employez ma valeur aux travaux les plus durs;
Rendez-moi digne enfin de ces hautes pensées
Que vos conseils hardis dans mon âme ont laissées.

NICANOR.

Allons donc faire encor des ingrats dans Paphos.

SCÈNE VI

AMINTAS, CRITON.

AMINTAS.

Prends mes armes, Criton, et deux de mes chevaux,
Sur le bord de la mer je te joins dans une heure;
Mais ne te lasse point de ma longue demeure.
Les princes, éclairés et suivis en tous lieux,
Ont dans leurs actions à tromper bien des yeux,
Et ce monde empressé qui ne les quitte guère,
Les rend plus malheureux que ne croit le vulgaire.
Je veux aller combattre Orosmane en son camp :
Nous sommes peu, Criton, pour un dessein si grand.

CRITON.

Un semblable dessein n'en veut pas davantage.

AMINTAS.

Je voulais éprouver ton sens et ton courage.

CRITON.

Mon zèle...

AMINTAS.

Il m'est connu; va vite, et sois adroit.

CRITON.

Seigneur...

AMINTAS.

Je la vois bien, va, dis-je, sois secret.

SCÈNE VII

ALCIONE, AMINTAS.

ALCIONE.

Ah, prince! il est donc vrai que ma sœur vous engage
A verser votre sang pour venger un outrage,

Et vous expose encore à ce honteux duel,
A l'incertaine foi d'un corsaire cruel ?
Les charmes de ses yeux, ceux de son diadème,
Vous jettent donc encore en ce péril extrême ?

AMINTAS.

Que pensez-vous de moi, madame? ah! jugez mieux
D'un prince descendu de vos nobles aïeux.
Un cœur que la beauté de votre sœur inspire
Fait aller ses désirs plus loin que son empire,
Et ne fait point servir sa noble ambition
A l'avare intérêt d'une autre passion.
Quand je devins d'Elise esclave volontaire,
Son trône à m'asservir lui fut peu nécessaire;
Il prit dans ses beaux yeux l'éclat qu'il eut pour moi,
Et son mérite seul me rangea sous sa loi.

ALCIONE.

Devez-vous hasarder des jours comme les vôtres,
Quand de votre salut dépend celui des autres,
Et quand par votre mort, l'État aura perdu
L'unique protecteur qui l'aurait défendu ?

AMINTAS.

Je me connais, madame, et lorsque je m'expose,
Je crois n'exposer rien, ou du moins peu de chose;
Elise m'apprend trop par d'éternels mépris,
Que mes jours malheureux ne sont pas de grand prix.

ALCIONE.

Un injuste mépris n'ôte rien du mérite,
Et la fière beauté que votre amour irrite,
Peut avoir eu pour vous d'injustes cruautés,
Sans avoir ignoré ce que vous méritez.
Mais, amant malheureux, vous savez d'elle-même,
D'où son cœur a pour vous cette froideur extrême,
Et que ce cœur fidèle aux cendres d'un amant,
Vous suscite un rival au fond d'un monument.
Tel que Chypre aujourd'hui vous admire et vous prise;
Car tout n'est pas dans Chypre injuste autant qu'Elise;
Vous méritez un cœur qui vous sût estimer,
Un cœur qui pour vous seul eût commencé d'aimer.

AMINTAS.

Elise rigoureuse, Elise pitoyable,
Elle est toujours Elise, elle est toujours aimable,
Et toujours Amintas méprisé, malheureux,
Sera toujours fidèle et toujours amoureux.

ALCIONE.

Un plus sage que vous en aimerait une autre,

Qui ferait son bonheur d'un cœur du prix du vôtre.
Une autre aussi bien qu'elle, a droit de vous donner
Le titre qui vous manque à vous voir couronner.
Car enfin vous seriez... O dieux! que vais-je dire?
Vous seriez plus heureux; ah! si vous saviez lire...
Adieu, prince.

AMINTAS.

Ah! j'entends, je serais plus heureux,
Si je pouvais forcer un destin malheureux
Qui me force d'aimer celle qui me méprise,
Et me fait mépriser celle qui m'est acquise.
Mais, ô vous, qui m'offrez un sceptre et votre foi,
Pourriez-vous bien changer, si vous n'aimiez que moi?
Jugez, jugez, ô vous! dont je crains la colère,
Par ce que vous feriez, de ce que je puis faire.
Je voudrais vous aimer, et ne le devant pas,
J'en souffre des tourments pires que le trépas.
Pouvoir tant pour un autre, et si peu pour moi-même,
C'est bien encore un coup de mon malheur extrême;
Et c'est bien sans raison que j'ose demander,
Ce que je ne veux pas ni ne dois accorder.

SCÈNE VIII

NICANOR, AMINTAS.

NICANOR.

La fortune est pour nous, cessons de nous en plaindre,
Ce fier corsaire est pris, nous n'avons plus à craindre;
La tempête a brisé son vaisseau contre un banc;
Tu te vois son vainqueur, sans répandre de sang;
La princesse est à toi, la Chypre est secourue;
Réjouis-toi, mon fils.

AMINTAS, à part.

O disgrâce imprévue!

NICANOR.

Tu soupires?

AMINTAS.

La joie a ses excès, seigneur,
Nous surprend et nous trouble autant que la douleur.

NICANOR.

Sa flotte ne sait point quelle perte elle a faite;
Si nous savons bien vaincre, elle est déjà défaite.

AMINTAS.

Mais sur notre parole, Orosmane est venu,

A-t-on pu l'arrêter ?

NICANOR.

Pourquoi ne l'a-t-on pu ?
Sa flotte nous surprend, assiège, attaque, vole;
Ne nous montre-t-il pas à manquer de parole ?
Lorsque les deux guerriers au combat déjà prêts,
Le fer doit terminer les divers intérêts,
La moindre hostilité cesse de part et d'autre.

AMINTAS.

Son manquement de foi n'excuse pas le nôtre.

NICANOR.

Il a pris Amatonte, et cette hostilité
Nous rend notre parole et finit tout traité.
Il faut que le trépas de ce roi des corsaires
Nous venge, et tant de rois qu'il s'est fait tributaires,
Je veux faire périr par le feu, par le fer
Ces ennemis communs, ces tyrans de la mer;
Et toi, va donner ordre à garder le corsaire.

AMINTAS.

Pour son salut plutôt tout oser et tout faire.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

OROSMANE.

Maître absolu de l'empire de l'onde,
Par mille beaux exploits,
De mon trône flottant j'ai fait trembler des rois;
Et ma puissance vagabonde
En a vu soumis à ses lois,
Qui voyaient à leurs pieds tout le reste du monde.

De ce lieu si voisin des cieux,
Où le destin capricieux
Avait ma fortune portée,
En un moment elle tombe aux enfers,
Et languit sous d'indignes fers,
Quand loin de la voir arrêtée,
Je ne la croyais limitée
Que des bornes de l'univers.

J'ai vu cent fois au fort de la tempête,
L'onde aux cieux se mêler ;
La foudre avec ses feux, fendre, abattre, brûler
Des voiles, des mâts sur ma tête.
Je l'ai vu des rocs ébranler,
Et faire mille éclats du débris de leur faîte.

Cent fois dans ma noble fureur,
Portant la guerre et la terreur
Aussi loin qu'allait mon courage,
J'ai vu la mort s'opposer à mes pas.
Mais qu'un visage plein d'appas
Fait souvent trembler davantage
Que la foudre, que le naufrage,
Que la guerre, que le trépas !

SCÈNE II

OROSMANE, AMINTAS.

OROSMANE.

Approche, mon vainqueur, mais vainqueur sans combat-[tre,
Viens voir si dans ses maux mon cœur se laisse abattre,
Ou plutôt si mes fers sont aisés à briser.
Ou des princes ingrats le plus à mépriser,
Viens, pour ne plus me craindre, être mon homicide,
Tu peux bien être lâche ayant été perfide.

AMINTAS.

Je ne reconnais plus ce vainqueur modéré,
De qui j'avais tantôt le courage admiré.

OROSMANE.

Et je reconnais moins ce vaincu magnanime,
De qui le faux éclat a surpris mon estime.

AMINTAS.

Je suis tel que j'étais quand tu fus mon vainqueur.

OROSMANE.

Manquer à sa parole, est-ce avoir de l'honneur ?
Quand ton père insolent et fier de ma disgrâce,
A déchaîné sur moi toute une populace ;
Quand après mon naufrage il m'a mis dans les fers,
Toi qui dus t'opposer à tant d'affronts soufferts,
Tu viens d'une insolence à nulle autre semblable,
Repaître tes regards des fers dont on m'accable.
Par ce procédé lâche, injuste et rigoureux,
Croit-on venger l'affront d'un combat malheureux,

Avancer d'un hymen la célèbre journée,
Et crois-tu voir plus tôt ta tête couronnée?
On a vu des vainqueurs insulter aux vaincus.
Insulter aux vainqueurs, ah! c'est bien faire plus.
Tu mérites par là de posséder Elise,
Quand on ne l'aurait pas à ta valeur promise.

AMINTAS.

Tu m'insultes toi-même, et tu sais en ton cœur
Que j'ai peu mérité ce reproche moqueur;
Tu sais bien que je perds l'espérance d'Elise,
Et qu'à ton seul vainqueur elle s'était promise:
Et ne reproche point de noire lâcheté,
Toi qui viens de commettre une infidélité.
Pendant notre combat avoir pris une place;
Quelque injustice après que la Chypre te fasse,
Tu l'auras attirée en lui manquant de foi,
Et tu te plains à tort de mon père et de moi.
Mais je te dois la vie et l'honneur me conseille
De rendre à mon vainqueur une grâce pareille,
Pour reprendre sur lui, sans passer pour ingrat,
L'honneur que m'a fait perdre un malheureux combat.
Ta mort et ta fortune à nos fers asservie,
Peut pourtant m'assurer le bonheur de ma vie:
Mais je veux ne devoir mon bonheur qu'à mon bras,
Mériter la victoire et ne la voler pas.
De quelque rare prix que soit la récompense
Dont tes fers resserrés flattent mon espérance,
Je les briserai tous au lieu d'en profiter;
Je te conserverai ce que je peux t'ôter,
Mais pourtant sans cesser après de te poursuivre.

OROSMANE.

Va! ni moi de te vaincre et de te laisser vivre.

AMINTAS.

Que veux-tu cependant que je fasse pour toi?

OROSMANE.

Me laisser, si tu veux, ici seul avec moi.
Le travail du combat, de la mer, du naufrage,
Les efforts que j'ai faits à gagner le rivage,
M'accablent de sommeil; et de soins combattu,
Mon esprit cède enfin à mon corps abattu.

AMINTAS.

A l'instant si tu veux...

OROSMANE.

Je ne veux autre chose;

Adieu, prince, et du moins permets que je repose.

Orosmane s'endort.

AMINTAS.

Oh ! qu'avec tous les soins qui me vont combattant,
Je suis bien éloigné d'en pouvoir faire autant !

SCÈNE III

LICAS, AMINTAS.

LICAS.

Je vais vous révéler un secret d'importance ;
Mais promettez-moi donc de garder le silence,
Seigneur.

AMINTAS.

Achève donc.

LICAS.

La princesse a voulu,
Et me l'a commandé d'un pouvoir absolu,
Que je lui fasse voir cette nuit le corsaire ;
Et vous savez, seigneur, si j'ose lui déplaire.
La nuit est avancée, elle s'en va venir.

AMINTAS.

Eh ! voudrait-elle donc de sa main le punir ?
Je la veux observer, et quoiqu'elle s'en fâche,
Telle action pourrait lui laisser une tache
Reprochable à moi seul, puisque je l'aurais su.

LICAS.

De cet endroit, seigneur, sans en être aperçu,
Vous verrez... Mais j'entends du bruit ; c'est elle-même.
Cachez-vous.

AMINTAS.

Oh, qu'en tout mon malheur est extrême !
Ce n'est peut-être ici que l'effet d'un courroux,
Et j'en ai toutefois des sentiments jaloux.

SCÈNE IV

LICAS, ÉLISE.

LICAS.

Madame, vous voyez où pour vous je m'expose :
Le fier corsaire est seul, et je crois qu'il repose,
Vous avez souhaité de le trouver ainsi.

ÉLISE.

[redacted]engeance ! ô fureur ! que vais-je faire ici ?

Et toi d'entre les dieux, dont je te crois du nombre,
Viens conduire mes coups dans l'obscurité sombre;
Viens donner, cher Alcandre, à ma tremblante main
La force de percer le cœur de l'inhumain.
Viens donner à mon cœur...

SCÈNE V

OROSMANE, ÉLISE, AMINTAS.

OROSMANE.

A moi, cruelle Elise!

ÉLISE.

O dieux! il m'a nommée!

OROSMANE.

Après la foi promise?

Hélas!

ÉLISE.

N'écoutons point un songe suborneur,
Qu'un démon tutélaire oppose à ma fureur.
Achevons...

AMINTAS.

Ah! madame, et que voulez-vous faire?

ÉLISE.

Amintas contre moi protéger le corsaire!
Amintas m'épier!

OROSMANE.

Ma princesse, est-ce vous?
Et puis-je donc encore embrasser vos genoux?

ÉLISE.

Où suis-je? ô dieux! que vois-je? et que viens-je d'entendre?
Dois-je croire à mes yeux? est-ce une ombre? est-ce Al-

OROSMANE. [candre?

Oui, princesse, je suis cet amant trop heureux.
Si dans les longs malheurs d'un exil rigoureux,
La seule déité de mon cœur adorée,
M'a conservé la foi qu'elle m'avait jurée:
Mais je suis des amants le plus infortuné,
Si je n'ai plus un cœur que vous m'avez donné.

ÉLISE.

Hélas! ce qu'à l'instant pour venger mon Alcandre,
Mon bras contre lui-même était prêt d'entreprendre,
T'empêche de douter que ma fidélité
Ne soit toujours pour toi ce qu'elle avait été.
Dieux! si dans la fureur dont j'étais prévenue,

Votre puissante main ne m'avait retenue,
Si la mienne eût donné par un barbare effort,
A tout ce qui m'est cher une sanglante mort,
En quel abime affreux te serais-tu jetée,
Amante trop crédule et trop précipitée ?
Et quel crime une erreur, maîtresse de nos sens,
Ne peut faire commettre aux feux plus innocents ?

OROSMANE.

Si vous m'aimez encore, ô divine princesse !
De tous ces longs malheurs qui me suivaient sans cesse,
Je ne conserve pas le moindre souvenir,
Je perds même la peur de tous maux à venir ;
Et puisqu'enfin le ciel permet que je vous voie,
Je ne m'en plaindrai plus, quelque mal qu'il m'envoie.

ÉLISE.

Ne craignons rien du ciel après un bien si doux,
Ce ne peut être en vain qu'il s'est changé pour nous.
Nos fidèles amours si longtemps tourmentées,
Nos peines, nos douleurs à la fin surmontées,
Témoignent que le ciel en nous faisant souffrir,
N'a voulu qu'éprouver ce qu'il voulait chérir.

AMINTAS.

Un malheureux amant, trop heureuse princesse,
Ne peut plus être ici qu'un objet de tristesse,
La sienne troublerait vos mutuels plaisirs.
Et toi, puissant obstacle à mes justes désirs,
Et de qui le bonheur achève mon désastre,
Par quel charme secret, quel ascendant, quel astre,
As-tu pu suborner mon cœur à me trahir,
A t'aimer malgré moi, toi qu'il devrait haïr ?
Je te devais la vie, Elise peut t'apprendre
En quelle occasion je viens de te la rendre.
Je veux briser tes fers, puisque je l'ai promis ;
Mais, ô le plus mortel de tous mes ennemis !
Il faut que j'obéisse au sort qui me maîtrise ;
Il faut qu'encore un coup je te dispute Elise :
Et quoique sans espoir de jamais l'acquérir,
Que je l'afflige au moins, ne pouvant l'attendrir.

ÉLISE.

Ah ! n'attends rien de moi par une telle voie,
Ni d'Alcandre ennemi que jamais je te voie.

AMINTAS.

N'espérez pas aussi qu'amant désespéré,
Je laisse mon rival dans un calme assuré.

ÉLISE.

Il t'offre une amitié qui n'est point méprisable.

AMINTAS.

C'est son défaut pour moi d'être trop estimable;
C'est parce qu'elle a pu la vôtre mériter,
Que mon cœur s'en éloigne, et ne peut l'accepter.
Oui, dangereux rival, il faut que je t'estime,
Quand un juste sujet à ta perte m'anime,
Et que mon cœur n'ait rien tant à craindre que moi,
Dans le dessein que j'ai de me battre avec toi.
Mais le temps que je perds à ma plainte frivole,
Se peut mieux employer à tenir ma parole.

SCÈNE VI

ÉLISE, OROSMANE.

ÉLISE.

Amintas généreux, même à ses ennemis,
Te tirera des fers comme il te l'a promis :
Mais, cher prince, il est temps qu'Elise impatiente,
Cesse enfin d'ignorer ta fortune inconstante:
Et pourquoi si longtemps, et si proche de moi,
Le faux nom d'Orosmane abusa de ma foi.

OROSMANE.

Quand la parfaite Élise, aussi juste que belle,
M'eut appris les desseins de son père infidèle,
Qui sur de spécieux, mais frivoles sujets,
Avait fait contre moi révolter mes sujets,
Et qui pour mieux cacher où marchait son armée,
En menaçait les bords de la Grèce alarmée ;
Elle vit que mon cœur ne pouvant la quitter,
Pour la première fois osa lui résister.
J'abandonnais mon trône à votre injuste père,
Votre cœur généreux s'en mettait en colère;
La crainte de languir un moment loin de vous,
Me faisait mépriser cet obligeant courroux ;
Mais vos yeux se servant de toute leur puissance,
Il fallut se résoudre à cette longue absence,
Courir au moins pressé de deux maux dangereux.
Sur la mer mon destin ne fut pas plus heureux,
Je fus battu des vents, et dans la Cilicie,
J'eus à tous mes desseins la fortune ennemie.

ÉLISE.

Je sais que la fortune accablant la valeur,

En un dernier combat vous eûtes du malheur,
Et qu'un jeune guerrier tué dans la bataille,
Fut pris pour mon Alcandre.

OROSMANE.

Il était de ma taille,
Et l'on ne connut point son visage blessé,
Sous un de mes harnais qu'il avait endossé.
Ce faux bruit de ma mort ardemment désirée,
Outre les miens, trompa ceux qui l'avaient jurée,
Et me fit oublier aux puissants ennemis,
A qui tout contre moi semblait être permis.
Accablé de malheurs et par mer et par terre,
Il me restait encore un seul vaisseau de guerre,
Et j'avais conservé des amis généreux,
Qui loin de mépriser un prince malheureux,
D'une fidélité qui ne s'est point lassée,
Respectèrent toujours ma dignité passée.
Nous montâmes en mer de la terre chassés;
La vague était émue et les flots courroucés;
Mais c'était le parti qui nous restait à prendre,
Suivis que nous étions des troupes de Pisandre.
Le barbare Orosmane, un corsaire inhumain,
Attaqua mon navire, et mourut de ma main:
Aigri des longs malheurs de mon sort déplorable
Aux corsaires vaincus je fus inexorable;
Tout tombant sous le fer, ou dans l'onde jeté,
Eprouva la rigueur du vainqueur irrité.
De massacre et d'horreur ma colère assouvie,
Aux tremblants matelots fit grâce de la vie.
J'achevais de les vaincre et de les désarmer,
Quand je vis mon vaisseau tout à coup s'abimer.
Ce péril évité me fut de bon présage,
Réveilla mon espoir, anima mon courage.
Je prends le nom fameux du corsaire détruit;
Ce nom, en peu de temps, est un nom de grand bruit,
Et me fait espérer qu'auprès de votre père
Un corsaire fera ce qu'un roi ne put faire.
Lors je vous détrompai du faux bruit de ma mort,
Mais sans vous révéler le secret de mon sort.

ÉLISE.

Pourquoi me cachais-tu que ta rare vaillance
Faisait aux plus grands rois redouter ta puissance?
Pourquoi n'ai-je pas su que l'empire des mers
Dépendait d'un esclave arrêté dans mes fers?
Oh! que de ce penser ma vanité flattée,

Eût calmé pour un temps mon âme inquiétée!
Que les dieux qu'à ta perte implorait mon courroux,
M'eussent été cruels, s'ils m'eussent été doux!
Mais à quoi te servit une histoire, une feinte,
Qui pouvait me donner une mortelle atteinte?
Quel plaisir as-tu pris à te faire haïr?
Et qui trompe en amour ne peut-il pas trahir?
Pourquoi de nos amours rompais-tu le silence?

OROSMANE.

Je voulus d'un rival éprouver la vaillance,
Et chercher dans sa mort le funeste plaisir
D'accuser votre cœur d'avoir su mal choisir.
La crainte d'un rival, qu'un père favorable...

ÉLISE.

Prince, n'achève pas un discours si coupable.
Alcandre a pu douter d'Elise et de sa foi!

OROSMANE.

Eh! qui n'est pas jaloux quand il aime?

ÉLISE.

Et c'est moi,
Qui n'ai jamais douté de ta persévérance,
Quand j'avais plus à craindre une ingrate inconstance;
Car les beautés d'Asie ont des charmes puissants,
Et je sais qu'on oublie aisément les absents.
Oui, prince ingrat, pendant que tu fus en Asie,
Je n'eus jamais pour toi la moindre jalousie;
Je ne crus point de cœur plus ferme que le tien:
Mais tu ne rendais pas cette justice au mien;
Tu me croyais ingrate, infidèle et coupable,
Quand pour toi j'irritais un pouvoir redoutable.
Crois donc que c'est un crime, et le plus grand de tous,
Que d'être sans sujet un ingrat, un jaloux:
Et qu'une telle excuse en la bouche d'Alcandre,
Multiplie une erreur au lieu de la défendre.

OROSMANE.

Percez donc, belle Élise, un cœur méconnaissant.

ÉLISE.

Un coupable qui plaît est bientôt innocent.

OROSMANE.

Je ne saurais souffrir de trépas assez rude,
Si j'ai pu vous donner la moindre inquiétude.

ÉLISE.

Et le moindre tourment que tu pourrais souffrir...

OROSMANE.

Vengerait ma princesse.

ÉLISE.

Il la ferait mourir.
Songeons plutôt aux maux qui pressent davantage :
Ta vie est dans les mains d'un homme plein de rage,
Qui croit que pour venger, tous crimes sont permis.
Mais taisons-nous, sachons ce qu'aura fait son fils.
Hé bien ! prince.

SCÈNE VII

AMINTAS, ÉLISE, OROSMANE.

AMINTAS.

J'ai fait tout ce que j'ai pu faire.
Mais les gardes doublés par l'ordre de mon père,
Que de l'humeur qu'il est je ne saurais changer,
Laissent mon âme en peine et ta vie en danger.
Mais où la force est faible, employons-y l'adresse ;
Sous mes habits connus sors avec la princesse ;
Si l'entreprise manque, au mépris de la mort,
Je briserai tes fers par un dernier effort.
Licas, que j'ai gagné, mon dessein favorise.
A quoi donc se résout l'heureux amant d'Elise ?

ÉLISE.

Nous suivrons ton conseil, ô prince généreux !
Prince, que malgré moi j'ai rendu malheureux.

AMINTAS.

Ce prince malheureux, et qui vous importune,
Ne se prend qu'à lui seul de sa longue infortune.
Allons changer d'habits où Licas nous attend.
Viens-tu donc?

OROSMANE.

Je te suis ; n'espère pas pourtant
Qu'en me tirant des fers de ton injuste père,
J'en sois moins ton rival, ton cruel adversaire.
Tant qu'Elise vivra sous vos indignes lois,
Que vous lui ravirez la liberté du choix,
Orosmane et les siens périront pour Elise,
Paphos suivra de près Amatonte surprise.
Et ne me blâme plus de mes hostilités :
On manque pour Elise à des formalités ;
Pour mériter Elise, on peut, on doit tout faire.

AMINTAS.

C'est par cette raison, vaillant prince ou corsaire,
Puisqu'on doit tout oser pour un bien d'un tel prix,
Que je veux achever le dessein que j'ai pris.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ALCIONE, ÉLISE.

ALCIONE.

Eh quoi ! d'une si juste et si longue tristesse,
Votre âme en un moment passe dans l'alégresse !

ÉLISE.

Mon Alcandre, ma sœur, est vivant, est trouvé,
Et le grand Orosmane est fidèle, est sauvé.
Jugez à quel excès me doit porter la joie
D'un bien longtemps perdu que le ciel me renvoie.
Mais ma bouche qu'emporte un premier mouvement,
Veut tout dire à la fois, et parle obscurément :
Alcandre donc, ma sœur, est cet homme admirable,
Ce guerrier si vaillant, si grand, si redoutable...

SCÈNE II

CLARICE, ÉLISE, ALCIONE.

CLARICE.

Ah, princesse ! pleurez l'accident malheureux
Qui ravit à la Chypre un prince généreux.
Amintas ayant su que son barbare père
Redoutait Orosmane, et s'en voulait défaire,
Lui donnant ses habits pendant l'obscurité,
L'avait heureusement remis en liberté ;
Quand son père endurci dans son dessein sinistre,
S'est servi de la main d'un barbare ministre,
Qui blessant Amintas par ses habits trompé,
Ne l'a point reconnu qu'après l'avoir frappé.
On sait de l'assassin, que l'on mène au supplice,
Que Nicanor du crime est auteur et complice :
Et le prince plaint moins la rigueur de son sort,
Qu'Orosmane repris qu'on destine à la mort.
Nicanor l'a jurée, et sa douleur extrême,
Du funeste accident qu'il a causé lui-même,
Le porte à des transports indignes de son rang,
Et déjà d'Orosmane il eût versé le sang :

Mais jusqu'à son trépas Amintas magnanime
Retient son cruel père, et s'oppose à son crime.

ÉLISE.

Clarice, que dis-tu ?

CLARICE.

Je dis la vérité.

ÉLISE.

Mon cher Alcandre, hélas ! m'est donc encore ôté ?
Mais dis-tu qu'il est pris ?

CLARICE.

Sa prise est assurée.

ÉLISE.

O ciel ! que tes faveurs sont de peu de durée !

ALCIONE.

Et le prince, Clarice ?

CLARICE.

Il attend le trépas.

ÉLISE.

Ah ! ma sœur, mon Alcandre !

ALCIONE.

Ah ! ma sœur, Amintas !

ÉLISE.

Et l'aimiez-vous ?

ALCIONE.

Hélas ! n'était-il pas aimable ?
Oui, ma sœur, je l'aimais, ce prince misérable ;
J'ai souffert dès le temps qu'il entra dans vos fers,
Les mêmes maux pour lui qu'il a pour vous soufferts :
Mais, ô ma chère sœur ! comme vous désolée,
Et plus que vous d'ennuis et de maux accablée,
Les vôtres par les miens se pourraient augmenter.
Que le ciel cesse enfin de vous persécuter,
Et qu'à vous favorable, autant qu'à moi contraire,
Il conserve à vos feux votre aimable corsaire !
Conduis-moi donc, Clarice, ou je vais faire voir
Ce que peut sur mon cœur un juste désespoir.

ÉLISE.

Allons, allons, ma sœur, par nos morts généreuses,
Rendre illustres les feux de deux sœurs malheureuses.

Alcione sort.

SCÈNE III

NICANOR, ÉLISE, GARDES.

NICANOR.

Où courez-vous, princesse ? arrêtez un moment.
Le pirate est repris et gardé sûrement;
Et s'il faut que mon fils meure de ses blessures,
Il mourra, le barbare! après mille tortures.
A ce discours, je vois votre teint se changer :
Il court pourtant encore un plus pressant danger.
Si Paphos qu'on assiège est enfin emportée,
La vie au prisonnier sera bientôt ôtée.
Ni vous qui le sauviez, ni mon fils qui m'est cher,
Ni nul autre ici-bas ne pourrait l'empêcher.
Son métier de voleur laisse un grand privilège
Aux princes qui l'ont pris, et pourtant qu'il assiège :
Et l'on peut bien punir un corsaire odieux,
Sans attirer sur soi la colère des dieux.
Mais par mon fils sauvé, par Paphos délivrée,
Sa mort est seulement pour un temps différée,
Si ne s'opposant plus au bonheur d'un rival,
Il ne consent sans feinte à cet hymen fatal,
Qui rend mon fils heureux en possédant Élise :
Autrement contre lui toute chose est permise.
Tandis qu'à ce parti vous le disposerez,
Car Licas vous l'amène, et vous lui parlerez,
Je cours où de Paphos la défense m'appelle.
Gardes, suivez mon ordre, et qu'on me soit fidèle.

SCÈNE IV

ÉLISE, seule.

Va, tyran ! n'attends pas d'Orosmane et de moi
Que la crainte nous rende aussi lâches que toi.
Dieux! qui de Nicanor souffrant les injustices,
Semblez ses protecteurs, ou plutôt ses complices,
Par de rares vertus être semblable à vous,
Est-ce donc s'attirer votre injuste courroux?
Est-ce avoir mérité votre haine mortelle,
Que de m'avoir aimée et de m'être fidèle ?
O prince! qui sans moi serait moins malheureux;
A quoi donc nous réserve un destin rigoureux ?
Et d'un heureux moment de joie inespéréc,

D'un espoir aussi vain que de peu de durée,
A-t-il voulu flatter ceux qu'il voulait punir ?
Mon cher Alcandre enfin, qu'allons-nous devenir ?

SCÈNE V

OROSMANE, ÉLISE.

OROSMANE.

Il veut punir, madame, un amant téméraire,
Un insensé, qui crut mériter de vous plaire,
Dont la vie est funeste au bonheur de vos jours.
Mais finit-il des miens le long et triste cours ?
Puisque nos ennemis souffrent que je vous voie,
Tout rigoureux qu'ils sont, ils me comblent de joie.

ÉLISE.

Que tu les connais mal, ces communs ennemis,
Quand tu leur sais bon gré de ce qu'ils t'ont permis !
La faveur dont tu crois leur être redevable,
De leurs méchancetés est la plus redoutable ;
Et tu le vas bien voir par les rudes effets
Des maux qu'elle va joindre aux maux qu'ils nous ont faits.
Te le dirai-je ? on veut qu'Orosmane choisisse,
Ou d'être sans Elise, ou d'aller au supplice :
On me donne à choisir, ou d'aimer Amintas,
Que je ne puis aimer, ou de voir ton trépas.
Laisserai-je périr un amant que j'adore ?
Ferai-je mon époux d'un amant que j'abhorre ?
Parle, ouvre-moi ton cœur, et sans dissimuler,
Fais voir à mon amour où le tien peut aller.
Choisis sans hésiter de la vie, ou d'Elise ;
A ton choix, quel qu'il soit, elle sera soumise.
Si ton âme s'étonne et redoute la mort,
Quand le prince qui m'aime, et que je hais si fort,
Des monstres plus affreux serait le plus horrible,
J'en ferai mon époux, pour toi tout m'est possible :
Mais si ton cœur fidèle et transporté d'amour
Peut mépriser pour moi la lumière du jour,
Il n'est humain pouvoir qui sur mon âme obtienne
Que ma fidélité ne réponde à la tienne.
Non pas même les dieux me pourraient empêcher
De joindre après ta mort, ce que j'eus de plus cher ;
Et je ferais bien plus, ô malheureux Alcandre !
Si l'on pouvait pour toi davantage entreprendre.
Fais, fais donc nos destins, ils dépendent de toi,

Fais-nous mourir ensemble, ou vis heureux sans moi.

OROSMANE.

C'est m'offenser, madame, et c'est mal me connaître,
Mal juger d'un amour que vous avez fait naître,
Que me donner le choix de la vie ou de vous.
En pouvez-vous douter sans haine et sans courroux ?
Et quand bien je serais un ingrat, un parjure,
Auriez-vous pu me faire une plus grande injure ?
Hélas ! s'il ne fallait pour augmenter vos jours,
Ou pour les rendre heureux en leur tranquille cours
Que souffrir qu'un rival obtînt votre hyménée.
Vous m'en verriez hâter la cruelle journée;
Et s'il manquait ma vie à cet hymen fatal,
Je l'offrirais moi-même à cet heureux rival.
Mais que pour la sauver vous me soyez ravie,
Quel remède, grands dieux! pour assurer ma vie !
Et qu'il la ravirait bien plus cruellement
A votre inconsolable et malheureux amant,
Que ne ferait jamais en sa plus grande rage,
Du cruel Nicanor le barbare courage.

ÉLISE.

Mourons donc, cher Alcandre, et ne résistons plus
A l'injuste pouvoir des destins absolus.

OROSMANE.

Un malheureux qu'opprime une indigne fortune,
Vous aime, et souffrira qu'elle vous soit commune ?
Un prince trop heureux d'avoir porté vos fers,
Et trop récompensé des maux qu'il a soufferts,
Pour peu qu'en ses malheurs vous preniez part encore,
Verra mourir pour lui la beauté qu'il adore ?
O dieux ! ce seul penser dans l'esprit d'un amant,
Est son plus véritable et plus cruel tourment.
Songez, songez, princesse à mes maux trop sensible,
Que votre mort rendrait la mienne plus horrible;
Et songez que mourant et pour vous et sans vous,
Le plus cruel trépas me peut devenir doux.
Et qui sait si le ciel sur ma funeste vie
N'a pas toute son ire et sa rage assouvie,
Et qu'ayant sur ma tête épuisé ses rigueurs,
Il n'ait gardé pour vous ses plus rares faveurs.
Vos célestes beautés par les dieux achevées,
A de meilleurs destins sont par eux réservées ;
Et s'ils ont le pouvoir d'exempter du tombeau,
Qui serait-ce que vous, leur ouvrage plus beau ?
Vivez, vivez heureuse, et qu'un prince fidèle,

Avec plus de mérite, et non pas tant de zèle,
Succède en votre cœur au malheureux amant,
Qui ne vous fut jamais qu'un sujet de tourment,
Et qui ne peut avoir de fin plus glorieuse,
Que de perdre pour vous une vie ennuyeuse.

ÉLISE.

Et moi, pourrais-je avoir de plus honteuse fin,
Que de survivre ingrate à ton triste destin?
Mais comment oses-tu me proposer de vivre?
Me donner des conseils que tu ne veux pas suivre?
Cesse, prince cruel, cesse de m'attendrir,
Ne me rends point la mort difficile à souffrir;
Laisse-moi partager la gloire de la tienne;
Songe que mes malheurs finiront par la mienne:
Et songe que l'amour n'en a point de plus grand
Que d'aimer, d'être aimée et de perdre un amant.
Mais où court, et que veut Clarice épouvantée?

SCÈNE VI

CLARICE, ÉLISE, OROSMANE.

CLARICE.

Le ciel nous abandonne, et la ville emportée
Est le triste butin de l'avare étranger;
Vous n'êtes pas vous-même hors du commun danger.
Dans le palais tout manque, et le soldat barbare
Déjà, pour le forcer, ses machines prépare.

ÉLISE.

Hélas! au bruit confus que j'entends augmenter,
De ce dernier malheur il ne faut plus douter.

OROSMANE.

Vous n'avez rien à craindre où je serai, madame...

ÉLISE.

Que tu me connais mal, si tu crois que mon âme
Dans le péril s'étonne, et même auprès de toi!
Mais on peut pour autrui craindre plus que pour soi.
Si tu m'aimes, cher prince, Amintas et son père,
Quoique indignes objets de ta juste colère,
Connaîtront...

OROSMANE.

Jugez mieux d'un cœur où vous régnez,
Et qui n'a d'ennemis que ceux que vous craignez;
Nicanor et son fils vivront.

SCÈNE VII

ARGANTE, OROSMANE, ÉLISE, CLARICE, CORSAIRES.

ARGANTE.

Que la licence
Ne vous emporte pas à la moindre insolence.
Soldats, cherchons partout notre invincible roi :
Mais nos vœux sont ouïs, et c'est lui que je voi.
Cher seigneur, que le ciel à la fin nous renvoie...

OROSMANE.

Suspendons, mes amis, notre commune joie.

ARGANTE.

Grand prince !

OROSMANE.

Cher Argante, il faut sans différer,
Empêcher le désordre.

ARGANTE.

Il faut donc vous montrer,
Sébaste en vain l'essaie, et tel excès de rage
Des plus sages soldats maîtrise le courage ;
Qu'il est à redouter que l'incendie enfin
N'achève de Paphos le malheureux destin.

ÉLISE.

O quel malheur !

OROSMANE.

Allons, Argante, allons sans cesse
Mourir, ou contenter ma divine princesse.

SCÈNE VIII

CLARICE, ÉLISE.

CLARICE.

Le plus grand, le plus fier de tous vos ennemis,
Est donc ainsi, madame, à vos ordres soumis ?

ÉLISE.

Prépare-toi, Clarice, à voir d'autres merveilles
Qui surprendront bien plus les yeux et les oreilles :
Chypre ne verra plus la fille de ses rois
Redouter des tyrans et gémir sous leurs lois :
Ma puissance en ces lieux ne sera plus bornée,
Et j'y disposerai de mon libre hyménée.
Mais que vois-je ? grands dieux !

SCÈNE IX

NICANOR, ÉLISE.

NICANOR.

Le ciel me venge enfin,
Et met entre mes mains ta vie et ton destin.
Déshonneur de ton sang, peste de ta patrie,
De mon lâche Amintas la basse idolâtrie
Ne s'opposera plus à ma juste fureur,
Et je te confondrai dans mon dernier malheur.

ÉLISE.

Achève ! est-ce à moi, lâche, à t'en donner l'audace ?
Qu'attends-tu ? que mon cœur s'effraie à ta menace ?
Il est trop dès longtemps aux maux accoutumé
Pour avoir peur de toi, ni de ton bras armé.
Frappe donc, vieux tyran, immole ta victime,
Hâte les châtiments que mérite ton crime,
Sois Nicanor enfin ; mais, méchant, hâte-toi ;
Sois ingrat à ton frère et perfide à ton roi,
D'un vengeur offensé crains la juste colère.

NICANOR.

Qu'il vienne à ton secours, qu'il vienne ton corsaire :
Il ne manque plus rien à mon ressentiment,
Que de t'ôter la vie aux yeux de cet amant.
Il te verra périr au plus fort de ta joie.
Mon âme à ce penser dans le plaisir se noie,
Et si j'ai différé de te faire mourir,
C'est pour plaire à ma haine, et te faire souffrir.

ÉLISE.

Et moi, pour te parler dans la même franchise,
Je te hais beaucoup moins que je ne te méprise.

NICANOR.

Amante d'un pirate, après ta lâcheté
Peux-tu parler encore avec tant de fierté ?

ÉLISE.

Eh ! qu'était donc tantôt la tienne devenue,
Quand tu gardais Paphos, et que tu l'as perdue ?
Que faisait ta valeur dans les murs de Paphos,
Quand les soldats sans chef t'on fait tourner le dos ?

SCÈNE X

OROSMANE, ÉLISE, NICANOR, SÉBASTE, CORSAIRES.

OROSMANE.

Il nous a prévenus, ô dieux !

ÉLISE.

Hélas ! Alcandre,
Ta valeur désormais ne peut plus me défendre.
Mais punis un tyran, quoi qu'il puisse arriver ;
Préfère ma vengeance au soin de me sauver.

OROSMANE.

Tigre affamé de sang, que penses-tu donc faire ?

NICANOR.

Me venger d'une ingrate, en dépit d'un corsaire.

OROSMANE.

Verser le sang d'Elise !

NICANOR.

Arrête, ou tu feras
De cette chère Elise avancer le trépas.
Arrête, dis-je, et vois cette main toute prête
A troubler par sa mort l'aise de ta conquête.
Tremble, songeant au sang que ce fer va verser.
Si tu veux qu'elle vive, il faut y renoncer ;
Il faut quitter la Chypre, et loin de cette terre
Aller porter ailleurs tes crimes et la guerre.

OROSMANE.

Eh ! n'es-tu point touché de cet objet charmant ?
Barbare !

NICANOR.

Ah ! je suis sourd aux plaintes d'un amant.
Prends parti, si tu veux.

OROSMANE.

En puis-je prendre un autre
Que de sauver sa vie, et de perdre la nôtre ?

ÉLISE.

Garde-t'en bien, Alcandre, et que par mon danger
Ton cœur plutôt s'irrite et songe à me venger.

OROSMANE.

Hélas ! il est trop tard, ma divine princesse.
En vain mon triste cœur me conseillait sans cesse
De ne la point quitter ; mon respect m'a trahi,
Et je suis malheureux pour avoir obéi.
Mais pouvant la sauver par un trépas funeste,
Hâtons-nous de jouir du seul bien qui nous reste.
Prends ce fer, cruel prince ! et maître de mon sort,
Sauve ma chère Elise, et me donne la mort.

SÉBASTE, à l'oreille d'Orosmane.

Seigneur...

NICANOR.

Et d'où lui vient cette fatale épée ?

SÉBASTE.

Tant plus à l'observer ma vue est occupée,
Tant plus je m'y confirme et je le reconnois.
Nicanor, connais-tu mon visage et ma voix ?

NICANOR.

Et serais-tu Sébaste ?

SÉBASTE.

O l'heureuse journée,
Que je revois l'époux d'Aminte infortunée !
Vois ton fils, Nicanor, mais qu'un bizarre sort
Obligea plusieurs fois à souhaiter ta mort.
Il fut ce vaillant roi qu'a refusé pour gendre,
Et qu'a depuis détruit l'ambitieux Pisandre ;
Il est fils de la jeune et charmante beauté
Que quitta sans sujet ton infidélité.

NICANOR.

Hélas ! je la quittai, mais sans être infidèle ;
Et sans les longs malheurs d'une prison cruelle,
Le courroux de son père, ou la peur du trépas,
N'eussent pu m'empêcher de revoir ses appas.
Mais serait-il mon fils, ce corsaire invincible ?
Et croirai-je qu'Aminte à l'oubli trop sensible,
Ait pu sitôt changer en dédains rigoureux
Les tendres sentiments de son cœur amoureux ?
Me dérober un fils si grand par son mérite,
Qu'il semble que la terre est pour lui trop petite.
Pourquoi me le ravir après l'avoir donné ?
Pourquoi laisser sans père un fils infortuné ?
Le crime se doit-il punir sur l'innocence ?
De combien d'actions pleines de violence
Noircit-elle mon nom par cette longue erreur ?
Et doit-on croire ainsi son aveugle fureur ?

SÉBASTE.

De quoi me servirait une pareille feinte ?
De quoi servirait-elle au vaillant fils d'Aminte ?
En l'avouant pour fils, qui gagne plus que toi ?
Tu n'as que trop douté, crois-moi, prince, crois-moi.

NICANOR, à part.

Il est vrai que je trouve en ce noble visage
De la reine et de moi la ressemblante image.
O son fils ! ô le mien ! car je n'en doute plus,
Pardonne, généreux, à ton père confus,
Qui t'a longtemps haï sous le nom d'un corsaire,
Et fait gloire aujourd'hui d'être connu ton père.

Approche-toi de moi, sans haine et sans courroux,
Viens dans mes bras, mon fils.

OROSMANE.

Ou plutôt qu'à genoux
J'obtienne le pardon qu'une aveugle ignorance...

NICANOR.

Il ne faut plus songer qu'à la réjouissance.
Et vous, ô belle Elise, oubliez le passé;
Excusez les transports d'un courroux insensé;
Agréez un époux qu'un ennemi vous donne,
Et que mon Amintas soit celui d'Alcione.
Mais, hélas! sa blessure au fort de mes plaisirs
Fait sortir de mon cœur d'inutiles soupirs.

OROSMANE.

Si je perdais ainsi ce frère incomparable,
Mon âme de sa mort serait inconsolable.

ÉLISE.

Les dieux nous traiteront plus favorablement;
Mais il faut l'informer de l'heureux changement
Qui donne à cet état une face nouvelle.

NICANOR.

Allons tous lui porter cette grande nouvelle.
Différons le récit de mon funeste amour;
Et que Chypre à jamais célèbre l'heureux jour
Qui donne un père au fils, rend le fils à son père,
Et finit les malheurs d'un grand prince corsaire.

FIN DU PRINCE CORSAIRE.

PQ 1919 .A1 1879
Theatre complet /
C.1
Stanford University Libraries
3 6105 035 407 019
PQ
1919
.A1
187
Date Due

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305